REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE SAINT-BENOIT, 20

1865

LE MAGNE

ET

LES MAÏNOTES

RÉCITS ET SCÈNES DE MŒURS DE LA GRÈCE.

La Grèce est tourmentée aujourd'hui d'une grande ambition, et donne en même temps à ses amis un inquiétant spectacle. Cette *grande idée* dont elle parle tant, et qui signifie l'affranchissement complet de la race hellénique, elle rêve de la propager par les armes, par les aventures révolutionnaires, et ne s'aperçoit pas qu'il est un moyen bien plus simple et bien plus sûr de la faire triompher : c'est de travailler sérieusement à l'œuvre de sa régénération intérieure, à peine ébauchée pendant le cours des trente dernières années. Ce n'est plus en effet par l'héroïsme ni par la force des armes, mais bien plutôt par la force du progrès moral et de la civilisation, que la Grèce pourra s'emparer du rôle qu'elle ambitionne en Orient. Avant d'élargir ses étroites limites, que de conquêtes n'a-t-elle pas à faire sur elle-même! Surtout à cette heure où elle commence à s'interroger non plus seulement sur ses forces morales, mais sur ses ressources matérielles, ce n'est pas remplir une tâche inutile que de lui montrer, par quelques exemples significatifs, combien de travaux pacifiques lui sont encore imposés par l'état de plusieurs parties de son territoire. Il est une contrée entre autres que nous visitions il y a quelques années, et qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de la physionomie sauvage qui nous frappait alors. C'est le Magne, région inculte, sauvage, inexplorée des voyageurs, redoutée des Grecs eux-mêmes. Nulle part cepen-

dant les Grecs n'auraient à employer plus utilement leur énergie renaissante, et les souvenirs que nous recueillons ici serviront peut-être à le prouver.

Le Magne forme l'extrémité la plus méridionale de l'ancienne Éleuthéro-Laconie. Il s'étend au pied de l'imposant et sombre massif du mont Taygète ou *Pentedactylon* (1), dénomination sous laquelle les Grecs désignent cette grandiose montagne à cause de ses cinq sommets, escarpemens gigantesques dont le plus élevé, le mont Hélias, inaccessible et presque toujours couvert de neiges, est l'objet d'une terreur superstitieuse et de mille croyances légendaires. Borné à l'ouest par le golfe de Coron ou de Messénie, à l'est par celui de Kolokythia ou de Laconie, au nord par la Messénie, le Taygète et la splendide vallée de Lacédémone, le Magne a une étendue de quinze à vingt lieues du nord au sud, sur une largeur de six à huit lieues à sa base. A mesure qu'il s'avance vers la mer, il se rétrécit sensiblement et finit par se plonger dans les flots sous la forme d'une flèche acérée, dont la pointe extrême s'appelle le cap Matapan (ancien Ténare). Les pilotes ont surnommé ce cap « le tueur d'hommes » à cause des fréquens naufrages que causent les tempêtes sur les écueils de cette côte. Du haut du cap Matapan, l'on aperçoit, de l'autre côté du golfe de Laconie, son rival le cap Malée ou Saint-Ange. Ces deux promontoires aigus, environnés de récifs, battus par une mer toujours furieuse, semblent se porter un continuel défi et se disputer, suivant l'expression d'une poésie populaire, « la sinistre gloire de dévorer le plus de navires et de matelots. » Les côtes du Magne, rongées, découpées, fouillées profondément par les flots, trop fameuses dans les annales de la piraterie, offrent un aspect terrible et désolé. Des rochers à pic, complétement arides, torréfiés par un soleil brûlant, semblent interdire aux navigateurs l'abord de ce dangereux pays; les anfractuosités du roc recèlent çà et là de petits villages, nids d'aigles suspendus sur les précipices, hérissés de forteresses anciennes, les unes démantelées, les autres encore entièrement debout. D'innombrables anses, souvent inabordables ou accessibles seulement à des navires d'un faible tonnage, assuraient un refuge aux écumeurs de mer, qui, du temps de Capodistrias, infestaient encore l'Archipel.

La physionomie de cette contrée n'est pas moins sévère à l'intérieur. Le district qui termine le Magne vers la mer offre une véritable image du chaos. On dirait que la main des cyclopes a bouleversé, ravagé ce coin du monde. De toutes parts, la roche brûlante et nue se dresse sous les formes les plus inattendues et les plus

(1) Cinq doigts.

bizarres, revêtue ici des plus vives couleurs, et là des teintes les plus sombres, suivant que sa surface est exposée aux ardeurs torrides du soleil, ou qu'elle plonge dans les ravins obscurs et profonds. Nulle trace de végétation; quelques maigres troupeaux broutent seulement çà et là, au bord de précipices vertigineux, une mousse rougeâtre pénétrée de saveurs salines. Ce district est désigné sous le nom de *Kakovouni* (la mauvaise montagne) ou *Kakovouli* (la terre du mauvais conseil), sinistres appellations que justifient la nature des lieux et les mœurs féroces, les instincts de brigandage des redoutables tribus disséminées sur ces roches incultes. Si l'on remonte vers le nord, la contrée s'élargit et la nature s'adoucit un peu. Le caroubier, le myrte, le laurier-rose commencent à se montrer au fond des ravins, dans le lit desséché des torrens; plus loin, des bois d'oliviers et de chênes verts reposent le regard fatigué de l'aspect tourmenté du paysage; enfin, sur les confins de la Messénie, au pied des contre-forts du Taygète, croît une végétation plus abondante et plus variée. Le mûrier apparaît dans les plaines, sur le penchant pierreux des coteaux, quelques alpes verdoyantes naissent au-dessous des cimes accidentées; mais l'âpreté générale du paysage persiste toujours, et d'étroits défilés, des murailles perpendiculaires, de profonds précipices isolent le sévère pays de Maïna du reste du Péloponèse.

Les Maïnotes occupent une place importante dans les annales de la Grèce moderne. Cette importance tient à l'incontestable antiquité de leur race, aux caractères particuliers qui les distinguent des autres Grecs, à leur indépendance de tout temps reconnue, aux combats sans trêve qu'ils ont livrés pour la conserver jusqu'au jour où ils prirent une part glorieuse à la lutte nationale sous des chefs restés célèbres. Les Maïnotes se regardent comme les descendans directs des Spartiates. Il n'en est pas un, du plus fier au plus humble, qui ne prétende remonter par une filiation directe aux enfans de Lycurgue et de Léonidas. Leur contester cette origine équivaudrait à une mortelle injure qu'il ne serait peut-être pas prudent de leur adresser en face. Une tradition constante dans le pays, avouée de tous les Grecs, confirmée par mille indices, un idiome composé de mots et de tournures antiques, le témoignage enfin des voyageurs qui ont tenté de résoudre les difficiles problèmes de l'ethnographie, justifient en grande partie ces hautes prétentions. Il est certain que, fuyant le déluge de barbares, Slaves, Bulgares, Albanais, qui envahirent la Morée pendant la dernière période de l'empire grec, les habitans de Sparte abandonnèrent leurs foyers et se retirèrent au sein des cavernes et des rochers du Magne. Ils y rencontrèrent, établis là depuis longtemps, d'autres transfuges, les

Messéniens, qui avaient, eux aussi, émigré dans ces impénétrables montagnes pour fuir le joug de Lacédémone. Ainsi les Lacédémoniens trouvaient l'asile de leur indépendance dans le pays même qui avait servi de refuge à leurs vaincus; Spartiates et Messéniens étaient à la fin réunis sous l'empire d'une commune adversité. Bien que le souvenir instinctif de l'ancienne rivalité ne soit pas éteint parmi eux et engendre encore aujourd'hui des haines terribles de famille et d'implacables vengeances, ces deux races néanmoins, fusionnées désormais en un seul peuple, ont repoussé avec fureur et succès l'envahissement des barbares. Tandis que les populations du reste du Péloponèse, bientôt forcées de pactiser et de contracter des alliances avec les colons étrangers, subirent peu à peu ce mélange qui empêche de constater d'une façon précise la filiation du peuple moderne avec le peuple primitif, les guerriers du Maïna, puissamment aidés dans leur lutte par la nature même du pays, se conservèrent purs de tout élément étranger. Ils ont donc le droit de se dire les représentans les plus directs et les plus authentiques de l'antique race hellénique; leur langage, leur caractère, leurs coutumes, leurs traits même, tout en eux témoigne de l'origine dont ils se vantent. Aussi, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux guerres de l'indépendance, les assemblées de leurs vieillards et de leurs chefs ne cessèrent-elles de s'intituler, dans leurs actes politiques et administratifs, « le sénat de Lacédémone. »

Les rochers de Souli, illustrés plus tard par l'héroïsme et les infortunes des Tsavellas et des Botzaris, n'étaient encore qu'un désert, que déjà le Magne, par son indépendance et son existence politique reconnues, protestait contre l'apparent anéantissement de la nationalité grecque. Souli, Sfakia, le Magne, tels sont les trois foyers où, pendant quatre siècles à peu près, couva sous les cendres de la barbarie l'étincelle de vie qui devait plus tard ressusciter un peuple. L'histoire des guerriers de Souli et Sfakia (1) est aujourd'hui connue; mais que sait-on du Magne? Des légendes, des traditions populaires, des récits de vieillards, voilà tout ce que l'on possède sur le pays où la cause de l'indépendance hellénique a trouvé ses plus anciens, ses plus énergiques défenseurs (2). N'importe, il faut se hâter de recueillir ces rares épaves. Si l'on manquait à cette

(1) Voyez sur les Sfakiotes les souvenirs de voyage de M. George Perrot, — *Revue* du 15 février et du 15 mars 1864.

(2) A la fin du siècle dernier, un savant anglais, William Leake, explora une partie du Magne; plus tard Bory de Saint-Vincent y conduisit la mission scientifique chargée alors d'explorer la Morée. Les notes qu'ils ont recueillies méritent encore d'être consultées, mais ne peuvent remplacer les renseignemens qu'on obtient sur les lieux mêmes et en interrogeant, comme nous l'avons fait, les populations.

tâche, le passé du Magne s'envelopperait bientôt d'un mystère qu'il ne serait plus possible de sonder.

I.

Lorsque, vers la fin de l'année 1856, je partis d'Athènes pour Sparte, le Péloponèse venait d'être mis en émoi par la soudaine apparition d'un moine illuminé, qui était, comme on le sut plus tard, à la solde des téméraires propagateurs de la *grande idée*. Par l'étrangeté de ses discours et l'allure apocalyptique de son éloquence, ce moine, qui s'appelait Christophore, avait rapidement acquis un énorme ascendant sur la vive imagination des Moréotes ignorans, mais avides de bruit et de nouveauté. Le brigandage, qui accompagne toujours en Grèce les grandes émotions populaires, sévissait dans toutes les provinces. Des troupes furent expédiées pour rétablir l'ordre et s'emparer du fauteur de cette agitation. Par le fait du hasard ou de secrètes connivences, Christophore échappa longtemps à toutes les poursuites, et put continuer impunément pendant plusieurs mois son apostolat incendiaire. Il se vantait d'avoir le don de se rendre invisible et insaisissable, et annonçait que, s'il tombait jamais entre les mains de ses ennemis, l'ange du Seigneur viendrait le délivrer. Il fallut enfin envoyer contre ce dangereux personnage le général Tsavellas, petit-fils du célèbre Photos, et l'un des officiers les plus intègres et les plus énergiques qu'ait possédés la Grèce. Comme Tsavellas ne tolérait pas de compères parmi ses soldats, il n'eut qu'à se montrer pour se saisir du faux prophète; il le conduisit à Athènes pieds et poings liés, au grand ébahissement du peuple, qui attendait un miracle, et qui, voyant que nul prodige ne venait opérer la délivrance du captif, rentra momentanément dans le calme habituel.

Au moment où j'arrivai dans le Péloponèse, Christophore était à l'apogée de sa célébrité éphémère; tout le pays que je parcourus était en proie à une sorte de fièvre. Après avoir visité Nauplie et Palamide, sa forteresse, Tyrinthe, la ville des cyclopes, Mycènes, la ville des Atrides, Argos, et les marais de Lerne, je me dirigeai vers Tripolitza en passant par Mantinée et le champ de bataille témoin de la dernière victoire et du trépas d'Épaminondas. Une rude journée de marche me conduisit de là sur les collines pittoresques et verdoyantes qui bordent à l'est la vallée de Lacédémone, et lui servirent maintes fois de remparts contre l'ennemi. Les chemins, habituellement déserts, étaient cette fois couverts d'allans et de venans, d'hommes armés et de mauvaise mine; les caravansérails étaient remplis de gens qui répétaient des lambeaux des grossières

déclamations de Christophore, et se répandaient en invectives contre le gouvernement et la cour. Plus d'une fois ce jour-là, on eût pu se croire à la veille de quelque sanglante révolution.

J'arrivai sans encombre à Vourlia, et je comptais faire pendant quelques jours le centre de mes excursions de ce délicieux village perdu dans un bouquet de bois, d'où l'on domine tout ensemble la vallée de Sparte et le splendide panorama du Taygète, quand mon guide m'ayant demandé si j'étais curieux de connaître le héros du moment, je résolus de partir avec lui pour Vitulo de Maïna, où Christophore se trouvait alors, disait-on. Il n'y avait pas de temps à perdre, car cet étrange apôtre ne s'arrêtait guère au même endroit, et l'autorité militaire pouvait d'un instant à l'autre le faire disparaître de la scène. Je m'acheminai donc dès le lendemain vers le Taygète, et de là vers le pays des Maïnotes, en passant par Mistra, la Sparte des croisés, la capitale aujourd'hui déserte de l'éphémère principauté d'Achaïe, joyau gothique oublié sur les flancs abrupts du Taygète par les chevaliers qui remplirent un instant la Morée du bruit de leurs combats et de leurs fêtes. Bâtie par Guillaume de Villehardouin, séjour des Paléologues après le départ des Francs, Mistra a été maintes fois prise et reprise par les Vénitiens, les Turcs et les Grecs. Elle tomba définitivement aux mains de ceux-ci vers la fin du siècle dernier. La ville s'échelonne en étages multipliés sur un rocher à pic; cinq cents pieds plus haut, les créneaux de la citadelle ornent de leur élégante couronne le sommet accidenté d'un piton conique autour duquel serpente un sentier taillé dans le roc. L'art gothique s'est livré, dans la construction de cette petite cité, à tout l'essor de ses inventions les plus capricieuses; les tourelles des châteaux forts encore debout se dressent hardiment et partout au-dessus des habitations à la façade sculptée à jour, aux fenêtres ogivales, aux murailles revêtues de cette belle couche d'or que les rayons du soleil de Grèce déposent sur tous les monumens comme une indestructible parure. Tout cela se détache admirablement sur le fond sombre que présentent au second plan les forêts et les anfractuosités du Taygète. Mistra, vue de la vallée, semble intacte et offre un coup d'œil féerique. Cette ruine, par le souffle de vie qui circule encore autour d'elle, par les souvenirs chevaleresques qu'elle évoque en foule, par le charme à la fois fantastique et gracieux dont elle est empreinte, forme un saisissant contraste avec la sévère et solennelle beauté des ruines de l'antiquité grecque.

Le chemin qu'il faut suivre pour aller de Mistra à Armyros, le premier port du Magne sur les confins de la Messénie, est sans contredit l'un des plus impraticables de la Grèce. Pendant deux pé-

nibles journées, un étroit sentier vous tient sans cesse sur le bord de sombres abîmes dont la profondeur donne le vertige. Vers le milieu du second jour, du haut des cimes de Kalythia, l'on aperçoit enfin la mer, dont on n'est plus séparé que par une courte distance, que l'on peut franchir, grâce à la nature du pays, avec moins de difficulté.

Le personnage que poursuivait ma curiosité s'offrit à moi plus tôt que je ne m'y attendais. Aux environs mêmes d'Armyros, je le rencontrai prêchant, selon son habitude, du haut d'un rocher qui lui servait de tribune. Un millier d'hommes, de femmes et d'enfans l'écoutaient et lui répondaient par de frénétiques acclamations. Ses traits n'étaient pas sans une sorte de beauté rude et sauvage; sa physionomie étrange respirait l'exaltation poussée jusqu'à la démence; son style fortement imagé, ses appels incessans au sentiment national, l'incohérence avec laquelle il faisait intervenir tout ensemble et les Turcs et le roi Othon, tout cela captivait singulièrement l'imagination de ses barbares auditeurs, et je ne trouvai rien d'étonnant à ce que ceux-ci prissent ce fou pour un prophète. Armyros retentissait encore à mon arrivée d'un épisode qui avait marqué le passage de ce moine illuminé. Deux habitans de cette petite bourgade s'étaient voué une haine mortelle à la suite de je ne sais quelles dissensions. Chacun d'eux avait ses partisans, qui, moins animés que leurs chefs, avaient en vain essayé d'opérer entre eux un rapprochement. Afin d'éviter une collision sanglante, et dans l'espoir que le temps amènerait une conciliation, les amis des deux adversaires avaient fini par les emprisonner chacun dans sa maison, et montaient la garde nuit et jour à leur porte, décidés à les empêcher de sortir et de s'entre-tuer. Ainsi parqués dans leurs demeures, situées en face l'une de l'autre, ces deux furieux s'apostrophaient par la fenêtre et s'accablaient d'injures et de menaces. Sur ces entrefaites, Christophore arrive; on le supplie d'essayer l'effet de son éloquence sur le cœur des deux ennemis. Il accepte la proposition, descend dans la rue, et les sermonne d'une façon si touchante, qu'à la fin de son discours ceux-ci jurent d'oublier leur haine et consentent à boire dans le même verre, à manger le même pain, solennel témoignage de réconciliation consacré par les coutumes maïnotes. Telle fut sans doute la seule bonne action accomplie par Christophore pendant le cours de sa turbulente campagne. Malheureusement cette réconciliation dura peu. Ces intraitables ennemis, s'étant rencontrés par hasard sur un chemin désert du Taygète, s'attaquèrent à coups de carabine. L'un d'eux fut tué, et son corps retrouvé au fond du ravin; l'autre, criblé lui-même de blessures, ne revint à Armyros que pour se jeter dans une barque

et s'expatrier, afin de se soustraire au ressentiment de ses propres partisans, qui ne lui auraient point pardonné d'avoir failli à la foi publiquement jurée.

Armyros n'a rien qui mérite de fixer l'attention du voyageur; mais si l'on continue à descendre le golfe de Messénie en suivant la haute cime scabreuse des récifs accumulés sur cette côte, on pénètre avec émotion dans une contrée de plus en plus curieuse. Le premier village qu'on rencontre au sortir d'Armyros est celui de Palæokhori (1), dénomination appliquée en Grèce à un grand nombre de lieux où la tradition place une ville de l'ancienne Hellade. Palæokhori s'élève sur les ruines de l'antique Abia ou Iré, l'une des sept villes messéniennes que, suivant Homère, Agamemnon promettait à Achille. Nul vestige de ces beaux temples dédiés, l'un à Hercule, l'autre à Esculape, que l'historien Pausanias y vit encore. En s'éloignant un peu de la mer, on entre dans le canton de Zarnate ou Stavropighi; quelques blocs cyclopéens indiquent, sur une colline près du village de Varousa, l'emplacement d'Énopé ou Gérénie, d'où Nestor tira son surnom de Gérénien. Ce district est l'un des plus curieux du Magne; l'olivier, le mûrier et le figuier y croissent plus abondamment que dans les contrées environnantes, et produisent d'assez belles récoltes qu'achète le commerce de Calamata (2). Cette fertilité, relative d'ailleurs, est le résultat des gigantesques travaux accomplis et continués depuis des siècles pour combattre l'aridité naturelle du sol. L'aspect de la contrée est des plus sauvages, des ravins multipliés se croisent en tous sens au milieu de rochers ingrats et de montagnes d'un périlleux accès; mais sur toute l'étendue de ce pays si rudement accidenté la terre végétale a été recherchée, amassée précieusement, transportée avec d'incalculables efforts du pied à la cime des monts, déposée comme des oasis aériennes sur chaque pente et sur chaque plate-forme, garantie enfin contre l'action des pluies par une innombrable quantité de murs, dont les plus hauts ne s'élèvent pas au-dessus de 3 mètres, et sans l'appui desquels la première tempête emporterait tout dans le torrent. Cette œuvre de géans est due à la seule main des femmes, car le Maïnote professe pour l'agriculture et les travaux des champs un insurmontable dédain. Ce sont les femmes seules qui ont de temps immémorial, pierre à pierre, de génération en génération, accumulé ces terres et construit cette multitude de degrés protecteurs qu'elles entretiennent et réparent encore tous les jours. Ce genre de culture a reçu dans le canton de Zarnate son

(1) De παλαιόν, ancien, et χωρίον, village.
(2) Chef-lieu de la Messénie.

plus remarquable développement; mais on le retrouve çà et là dans quelques autres parties du Magne en proportions moins considérables.

A côté de ces travaux pacifiques des femmes, il en est d'autres qui, accomplis par les hommes et répandus à profusion dans tout le Magne, contribuent pour leur part à donner à cette province une physionomie spéciale. Je veux parler des immenses travaux défensifs derrière lesquels les Maïnotes ont su maintenir leur indépendance, constamment menacée. Les rochers les plus élevés, les escarpemens les plus inaccessibles, les collines et les montagnes, les récifs qui bordent la mer, l'entrée des défilés, tout est couvert de fortifications : les unes, simples pyrgos à deux étages; les autres, véritables châteaux forts crénelés, garnis de meurtrières; celles-ci à peu près en ruine, abandonnées aux oiseaux de proie; celles-là intactes et solides, habitées par quelques descendans rares et appauvris des anciennes familles de la contrée, ou par des chefs de bandes qui se sont installés dans les manoirs restés sans possesseurs depuis les dernières guerres nationales. Des cavernes même ont été de toutes parts creusées dans le roc, pour servir d'observatoires et de postes avancés invisibles à l'ennemi. Aussi les Maïnotes ont-ils donné à leur pays le surnom de *Polypyrgos* (aux nombreuses tours), épithète expressive, telle que la langue grecque peut seule en fournir et telle qu'Homère savait en trouver. Le peuple de Maïna, qui a vécu pendant des siècles sur ce formidable pied de guerre, ne peut s'en désaccoutumer. Il erre dans ses retranchemens, autour de ses vieilles forteresses, comme un soldat à qui l'inaction pèse, et qui se croit toujours à la veille d'une nouvelle bataille. Il professe pour ses armes un culte religieux, et met son orgueil à les parer des plus riches ornemens. J'ai vu sur l'épaule de plus d'un paysan des crosses de carabines ornées d'incrustations et de ciselures qui auraient excité l'envie d'un amateur de curiosités. Sous son accoutrement guerrier, mélange de richesse et de misère, le Maïnote ne rit jamais et parle peu : c'est là un des traits qui le distinguent de l'habitant loquace et bruyant de l'Attique et même du Péloponèse. Sa mâle physionomie est pleine de fierté et de vague tristesse; on lit sur son front l'orgueil légitime que lui inspirent l'antiquité de sa race et la durée ininterrompue de son indépendance, en même temps que le sentiment des souffrances qu'il a supportées pour rester libre. Le district de Zarnate, frontière septentrionale du Magne, a toujours opposé aux Turcs une infranchissable barrière. Chacun de ses châteaux forts et de ses pyrgos a sa légende héroïque. Les Mourzinos, les Troupianos, les Dourakis, les Capètanakis, étaient autrefois les principaux seigneurs du pays de Zarnate. Il n'y a pas

longtemps que le dernier des Capètanakis, Anastasouli, vivait encore, près du village de Kambos, dans un castel perché sur l'une des plus hautes cimes de la contrée. Ce personnage, si je m'en rapporte aux détails que me donna un vieux pope de Kambos, était le type exact de ces châtelains indomptables dont les goûts anarchiques et les mœurs barbares ont retardé singulièrement jusqu'à ce jour le progrès de la civilisation dans le Magne. Après s'être distingué par son intrépidité sur les champs de bataille de l'indépendance, Anastasouli rentra dans son manoir pour s'y livrer à tous les excès de sa farouche humeur. Il commença par tuer sa femme, qui ne lui avait pas donné d'enfans. Pour justifier ce meurtre, il prétexta de vagues soupçons sur la fidélité de sa victime. Peu de temps après, à la suite d'une futile querelle, il se débarrassa de la même façon d'un malheureux étranger qui avait eu l'imprudence de s'attacher à sa fortune. Dès lors il vécut absolument seul, sans autre compagnie que celle d'un énorme dogue qui faisait la terreur des environs, et dont le féroce appétit ne pouvait s'assouvir, dit-on, à moins d'un mouton entier à chaque repas. On ne pénétrait dans le pyrgos que par la fenêtre du premier étage, au moyen d'une échelle que le maître du logis ne tendait pas indifféremment à tous ceux qui se présentaient à sa porte. Profitant de l'anarchie qui troubla les premières années de la présidence de Capodistrias, Anastasouli se mit à rançonner tous ceux qui traversaient les défilés enclavés dans sa capitainerie. Lorsqu'il méditait un coup de main hors de ses domaines, il arborait un drapeau sur sa tour. A ce signal, tous les gens sans aveu accouraient autour de lui et le suivaient dans son expédition. Au retour, on partageait le butin, et le pyrgos retentissait d'un bruit inaccoutumé; puis ces farouches commensaux se séparaient, et tout retombait dans la solitude et le silence habituels. Lorsque l'ordre fut rétabli en Grèce, Anastasouli fut contraint de mettre un terme à ses déprédations. Il avait accumulé tant de haines contre lui qu'il osait à peine sortir de son donjon, et qu'il n'en franchissait jamais le seuil sans être armé jusqu'aux dents. « La promenade m'est insupportable, disait-il aux rares visiteurs qui s'aventuraient chez lui, depuis que je suis exposé à rencontrer à chaque pas des ingrats qui ne se souviennent plus des sacrifices que j'ai faits pour la liberté. » Un jour, on le trouva mort dans son pyrgos, sans qu'on ait jamais bien su comment s'était terminée sa vie. Les uns disent qu'il succomba tout simplement à la fièvre; les autres affirment qu'une *vendetta* mystérieuse ne fut pas étrangère à sa fin.

Au sortir du canton de Zarnate, je me rapprochai de la mer, à quelques lieues au sud d'Armyros, mon point de départ, et je ga-

gnai Scardamoula, petit port d'un difficile accès. Les deux ou trois cents chaumières dont il se compose sont étagées sur le flanc d'un rocher et protégées par quatre ou cinq grosses tours fortifiées, qui indiquent assez que les pêcheurs d'aujourd'hui ont succédé dans cet imprenable asile à de hardis pirates, souvent forcés, pour échapper à l'ennemi, de quitter leurs frêles embarcations et de se réfugier sous le canon de leurs forteresses. A 1,000 mètres environ, au nord-est, on trouve les vestiges épars de l'ancienne ville, Kardamyle. Une légende populaire raconte que, les Turcs ayant autrefois tenté de s'emparer de ce port par surprise, la Panagia, dont les rustiques oratoires couvrent le sommet des escarpemens accumulés sur ce rivage, les repoussa dans les flots de sa propre main, tandis que les femmes, en l'absence de leurs maris occupés à une expédition lointaine, les écrasaient sous une grêle de pierres. A quelques lieues de Scardamoula, sur un sentier scabreux que nous suivions péniblement entre les récifs, tantôt à une hauteur vertigineuse, tantôt les pieds dans la mer, nous fûmes surpris par un orage épouvantable. Heureusement l'un de ces *pyrgos* semés à chaque pas dans le pays nous offrit un abri précieux, bien que ces murailles lézardées, branlantes, ne fussent pas de mine à nous rassurer contre les efforts croissans de la tempête. A l'étage supérieur, un vieux matelot était en train d'observer la mer, afin de signaler les sinistres au bourg voisin. Cet homme nous reçut avec empressement dans ce misérable gîte. Il nous apprit que le pyrgos prélevait jadis un droit d'ancrage sur les navires qui venaient mouiller dans l'anse étroite qu'il domine. Deux villages, à égale distance desquels il s'élève, s'en disputaient autrefois la possession. Un seul homme, relevé tous les deux jours de sa garde, était chargé de défendre la tour contre ses agresseurs. Il avait, il est vrai, à sa disposition vingt ou trente carabines toujours chargées. Quand il était attaqué, il faisait feu successivement de toutes les armes rangées à portée de sa main. Les guerriers de l'un ou l'autre village, attirés par le bruit de la fusillade, avaient le temps d'accourir pour lui prêter main-forte et faire lever le siége. Il faut aller dans le Magne pour rencontrer une forteresse défendue par un seul homme.

En descendant toujours le long du golfe de Messénie, on entre, à deux journées de marche de Scardamoula, sur le territoire qui formait la riche capitainerie des Koutoupharis, famille éteinte aujourd'hui, mais qui jouit pendant longtemps d'une grande influence. Le pope de Kambos m'avait muni d'une lettre de recommandation pour le seigneur Spiros, vieux capitaine fixé à Prastia, l'un des sites les plus pittoresques du district de Koutoupharis.

Spiros habitait une sorte de château flanqué de deux tourelles, dont l'une était fort bien conservée, et l'autre à peu près en ruine. C'était là un des nombreux manoirs élevés dans ce pays par les Koutoupharis. Comment et de quel droit Spiros s'y était-il installé? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir vaillamment combattu pendant les guerres de l'indépendance, il était rentré dans son obscure patrie avec une grande réputation de bravoure et la bonne conscience d'avoir immolé autant de Turcs qu'il avait été en son pouvoir de le faire. A ce moment, la tribu qui se groupait autrefois autour des Koutoupharis reconnut avec empressement pour son chef le guerrier qui revenait du combat avec beaucoup de blessures et une belle gloire, car il est à remarquer que le Magne, divisé comme le reste de la Grèce en éparchies, nomarchies et dèmes, a conservé au fond de ses habitudes et de ses mœurs, à côté de cette organisation nouvelle, son ancienne organisation guerrière et féodale. Le peuple est resté réparti en tribus ou capitaineries que séparent non-seulement les divisions du territoire, mais encore les anciennes haines et les traditions populaires. Chacune de ces capitaineries se rallie, comme un véritable clan, autour d'une famille ou d'un chef. Le Maïnote est singulièrement attaché à cet état de choses, qui favorise son culte pour le passé, pour ses vieilles coutumes, pour ses annales militaires, en même temps que son peu de goût pour la civilisation. La régence qui inaugura le règne du roi Othon, voulant mettre un terme à cette situation, envoya des troupes dans le Magne avec ordre de raser sur toute la surface du pays les tours et les châteaux forts. Les Maïnotes exaspérés coururent aux armes, se retranchèrent dans leurs vieux postes de guerre, et accueillirent les soldats bavarois à coups de fusil. Il fallut rappeler les troupes et retirer le décret, pour éviter une guerre qui aurait pu durer longtemps et coûter beaucoup de sang.

Tout en lisant la lettre de son ami de Kambos, Spiros m'offrit la pipe, le glyko et le café, suivant l'usage oriental. Il était gravement assis sur des coussins, et portait avec une mâle coquetterie la veste brodée, la fustanelle blanche, le large bonnet de feutre rouge rejeté en arrière. Ses jambes étaient enveloppées d'une ample fourrure. Ses armes, d'une extrême richesse, étaient accrochées au-dessus de sa tête à la muraille blanchie à la chaux. A droite de ce trophée, je remarquai une image grossière représentant Bonaparte, premier consul, à cheval; à gauche, une autre image plus grossière encore figurait une nymphe fantastique à moitié hors de l'eau et portant je ne sais trop pourquoi un énorme vaisseau dans sa main. Pendant toute la soirée, l'échelle qui servait de moyen de communication entre le rez-de-chaussée et le premier étage fut assiégée

par les visiteurs qui venaient, armés de pied en cap, rendre leurs devoirs au seigneur Spiros. Le repas du soir nous fut servi à la klephte; nous mangeâmes, accroupis autour d'une table basse couverte d'une nappe où chacun s'essuyait la bouche et les doigts tour à tour, et nous bûmes dans le même verre, qui circulait à la ronde et sans relâche. Spiros était intelligent, et j'obtins de lui de précieux renseignemens sur l'histoire et les mœurs de son pays, ainsi que sur quelques-unes des anciennes et nobles familles maïnotes, dont un petit nombre seulement a survécu aux dernières guerres contre les Turcs.

Les environs de Prastia étaient, au moment de mon passage, ravagés par la fièvre, fléau qui parcourt incessamment la Grèce des bords de la mer à la cime des montagnes, et qui sévit dans les lieux même les plus salubres et les moins accessibles en apparence aux exhalaisons méphitiques des plaines. Contre ce fléau, le paysan de l'intérieur est désarmé. William Leake assure avoir rencontré dans le Magne un aventurier français qui s'était fait la réputation d'un éminent docteur; toute sa science consistait à administrer à ses malades de petites doses de tabac à priser qu'il puisait dans une superbe tabatière d'or. Cette tabatière d'or lui devint funeste; des Kakovouniotes tuèrent un jour le pauvre docteur pour s'emparer, non de la précieuse panacée, mais du riche bijou qui la contenait. Les Maïnotes n'en sont plus à croire à l'efficacité médicale d'une prise de tabac; mais ils ne connaissent guère d'autres remèdes que les simples cueillis sur les montagnes, ou les formules magiques destinées à conjurer le mal. Lorsque ces deux moyens sont impuissans, ils ont recours au prêtre. Celui-ci s'assied au chevet du malade, impose les mains sur son front, quelquefois pendant une nuit entière, et récite à haute voix certains versets des livres sacrés auxquels les croyances populaires attribuent la vertu précieuse d'exorciser la fièvre. Il arrive parfois que le fluide magnétique qui, par le fait de l'imposition des mains, se dégage à l'insu même de l'ignorant opérateur procure quelque soulagement ou termine une crise; mais le plus souvent le malade expire entre les mains du prêtre, qui peut ainsi passer sans transition de ses exorcismes aux prières des trépassés. Pour dernier acte de son ministère, il bénit le clou que le superstitieux paysan enfonce à la porte de la chambre du mort, afin d'empêcher que celui-ci ne sorte la nuit de sa tombe et ne revienne effrayer les vivans par de redoutables apparitions.

De Prastia, une demi-journée de marche conduit à Vitulo, l'ancienne OEtylos. Vitulo, l'une des plus anciennes villes du Magne, possède une population d'environ deux mille âmes, plusieurs monastères et un évêché dont l'établissement remonte aux premiers

temps du christianisme. Elle est construite, à une lieue de la mer, sur un rocher menaçant que dominent cinq grosses tours, et dont l'abord est en outre protégé par l'acropole fortifiée de Kélapha, située à deux ou trois cents mètres en avant. Vitulo fut longtemps un repaire de pirates. Un dicton populaire, qui trouvait encore son application il y a quelque vingt ans, prétend que, lorsque les hommes de Vitulo sont restés huit jours sans faire en mer quelque capture, toute la population prend le deuil, se croit abandonnée de Dieu, et adresse au ciel des prières comme pour une calamité publique. A Vitulo commence le pays nommé Kakovouni, sombre domaine de la puissante famille Mavromichalis. Cette contrée est restée en proie aux discordes intestines, aux éternelles guerres de village à village et de tribu à tribu. Le poignard, le mousquet, le poison, la *vendetta*, sous ses formes les plus terribles et dans toute son implacable rigueur, remplissent l'histoire locale de cette province.

Un fait peut donner une idée de l'anarchie qui la trouble encore. Peu de jours avant mon arrivée, des klephtes s'étaient jetés sur le petit hameau de Vraza, et avaient enlevé, non sans coup férir, une dizaine de femmes et d'enfans, pour la rançon desquels ils demandaient une somme exorbitante. Un détachement de troupes fut envoyé de Vitulo à leur poursuite. Cette circonstance décida mon guide, qui s'y était jusqu'alors refusé, à franchir les limites trop justement redoutées du Kakovouni. Je me joignis donc, avec mes deux hommes et mes trois chevaux, à cette petite troupe, composée de cinq ou six gendarmes réguliers et d'une dizaine d'*orophylakes* (1) qui ne valaient guère mieux, je crois, que ceux qu'ils étaient chargés de poursuivre. Orophylakes et gendarmes ne cessèrent en effet de s'accabler de défis et de menaces, et je ne sais trop à quel hasard je dus de ne pas les voir s'entre-tuer en route. Après deux jours d'une marche pleine de fatigues à travers des rochers abrupts brûlés par le soleil et par le vent de la mer, j'achevai de traverser l'étroit espace qui sépare au midi les golfes de Messénie et de Laconie. A l'extrémité de ce dernier, accueilli dans un monastère situé sur une haute cime qui domine le petit port de Portoquaglio (Port-aux-Cailles), je me séparai sans regrets de ma turbulente escorte, qui poursuivit son expédition vers le cap Ténare, où elle supposait que les klephtes s'étaient réfugiés avec leur proie. J'appris bientôt que ces derniers, cernés par la troupe, s'étaient défendus pendant toute une semaine, et qu'ayant épuisé leurs vivres et leurs munitions, ils avaient enfin capitulé, rendu leurs otages et livré deux de leurs chefs. Les femmes et les enfans

(1) Gardes-montagnes, troupe irrégulière aujourd'hui licenciée.

furent réintégrés dans leurs foyers, mais les deux chefs réussirent à s'échapper et à regagner leurs repaires. Le monastère où je fus reçu était resté longtemps inhabité. L'évêque d'OEtylos venait d'y installer récemment quelques moines et un hégoumène, pour tenter d'instruire et de moraliser les barbares peuplades disséminées sur ce promontoire. L'hégoumène, jeune encore, intelligent, énergique, me manifesta cependant peu d'espoir de réussir dans la difficile mission qui lui était confiée; il me parut plus préoccupé de se garantir contre les attaques de ses féroces ouailles que de porter dans leurs villages les lumières de l'enseignement religieux. Les Kakovouniotes, autrefois les pirates les plus acharnés de l'Archipel, aujourd'hui encore en permanente insurrection contre les lois du pays et les principes de la civilisation, sont un objet de terreur, même pour les habitans des autres parties du Magne. Ils n'ont fait aucun pas hors de la barbarie et de l'ignorance profondes où ils sont plongés depuis plusieurs siècles, et qui cependant n'ont pas effacé de leurs traditions le nom de Lacédémone; ils se disent Spartiates et prétendent même que Lycurgue, ou *Kyr Lykourgo*, le seigneur Lycurgue, vint terminer sa vie sur les sauvages rochers du Ténare, où ils montrent encore son *pyrgos*. Cette légende, qui donne au sombre législateur de Sparte une tombe si bien appropriée à son âpre génie, mérite d'être ajoutée à celles qui le font mourir, les unes aux environs de Delphes, les autres en Élide ou dans l'île de Crète. La passion des habitans du Ténare, autrement dit de la *Mauvaise-Montagne*, pour le vol et le meurtre était telle qu'ils affrontaient avec une inconcevable audace les plus affreuses tempêtes pour se jeter sur les navires en détresse et les piller au milieu même du naufrage. Aujourd'hui qu'ils ne peuvent plus se livrer à la piraterie, ils exercent le brigandage en Messénie, dans les gorges du Taygète, jusque sur les plateaux de l'Arcadie, chaque fois que l'ordre est troublé dans le royaume par quelque révolution ou quelque agitation populaire. Le reste du temps, ils se battent entre eux avec fureur, soit pour se venger d'une injure récente, soit pour reprendre des hostilités qui n'ont jamais pu s'éteindre entre certaines familles, et dont la première cause se perd quelquefois dans la nuit des temps. L'hégoumène du monastère de Portoquaglio me disait que l'écho de ces batailles arrivait souvent à ses oreilles; il ajoutait que ces gens intraitables observaient scrupuleusement chaque semaine, même dans leurs plus sanglantes querelles, une sorte de trêve du Seigneur qui les oblige du moins à déposer les armes depuis le samedi soir, après le coucher du soleil, jusqu'au lundi matin. Ces hommes font le dénombrement de leur population non par âmes, mais par fusils; Lagia, par exemple, leur

village le plus considérable, est de quatre cents fusils, et ce calcul comprend non-seulement les individus mâles, mais les femmes et les enfans, car les femmes se battent et possèdent leur carabine comme les hommes, et les enfans sont, dès l'âge de six à sept ans, armés de longs pistolets. Les Kakovouniotes ont cependant exercé de tout temps une industrie qui constitue encore aujourd'hui leur principale ressource : la préparation des cailles desséchées et marinées. L'extrémité du Magne est en effet un lieu de halte pour ce gibier, qui s'abat, vers la fin de l'automne, sur les rochers du Ténare, épuisé de fatigue et par volées innombrables. Le sol en est alors tellement couvert, disent les habitans, qu'on y distingue à peine la moindre pierre. Les chefs de famille ont soin de marquer d'avance, les armes à la main, les emplacemens qu'ils se réservent pour y ramasser les cailles dans d'immenses filets. Tandis que les hommes traitent de ces démarcations, grosse affaire qui se termine rarement sans entraîner quelque rixe sanglante, et qui est toujours le prétexte d'interminables guerres entre les tribus, les femmes emploient le mois d'août à puiser l'eau de mer, dont elles remplissent les moindres trous de la côte; la chaleur extrême du soleil opère promptement l'évaporation, qui laisse après elle un dépôt de sel gris très amer et très parfumé. Les cailles une fois recueillies par les hommes dans les filets, les femmes leur coupent la tête et les pattes, les plument avec soin, et les saupoudrent abondamment de ce sel; puis elles les aplatissent entre deux planches chargées de grosses pierres. Ainsi préparées, les cailles sont un mets fort goûté des Kakovouniotes, qui, après en avoir conservé la quantité nécessaire à leur consommation, peuvent encore en vendre dans tout le reste du Magne.

A Portoquaglio, je louai une barque pour remonter le golfe de Laconie jusqu'à Marathonisi, car les renseignemens que je reçus me démontrèrent l'impossibilité de pénétrer plus avant dans le Kakovouni, désolé alors par une sorte de guerre civile. Favorisé par un calme inaccoutumé dans ces parages, après une navigation de deux jours à travers un dédale de récifs terribles, de roches menaçantes, de petits ports cachés derrière de sombres écueils, je débarquai à Marathonisi, chef-lieu du Magne oriental et dernière étape de mon excursion dans cette partie de la Grèce. Marathonisi ou plutôt Gythium, que les Grecs appellent ainsi du nom de la ville antique dont les vestiges épars s'étalent à quelques centaines de mètres de la ville moderne, Gythium est construite au fond d'une baie sur un rocher imprenable. Comme dans toutes les villes du Magne, une forteresse domine et protége les habitations groupées autour d'elle; de plus, l'entrée de la baie est défendue par un îlot

fortifié (1), où Leake et plus tard Bory de Saint-Vincent furent accueillis avec une hospitalité tout homérique par la noble et puissante famille Djanetakis (2). Leake trouva le capitaine Antonio Djanetakis en guerre avec tous ses voisins et sur un bon pied de défense, entouré qu'il était de ses cinq neveux et lieutenans, Démétrius, Katzanos, Ghiorghio, Lampro et Tzingurio. Ce dernier surtout était célèbre par ses faits d'armes et réputé pour le plus redoutable guerrier du pays. D'une beauté farouche, que rehaussaient encore une longue cicatrice qui lui sillonnait le visage et une paire d'énormes moustaches qui tombaient jusque sur ses épaules, Tzingurio offrait l'image la plus terrible et la plus accomplie du héros maïnote.

La province de Gythium est celle de tout le Magne où l'on constate aujourd'hui le plus de progrès. C'est assurément par ce chemin que la civilisation s'introduira dans le pays, trop négligé jusqu'à ce jour par les divers gouvernemens qui se sont succédé en Grèce. Ce progrès, il est vrai, ne dépasse guère l'enceinte des villes ni la limite des campagnes les plus rapprochées. Dès que l'on pénètre dans l'intérieur du Maïna et que l'on séjourne dans les villages semés sur les flancs abrupts du rocher, on y retrouve les mœurs, les usages et les préjugés d'autrefois. En allant de Gythium à Sparte, je m'arrêtai un soir dans le village de Levitzova, au milieu de l'une des plus sauvages solitudes du Taygète. Vers le milieu de la nuit, je fus éveillé par une détonation, bientôt suivie d'une fusillade, qui partait à la fois de tous les côtés du hameau. Je me crus en pleine bataille : c'était une réjouissance publique. Un enfant mâle venait de naître au village. Or, lorsqu'un enfant vient au monde, si c'est un garçon, le père descend dans la rue et décharge sa carabine pour annoncer l'événement à ses proches et à ses amis; ceux-ci répondent à ce signal de la même façon, et ce feu roulant dure quelquefois des journées entières, tant ces hommes aiment à s'enivrer de l'odeur de la poudre. Le nouveau-né est lavé avec une décoction de plantes aromatiques et saupoudré de la tête aux pieds de sel, de poivre et de myrte broyés ensemble. Au baptême, le prêtre détache un morceau de cire des cierges de l'autel, coupe quelques cheveux sur la tête de l'enfant, les fixe à cette cire et les jette dans l'eau baptismale; il passe ensuite au cou de l'enfant cette amulette destinée à le protéger contre les maléfices, dont la crainte invincible hante à tout propos la superstitieuse imagination des Grecs. Le berceau où repose l'enfant maïnote est fait d'une peau de mouton;

(1) L'île de Cranaé, où Pâris passa la première nuit de sa fuite avec celle qu'il venait de ravir au roi de Lacédémone.

(2) Le dernier représentant de cette ancienne famille est aujourd'hui général et aide de camp du roi.

deux cordes fixées à ses deux extrémités servent à le pendre à la muraille, à côté des armes du chef de famille; quand la mère sort, elle passe ce berceau sur son dos en bandoulière. J'ai vu plus d'une jeune femme du Magne revenir des champs portant tout ensemble sur ses épaules et ce précieux fardeau et un fagot de bois ou de bruyères, le tout si bien et si solidement arrangé qu'elle conserve les bras complétement libres pour filer en cheminant en temps de paix, pour faire le coup de feu en temps de guerre. Que de klephtes portés de la sorte d'étape en étape à travers les montagnes ont été défendus et sauvés par le mousquet maternel! Comme à Souli, comme à Sfakia, l'enfant est bercé par le récit des aventures et des exploits de ses aïeux. Plus tard, il aide à fabriquer la poudre grossière que chaque famille maïnote prépare pour son usage. A l'âge de douze ou quinze ans, il prenait autrefois la carabine et se mêlait aux défenseurs du pays. Tirer d'une main sûre en appuyant le canon de son fusil sur une pierre ou sur une branche d'arbre, ne jamais compter l'ennemi, se défendre jusqu'à la mort dans les *pyrgos*, derrière les retranchemens, au sein des excavations pratiquées dans le roc, telle était la tactique très simple que l'on apprenait au jeune guerrier. Un usage immémorial et conforme à certaines lois militaires des anciens Spartiates interdisait aux Maïnotes de poursuivre l'ennemi après l'avoir vaincu : sage prescription qui convenait à une peuplade trop peu nombreuse pour prendre jamais l'offensive, et qui a toujours préservé les défenseurs du Magne des embuscades où les Turcs cherchèrent maintes fois à les faire tomber en les provoquant à sortir de leurs impénétrables retraites. La morale du Maïnote se réduit à quelques formules toutes primitives. Un Grec, Stephanopoli, dont les pères ont joué un grand rôle dans l'histoire de ce pays, en a donné, sous forme de dialogue, un curieux échantillon. « Qu'es-tu? demande-t-on au jeune Maïnote. — Un homme libre. — Sur quoi se fonde ta liberté? — Sur le souvenir de mes ancêtres. — Quels étaient-ils? — Les Spartiates. — Quels sont les devoirs d'un Maïnote? — Respecter les vieillards et les femmes, secourir ses père et mère, être lent à promettre et fidèle à tenir, venger son injure, aimer jusqu'à la mort la liberté, le premier des biens. » Tels sont encore les seuls principes sur lesquels le Maïnote règle sa conduite. Tout acte de lâcheté est puni d'une réprobation universelle. L'héroïsme des mères spartiates revit dans une des coutumes locales. En temps de guerre, après une bataille, les vêtemens de ceux qui sont morts dans le combat sont apportés sur la place publique et présentés à leurs mères; si celles-ci reconnaissent qu'ils ont été blessés glorieusement à la poitrine, elles pleurent, prennent le deuil, recueillent les armes du défunt, et

s'abandonnent à toute leur douleur; si elles reconnaissent au contraire qu'ils ont été blessés par derrière, tournant le dos à l'ennemi, elles brûlent aussitôt les habits et les armes du lâche, et ne versent pas une larme. Le vol, lorsqu'il est opéré avec adresse, courage et succès, tourne à la gloire plutôt qu'à la honte de celui qui l'a commis; la plus forte peine qui lui soit appliquée est l'excommunication lancée pendant l'office divin par le prêtre contre le voleur à la requête du volé. Il arrive souvent, m'a-t-on assuré, que le coupable, effrayé de cette excommunication, restitue de lui-même le fruit de son larcin. Le meurtre était autrefois puni d'un exil perpétuel, lorsqu'il n'était pas le dénoûment d'une *vendetta* publiquement déclarée. Il arrivait aussi que, par une générosité étrange, les parens consentaient à rappeler l'assassin, lorsque le père de famille, devenu vieux, avait besoin d'un bras jeune et vigoureux pour défendre son domaine, soutenir l'honneur militaire de son nom et conduire ses hommes d'armes au combat. En ce cas, le père cherchait à découvrir la retraite du meurtrier de son fils, le faisait venir, l'invitait à un banquet où les membres des deux familles étaient conviés, et lui disait : « Tu m'as privé de mon fils, je t'appelle à le remplacer; dès ce moment, je t'adopte. » Adoption qui nous semble révolter la nature, mais qui est après tout conforme au caractère farouche et dur de ce peuple, qui tient peu de compte de la vie humaine, et dont le sentiment est avant tout guerrier et patriotique.

La *vendetta* est la passion dominante du Maïnote; elle absout chez lui tous les crimes, et a fait couler dans le Magne autant de sang que la guerre contre les Turcs. Celui qui épouse une femme *qui a du sang,* c'est-à-dire dont la famille a un devoir de vengeance à accomplir, épouse en même temps ce devoir, et la *vendetta* se transmet ainsi de génération en génération. Outrager l'honneur des femmes, les maltraiter, les séduire, ce sont des crimes que le code maïnote ne pardonne pas, et qu'il poursuit encore aujourd'hui de sa plus implacable rigueur. Tout séducteur est considéré comme un ennemi public; la fuite peut seule le soustraire à une mort certaine. Quant à la femme séduite, son mari la met à mort; si le mari est absent, le père ou le frère use impitoyablement de ce droit. Si la coupable est une jeune fille, un axiome populaire dit que le séducteur ne peut racheter sa faute qu'en donnant au père un taureau assez grand pour boire dans la mer du haut de la cime du mont Saint-Hélie. En réalité, les coutumes maïnotes admettent un moyen bien plus simple de réparer le mal, un prompt mariage. Si le jeune homme est trop pauvre pour se marier, il n'a plus qu'une ressource pour désarmer la main prête à le frapper, lui et sa vic-

time : il va trouver le père, lui déclare qu'il s'expatrie pour faire fortune au loin, et indique en même temps l'époque précise de son retour. A partir de ce moment, la jeune fille n'entend plus un seul reproche sortir de la bouche des siens. Si son amant tient parole et revient à l'époque fixée par lui, il est reçu avec joie, et les noces ont lieu. S'il ne revient pas, les parens de la malheureuse s'assemblent pour prier et pleurer sur elle pendant trois jours; à l'expiration de ce dernier délai, le père ou le frère aîné lui brûle la cervelle pour éteindre le déshonneur attiré sur la maison. L'infortunée laisse-t-elle un enfant, celui-ci est considéré comme non responsable du crime de sa mère et admis comme membre légitime de la famille. Ces lois draconiennes subsistent toujours; il suffit d'avoir vu ces hommes de près pour ne point douter que, le cas échéant, elles ne soient encore inexorablement appliquées en dépit du code qui régit la Grèce civilisée, mais dont l'action se fait à peine sentir sur les mœurs à la fois austères et barbares de cette sauvage province. La femme maïnote, d'une beauté correcte et classique, mais trop mâle, sait d'ailleurs se faire respecter elle-même. Je me souviens que, bivouaquant un matin près d'un village où j'avais envoyé mon agoïate pour faire provision de vivres, je vis celui-ci revenir tout à coup éploré, essoufflé et se plaignant au guide de ce que, faute d'entente, une femme l'avait fortement battu. « Que ne le lui as-tu rendu? lui dis-je en riant de sa piteuse mine. — Je m'en serais bien gardé! s'écria-t-il; c'est une Maïnote : elle m'aurait tué. » Tandis que la femme est, dans le reste de la Grèce, réduite à la condition la plus servile, parmi les Maïnotes elle tient le rang qui convient à la mère de famille. Condamnée, il est vrai, par de barbares préjugés aux plus pénibles corvées du ménage et aux rudes labeurs des champs, elle retrouve du moins à son foyer les égards qui lui sont dus, le respect du mari, des enfans et des hôtes. Les annales militaires du Magne ont, comme celles de Souli, leurs héroïnes, dont les exploits remplissent les récits populaires. L'une d'elles, Théocharis, dans un combat livré à Prastia, voit son fils tomber mortellement frappé; elle saisit les armes du moribond, et se penchant à son oreille : « Dors, dit-elle, enfant, je suis à ton poste. » Elle se fit tuer sur le corps de son fils. — Irène, blessée par une balle turque, apostrophe l'ennemi en ces termes : « Ne te réjouis pas trop, car si je ne puis plus combattre ni travailler, je suis jeune et capable de faire des enfans qui me vengeront. »

C'est un vétéran des guerres de l'indépendance qui me racontait l'histoire de ces héroïnes populaires. Un hasard de voyage m'avait fait connaître, pendant mon séjour à Gythium, ce vieux soldat, devenu

démarque ou maire de son village, aux environs de Sparte, et j'avais pris en sa compagnie la route qui conduit de Gythium à Lacédémone. Le dernier jour de notre course, nous nous arrêtâmes sur un plateau qui dominait une immense étendue de pays. A ma gauche, j'avais la spacieuse vallée de Sparte, à mes pieds le Magne, qui se déroulait jusqu'aux plus lointaines limites de l'horizon. Je contemplais avec admiration tout cet ensemble merveilleusement pittoresque de montagnes, de rochers, de vieux châteaux, dont les silhouettes, brusquement accidentées, se dessinaient à mes yeux avec cette magie de couleurs et cette netteté de contours que la limpidité et la transparence extrêmes du ciel de Grèce prêtent au paysage. Mon compagnon continuait à m'entretenir des traits les plus saillans de l'histoire moderne du pays que je venais de parcourir. Il me faisait pour ainsi dire toucher du doigt chaque épisode de cette histoire, en me montrant, du site élevé où nous nous trouvions ici le pyrgos incendié, là le village détruit, plus loin la forteresse éventrée par les bombes turques, ailleurs l'étroit défilé héroïquement défendu à plusieurs reprises par quelques centaines d'hommes contre les nombreux soldats d'Ibrahim. Comme je déplorais devant lui les ravages causés par tant de guerres sur la population ainsi que sur les anciennes et nobles familles du Magne : « Qu'importe? me répondit-il avec une fierté vraiment spartiate; ceux qui restent sont libres. »

II.

Un petit nombre de traditions confuses, quelques passages d'un chroniqueur franc où sont mentionnés les efforts des croisés pour subjuguer les indomptables tribus du Magne, tels sont les seuls documens que l'on possède sur la première époque de l'histoire des Maïnotes. Séparées du monde d'un côté par la mer, de l'autre par les rochers et les abîmes qui leur servaient de remparts, ces tribus ne conservèrent des Spartiates que les coutumes barbares et les aptitudes guerrières. Ce n'est même que fort tard, sous l'empereur Basile Ier (867), qu'elles renoncèrent définitivement au culte des idoles et qu'elles reçurent le baptême (1). S'il faut en croire les Maïnotes, le nom que porte leur pays (2) vient de la fureur avec laquelle ils ont constamment défendu leur liberté et leur autonomie contre toute invasion étrangère. C'est parmi eux que les croisés

(1) Constantin Porphyrogénète, *de Adm. Imperii*, part. IV, p. 135.

(2) Maïna, du mot grec μανία, fureur, démence. Rulhière, lui, pense que le nom de *Magne* ou *Maïna*, inconnu dans l'antiquité, dérive du nom de l'ancienne Messénie ou Messania, défiguré par les syncopes barbares qui ont altéré la plupart des anciennes dénominations (*Histoire de l'Anarchie de Pologne*, t. III, p. 329).

rencontrèrent leurs plus redoutables adversaires, lorsqu'ils se répandirent en Grèce et qu'ils la partagèrent en deux grandes souverainetés, le duché d'Athènes et la principauté d'Achaïe. Guillaume de Villehardouin, la grande figure de cette époque, le héros de cette passagère conquête, construisit deux imposantes forteresses, l'une à Maïna, l'autre à Passava (1), afin de tenir en respect les Maïnotes indomptés. En outre diverses baronnies furent érigées dans l'intérieur du Magne, que les compagnons de Villehardouin couvrirent de châteaux fortifiés. De son côté, en face de chaque manoir, le Maïnote éleva son pyrgos lourd, massif, informe, mais capable de soutenir de longs siéges. Pyrgos et donjons se livrèrent ainsi d'incessans combats. Il est à remarquer que les efforts des croisés pour soumettre au joug les belliqueuses peuplades du Magne tournèrent au plus grand avantage de celles-ci. En effet, les capitaines maïnotes, après le départ des Francs, héritèrent des citadelles, donjons et forteresses, dont l'occupation étrangère avait hérissé leur pays, qui se trouva ainsi doté à peu de frais d'un formidable système de défense, et en état de se soustraire à toutes les conquêtes par lesquelles passa successivement la Morée. Un autre trait particulier au Magne, c'est que les institutions féodales importées par les croisés s'y implantèrent profondément, tandis qu'elles ne laissèrent de traces nulle part ailleurs sur le sol de la Grèce. Les seigneurs indigènes qui succédèrent aux barons francs dans les demeures élevées par ceux-ci s'assimilèrent leurs institutions et devinrent à leur tour de vrais barons levant la dîme, portant écussons et bannières, entourés de feudataires et de vassaux. Le régime féodal convenait tout à fait à la nature de leur génie. Ainsi dans la province la plus reculée de la Grèce, pays si éminemment démocratique, s'éleva, dès la fin du XIIIe siècle, une aristocratie barbare, mais fortement constituée, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toute sa sauvage vigueur.

Cette aristocratie farouche, turbulente, avide de rapines, mais douée d'une valeur et d'un patriotisme à toute épreuve, eut pour chefs, pendant deux siècles à peu près, de 1472 à 1675, les descendans de la famille impériale des Comnènes. Nicéphore Comnène, dernier fils de l'empereur David II, ayant, après la chute de Trébizonde (1443), erré longtemps en Perse, chercha un refuge dans le Magne, qui était réputé déjà comme un inviolable asile de la liberté, et où l'attirait en outre le souvenir des Cantacuzènes et des Paléologues, qui avaient été à plusieurs reprises despotes de Mistra. Nicéphore aborda au port de Vitulo, où le prestige de son nom

(1) Trois lieues sud-ouest de Gythium.

et de ses infortunes lui valut un accueil enthousiaste. Cette assemblée de chefs qui continuait, on l'a dit, à s'intituler fièrement le *sénat de Lacédémone*, lui décerna le titre de *protogéros* ou premier sénateur, titre qui entraînait avec lui une sorte de pouvoir suprême, et qui se transmit héréditairement à partir de ce jour dans la famille de Comnène. De nombreuses traditions locales ont perpétué la mémoire de cette période parmi les habitans du Magne. Le troisième protogéros, Étienne Ier, est celui dont les chroniques populaires ont gardé le plus de souvenirs. Ces chroniques le représentent comme doué d'une bravoure surprenante, d'une remarquable beauté, d'une force exceptionnelle, passionné pour la guerre, avide de gloire. Sous son règne (1537), les Turcs parvinrent jusqu'aux portes de Vitulo; une mêlée terrible s'engagea et dura, dit-on, deux jours et deux nuits. Malgré des prodiges de valeur, la bataille restait indécise. Étienne, voyant les siens faiblir et commençant à craindre une défaite, fit vœu d'élever à ses frais un monastère dédié à la Vierge, s'il triomphait de l'ennemi. A ce moment même, un secours inopiné lui survint. Gerakari, fille d'un archonte, qui ouvre la série des héroïnes populaires dans le Magne, se précipite à grands cris sur le champ de bataille, à la tête des femmes de Vitulo; elle ranime par ses paroles et son exemple le courage chancelant de ses compatriotes, et contribue vaillamment à rejeter les Turcs à la mer. Étienne Ier ne manqua pas d'accomplir son vœu, et fit construire à une petite distance au nord de Vitulo un monastère dont la majeure partie est aujourd'hui en ruine. Un membre de sa famille, du nom d'Alexis, entra dans les ordres et se retira dans ce cloître. Il se fit remarquer par sa piété et acquit une grande réputation de sainteté. On raconte qu'après sa mort des miracles eurent lieu sur sa tombe, et c'est en invoquant son nom que le superstitieux paysan vient encore, pour se guérir de quelque maladie ou se soustraire à quelque sortilége, boire l'eau glaciale de l'*agiasma*, ou source sacrée qui coule au pied du monastère. Lorsqu'une contagion sévit dans cette partie du Magne, les habitans prétendent que le bon moine, comme ils l'appellent, apparaît dans le ciel une torche à la main et dissipe le fléau.

A la suite de nouvelles victoires, Étienne Ier acquit une renommée qui lui suscita d'implacables jalousies. Il périt sous le poignard d'un assassin payé par ses rivaux (1545). Les annales populaires du Magne, qui se plaisent, pour grandir ce héros, à rapporter à lui tous les souvenirs qu'elles ont conservés de l'ère des Comnènes, donnent une autre version au sujet de sa mort. Un village des environs du Ténare s'étant révolté, Étienne partit avec un petit nombre de ses partisans pour faire rentrer les rebelles dans le devoir. Trahi

par son guide, il fut attiré dans une embuscade; ses compagnons furent tous tués après une lutte acharnée. Lui seul, grâce à son audace et à sa vigueur, parvint à s'échapper, et reprit à la course le chemin de Vitulo. Vers le soir, épuisé de fatigue, affaibli par ses blessures, il tomba demi-mort au bord d'une fontaine vers laquelle il avait dirigé ses pas. Une femme y puisait de l'eau; sans le connaître, elle s'empresse auprès du guerrier mourant et le rappelle à la vie. Étienne lui apprend son nom et lui raconte son aventure. Par malheur, cette femme était du village même contre lequel Étienne venait de porter les armes. Celui-ci lui demande à boire; elle lui fait signe qu'elle ne peut atteindre jusqu'à la source, et au moment où l'infortuné se penche pour remplir d'eau l'amphore qu'elle avait remise entre ses mains, elle le tue par derrière d'un coup de poignard. Je me souviens qu'un paysan me montrait auprès de Vitulo l'emplacement de ce mémorable combat. « Les Turcs, me disait-il, étaient sur le point de pénétrer dans la ville, lorsqu'au milieu de la nuit un géant d'une force surhumaine apparut à la tête des Grecs, rétablit le combat et repoussa les Turcs, à la fois écrasés de ses coups et confondus du prodige. » Ne doit-on pas reconnaître dans cette fiction légendaire le chef même qui, par sa force et sa beauté proverbiales comme par ses nombreuses victoires, est resté la figure héroïque et prédominante de la dynastie des Comnènes du Magne (1)?

Contraints de lutter à la fois contre les Turcs à la frontière et contre leurs rivaux à l'intérieur, les Comnènes, à travers de perpétuelles guerres, maintinrent leur suprématie jusqu'en 1675, époque à laquelle une insurrection formidable, dirigée par le primat Liberaki, força le dernier des protogéros, George, à s'expatrier. Suivi de l'évêque Parthénios, de quelques moines de l'ordre de Saint-Basile et de sept cents hommes, ses proches ou ses partisans, George sortit de Vitulo et mit à la voile pour Gênes, où il fut chaleureusement accueilli. La république génoise concéda aux Stephanopoli Comnène le territoire de Paomia, en Corse.

Le génie colonisateur de l'ancienne Grèce se réveilla comme par enchantement chez les transfuges maïnotes. A peine débarqués en Corse, ces hommes, qui, chez eux, professaient un insurmontable dédain pour la culture du sol, s'y adonnèrent avec tant de zèle et d'intelligence que le territoire de Paomia devint rapidement entre leurs mains un des plus fertiles de cette île. Pendant cinquante

(1) Constantin, son fils, lui succéda et prit le surnom de *Stephanopoli*, fils d'Étienne. Le surnom ne tarda pas à prendre la place du nom patronymique, suivant un usage fort répandu en Grèce. C'est sous le nom de Stephanopoli que les Comnène sont le plus souvent désignés dans les traditions locales.

ans, la colonie, gouvernée souverainement par les Stephanopoli, jouit d'une remarquable prospérité, et excita bientôt la jalousie des insulaires. Ceux-ci, lorsqu'ils s'insurgèrent contre la république de Gênes (1729), se jetèrent en masse sur les domaines des Grecs et les ravagèrent. Les Grecs cherchèrent un refuge à Ajaccio, où leur chef, Jean VI Stephanopoli, organisa un bataillon de trois cents hommes avec lesquels il accomplit en faveur de la république de Gênes des faits d'armes qui ont fait de lui le héros des traditions historiques de la colonie. Un jour entre autres, le gouverneur d'Ajaccio confia aux Maïnotes la périlleuse mission de dégager un poste de Génois cerné par les rebelles dans le fort de Corte, près de Bastia. Aussitôt Jean Stephanopoli réunit toute la colonie sur la place publique, annonce l'expédition, en explique les terribles dangers, et ordonne aux prêtres de dire les prières des morts pour ceux qui vont combattre. Un autel tendu de noir est dressé en plein air, et les trois cents guerriers, rangés en bataille et en armes, assistent avec une mâle et religieuse émotion à la cérémonie de leurs funérailles anticipées. Ils partent ensuite, pénètrent jusqu'à Corte après des prodiges de valeur, et reviennent décimés, mais couverts de gloire. Lorsque la Corse fut cédée à la France, sous le règne de Louis XV, les Grecs contribuèrent puissamment à la soumission de l'île. Après la pacification du pays, ils obtinrent de nouvelles concessions de terre à Cargèse, déposèrent les armes, et s'adonnèrent de nouveau à l'agriculture et au commerce avec le même succès qu'à Paomia (1). Cette colonie subsiste et prospère encore avec ses traditions, dont elle est justement fière, sa langue, ses coutumes, ses prêtres et les cérémonies religieuses particulières au rite oriental, enfin avec tous les caractères de son antique nationalité.

Tandis que les Comnènes s'éloignaient du Magne, l'anarchie la plus complète s'emparait du pays. Le Bas-Magne, qui s'étend de Vitulo à l'extrémité du cap Ténare, était alors, comme aujourd'hui, en proie à une sorte de barbarie, et formait le domaine des redoutables Mavromichalis. Le Haut-Magne était divisé entre sept sei-

(1) Les Stephanopoli continuèrent à gouverner la colonie avec le titre de *chefs privilégiés des Grecs* et à jouir de toutes les prérogatives de la souveraineté. Ils avaient seuls le droit de porter sur leurs vêtemens certaines couleurs telles que l'écarlate et le violet; le clergé les recevait à la porte de l'église avec la croix et l'encens, et le jour de Pâques la colonie leur offrait le gâteau appelé *vlogia*. La haute noblesse et les droits des Stephanopoli Comnène, comme descendans directs et authentiques des empereurs de Byzance et de Trébizonde, furent officiellement reconnus par lettres patentes du roi Louis XVI, en date du mois de juin 1778. Il existe encore aujourd'hui plusieurs membres de l'antique famille des Comnènes. Il est à remarquer que tous les Grecs de Cargèse ajoutent à leur nom de famille le nom de Stephanopoli, pour témoigner qu'ils descendent des anciens partisans des Comnènes.

gneurs principaux (1), au-dessous desquels s'agitaient une foule de petits hobereaux de pyrgos, turbulens, intrépides, avides de rapines et d'aventures, klephtes ou corsaires déterminés, capables de tout entreprendre pour satisfaire leurs passions et pour soutenir l'ambition et les querelles de leurs suzerains. A la tête de cette sauvage aristocratie, il faut placer les Mourzinos de Zarnate. Pendant plus d'un siècle, les Mourzinos et les Mavromichalis se disputèrent avec acharnement la suprématie. La lutte qui s'établit entre ces deux puissantes familles jette sur cette période à moitié légendaire un sanglant éclat; elle a fourni de nombreux épisodes aux chroniques du peuple, qui la représentent comme un sombre mélange d'embûches, de meurtres, d'empoisonnemens, de romanesques incidens, à travers lesquels les Maïnotes n'en continuèrent pas moins, par de brillans faits d'armes chaque jour renouvelés, à maintenir leur indépendance et à répandre la terreur parmi les oppresseurs de la Grèce. Il est à regretter que la poésie populaire ne se soit pas emparée d'un sujet qui eût été pour elle si fécond en inspirations. Malheureusement la poésie n'existe pas dans le Magne; elle n'a pu éclore sur ces rochers où la guerre nationale et la guerre civile apparaissent simultanément et sans trêve dans toute leur âpreté. Ce silence à peu près complet de la poésie forme l'un des traits les plus caractéristiques parmi ceux qui distinguent les Maïnotes des autres Grecs, en même temps qu'il crée un lien de plus entre ces modernes Spartiates et leurs aïeux. Les traditions répandues par tout le Magne témoignent du reste suffisamment de l'impression profonde qu'y a laissée cette époque singulière, à laquelle il faut faire remonter l'origine des implacables rivalités qui divisent encore aujourd'hui les principales familles du pays. Ainsi l'on m'a raconté à Scardamoula qu'un jour Mavromichalis et Mourzinos se rencontrèrent sur la haute plate-forme d'un rocher qui domine la mer, et où s'élève à présent une petite chapelle dédiée à la Vierge. Les deux ennemis se défient et s'attaquent avec fureur. Le combat dure deux jours, les coups qu'ils se portent ébranlent la terre, le sang qui coule de leurs blessures rougit la mer; mais ni l'un ni l'autre n'est atteint mortellement. Le soleil va se coucher pour la seconde fois depuis le commencement de ce duel gigantesque, lorsqu'une femme apparaît aux yeux des deux antagonistes, et leur dit : « Mes enfans, cessez votre combat; sus aux Turcs : ils brûlent vos villages! » A ces mots, elle disparaît. C'était la Panagia elle-même. De lointains incendies s'allument à l'horizon et confirment le divin

(1) Les Mourzinos de Zarnate, les Glygorakis de Gythium et de Mavrouni, les Iatrakis de Scardamoula, les Troupianos d'Androuvitza, les Christéos de Leftro, les Kyvélakis de Miléa, et les Nikolakis de Kastania.

avertissement. Mavromichalis et Mourzinos font le signe de la croix, appellent à grands cris leurs partisans, et se précipitent ensemble contre l'ennemi de la nation. Cette légende, reproduite par une fresque naïve et grossière à l'intérieur de l'oratoire dédié à la Vierge sur ce rocher, repose sans doute sur quelque épisode réel, transformé ainsi par la superstitieuse imagination des habitans de la contrée. Elle peint du reste fidèlement le double caractère qui se révèle à toutes les périodes de l'histoire du Magne, ensanglanté à l'intérieur par les rivalités des familles, sauvé en même temps par le patriotisme qui, à la première apparition des Turcs, fait taire toutes les querelles et réunit pour un moment en un seul faisceau les ennemis les plus acharnés.

Dans cette lutte, dont on ne peut guère suivre les péripéties qu'à l'aide de quelques chroniques populaires, les Mavromichalis l'emportèrent définitivement sur leurs rivaux, et lors du funeste soulèvement excité par les Russes en 1770 c'est un membre de cette famille, Giovanni, qui reçoit ceux-ci à Vitulo, qui traite avec eux en chef de la nation, les détourne par de sages avis d'une entreprise jugée par lui prématurée, et enfin appelle aux armes les Maïnotes après avoir reconnu l'impossibilité de reculer devant les promesses d'Orlof et l'agitation du pays (1). Une romanesque aventure signale, au dire des Maïnotes, la jeunesse de Giovanni. Les Mavromichalis étant allés fêter la pâque dans un de leurs manoirs dont on ne rencontre plus que de méconnaissables vestiges à quelques lieues au nord de Vitulo, les Mourzinos profitèrent de l'heure du jeûne et de la prière pour escalader les murailles du château et surprendre leurs ennemis désarmés. Ils enlevèrent Giovanni, alors âgé de douze ans, et le livrèrent aux Turcs. Ceux-ci jetèrent l'enfant dans les cachots des Sept-Tours, comptant qu'un jour ou l'autre l'espoir de racheter ce précieux otage rendrait les Mavromichalis plus traitables. Quelques années après cet événement, Iatrakis, capitaine de Bardounia, se rendait à Zanthe avec sa fille, qui était d'une remarquable beauté. Pris en mer par un corsaire maltais, le père fut tué et la jeune fille vendue au sérail. Les *Iatrakis* possédaient de temps immémorial certaines recettes médicales dont ils se transmettaient le secret de génération en génération (2). Au moment où la fille des Iatrakis fut

(1) Rulhière, *Anarchie de Pologne*, t. III, p. 341.

(2) Iatrakis est un diminutif du mot ἰατρός, médecin. Il existe aussi dans le Magne une famille *Iatros*, qui prétend descendre des Médicis, dont le nom d'Iatros est la traduction littérale. Une tradition répandue dans le Magne assure que ce sont les Médicis qui descendent des Iatros, dont ils ont italianisé le nom. Les renseignemens que nous avons reçus de la famille Iatros elle-même fournissent une version plus vraie. Les Iatros de Vitulo possèdent un manuscrit et des titres généalogiques dont nous avons

introduite au sérail, le sultan était en proie à une fièvre que la science d'aucun de ses médecins n'avait pu vaincre. La jeune fille s'offrit à le guérir à la condition qu'on lui accorderait, en cas de succès, la grâce qu'elle demanderait. Sa proposition est acceptée; elle compose un breuvage suivant les formules médicales qu'elle avait apprises dans sa famille, et réussit à sauver l'auguste malade. Comme prix de ce bienfait, elle demande la liberté pour elle-même et pour celui des captifs grecs qu'elle choisira pour époux. On la conduit dans les prisons où gémissaient bon nombre de ses compatriotes; elle reconnaît tout de suite à sa haute stature, à la noblesse et à la fierté de ses traits, le fils des Mavromichalis, dont elle fait tomber les chaînes, et tous deux, sur l'ordre du sultan, sont reconduits avec honneur dans leur patrie.

Giovanni tient une place considérable non-seulement dans la légende, mais aussi dans l'histoire de son pays. Lorsque les Russes débarquèrent à Vitulo, il était âgé de plus de soixante ans, et portait sur la figure les traces de trois coups de feu reçus dans ses combats contre les Turcs. C'est lui qui conduisit les Maïnotes au siége de Coron conjointement avec Dolgorouki et quatre cents Russes. L'entreprise, mal secondée par la flotte moscovite, entravée par la mésintelligence qui se glissa bien vite entre les Maïnotes et les étrangers, échoua malgré la molle défense des Turcs. Irrité de cet échec, Dolgorouki reprocha aux Grecs de n'avoir pas emporté la ville d'assaut. « Eh quoi! lui répondit Mavromichalis avec hauteur, tu oses parler ici en maître, et tu n'es que l'esclave d'une femme. Tu nous fais massacrer, et tu t'abrites derrière nos rangs. Moi, je suis le chef d'un peuple libre, et fussé-je le dernier des citoyens du Magne, ma tête aurait encore plus de prix que la tienne. » Lorsque les Russes reprirent le chemin du Magne pour regagner leurs vaisseaux, Mavromichalis eut la générosité de sacrifier sa troupe pour protéger leur retraite. Pendant trois jours, il eut à faire face à un ennemi dix fois supérieur en nombre. Chaque combat éclaircissait

obtenu un extrait suivant lequel, à une époque fort reculée, un Médicis, voyageant en Grèce, aurait été jeté par la tempête dans le port de Vitulo. Il y devint amoureux d'une jeune fille qu'il épousa, et dont il eut un fils. A la suite d'une circonstance ignorée, il fut tué par les Vituliotes; sa veuve s'enfuit à Florence, emportant son enfant. Au bout de quelques années, elle revint dans le Magne avec son fils. Celui-ci se maria et eut quatre enfans mâles. Trois d'entre eux restèrent à Vitulo, où leurs descendans subsistent encore et jouissent d'une grande considération. Le quatrième, Jean, alla s'établir près de Sparte, dans le village de Lagonika, où l'on voit une vieille église construite par lui, comme l'indique une inscription qui se lit encore à la base d'une colonne du sanctuaire : Ἰωάννης Μέδικος ἀνήγειρε, *élevée par Jean de Médicis*. Les Iatros ou Médicis de Lagonika sont aujourd'hui établis dans la ville de Nauplie, où ils exercent une influence considérable, qu'ils doivent à l'estime publique encore plus qu'à leur grande fortune.

ses rangs; enfin, sur les frontières du Magne, à l'entrée d'une gorge étroite, talonné par deux mille Turcs, il s'enferma dans le pyrgos de Mili avec vingt-deux hommes, les seuls valides qui lui restassent. Il s'y défendit pendant dix jours. Les Turcs renoncèrent à s'emparer de cette masure, et n'osèrent pas s'aventurer dans le redoutable pays de Maïna. Avant de rebrousser chemin, ils lancèrent contre le pyrgos une dernière bombe si bien dirigée par le hasard qu'elle en éventra la façade. De ces ruines fumantes, on ne vit sortir que deux êtres vivans, méconnaissables, noircis de poudre, couverts de sang et de blessures; c'étaient un vieillard, Giovanni Mavromichalis, et un tout jeune enfant. Cet enfant fut plus tard le célèbre Pétro-bey, que le peuple du Péloponèse appelait et qu'il appelle encore dans ses récits le « roi du Magne. »

III.

Après le départ des Russes, qui ne rougirent pas d'abandonner à la vindicte musulmane la Grèce qu'ils avaient soulevée, cent cinquante mille Albanais se ruèrent sur le Péloponèse qu'ils mirent à feu et à sang. Le Magne fut respecté parce qu'il était inexpugnable. Renonçant à vaincre les Maïnotes, le gouvernement de la Sublime-Porte essaya de les réduire au silence en entrant en arrangement avec eux. Par un firman solennel (1777), le sultan reconnut la vieille autonomie du Magne, et détacha cette province du sandgiac de Morée. Il fut arrêté par ce même firman que les Maïnotes nommeraient, pour les gouverner selon leurs lois et leurs coutumes, un chef indépendant qui porterait le titre de bey, à la condition qu'ils ne commettraient aucune déprédation sur le territoire turc, et qu'ils paieraient au trésor impérial un tribut annuel de 17,000 piastres. On ne se souvient pas qu'aucun bey se soit jamais acquitté de ce tribut, qui, suivant l'expression des Maïnotes, valut au sultan plus de balles que de piastres. Jean Koutoupharis ouvre la liste de ces princes qui semblèrent tous marqués du sceau de la fatalité, et ne purent, à l'exception de deux seulement, échapper à une tragique fin. Si les Mavromichalis, puissans, redoutés, populaires, ne profitèrent pas de la nouvelle organisation du Magne pour s'emparer du pouvoir qu'ils rêvaient depuis si longtemps, c'est que la dignité de bey, de création nouvelle, convoitée par de nombreux rivaux, n'offrait pas encore à leur ambition de suffisantes garanties. Retranchés dans leurs sauvages domaines de Vitulo, de Tzimovo et du Kakovouni, ils prirent vis-à-vis des beys une attitude silencieuse, pleine de menaces, épiant leur conduite, minant le terrain sous leurs pas, entretenant à Constantinople des agens dévoués à leur sombre et

machiavélique politique, enfin n'apparaissant ouvertement sur la scène que lorsque la présence des Turcs les appelait à la remplir du bruit de quelque glorieux fait d'armes.

Koutoupharis gouverna le pays pendant sept ans. Il n'a laissé d'autre souvenir que celui de quelques tentatives infructueuses pour s'emparer de la plaine d'Hélos, « sur laquelle, disait-il, les Maïnotes, en leur qualité de Spartiates, tenaient de leurs ancêtres d'incontestables droits. » Appelé à Constantinople sous le prétexte d'y exposer ses prétentions, il eut, sans doute sur de perfides conseils, l'imprudence de se rendre à cette invitation, et fut étranglé peu d'heures après son arrivée. A défaut d'héritier mâle et suivant la loi maïnote, sa veuve hérita, non de son titre de bey, mais de sa capitainerie. Elle s'est rendue célèbre par la façon terrible dont elle vengea la mort de son mari, les armes à la main. Afin de guerroyer plus librement à la tête de ses partisans, elle quitta les vêtemens de son sexe. Quelques vieillards se souviennent encore de l'avoir vue traverser le Magne à cheval, sous le brillant costume des nobles maïnotes d'alors, suivie de sa troupe, à laquelle des femmes intrépides comme elle s'étaient réunies. Un turban vert lui servait de coiffure; ses cheveux tombaient en deux longues tresses, garnies de sequins, sur un dolman noir brodé d'or, doublé de fourrures, qui recouvrait une veste écarlate à manches ouvertes. Une ceinture formée d'un châle rouge portait son poignard et ses pistolets. Ses larges culottes noires étaient serrées au-dessus du genou; des guêtres bleues, rehaussées de plaques d'or, complétaient ce riche et martial accoutrement. Elle portait en outre en bandoulière une carabine dont elle se servait avec une merveilleuse adresse. Pendant deux ans, elle fit, dit-on, plus de mal aux Turcs que les klephtes les plus fameux. Poussée par son insatiable ardeur de vengeance, elle osa même tourner ses armes contre ceux qu'elle soupçonnait d'avoir pris une part active à la mort tragique de son mari, et résolut de porter le ravage sur les domaines des seigneurs de Vitulo; mais elle sortait à peine avec sa troupe du canton de Zarnate qu'une balle dirigée par une main invisible, sans doute amie des Mavromichalis, l'atteignit mortellement et mit fin à son aventureuse carrière.

Michaïl Troupianos, allié des Mourzinos, succéda à Koutoupharis. Traîtreusement attiré à Constantinople par la promesse d'un cafetan d'honneur, il fut étranglé comme son prédécesseur. Djanetakis Glygorakis, vulgairement connu en Grèce sous le nom de Djanim-Bey, parvint alors au commandement (1789) (1). Ce fut

(1) Aux renseignemens pris sur les lieux s'ajoutent ici ceux que nous tirons d'un

pour les Mavromichalis un rude adversaire à combattre. En effet, Djanetakis, seigneur de Gythium et de Mavrouni, était assez riche pour entretenir, lui aussi, auprès du divan, des agens destinés à déjouer les intrigues de ses adversaires. Il était généreux, populaire, doué d'une haute intelligence, d'une sagesse consommée. Il fallut aux Mavromichalis quinze années de constans efforts pour faire tomber Djanim-Bey, dont la mémoire est encore bénie dans le Magne. Son règne fût une sorte d'âge d'or pour cette province, et son nom appartiendrait depuis longtemps à l'histoire, s'il eût été appelé à révéler ses grandes qualités sur un théâtre plus vaste.

Après s'être signalé par quelques expéditions heureuses contre les Turcs, Djanim essaya de donner au Magne une impulsion civilisatrice que cette province n'avait jamais reçue, et qui malheureusement ne survécut pas à son règne. Il traça des routes qui, très imparfaites, privées depuis de tout entretien, sont cependant encore les seules à peu près praticables de la contrée; il répara les pyrgos et les châteaux démantelés dans les précédentes guerres; il fonda des écoles, et fit renaître dans le district de Gythium la culture du coton, qui avait disparu, et qui, abandonnée de nouveau à l'époque des guerres de l'indépendance, n'a pas encore été activement reprise. Son règne offre l'exemple de ce que pourrait et devrait faire un gouvernement éclairé pour relever ce pays et le lancer dans la voie de la civilisation. Les muses elles-mêmes, qui jusqu'alors n'avaient osé s'aventurer dans ce farouche asile de la liberté, y tentèrent en ce temps-là une timide apparition. La cour de Djanim eut son poète, Nicolas Niphakis, qui consacra huit cents vers à la louange du prince et à la description du pays. Ce poème a été écrit sous l'impression profonde produite dans tout le Magne par deux grandes victoires que Djanim remporta presque simultanément, l'une sur les Turcs, qui, ayant tenté une descente près de Scardamoula, furent rejetés à la mer après avoir subi de grandes pertes, l'autre sur Koumoundourakis, capitaine de Zarnate, qui, secrètement animé par les Mavromichalis, prit les armes, fut atteint près d'Androuvitza et taillé en pièces. Bien que ce poème ne se fasse pas remarquer par les qualités originales qui distinguent la poésie populaire de la Grèce moderne, nous en citerons quelques passages qui sont la peinture très énergique du genre de vie que mènent encore aujourd'hui les Maïnotes. Après un coup d'œil rapidement jeté sur le Taygète, « où les infortunés Spartiates, maintenant appelés Maïnotes, cherchèrent un refuge pour sauver leur vie et leur

opuscule intitulé *Quelques Faits historiques concernant le Magne*, par Carabini et Vafa; Athènes 1859.

liberté, » le poète passe à l'éloge du prince auquel son œuvre est dédiée :

« Djanim, la ferme colonne de la contrée, le père des orphelins, magnifique, hospitalier, grand patriote, a fait pour le Magne ce que nul avant lui n'avait fait. Dans son palais, une cloche sonne l'heure des repas. Tous ceux qui passent et entendent ce signal entrent hardiment, s'assoient à la table du bey, et s'en vont contens et rassasiés. Il aime le pauvre et l'étranger; il persécute les méchans, qu'il broie comme du sel. Aussi tous, jeunes gens et vieillards, le chérissent, tous, excepté le seul Dourakis, qui vit comme un sanglier, opprimant et volant le faible, ne songeant qu'à festoyer avec sa maîtresse, tandis que le peuple murmure. Dourakis voulut s'emparer de Milia et de Marathonisi et soumettre tout le pays à sa loi. Il appelle les Turcs, lève une armée sur terre, une escadre sur mer, puis il s'avance vers Androuvitza; mais les valeureux jeunes gens et les terribles capitaines s'opposent à sa marche, un seul en chasse cent devant lui, cent en chassent mille. »

Niphakis poursuit par la nomenclature des quarante-sept villes ou villages disséminés sur la surface du Magne; il réserve au Kakovouni cette mention toute spéciale :

« Là, pas une goutte d'eau, point de moissons, si ce n'est un peu d'orge que les femmes sèment, cultivent et récoltent. Ce sont elles qui assemblent les maigres tiges et en forment des gerbes. Avec leurs mains, elles les étendent au soleil; avec leurs pieds, elles les foulent sur l'aire. Aussi leurs mains et leurs pieds sont-ils couverts d'une peau sèche, dure, épaisse comme l'écaille des tortues. Pas un arbre, pas un buisson, pas une branche qui permette aux malheureuses de se reposer à l'ombre ou de rafraîchir leur vue. Le soir, elles tournent la meule à bras en se lamentant et en chantant de tristes myriologues. Pendant ce temps, les hommes rôdent au dehors, pillent, volent et méditent des trahisons les uns contre les autres. Celui-ci défend sa tour ou attaque celle de son voisin; celui-là exerce le droit du sang sur un frère, un père, un neveu, et roule dans sa tête des projets de vengeance. S'il arrive qu'un navire, pour ses péchés, échoue sur la côte, tous se jettent sur lui et se disputent les moindres planches du naufrage. Quand un étranger s'aventure dans leur pays, ils l'invitent à manger avec eux, et lorsqu'il va partir, ils lui disent : « Compère (1), réfléchis à ce que nous allons te dire, c'est pour ton bien. Quitte cette tunique, ce manteau, cette ceinture, de peur qu'un de nos ennemis ne te les enlève pour te punir de l'hospitalité que nous t'avons donnée. Ah! si les ennemis de notre village venaient à te dépouiller, ce serait pour nous une grande honte et un grand dommage. Et puis, mon petit compère, nous te

(1) Κουμπάρη, compère, terme familier qu'emploient les Grecs pour désigner ceux qui ont tenu soit un enfant sur les fonts baptismaux, soit les couronnes qui, dans la cérémonie du mariage grec, sont posées sur la tête des deux époux. Par extension, ce terme est aussi appliqué aux hôtes.

le demandons, laisse-nous aussi ton chapeau, ta chemise, tes souliers; à quoi tout cela peut-il te servir? C'est bien; maintenant tu peux être tranquille, tu n'as plus à craindre personne. » Tels sont les hommes qui ont fait au Magne un mauvais renom. Méprisez-les et fuyez-les comme des serpens. Quant aux Tzimovites (1), voilà de braves gens! Leurs coutumes en font foi : marchands en apparence, au fond ce sont de vrais pirates. Que la faim et la soif, que le vent et la tempête les emportent tous ensemble! »

Après cette malédiction lancée contre les Kakovouniotes, le poème finit par de légitimes louanges accordées aux efforts accomplis par le bey pour moraliser, instruire et discipliner le peuple (2).

Djanim (et ce fut l'honneur de son règne en même temps que la cause de sa chute) avait songé à l'émancipation générale de la Grèce. Le bruit des victoires de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, retentit dans le Magne, jusqu'alors étranger aux événemens qui se passaient en Europe. Djanim envoya en 1796 son fils aîné auprès du général pour lui soumettre un plan d'insurrection et lui demander des secours. Le jeune Maïnote fut bien accueilli, mais congédié sans promesses positives. Un an plus tard, peu de temps avant l'expédition d'Égypte, Bonaparte se souvint de son entrevue avec le fils du bey du Magne. Il confia à deux Grecs de Cargèse, à deux Stephanopoli, la mission de se rendre auprès du bey, d'étudier la disposition des esprits, la topographie et les ressources militaires du pays, puis de parcourir la Grèce pour y faire revivre l'espoir de la délivrance. Sans entrer dans le détail des péripéties nombreuses de leur voyage, il suffira de dire qu'après avoir couru de graves dangers, ils sortirent de Zante cachés au fond d'une barque, afin d'échapper à la surveillance de l'escadre ottomane. Ils prirent terre aux environs de Marathonisi à la faveur d'une nuit obscure et d'une bourrasque terrible qui faillit les submerger. Le fils du bey, averti de leur prochaine arrivée, les attendait nuit et jour, depuis une semaine, avec des troupes échelonnées sur divers points de la côte. Djanim les reçut à Gythium, et ouvrit avec un légitime orgueil la lettre que Bonaparte lui adressait, et qui portait cette suscription : *le général en chef de l'armée d'Italie*

(1) Habitans de Tzimovo.

(2) C'est le seul monument littéraire qui reste de ce pays et de cette époque. Il n'a pas été publié; mais il en existe plusieurs exemplaires manuscrits en divers lieux de la Grèce. Il fut communiqué par l'évêque de Mistra à Leake, qui en cite quelques fragmens (*Travels in the Morea*, t. Ier, p. 333). Quant à nous, nous l'avons trouvé bien loin de là, dans la cellule d'un moine de Mégaspileon, grand monastère situé près du golfe de Lépante, à une journée de Vostitza (ancienne Ægium). Ce moine, originaire du Magne, avait combattu pour l'indépendance, et portait au front une large cicatrice. Il était venu se reposer des agitations de sa carrière dans la nonchalante et paisible existence des religieux de l'ordre de Saint-Basile.

au chef du peuple libre de Maïna. — Accompagné de la fleur des guerriers du Magne, le bey se fit le guide des émissaires français à travers toute la contrée; il les introduisit dans les forteresses, leur indiqua l'importance de chaque défilé, les questionna sur la tactique et la discipline européennes, fêta enfin leur présence tantôt par les jeux héroïques familiers à la jeunesse grecque, tantôt par des simulacres de combats. Le projet des Stephanopoli était de continuer leur mission dans le reste du Péloponèse; mais Djanim leur fit comprendre qu'ils n'en sortiraient pas vivans, leur signalement ayant été donné à toutes les autorités turques. D'ailleurs il avait secrètement invité les principaux primats de la Morée à se rendre à Gythium pour y conférer des intérêts de la nation. La Livadie, l'Attique, l'Épire, la Crète même furent représentées à cette assemblée. « Que Bonaparte apparaisse à Corfou avec six mille Français seulement, s'écria l'un de ces primats, et nous répondons de la Grèce. » Mais l'heure de l'indépendance hellénique n'avait pas encore sonné; Bonaparte avait ajourné ce projet lorsque ses envoyés lui adressèrent leurs rapports, dont on trouve un abrégé à la suite de la relation qu'ils ont publiée de leur voyage.

Cet épisode termine dignement le long règne de Djanim. La mission des Stephanopoli auprès de lui, ses aspirations bien connues à la complète indépendance de la nation, le congrès patriotique tenu à sa cour, fournirent de puissantes armes à ses ennemis. Il fut dénoncé au divan comme partisan des Français et fauteur des troubles qui commençaient à se manifester en Grèce. Heureusement les agens qu'il entretenait à Constantinople purent l'avertir à temps; il parvint à se retirer à Zante, où il vécut longtemps encore entouré de la vénération publique.

Koumoundourakis, son adversaire, lui succéda en 1805. Pris en mer par les Turcs, il fut pendu comme pirate. Antonio Glygorakis, plus connu sous le nom d'Anton-Bey, vint ensuite, et fut presque aussitôt dépossédé de sa dignité à la suite d'intrigues dont il est difficile de pénétrer le mystère. Zervakis et Théodoros apparaissent sur la scène et ne font que la traverser pour tomber, l'un dans les prisons des Sept-Tours, l'autre sous la balle d'un assassin. Désormais les seigneurs de Vitulo et Tzimovo n'avaient plus de rivaux sérieux; le pouvoir passa naturellement entre leurs mains, et rien ne semblait devoir désormais le faire sortir de leur famille.

Pierre Mavromichalis, autrement dit Pétro-Bey, fut enfin proclamé en 1811. C'était alors un homme de cinquante ans, actif, orgueilleux, ambitieux, aimant le luxe, avide d'argent parce qu'il en était prodigue, particulièrement fier de la petitesse et de la beauté de sa main, signe de vieille race. Il aimait à rappeler en

toute occasion la noblesse antique de sa famille. On nous a cité de lui cette hautaine réponse, faite à un capitaine qui, dans un conseil de guerre, se permettait d'émettre un avis contraire au sien : « Oses-tu bien, lui dit-il, homme né d'hier, te mesurer avec moi, dont le nom est aussi vieux que les cinq sommets du Taygète! » L'influence de Pierre Mavromichalis, soutenue par une famille aussi nombreuse qu'intrépide, était telle dans tout le Péloponèse que son avénement fut regardé par les Turcs comme un défi, par les Grecs comme un présage d'indépendance. Aussi le capitan-pacha, étant venu à Vitulo sous prétexte de complimenter le nouveau bey, l'exhorta à livrer un de ses fils au sultan pour gage de sa fidélité. On nous a raconté qu'à ce moment Pétro-Bey fit venir ses six fils et leur dit : « Je dois obéir, car il faut pendant quelque temps encore endormir les craintes et la malveillance de l'ennemi. L'un de vous doit se sacrifier. » Tous s'offrirent en otages. Il y avait dans la maison de Mavromichalis un vieux prêtre aveugle. « Qu'on fasse venir le vieillard, » dit Pétro-Bey, et il donna l'ordre à ses enfans de faire silence, afin qu'aucun d'eux ne pût être reconnu au son de sa voix. « Je laisserai partir, ajouta-t-il, celui d'entre vous que sa main désignera. » La main de l'aveugle se porta sur Constantin. « Va sans crainte, mon enfant, lui dit Pétro-Bey; Dieu me prive aujourd'hui de toi, mais il te rendra demain à la patrie. » En effet Constantin, après quelques années de captivité, réussit à s'échapper de Constantinople, et reparut dans le Magne au moment même où éclatait la guerre de l'indépendance.

La main de fer que Pétro-Bey appesantit sur le Magne et les actes de sévérité par lesquels il voulut dès le début consolider son autorité démentent le caractère de douceur que quelques philhellènes (1) lui ont attribué. En sortant de Portoquaglio, nous avons rencontré un haut récif témoin d'une de ses exécutions. Ayant appris qu'un prêtre de cette ville avait séduit une jeune fille, Pétro-Bey prétendit que l'antique austérité des mœurs se relâchait et résolut de faire un exemple. Il arrive, saisit le coupable, le livre aux deux frères de sa complice, et leur ordonne de le jeter pieds et poings liés sur ce rocher, qu'on appelle Karavopétra. Le malheureux y mourut de faim. Aussi les matelots n'aiment pas à doubler cet écueil, qu'ils croient hanté par de sinistres apparitions. En sa qualité de bey, Pierre Mavromichalis prélevait certains droits sur les navires et les marchandises qui entraient dans les ports du Magne, ou qui en sortaient, ainsi que sur les transactions commer-

(1) Gordon's *History of the greek revolution*, 3 vol.; *Mémoires sur la Grèce en 1825*, par le colonel Raybaud.

ciales peu nombreuses des Maïnotes. Un capitaine du nom de Tsouklas, possesseur du château de Vathya, étant informé qu'un convoi d'argent allait traverser sa capitainerie pour se rendre de Gythium à Vitulo, se crut en droit de prélever, lui aussi, une dîme sur le trésor qu'on faisait passer par ses domaines. Il s'embusque dans un défilé, arrête le convoi et s'empare d'une partie de la somme. Pétro-Bey n'était pas homme à laisser cette injure impunie; il accourut avec une nombreuse troupe et une pièce de canon, et mit le siége devant le château de Vathya. Tsouklas se défendit en désespéré pendant douze jours. Au bout de ce temps, le canon fit une brèche par laquelle les assaillans pénétrèrent dans la place; mais ils furent arrêtés par une seconde muraille que Tsouklas avait construite pour prolonger sa défense. Il fallut faire sauter encore cet obstacle, derrière lequel les vainqueurs ne trouvèrent que des cadavres. Tous les assiégés qu'avaient épargnés les balles ennemies s'étaient laissés mourir de faim et de soif plutôt que de se rendre. Tsouklas seul, encore vivant, s'échappa au dernier moment, en descendant au moyen d'une corde au fond d'un précipice béant derrière son pyrgos. Pétro-Bey fit raser le château de fond en comble. Tsouklas put se soustraire à toutes les poursuites, grâce à sa parfaite connaissance des moindres sentiers du Taygète. Quelques années plus tard, il rentra dans le Magne, errant et demandant l'hospitalité d'un monastère à l'autre, vivant d'aumônes, psalmodiant une complainte qu'il avait composée sur sa propre infortune, et dont nous n'avons pu apprendre que le refrain :

« Les vautours se sont abattus sur le nid du corbeau; qu'est devenu le pyrgos de Vathya? Les noirs Mavromichalis l'ont détruit. »

L'infortuné vécut fort longtemps encore, et revint tristement mourir sur les ruines mêmes de son ancienne demeure. Pétro-Bey, débarrassé de tous ses rivaux, très populaire dans tout le Magne, put à bon droit se regarder comme le fondateur de sa dynastie, et décora son fils aîné du titre de *beyzadé*, c'est-à-dire fils du bey, héritier présomptif; mais l'affranchissement de la Grèce allait renverser cette espérance. Pétro-Bey n'en fut pas moins le premier à lever l'étendard de l'insurrection (1821), conjointement avec le célèbre Colocotronis. A ce moment, le Magne cesse d'avoir des annales et une existence particulières; son histoire entre à partir de cette époque dans le domaine de l'histoire générale de la Grèce. Pendant tout le temps de la lutte nationale, les Mavromichalis montrèrent un courage héroïque; quarante-neuf d'entre eux, fils, frères, neveux ou cousins de Pétro-Bey, tombèrent glorieusement les armes

à la main, dans cette attitude tragique qui fut de tout temps particulière aux héros grecs. Il est à remarquer en effet que, depuis Marathon et les Thermopyles, tout Grec, capitaine, archonte ou simple klephte, qu'une balle vient frapper derrière quelque rocher, meurt d'une façon fière et superbe, avec un mot à l'adresse de la postérité, et convaincu que le monde a les yeux sur lui et va retentir du bruit de son trépas. Le *beyzadé*, par exemple, le plus beau des Grecs au dire de tous ceux qui l'ont connu, ayant été surpris dans un moulin à vent à Karystos en Eubée, et restant seul survivant de sa troupe après une magnifique défense, monte sur le toit de cette masure, fait signe aux assaillans de cesser le feu, et se passe son sabre au travers du corps en s'écriant : « Chiens de Turcs, vous n'aurez pas en vie le fils de Pétro-Bey ! » Un autre fils du bey, Kyriakoulis, que les conteurs populaires ne nomment jamais sans rappeler ses étonnantes moustaches, qu'il se nouait derrière la tête, Kyriakoulis fréta un navire et conduisit plusieurs centaines de Maïnotes au secours de Souli. Après la fatale bataille de Péta, il fut refoulé jusque sur les bords du golfe d'Ambracie à Phanari, près de Parga. Il se défendit plusieurs jours, retranché dans les maisons du village. A la fin, criblé de blessures et se sentant mourir, il distribua ses armes à ses compagnons, et confia sa ceinture à son protopallikare ou écuyer, en lui recommandant de la rapporter dans le Magne pour la suspendre dans la demeure de ses pères. Avant de rendre le dernier soupir, il donna l'ordre à ses soldats de lui trancher la tête pour ne pas la laisser tomber entre les mains des Turcs; mais on n'eut pas à exaucer ce vœu, digne d'un Spartiate : les Turcs furent détournés de Phanari par l'approche de Marc Botzaris; trente Maïnotes, derniers débris de cette valeureuse troupe, rapportèrent à Vitulo la dépouille mortelle de leur chef. A la suite de cent autres traits de ce genre, les Mavromichalis acquirent, pendant les guerres de l'indépendance, une célébrité que ne leur aurait sans doute pas value l'exercice du pouvoir dans leur obscure et sauvage principauté du Magne. Pétro-Bey fut tour à tour généralissime, président du congrès d'Astros, chef du pouvoir exécutif. Son nom apparaît au premier rang sur tous les champs de bataille et dans toutes les assemblées; mais, une fois la Grèce pacifiée, les rêves ambitieux que les Mavromichalis avaient caressés dans l'ombre pendant deux siècles, et qu'ils avaient enfin réalisés après tant d'années de patience et d'efforts, furent détruits par l'émancipation même de la patrie. Le Magne devenait une simple province du nouvel état, et Pétro-Bey n'était plus le *roi du Magne* que dans les récits héroïques et les chants populaires. On sait quel rôle jouèrent les Mavromichalis sous la présidence du comte Capo-

distrias, qui tomba victime des rancunes de leur ambition irritée.

Pendant tout le reste de sa vie, Pétro-Bey ne cessa de se regarder comme un souverain dépossédé et d'attendre une occasion de manifester hautement ses prétentions. Il fut néanmoins créé sénateur, ainsi que son fils le général Anastase. Son dernier fils, le colonel Démétrius, figura parmi les aides de camp du roi Othon jusqu'au jour où un ministre de l'instruction publique, Korphiotakis, originaire du Magne, fut assassiné dans les rues d'Athènes. Le meurtrier, qui parvint à s'échapper, était un Dourakis, famille de tout temps inféodée à celle des Mavromichalis, qui avaient toujours compté les Korphiotakis parmi leurs adversaires. Ce meurtre était-il un nouvel exemple de la *vendetta* maïnote? Rien ne l'a prouvé; mais la cour se refroidit tellement à l'égard des Mavromichalis que ceux-ci durent se démettre de leurs charges. L'influence de cette antique et puissante maison, dont les annales offrent un sombre mélange d'héroïsme et de barbarie, de vertus patriotiques et de crimes, a survécu dans le Magne à tous les événemens, et c'est encore un de ses membres qui représente aujourd'hui cette province à l'assemblée nationale d'Athènes.

Trois foyers, nous l'avons dit, ont conservé, pendant la longue durée de l'oppression musulmane, une sorte d'indépendance parmi les populations grecques. De ces trois foyers, il n'en reste plus qu'un, et c'est le Magne. Souli, dont le nom est demeuré en Grèce comme un symbole d'héroïsme, Souli, la patrie des Tsavellas et de Marc Botzaris, est retombé sous le joug ottoman et n'est plus qu'un désert habité par les aigles; Sfakia, dont les montagnes ont été l'asile de la liberté dans l'île de Crète, est aussi rentré dans le domaine des Turcs, et sa vaillante population a presque entièrement disparu. Le Magne, qui a survécu, se trouve incorporé à la Grèce libre; mais il semble frappé lui-même d'une sorte de fatalité commune aux trois sanctuaires de l'indépendance hellénique, et destiné à rappeler, au sein de la nation affranchie, le triste souvenir de la servitude contre laquelle il a si énergiquement combattu. Ainsi qu'on a pu le voir, le Magne n'a rien perdu de sa farouche et barbare physionomie; les passions, l'ignorance, les préjugés, les sauvages coutumes d'autrefois, y dominent encore; les inimitiés de famille et de tribu, les guerres intestines continuent à désoler le pays; le brigandage y recrute ses plus audacieuses bandes. Le peuple, regrettant son autonomie séculaire, ne peut se résoudre à la perte des institutions féodales et militaires qui ont, il est vrai, puissamment contribué à la conservation de son indépendance, qui ont fait sans doute sa gloire et sa force en face d'un implacable ennemi, mais qui n'ont plus de raison d'être depuis qu'il n'a plus

d'ennemis à combattre. Le Maïnote, toujours en armes, retranché dans ses inabordables solitudes, derrière ses pyrgos fortifiés, préférerait de nouvelles guerres à la paix, où il se consume, et dont la Grèce civilisée n'a pas encore tenté sérieusement de lui faire apprécier les bienfaits. Peu s'en fallut que la dernière révolution ne procurât aux Maïnotes l'occasion d'entrer en campagne. Trois cents hommes, sous les ordres du colonel Pétropoulakos, se dirigèrent vers la Messénie pour y opérer une réaction en faveur de l'autorité royale; mais la fuite précipitée du roi Othon ne leur permit pas de pousser plus loin l'aventure. Si le Magne faillit être la Vendée de la Grèce, il fut assurément inspiré plutôt par sa passion pour la guerre que par son attachement à la dynastie déchue. Il est temps que la Grèce accorde à cette province l'intérêt tout spécial dont elle est digne par les glorieux services qu'elle a rendus à la nationalité hellénique; c'est en quelque sorte une dette anciennement contractée que la nation doit acquitter sans retard.

Fonder des écoles, favoriser l'agriculture, sillonner le pays de routes et de faciles voies de communication, pour l'arracher à son isolement par la circulation des individus, qui entraînera vite celle des idées; le doter d'une administration et d'une magistrature autant que possible indigènes, en recrutant ce personnel parmi les seigneurs ou capitaines autour desquels le peuple se groupe encore, et qui, partisans aujourd'hui de l'anarchie, favorable à leur influence, seraient, une fois investis de la confiance du gouvernement, les défenseurs les plus intéressés et les plus actifs de l'ordre et du progrès : voilà les moyens par lesquels la Grèce doit s'attacher à civiliser cette province, dont elle peut tirer de nombreux élémens de prospérité. Et d'abord, la population du Magne, douée d'une vigueur et d'une énergie exceptionnelles, est appelée à devenir une pépinière de soldats et de marins incomparables le jour où elle saura comprendre la liberté sous d'autres formes que celles du brigandage et de la piraterie. Les écumeurs de mer qui sortent des côtes inabordables du Magne fourniront alors à la Grèce les plus hardis et les plus habiles navigateurs de sa marine marchande, et formeront le noyau d'une redoutable marine militaire; l'armée recrutera à l'intérieur des hommes sobres, déterminés, habitués à toutes les privations et à toutes les fatigues. Ce pays d'ailleurs, malgré son âpre physionomie, est loin d'être une terre misérable et infertile : le figuier, l'olivier, le cotonnier même, abondent dans le Haut-Magne, et ne réclament qu'une culture plus intelligente. La production de la soie surtout doit intéresser le gouvernement. Le sol du Magne, où les céréales ne viennent pas, nourrit en revanche des mûriers d'une fécondité merveilleuse. Tempéré par les brises

qui soufflent des deux golfes de Messénie et de Laconie, préservé des brusques variations de la température par le voisinage du Taygète, qui accumule et retient les orages sur ses hauts sommets, le climat y est éminemment propice à l'éducation des vers à soie, pratiquée d'ailleurs à toutes les époques dans le pays, mais avec des moyens grossiers et primitifs, et par la seule main des femmes. Cette source de richesse, d'autant plus certaine et précieuse que la consommation de la soie augmente chaque jour davantage sur tous les marchés de l'Europe, se développerait vite dans le Magne, si le gouvernement grec y introduisait les procédés et les instrumens perfectionnés de l'industrie moderne. Enfin le Kakovouni, rebelle à toute espèce de culture, forme à lui seul une immense carrière de marbres divers, et principalement de porphyre. L'exploitation de ces carrières conviendrait plus particulièrement au génie farouche des habitans de ce district, qui, tout déshérité qu'il est de la nature, apporterait ainsi lui-même son contingent à la richesse nationale.

On voit, par l'exemple du Magne, quel est le caractère des transformations intérieures auxquelles la Grèce doit consacrer jusqu'à nouvel ordre son activité. Outre ce pays trop négligé, d'autres provinces encore réclament la prompte intervention d'une sollicitude administrative éclairée. Au-delà du golfe de Lépante, dans l'Étolie et l'Acarnanie, des populations entières sont encore à l'état demi-barbare où les a laissées la domination musulmane. Il y a là aussi toute une métamorphose à opérer, toute une conquête matérielle et morale à poursuivre. Une pareille œuvre n'est certes pas de celles qui s'accomplissent en un jour, entre deux révolutions, par un subit accès de passagère sagesse; la Grèce a besoin de s'armer de patience, de s'imposer la ténacité, de s'arracher au charme décevant et aventureux de la *grande idée*, pour embrasser le système plus pratique des améliorations et des travaux de l'ordre social et pacifique. C'est à ce prix seulement qu'elle obtiendra les sympathies et le secours de l'Europe, qui n'aurait nul intérêt à seconder le triomphe définitif de la nationalité grecque en Orient, si ce triomphe ne devait aboutir qu'à remplacer la barbarie des Turcs par celle des klephtes. Que la Grèce se hâte donc d'effacer les derniers vestiges de cette barbarie; elle n'a pas de meilleur usage à faire de son indépendance et de sa nouvelle constitution, elle n'a pas de plus sûre garantie de force à donner à l'Occident.

E. Yemeniz.

CICÉRON

DANS LA VIE PUBLIQUE ET DANS LA VIE PRIVÉE

II.

LA VIE PRIVÉE.

Drumann. *Geschichte Roms nach Geschlechtern*, t. V. et VI. — Abeken. *Cicero in seinen Briefen*. — Mommsen. *Römische Geschichte*, t. III. — Forsyth. *Life of Cicero*.

I.

Ceux qui ont lu la correspondance de Cicéron avec Atticus, et qui savent quelle place les questions d'argent tiennent dans ces confidences intimes, ne seront pas surpris que je commence l'étude de sa vie privée en cherchant à me rendre compte de l'état de sa fortune (1). La richesse était une des plus grandes préoccupations des gens d'alors, comme de ceux d'aujourd'hui, et c'est par là peut-être que ces deux époques, qu'on a pris tant de fois plaisir à comparer, se ressemblent le plus.

Il faudrait avoir conservé les registres d'Éros, l'intendant de Cicéron, pour pouvoir dresser d'une manière exacte le budget de son ménage. Tout ce que nous savons avec certitude à ce sujet, c'est que son père ne lui avait laissé qu'une fortune très médiocre, et qu'il l'augmenta beaucoup, sans pouvoir dire précisément à quelle somme elle s'élevait. Ses ennemis avaient coutume de l'exagérer, pour faire naître quelques soupçons sur la façon dont il l'avait ac-

(1) Voyez sur *la vie publique* de Cicéron la *Revue* du 15 janvier.

quise, et il est probable en effet que, si nous en savions le chiffre, il nous paraîtrait considérable; mais il faut bien se garder de l'apprécier avec les idées de notre temps. La richesse n'est pas quelque chose d'absolu; on est riche ou l'on est pauvre suivant le milieu dans lequel on vit, et il est possible que ce qui serait de l'opulence quelque part soit à peine de l'aisance ailleurs. Or on sait qu'à Rome la fortune était loin d'être aussi également répartie que chez nous. Quarante ans avant le consulat de Cicéron, le tribun Philippe disait que, dans cette immense ville, il n'y avait pas deux mille personnes qui eussent un patrimoine (1); mais aussi celles-là possédaient toute la fortune publique. Crassus prétendait que, pour se dire riche, il fallait qu'on pût nourrir une armée de ses revenus, et nous savons qu'il était en état de le faire sans se gêner. Milon trouvait moyen de s'endetter en quelques années de plus de 70 millions de sesterces (14 millions de francs). César, encore simple particulier, dépensait d'un seul coup 120 millions de sesterces (24 millions de francs) pour faire cadeau d'un nouveau forum au peuple romain. Ces profusions insensées supposent des fortunes énormes. A côté d'elles, on comprend que celle de Cicéron, qui suffisait à peine à l'achat d'une maison sur le Palatin, et qu'épuisaient presque les embellissemens de sa villa de Tusculum, quelque considérable qu'elle nous semble aujourd'hui, devait alors paraître assez ordinaire.

De quelle façon l'avait-il gagnée? Il n'est pas sans intérêt de le savoir pour répondre aux méchans bruits que ses ennemis faisaient courir. Il dit quelque part que les moyens par lesquels on faisait ordinairement fortune à Rome étaient le commerce, les entreprises de travaux publics et la ferme des impôts; mais ces moyens, fort commodes pour les gens pressés de s'enrichir, ne pouvaient être pratiqués que de ceux qui n'avaient pas d'ambition politique : ils éloignaient des honneurs publics, et par conséquent ils ne convenaient pas à un homme qui aspirait à gouverner son pays. On ne voit pas non plus qu'il ait fait comme Pompée, qui engageait ses fonds dans une société de banque importante, et qui prenait part à ses bénéfices; au moins ne reste-t-il aucune trace, dans ses lettres, d'entreprises de cette nature. Il ne pouvait pas songer davantage à tirer parti pour sa fortune des beaux ouvrages qu'il composait. Ce n'était pas l'habitude alors que l'auteur les vendît à un libraire, ou plutôt l'industrie des libraires, comme nous l'entendons aujour-

(1) Les choses n'étaient pas changées au temps où Cicéron fut consul. Nous voyons que son frère, dans la lettre qu'il lui adresse alors, dit qu'il y a dans Rome peu de chevaliers, *pauci equites*, c'est-à-dire peu de gens possédant plus de 80,000 francs.

d'hui, existait à peine. Ordinairement ceux qui voulaient lire ou posséder un livre l'empruntaient à l'auteur ou à ses amis, et le faisaient copier par leurs esclaves. Quand ils avaient plus de copistes qu'il ne leur en fallait pour leur usage, ils les faisaient travailler pour le public et vendaient les exemplaires dont ils n'avaient pas besoin; mais l'auteur n'avait rien à voir aux profits qu'ils en tiraient. Enfin ce n'étaient pas les fonctions publiques qui pouvaient l'enrichir; on sait qu'elles étaient moins un moyen de fortune qu'une occasion de dépenses et de ruine, soit par le prix dont il fallait quelquefois les payer, soit par les jeux et les fêtes qu'on exigeait de ceux qui les avaient obtenues. Seule, l'administration des provinces donnait d'immenses bénéfices. C'est sur ces bénéfices que les grands ambitieux comptaient d'ordinaire pour réparer les dommages que le luxe de leur vie privée et les profusions de leur vie publique avaient faits à leur fortune. Or Cicéron s'en priva lui-même en cédant à son collègue Antoine la province que, selon l'usage, il devait gouverner après son consulat. A la vérité, on soupçonne qu'il fit alors avec lui quelque marché d'après lequel il se réservait une part des beaux profits qu'il lui abandonnait; cependant, si ce marché exista, ce qui est douteux, il est certain qu'il ne fut pas tenu. Antoine pilla sa province, mais il la pilla pour lui seul, et Cicéron n'en tira jamais rien. Douze ans plus tard, sans l'avoir souhaité, il fut nommé proconsul de Cilicie. Nous savons qu'il n'y resta qu'un an, et que, sans commettre aucun acte illégal et en faisant le bonheur de ses administrés, il trouva moyen d'en rapporter 2 millions 200,000 sesterces (440,000 francs), ce qui nous donne une idée de ce qu'on pouvait gagner dans les provinces quand on ne se faisait pas scrupule de les piller. Du reste, cet argent ne profita pas à Cicéron: il en prêta une partie à Pompée, qui ne la lui rendit pas, et il est probable que la guerre civile lui fit perdre le reste, puisqu'il se trouvait tout à fait sans ressources quand elle fut terminée.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher l'origine de sa fortune. S'il avait vécu de nos jours, nous ne serions pas en peine pour savoir d'où elle lui est venue. Elle serait suffisamment expliquée par son beau talent d'avocat. Avec une éloquence comme la sienne, il ne manquerait pas aujourd'hui de s'enrichir vite au barreau; mais il y avait alors une loi qui interdisait aux orateurs d'accepter aucun salaire, aucun présent de ceux pour lesquels ils avaient plaidé (*lex Cincia, de donis et muneribus*). Quoiqu'elle fût l'œuvre d'un tribun, qui l'avait faite, dit Tite Live, dans l'intérêt du peuple, c'était au fond une loi aristocratique. En ne permettant pas à l'avocat de tirer un profit légitime de son talent, elle écartait du barreau ceux qui n'avaient rien, et réservait l'exercice de cette profession aux

riches comme un privilége, ou plutôt elle empêchait que ce ne fût véritablement une profession. Je crois seulement que cette loi fut toujours très imparfaitement observée. Comme elle n'avait pas pu tout prévoir, il ne lui était guère possible d'empêcher la reconnaissance des cliens de trouver quelque forme ingénieuse qui échappât à sa sévérité. S'ils étaient bien déterminés à payer de quelque manière les services qu'on leur avait rendus, il me semble difficile que la loi pût toujours les en empêcher. Au temps de Cicéron, on ne se faisait pas faute de la violer ouvertement. Verrès disait à ses amis qu'il avait fait trois parts de l'argent qu'il rapportait de Sicile; la plus considérable était pour corrompre ses juges, l'autre pour payer ses avocats, et il se contentait de la troisième. Cicéron, qui à cette occasion se moquait de l'avocat de Verrès, Hortensius, et du sphynx qu'il avait reçu en à-compte, se gardait bien de l'imiter. Son frère affirme qu'au moment où il briguait le consulat, il n'avait jamais rien exigé de personne. Cependant, quelques scrupules qu'on lui suppose, il est bien difficile d'admettre qu'il n'ait jamais profité de la bonne volonté de ses cliens. Sans doute il refusa les présens que les Siciliens voulaient lui faire quand il les eut vengés de Verrès : peut-être n'eût-il pas été prudent de les accepter après une cause si éclatante, qui avait attiré sur lui tous les regards, et lui avait fait de puissans ennemis; mais quelques années après je vois qu'il se laisse tenter par le cadeau que lui fait son ami Papirius Pœtus, pour lequel il vient de plaider. C'étaient de beaux livres grecs et latins, et Cicéron n'aimait rien tant que ces livres. Je vois aussi que, lorsqu'il avait besoin d'argent, ce qui lui arrivait bien quelquefois, il s'adressait de préférence aux gens riches qu'il avait défendus. C'étaient pour lui des créanciers moins rigoureux et plus patiens que les autres, et il était naturel qu'il profitât de leur crédit après les avoir aidés de sa parole. Il nous dit lui-même qu'il acheta la maison de Crassus avec l'argent de ses amis. Parmi eux, P. Sylla, pour lequel il venait de plaider, lui prêta à lui seul 2 millions de sesterces (400,000 francs). Attaqué pour ce fait dans le sénat, il s'en tira avec une plaisanterie, ce qui prouve que la loi *Cincia* n'était plus très respectée, et que ceux qui la violaient n'avaient pas grand'peur d'être poursuivis. Il est donc bien possible que ces grands seigneurs dont il avait sauvé l'honneur ou la fortune, que ces villes ou ces provinces qu'il avait protégées contre des gouverneurs avides, que ces princes étrangers dont il défendait les intérêts dans le sénat, surtout que ces riches compagnies de publicains par lesquelles passait tout l'argent que l'univers envoyait à Rome, et qu'il servait avec tant de dévouement de son crédit ou de sa parole, aient souvent cherché et quelquefois trouvé l'occasion de lui témoigner leur reconnaissance. Cette

générosité nous paraît aujourd'hui si naturelle que nous aurions quelque peine à défendre Cicéron de ne l'avoir pas toujours repoussée; mais soyons sûrs que, s'il a cru quelquefois pouvoir l'accepter, il l'a toujours fait avec plus de modération et de retenue que la plupart de ses contemporains.

Nous connaissons une des formes les plus ordinaires et, à ce qu'il semble, les plus légales par lesquelles cette générosité s'exprimait. Il était d'usage à Rome qu'on payât après sa mort et par son testament toutes les dettes de reconnaissance et d'affection qu'on avait contractées pendant sa vie. C'était un moyen qui s'offrait au client de se libérer envers l'avocat qui l'avait défendu, et il ne paraît pas que la loi *Cincia* y mît aucun obstacle. Nous n'avons rien de semblable chez nous. A cette époque, un père de famille qui avait des héritiers naturels pouvait distraire la somme qu'il voulait de sa fortune et donner à ses parens, à ses amis, à tous ceux qui lui avaient été utiles ou agréables, une bonne part de son héritage. Cet usage était devenu un abus. La mode et la vanité s'en étaient mêlées. On voulait paraître avoir beaucoup d'amis en inscrivant beaucoup de monde sur son testament, et naturellement on inscrivait de préférence les plus illustres. Quelquefois on y réunissait des gens qui ne se rencontraient guère ensemble que là, et qui devaient être surpris de s'y trouver. Cluvius, un riche banquier de Pouzzolles, laissa son bien à Cicéron et à César après Pharsale. L'architecte Cyrus plaça en même temps parmi ses héritiers Clodius et Cicéron, c'est-à-dire les deux personnes qui se détestaient le plus cordialement à Rome. Cet architecte regardait sans doute comme une gloire d'avoir des amis dans tous les camps. Il arrivait même qu'on écrivait sur son testament des personnes qu'on n'avait jamais vues. Lucullus augmenta son immense fortune par les legs que lui firent des inconnus pendant qu'il gouvernait l'Asie. Atticus recueillit un bon nombre d'héritages de gens dont il n'avait jamais entendu parler, et qui ne connaissaient de lui que sa réputation. A plus forte raison un grand orateur comme Cicéron, qui avait tant d'obligés, et dont tous les Romains étaient fiers, devait-il être souvent l'objet de ces libéralités posthumes. On voit dans ses lettres qu'il fut l'héritier de beaucoup de personnes qui ne semblent pas tenir une grande place dans sa vie. En général les sommes qu'on lui lègue ne sont pas très importantes. Une des plus fortes est celle dont il hérita de son ancien maître, le stoïcien Diodote, qu'il avait gardé chez lui jusqu'à sa mort. Pour reconnaître cette longue affection, Diodote lui laissa toutes ses économies de philosophe et de professeur. Elles s'élevaient à 100,000 sesterces (20,000 francs). La réunion de tous ces petits legs ne laissa pas de former une somme importante. Cicéron lui-

même l'évalue à plus de 20 millions de sesterces (4 millions de francs). Il ne me semble donc pas douteux que ces héritages, avec les présens qu'il a pu recevoir de la reconnaissance de ses cliens, n'aient été les sources principales de sa fortune.

Cette fortune se composait de biens de diverses sortes. Il possédait d'abord des maisons à Rome. Outre celle qu'il habitait sur le Palatin, et celle qu'il tenait de son père aux Carènes, il en avait d'autres dans l'Argilète et sur l'Aventin qui lui rapportaient 80,000 sesterces (16,000 fr.) de revenu. Il possédait de nombreuses villas dans l'Italie. Nous lui en connaissons huit très importantes (1), sans compter ces petites maisons (*diversoria*) que les grands seigneurs achetaient sur les principales routes pour avoir où se reposer quand ils allaient d'un domaine à l'autre. Il avait aussi des sommes d'argent dont on voit dans sa correspondance qu'il disposait de diverses manières. Nous ne pouvons guère évaluer avec exactitude cette partie de sa fortune; mais d'après les habitudes des riches Romains de ce temps on peut affirmer qu'elle n'était pas moins considérable que ses maisons ou ses terres. Un jour qu'il presse Atticus de lui acheter des jardins dont il a envie, il lui dit d'un air de négligence qu'il peut bien avoir 600,000 sesterces (120,000 fr.) chez lui. Nous touchons là peut-être à une des plus curieuses différences qui séparent cet état social du nôtre. Il n'y a guère aujourd'hui que les banquiers de profession chez qui aient lieu des maniemens de fonds aussi considérables. Notre aristocratie a toujours affecté de dédaigner les questions de finance. Celle de Rome au contraire les connaissait bien et s'en préoccupait beaucoup. Ces grandes fortunes étaient mises au service de l'ambition politique. On n'hésitait pas à en hasarder une partie pour se faire des créatures. La bourse d'un candidat aux honneurs publics était ouverte à tous ceux qui pouvaient le servir. Il donnait aux moins riches, il prêtait aux autres, et cherchait à nouer avec eux des liens d'intérêt qui les asservissaient à sa cause. Le succès appartenait d'ordinaire à ceux qui avaient su obliger le plus de monde. Cicéron, quoique moins riche que la plupart d'entre eux, les imitait. Dans les lettres qu'il écrit à Atticus, il est presque partout question de billets et d'échéances, et l'on y voit que son argent circule de tous les côtés. Il est en relations suivies d'affaires, et, comme on dirait aujourd'hui, en compte courant avec les plus grands personnages. Tantôt il prête, et tantôt il emprunte à César.

(1) Sa villa de Tusculum notamment lui avait coûté très cher. Ce qui prouve qu'elle devait avoir une très grande valeur, c'est qu'à son retour de l'exil le sénat lui alloua 500,000 sesterces (100,000 francs) pour réparer les dommages qu'elle avait soufferts pendant son absence, et qu'il trouva qu'on était loin de lui avoir donné assez.

On trouve, parmi ses nombreux débiteurs, des gens de toute condition et de toute fortune, depuis Pompée jusqu'à Hermogène, qui a bien l'air d'être un simple affranchi. Malheureusement, tout compte fait, ses créanciers sont bien plus nombreux encore; malgré l'exemple et les conseils d'Atticus, il s'entendait mal à gouverner sa fortune. Il avait sans cesse des caprices coûteux. Il lui fallait à tout prix des statues et des tableaux pour orner ses galeries et leur donner l'air des gymnases de la Grèce. Il se ruinait dans ses maisons de campagne pour les embellir. Généreux à contre-temps, on le voit prêter aux autres au moment où il est contraint d'emprunter pour lui-même. C'est toujours lorsqu'il est le plus endetté qu'il a le plus envie d'acheter quelque villa nouvelle. Il n'hésite pas alors à s'adresser à tous les banquiers de Rome; il va trouver Considius, Axius, Vectenus, Vestorius; il essaierait même d'attendrir Cæcilius, l'oncle de son ami Atticus, s'il ne savait que ses plus proches parens n'en peuvent rien tirer à moins de lui donner 1 pour 100 par mois d'intérêt. Du reste il supporte gaîment sa détresse. Le sage Atticus a beau lui dire qu'il est honteux d'avoir des dettes; comme il partage cette honte avec bien des gens, elle lui semble légère, et il est le premier à en plaisanter. « Sachez, dit-il à un de ses amis, que je suis tellement endetté que j'entrerais volontiers dans quelque conjuration, si l'on voulait m'y recevoir; mais, depuis que j'ai puni celle de Catilina, je n'inspire plus de confiance aux autres. » Et quand arrive le 1er du mois, jour des échéances, il se contente de s'enfermer à Tusculum et laisse Éros ou Tiron disputer avec les créanciers.

Ces embarras et ces misères, dont sa correspondance est pleine, nous font songer presque malgré nous à certains passages de ses œuvres philosophiques qui paraissent assez surprenans, lorsqu'on les compare à la façon dont il vivait, et qu'on pourrait facilement tourner contre lui. Est-ce bien cet insouciant et ce prodigue, toujours prêt à dépenser sans compter, qui s'écriait un jour avec un accent de conviction dont nous sommes émus : « Dieux immortels, quand donc les hommes comprendront-ils quels trésors on trouve dans l'économie! » Comment cet ardent amateur d'objets d'art, cet ami passionné de la magnificence et du luxe, a-t-il osé traiter de fous les gens qui aiment trop les statues et les tableaux, ou qui se construisent des maisons magnifiques? Le voilà condamné par lui-même, et je n'ai pas envie de l'absoudre tout à fait; mais, au moment de porter sur lui un jugement sévère, rappelons-nous en quel temps il vivait, et songeons à ses contemporains. Je ne veux pas le comparer aux plus méchans, son triomphe serait trop facile; mais entre ceux qu'on regarde comme les plus honnêtes il tient encore

une des meilleures places. Il ne doit pas sa fortune à l'usure, comme Brutus et ses amis; il ne l'a point augmentée par cette avarice sordide qu'on reprochait à Caton; il n'a pas pillé les provinces, comme Appius ou Cassius; il n'a pas consenti, comme Hortensius, à prendre sa part de ces pillages. Il faut donc bien reconnaître que, malgré les reproches qu'on peut lui faire, il était dans ces questions d'argent plus délicat et plus désintéressé que les autres. En somme, ses désordres n'ont fait de tort qu'à lui-même (1), et s'il avait trop le goût des prodigalités ruineuses, au moins n'a-t-il pas eu recours, pour y suffire, à des profits scandaleux. Ces scrupules l'honorent d'autant plus qu'ils étaient alors plus rares, et que peu de gens ont traversé sans quelque souillure la société cupide et corrompue parmi laquelle il vivait.

II.

Il ne mérite pas moins d'éloges pour avoir été honnête et rangé dans sa vie de famille. C'étaient encore là des vertus dont ses contemporains ne lui donnaient pas l'exemple.

Il est probable que sa jeunesse fut sévère. Il voulait résolûment devenir un grand orateur, et on n'y arrivait pas sans peine. Nous savons par lui combien était dur alors l'apprentissage de l'éloquence. « Pour y réussir, nous dit-il, il faut renoncer à tous les plaisirs, fuir tous les amusemens, dire adieu aux distractions, aux jeux, aux festins, et presque au commerce de ses amis. » C'est de ce prix qu'il paya ses succès. L'ambition dont il était dévoré le préserva des autres passions, et lui suffit. L'étude occupa et remplit sa jeunesse. Une fois ces premières années passées, le péril était moindre; l'habitude du travail qu'il avait prise et les grandes affaires dont il fut chargé pouvaient suffire à le préserver de tout entraînement dangereux. Les écrivains qui ne l'aiment pas ont vainement essayé de trouver dans sa vie la trace de quelqu'un de ces désordres qui étaint si communs autour de lui. Les plus mal intentionnés, comme Dion, le plaisantent au sujet d'une femme d'esprit, nommée Cœrellia, qu'il appelle quelque part son intime amie. Elle l'était en effet, et il paraît bien qu'elle ne manquait pas d'influence sur lui. On avait conservé et publié sa correspondance avec elle. Cette correspon-

(1) Il n'est pas probable que Cicéron ait fait tort à ses créanciers comme Milon, qui ne leur donna que 4 pour 100. Au moment de quitter Rome, après la mort de César, Cicéron écrivait à Atticus que l'argent qu'on lui devait suffirait à payer les dettes qu'il avait faites; mais comme en ce moment l'argent était rare et comme les débiteurs se faisaient prier, il lui donnait l'ordre de vendre ses biens, s'il en était besoin, et il ajoutait : « Ne consultez là-dessus que ma réputation. »

dance était, à ce qu'on dit, d'un ton assez libre, et semblait d'abord donner raison aux malins; mais il faut remarquer que Cœrellia était beaucoup plus âgée que lui, que, loin d'être une cause de trouble dans son ménage, on ne la voit y intervenir que pour le raccommoder avec sa femme, enfin que leur liaison semble avoir pris naissance dans une affection commune pour la philosophie : c'est une origine calme et qui ne fait pas prévoir des suites bien fâcheuses. Cœrellia était une personne instruite, dont la conversation devait plaire beaucoup à Cicéron. Son âge, son éducation, qui n'était pas celle des femmes ordinaires, le mettaient à l'aise avec elle, et, comme il avait naturellement la répartie vive, qu'une fois excité par la verve de l'entretien il ne savait pas toujours gouverner et retenir son esprit, et que d'ailleurs, par patriotisme comme par goût, il ne mettait rien au-dessus de cette gaîté libre et hardie dont Plaute lui semblait le modèle, il a pu se faire qu'il lui ait écrit sans se gêner de ces plaisanteries « plus salées que celles des Attiques et vraiment romaines. » Plus tard, quand cette urbanité rustique et républicaine ne fut plus à la mode, quand, sous l'influence d'une cour qui se formait, la politesse se raffina et les manières devinrent plus cérémonieuses, la liberté de ces propos choqua sans doute quelques délicats et put donner lieu à de méchans bruits. Quant à nous, de toutes les parties aujourd'hui perdues de la correspondance de Cicéron, les lettres qu'il avait écrites à Cœrellia sont peut-être celles que nous regrettons le plus. Elles nous auraient mieux fait connaître que tout le reste les relations de la société et la vie du monde à ce moment.

On pense qu'il avait près de trente ans quand il se maria. C'était vers la fin de la domination de Sylla, à l'époque de ses premiers succès oratoires. Sa femme Térentia appartenait à une famille distinguée et riche. Elle lui apportait en dot, selon Plutarque, 120,000 drachmes (111,000 francs), et nous voyons que de plus elle possédait des maisons à Rome et une forêt près de Tusculum. C'était un mariage avantageux pour un jeune homme qui débutait dans la vie politique avec plus de talent que de fortune. La correspondance de Cicéron ne donne pas une très bonne idée de Térentia. Nous nous la figurons comme une femme de ménage économe et rangée, mais aigre et désagréable. La vie était difficile avec elle. Elle s'entendait peu avec son beau-frère Quintus et encore moins avec Pomponia, sa belle-sœur, qui, du reste, ne s'entendait avec personne. Elle avait sur son mari cette influence que prend toujours une femme volontaire et obstinée sur un esprit irrésolu et indifférent. Cicéron la laissa longtemps maîtresse absolue dans son ménage; il était bien aise de se décharger sur quelqu'un de ces occu-

pations qui ne lui convenaient pas. Elle ne fut pas sans avoir quelque action sur sa vie politique. Elle lui conseilla des mesures énergiques à l'époque du grand consulat, et plus tard elle le brouilla avec Clodius en haine de Clodia, qu'elle soupçonnait de vouloir lui plaire. Comme tous les profits lui étaient bons, elle parvint à l'engager dans quelques affaires de finance qu'Atticus lui-même, qui n'était pourtant pas scrupuleux, ne trouvait pas très honnêtes; mais là s'arrêtait son pouvoir. Il semble qu'elle demeura étrangère et peut-être indifférente à la gloire littéraire de son mari. Dans aucun des beaux ouvrages de Cicéron, où le nom de sa fille, de son frère et de son fils reviennent si fréquemment, il n'est question de sa femme. Térentia n'eut point d'influence sur son esprit. Il ne lui confia jamais sa pensée intime sur les choses les plus sérieuses de la vie; il ne l'associa point à ses convictions et à ses croyances. Nous en avons dans sa correspondance une preuve curieuse. Térentia était dévote, et dévote à l'excès. Elle consultait les devins, elle croyait aux prodiges. Cicéron ne se donna pas la peine de la guérir de ce travers. Il semble même quelque part faire un singulier partage d'attributions entre elle et lui; il la montre servant respectueusement les dieux, tandis que lui s'occupe à cultiver les hommes. Non-seulement il ne gênait pas sa dévotion, mais il avait pour elle des complaisances qui nous surprennent. Voici ce qu'il lui écrivait au moment où il allait partir pour le camp de Pompée : « Je suis enfin délivré de ce malaise et de ces souffrances que j'éprouvais et qui vous causaient beaucoup de chagrin. Le lendemain de mon départ, j'en ai reconnu la cause. J'ai rejeté, pendant la nuit, de la bile toute pure, et je me suis senti soulagé, comme si quelque dieu m'avait servi de médecin. C'est évidemment Apollon et Esculape. Je vous prie de leur en rendre grâces avec votre piété et votre zèle ordinaires. » Ce langage est étrange dans la bouche de ce sceptique qui a écrit le traité *sur la Nature des dieux*; mais Cicéron était sans doute de ces gens comme Varron et beaucoup d'autres qui, tout en faisant eux-mêmes peu d'usage des pratiques religieuses, trouvaient qu'elles ne sont pas mauvaises pour le peuple et pour les femmes.

Il nous reste tout un livre de lettres de Cicéron à Térentia; ce livre contient l'histoire de son ménage. Ce qui frappe, dès qu'on l'ouvre, c'est qu'à mesure qu'on avance, les lettres se raccourcissent. Les dernières ne sont plus que de très courts billets, et non-seulement la longueur des lettres diminue, mais le ton n'en est plus le même, et les marques de tendresse y deviennent de plus en plus rares. On en peut tout d'abord conclure que cette affection ne fut pas de celles que le temps augmente : l'habitude de vivre ensemble,

qui entre pour une si grande part dans les liaisons, affaiblit celle-là. Au lieu de se fortifier, elle s'usa en durant. Les premières lettres sont d'une passion incroyable. Il y avait pourtant plus de quinze ans que Cicéron était marié; mais il était alors bien malheureux, et il semble que le malheur rende les gens plus tendres, et que les familles éprouvent le besoin de se rapprocher davantage quand de grands coups les frappent. Cicéron venait d'être condamné à l'exil. Il s'éloignait bien tristement de Rome, où il savait qu'on brûlait sa maison, qu'on poursuivait ses amis, qu'on outrageait sa famille. Térentia s'était très énergiquement conduite; elle avait souffert pour son mari, et souffert avec courage. En apprenant la façon dont on l'avait traitée, Cicéron lui écrivait avec désespoir : « Que je suis malheureux! Et faut-il qu'une femme si vertueuse, si honnête, si douce, si dévouée, soit ainsi tourmentée à cause de moi! » « Persuadez-vous, lui disait-il ailleurs, que je n'ai jamais rien de plus cher que vous. En ce moment, je crois vous voir, et je ne puis retenir mes pleurs! » Il ajoutait avec plus d'effusion encore : « O ma vie, je voudrais vous revoir et mourir dans vos bras! » La correspondance s'arrête ensuite pendant six ans. Elle reprend à l'époque où Cicéron quitta Rome pour aller gouverner la Cilicie, mais le ton en est fort changé. Dans la seule lettre qui nous reste de ce moment, les tendresses sont remplacées par les affaires. Il y est fort question d'un héritage qui était survenu très à propos pour la fortune de Cicéron, et des moyens d'en tirer le meilleur parti possible. A la vérité il appelle encore Térentia sa femme très chérie et très souhaitée, *suavissima atque optatissima*, mais ces mots n'ont plus l'air que de formules de politesse. Cependant il témoigne un grand désir de la revoir, et il lui demande de venir l'attendre le plus loin qu'elle le pourra. Elle alla jusqu'à Brindes, et, par un hasard favorable, elle entrait dans la ville au moment même où son mari arrivait au port; ils se réunirent et s'embrassèrent sur le forum. C'était un moment heureux pour Cicéron. Il revenait avec le titre d'*imperator* et l'espoir du triomphe; il retrouvait sa famille unie et joyeuse. Malheureusement la guerre civile était près d'éclater. Les partis avaient achevé de rompre pendant son absence; ils allaient en venir aux mains, et le lendemain de son arrivée Cicéron était contraint de faire un choix entre eux et de se déclarer.

Cette guerre ne nuisit pas seulement à sa situation politique, elle fut fatale à son bonheur privé. Quand la correspondance reprend, après Pharsale, elle devient d'une extrême sécheresse. Cicéron retourne en Italie et débarque encore à Brindes, non plus triomphant et heureux, mais vaincu et désespéré. Cette fois il ne souhaite plus de revoir sa femme, quoiqu'il n'ait jamais eu plus besoin d'être

consolé. Il l'éloigne de lui, et sans y mettre beaucoup de façons. « Je ne vois pas, si vous venez, lui dit-il, à quoi vous pouvez m'être utile. » Ce qui rendait cette réponse plus cruelle, c'est qu'au même moment il faisait venir sa fille et se consolait dans son entretien. Quant à sa femme, elle n'obtient plus de lui que des billets de quelques lignes, et il a le courage de lui avouer qu'il ne les fait pas plus longs parce qu'il n'a rien à lui dire. En même temps il la renvoie, pour savoir les décisions qu'il a prises, à Lepta, à Trebatius, à Atticus, à Sicca. C'est montrer assez clairement qu'elle n'a plus sa confiance. La seule marque d'intérêt qu'il lui donne encore, c'est de lui demander de temps en temps de soigner sa santé, recommandation assez superflue, puisqu'elle vécut plus de cent ans! La dernière lettre qu'il lui adresse est tout à fait celle qu'on écrirait à un intendant pour lui intimer un ordre. « Je compte être à Tusculum le 7 ou le 8 du mois, lui dit-il; ayez soin de tout préparer. J'aurai peut-être avec moi plusieurs personnes, et vraisemblablement nous y serons quelque temps. Que le bain soit prêt et qu'il ne manque rien des choses qui sont nécessaires à la vie et à la santé. » A quelques mois de là, une séparation que ce ton fait prévoir eut lieu entre les deux époux. Cicéron répudia Térentia après plus de trente ans de mariage, et quand ils avaient des enfans et des petits-enfans.

Quels furent les motifs qui le poussèrent à cette fâcheuse extrémité? Il est probable que nous ne les savons pas tous. L'humeur désagréable de Térentia a dû amener souvent dans le ménage de ces petites querelles qui, en revenant sans cesse, finissent par user les affections les plus solides. Vers l'époque où Cicéron fut rappelé de l'exil, quelques mois à peine après qu'il avait écrit ces lettres passionnées dont j'ai parlé, il disait à Atticus : « J'ai quelques chagrins domestiques que je ne puis pas vous écrire. » Et il ajoutait, pour être compris : « Ma fille et mon frère m'aiment toujours. » Il faut croire qu'il avait bien lieu de se plaindre de sa femme pour l'omettre ainsi de la liste des personnes dont il se croyait aimé. On soupçonne aussi que Térentia a pu être jalouse de l'affection que Cicéron témoignait à sa fille. Cette affection avait des excès et des préférences qui pouvaient la blesser, et elle n'était pas femme à en souffrir sans se plaindre. Il est à croire que ces discussions ont préparé et amené de loin le divorce, mais elles ne le décidèrent pas. Le motif en fut plus prosaïque et plus vulgaire. Cicéron le justifie par les gaspillages et les détournemens de sa femme, et il l'accuse plusieurs fois de l'avoir ruiné à son profit. Un des caractères les plus curieux de cette époque, c'est que les femmes y paraissent aussi occupées d'affaires, aussi avides de spéculations que les

hommes. L'argent est leur premier souci. Elles font valoir leurs biens, elles placent leurs fonds, elles prêtent et elles empruntent. Nous en trouvons une parmi les créanciers de Cicéron, et deux parmi ses débiteurs. Seulement, comme elles ne pouvaient pas toujours paraître elles-mêmes dans ces entreprises de finance, elles avaient recours à quelque affranchi complaisant ou à quelque homme d'affaires suspect qui surveillait leurs intérêts et profitait de leurs bénéfices. Dans son discours pour Cæcina, Cicéron, rencontrant sur son chemin un personnage de cette espèce, dont c'était le métier de s'attacher à la fortune des femmes et souvent de faire la sienne à leurs dépens, le dépeint en ces termes : « Il n'y a pas d'homme que l'on trouve davantage dans la vie ordinaire. Il est le flatteur des dames, l'avocat des veuves, un chicaneur de profession, amoureux de querelles, grand coureur de procès, ignorant et sot parmi les hommes, habile et savant jurisconsulte avec les femmes, intrigant vulgaire, adroit à séduire par les apparences d'un faux zèle et d'une amitié hypocrite, empressé à rendre des services quelquefois utiles, rarement fidèles. » C'était un guide merveilleux à l'usage des femmes tourmentées du désir de faire fortune; aussi Térentia en avait-elle un auprès d'elle, son affranchi Philotimus, homme d'affaires habile, mais peu scrupuleux, à qui ce métier avait réussi, puisqu'il était riche et qu'il avait lui-même des esclaves et des affranchis. Dans les premiers temps, Cicéron se servait souvent de lui, sans doute à la prière de Térentia. C'est lui qui lui fit acheter à bas prix une partie des biens de Milon, quand Milon fut exilé. L'affaire était bonne, mais peu délicate, et Cicéron, qui le sentait bien, n'en parle qu'en rougissant. A son départ pour la Cilicie, il laissa à Philotimus l'administration d'une partie de sa fortune, mais il ne tarda pas à s'en repentir. Philotimus, en intendant de grande maison, s'occupa moins des intérêts de son maître que des siens. Il garda pour lui les profits qu'il avait faits sur les biens de Milon, et au retour de Cicéron il lui présenta un mémoire par lequel il était son créancier d'une somme importante. « C'est un merveilleux voleur ! » disait Cicéron furieux. A ce moment, ses soupçons n'allaient pas plus loin que Philotimus; lorsqu'il revint de Pharsale, il s'aperçut bien que Térentia était sa complice. « J'ai trouvé les affaires de ma maison, disait-il à un ami, dans un état aussi mauvais que celles de la république. » La détresse dans laquelle il se voyait à Brindes le rendit méfiant. Il regarda ses comptes de plus près, ce qui ne lui était pas ordinaire, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître que Térentia l'avait souvent trompé. En une seule fois, elle avait retenu 60,000 sesterces (12,000 francs) sur la dot de sa fille. C'était un beau bénéfice;

mais elle ne négligeait pas non plus les petits profits. Son mari la surprit un jour détournant 2,000 sesterces (400 francs) sur une somme qu'il lui demandait. Cette rapacité acheva d'irriter Cicéron, que d'autres motifs sans doute avaient aigri et blessé depuis longtemps. Il se résigna au divorce, mais il ne s'y résigna pas sans douleur. On ne brise pas impunément des liens que l'habitude, à défaut de l'affection, aurait dû resserrer. Il semble qu'au moment de se séparer, après tant de jours heureux passés ensemble, tant de maux supportés en commun, il doit toujours y avoir quelque souvenir qui se réveille et qui réclame. Ce qui ajoute à la tristesse de ces pénibles momens, c'est que lorsqu'on voudrait se recueillir et s'isoler dans sa douleur, les gens d'affaires arrivent; il faut défendre ses intérêts, compter et discuter avec eux. Ces débats, qui n'avaient jamais convenu à Cicéron, le faisaient alors souffrir plus qu'à l'ordinaire. Il disait à l'obligeant Atticus, en le priant de s'en charger pour lui : « Ce sont des blessures trop fraîches; je n'y saurais toucher sans les faire saigner. » Et comme Térentia chicanait toujours, il voulut qu'on mît fin à la discussion en lui accordant tout ce qu'elle demandait. « J'aime mieux, écrivait-il, avoir à me plaindre d'elle que si je devais être mécontent de moi-même. »

On comprend que les malins ne manquèrent pas de se divertir à propos de ce divorce. C'étaient après tout de justes représailles, et Cicéron s'était trop souvent moqué des autres pour exiger qu'on l'épargnât lui-même. Malheureusement il leur donna peu de temps après une occasion nouvelle de s'égayer à ses dépens. Malgré ses soixante-trois ans il songea à se remarier, et il alla choisir une très jeune fille, Publilia, que son père en mourant avait confiée à sa tutelle. Un mariage de tuteur avec sa pupille est un vrai mariage de comédie, et il est assez ordinaire que le tuteur s'en trouve mal. Comment se fait-il que Cicéron, avec son expérience de la vie et du monde, se soit laissé entraîner à cette imprudence? Térentia, qui avait à se venger, répétait partout qu'il s'était épris pour cette jeune fille d'un amour extravagant; mais Tiron, son secrétaire, prétend qu'il ne l'avait épousée que pour payer ses dettes avec sa fortune, et je pense qu'il faut croire Tiron, quoique ce ne soit pas l'habitude que, dans ces sortes de mariages, le plus âgé soit aussi le plus pâuvre. Comme on pouvait le prévoir, le trouble ne tarda pas à se mettre dans le ménage. Publilia, qui se trouvait plus jeune que sa belle-fille, ne s'entendit pas avec elle, et il paraît qu'elle ne sut pas cacher sa joie quand elle mourut. C'était un crime impardonnable pour Cicéron; il ne voulut plus la revoir. Ce qui est étrange, c'est que cette jeune femme, loin d'accepter avec plaisir la liberté qu'on voulait lui rendre, fit de grands efforts pour rentrer

dans la maison de ce vieillard qui la répudiait; mais il fut inflexible. Cette fois il avait assez du mariage, et l'on raconte que, comme son ami Hirtius venait lui offrir la main de sa sœur, il la refusa sous prétexte qu'il est malaisé de s'occuper à la fois d'une femme et de la philosophie. La réponse était sage, mais il aurait bien dû s'en aviser un peu plus tôt.

III.

Cicéron eut deux enfans de Térentia. Sa fille Tullia était l'aînée. Il l'avait élevée à sa façon, l'initiant à ses études et lui communiquant le goût des choses de l'esprit qu'il aimait tant lui-même, et dont il semble que sa femme ne se souciait pas. « Je retrouve en elle, disait-il, mes traits, ma parole, mon âme; » aussi l'aimait-il tendrement. Elle était bien jeune encore que déjà son père ne pouvait s'empêcher, dans un de ses plaidoyers, de faire une allusion à l'affection qu'il avait pour elle. Cette affection, la plus profonde assurément qu'il ait éprouvée, a fait le tourment de sa vie. Il est impossible d'imaginer une destinée plus triste que celle de cette pauvre femme. Mariée à treize ans à Pison, puis à Crassipès, elle se remaria pour la troisième fois pendant que son père était absent et gouvernait la Cilicie. Les prétendans étaient nombreux, même parmi les jeunes gens d'illustre maison, et ce n'était pas seulement, comme on pourrait le croire, la gloire du beau-père qui les attirait. Il nous dit qu'on supposait qu'il reviendrait très riche de son gouvernement. En épousant sa fille, ces jeunes gens pensaient faire un mariage avantageux qui leur permettrait de payer leurs dettes. Parmi eux se trouvaient le fils du consul Sulpitius et Tibérius Néron, qui fut le père de Tibère et de Drusus. Cicéron penchait pour ce dernier, qui était allé chercher son aveu jusqu'en Cilicie, quand sa femme et sa fille, à qui il avait laissé en partant le droit de choisir, se décidèrent sans lui pour Cornélius Dolabella. C'était un jeune homme de grande famille, un ami de Curion, de Cælius et d'Antoine, qui avait jusque-là vécu comme eux, c'est-à-dire en jouant sa réputation et en dépensant sa fortune, du reste homme d'esprit et personnage à la mode. Ce mari n'était guère du goût d'Atticus; mais Térentia, à ce qu'il semble, s'était laissé gagner par son grand nom, et peut-être Tullia n'était-elle pas restée insensible à ses belles manières. Les débuts de ce mariage semblèrent heureux. Dolabella charmait sa belle-mère et sa femme par son obligeance et sa bonté. Cicéron lui-même, qui avait été d'abord surpris de la façon rapide dont on avait mené l'affaire, trouvait que son gendre avait beaucoup d'esprit et de politesse.

« Pour le reste, ajoutait-il, il faut s'y résigner. » Il voulait parler des habitudes légères et dissipées auxquelles Dolabella, malgré son mariage, ne renonçait pas. Il avait promis de se ranger, mais il tenait peu sa promesse, et quelque bonne volonté qu'eût Cicéron de fermer les yeux sur ses désordres, il finit par lui rendre la résignation bien difficile. Il continuait à vivre comme la jeunesse d'alors, faisant du bruit, la nuit, dans les rues, sous les fenêtres des femmes à la mode, et ses débauches semblaient scandaleuses dans une ville habituée au scandale. Il s'attacha à une femme du monde célèbre par ses aventures galantes, Cæcilia Metella, l'épouse du consulaire Lentulus Spinther. C'est la même qui ruina plus tard le fils du grand acteur tragique Æsopus, ce fou qui, ne sachant qu'inventer pour arriver plus vite à sa perte, eut la singulière vanité, dans un dîner qu'il donnait à sa maîtresse, de faire dissoudre une perle de 2 millions et de l'avaler. Avec une personne comme Metella, Dolabella eut bientôt achevé de dévorer sa fortune. Il dissipa ensuite celle de sa femme, et, non content de la trahir et de la ruiner, il la menaçait de la renvoyer quand elle osait se plaindre. Il semble que Tullia l'aimait beaucoup et qu'elle résista longtemps à ceux qui lui conseillaient le divorce. Cicéron accuse quelque part ce qu'il appelle la folie de sa fille; mais il lui fallut enfin se décider après de nouveaux outrages, et quitter la maison de son mari pour retourner chez son père. Elle était enceinte. Une couche qui survint dans ces circonstances pénibles l'emporta à Tusculum à l'âge de trente et un ans.

Cicéron fut inconsolable de sa mort, et le chagrin de l'avoir perdue a été certainement la plus grande douleur de sa vie. Comme on connaissait son affection pour sa fille, il lui arriva de tous côtés de ces lettres qui ne consolent ordinairement que ceux qui n'ont pas besoin d'être consolés. Les philosophes, dont il était l'honneur, essayèrent par leurs exhortations de lui faire supporter plus courageusement cette perte. César lui écrivit d'Espagne, où il achevait de vaincre les fils de Pompée. Les plus grands personnages de tous les partis, Brutus, Lucceius, Dolabella lui-même, s'associèrent à sa douleur; mais aucune de ces lettres ne dut le toucher plus vivement que celle qu'il reçut d'un de ses vieux amis, de Sulpitius, le grand jurisconsulte, qui gouvernait alors la Grèce. Nous l'avons heureusement conservée. Elle est tout à fait digne du grand esprit qui l'écrivait et de celui à qui elle était adressée. On en a souvent cité le passage suivant : « Il faut que je vous dise une réflexion qui m'a consolé, peut-être parviendra-t-elle à diminuer votre affliction. A mon retour d'Asie, comme je faisais voile d'Égine vers Mégare, je me mis à regarder le pays qui m'entourait. Mégare était devant

moi, Égine derrière, le Pirée sur la droite, à gauche Corinthe. C'étaient autrefois des villes très florissantes, ce ne sont plus que des ruines éparses sur le sol. A cette vue, je me suis dit à moi-même : Comment osons-nous, chétifs mortels que nous sommes, nous plaindre à la mort d'un des nôtres, nous dont la nature a fait la vie si courte, quand nous voyons d'un seul coup d'œil les cadavres gisans de tant de grandes cités! » La pensée est grande et nouvelle. Cette leçon tirée des ruines, cette manière d'interpréter la nature au profit des idées morales, cette mélancolie sérieuse mêlée à la contemplation d'un beau paysage, ce sont là des sentimens que l'antiquité païenne a peu connus. Ce passage semble vraiment animé d'un souffle chrétien. On dirait qu'il a été écrit par un homme à qui les livres saints étaient familiers et « qui déjà s'était assis, avec le prophète, sur les ruines des villes désolées. » Cela est si vrai que saint Ambroise, voulant écrire une lettre de consolation, a imité celle-ci, et qu'elle s'est trouvée tout naturellement chrétienne. La réponse de Cicéron n'est guère moins belle. On y trouve la peinture la plus touchante de sa tristesse et de son isolement. Après avoir décrit la douleur qu'il a ressentie à la chute de la république, il ajoute : « Ma fille au moins me restait. J'avais où me retirer et me reposer. Le charme de son entretien me faisait oublier tous mes soucis et tous mes chagrins; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue en la perdant a rouvert dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées. Autrefois je me réfugiais dans ma famille pour oublier les malheurs de l'état, mais aujourd'hui l'état a-t-il quelque remède à m'offrir pour me faire oublier les malheurs de ma famille? Je suis obligé de fuir à la fois ma maison et le forum, car ma maison ne me console plus des peines que me cause la république, et la république ne peut pas remplir le vide que je trouve dans ma maison. »

Cette triste destinée de Tullia et la douleur que sa mort causa à Cicéron nous attirent vers elle. En la voyant tant regrettée, nous souhaiterions la mieux connaître. Malheureusement il ne reste plus une seule lettre d'elle dans la correspondance de Cicéron; quand il lui prodigue des complimens sur son esprit, nous sommes réduits à le croire sur parole, et les complimens d'un père sont toujours un peu suspects. D'après ce qu'on en sait, on n'a pas trop de peine à admettre que ce fut une femme distinguée, *lectissima fœmina*, c'est l'éloge que lui accordait Antoine, qui n'aimait pas sa famille. On voudrait pourtant savoir comment elle avait supporté l'éducation que son père lui avait donnée. Cette éducation nous tient malgré nous en défiance, et nous ne pouvons nous empêcher de craindre que Tullia n'en ait un peu souffert. La façon même dont son père l'a pleurée nuit pour nous à son souvenir. Peut-être ne lui

a-t-il pas rendu service en composant à sa mort ce traité *de la Consolation* qui était rempli de son éloge. Une jeune femme si malheureuse méritait une élégie; un traité philosophique semble lourd à sa mémoire. N'est-il pas possible que son père l'ait un peu gâtée en voulant la rendre trop savante? C'était assez l'habitude à ce moment. Hortensius avait fait de sa fille un orateur, et l'on prétend qu'elle plaida un jour une cause importante mieux qu'un bon avocat. Je soupçonne que Cicéron avait voulu faire de la sienne un philosophe, et je crains qu'il n'y ait trop bien réussi. La philosophie présente bien des dangers pour une femme, et Mme de Sévigné n'eut pas beaucoup à se louer d'avoir mis sa fille au régime de Descartes. Cette figure pédante et sèche n'est pas propre à nous faire aimer les femmes philosophes. Il y a des connaissances et des études qui me semblent mieux appropriées à leur tour d'esprit. Quoique La Bruyère prétende qu'on ne peut rien mettre au-dessus d'une belle personne qui aurait les qualités d'un honnête homme, j'avoue qu'il m'est aussi difficile de souhaiter à une femme les qualités et les talens d'un homme que de lui en souhaiter le visage et les traits.

La philosophie réussit moins bien encore au fils de Cicéron, Marcus, qu'à sa fille. Son père se trompa complétement sur ses goûts et ses aptitudes, ce qui n'est pas très extraordinaire, car la tendresse paternelle est souvent plus vive qu'éclairée. Marcus n'avait en lui que les instincts d'un soldat, Cicéron voulut en faire un philosophe et un orateur; il y perdit sa peine. Ces instincts, un moment comprimés, reparaissaient toujours avec plus de violence. A dix-huit ans, Marcus vivait comme tous les jeunes gens de cette époque, et l'on était forcé de lui faire des représentations sur ses dépenses. Il s'ennuyait des leçons de son maître Dionysius et de la rhétorique que son père essayait de lui apprendre. Il voulait partir pour faire la guerre d'Espagne avec César. Au lieu de l'écouter, Cicéron l'envoya à Athènes pour y achever son éducation. On lui fit une maison, comme au fils d'un grand seigneur. On lui donna des affranchis et des esclaves, afin qu'il pût paraître avec autant d'éclat que les jeunes Bibulus, Acidinus et Messala, qui étudiaient avec lui. On lui attribua pour sa dépense annuelle 100,000 sesterces (20,000 francs), ce qui semble une pension raisonnable pour un étudiant en philosophie; mais Marcus était parti de mauvaise grâce, et le séjour d'Athènes n'eut pas pour lui les résultats que se promettait Cicéron. Loin des yeux de son père, il se livra à ses goûts sans retenue. Au lieu de suivre les cours des rhéteurs et des philosophes, il s'occupa de bons dîners et de fêtes bruyantes. Sa vie fut d'autant plus dissipée qu'à ce qu'il paraît il était encouragé dans ses désor-

dres par son maître lui-même, le rhéteur Gorgias. Ce rhéteur était un Grec accompli, c'est-à-dire un homme prêt à tout faire pour sa fortune. En étudiant son élève, il vit qu'il gagnerait plus à flatter ses vices qu'à cultiver ses qualités, et il flatta ses vices. A cette école, Marcus, au lieu de s'attacher à Platon et à Aristote, comme son père le lui avait recommandé, prit le goût du Falerne et du vin de Chio, et ce goût lui resta. La seule renommée dont il se montra fier dans la suite fut d'être le plus grand buveur de son temps : il rechercha et il obtint la gloire de vaincre le triumvir Antoine, qui jouissait en ce genre d'une grande réputation et qui en était très fier. C'était sa manière de venger son père, qu'Antoine avait fait tuer. Plus tard Auguste, qui voulait payer au fils la dette qu'il avait contractée envers le père, en fit un consul, mais il ne parvint pas à l'arracher à ses habitudes de débauche, car le seul exploit qu'on cite de lui, c'est d'avoir jeté son verre à la tête d'Agrippa un jour qu'il était ivre.

On comprend quelle douleur dut ressentir Cicéron quand il apprit les premiers désordres de son fils. Je suppose qu'il hésita longtemps à y ajouter foi, car il aimait à s'abuser sur ses enfans. Aussi, lorsque Marcus, sermonné par toute la famille, eut congédié Gorgias et promis d'être plus sage, son père, qui ne demandait pas mieux que d'être trompé, s'empressa-t-il de le croire. On ne le voit plus occupé, à partir de ce moment, qu'à supplier Atticus de ne laisser manquer son fils de rien, et à étudier les lettres qu'il lui envoie pour essayer d'y découvrir quelques progrès. Il nous reste justement une de ces lettres de Marcus du temps où il semblait revenir à de meilleures habitudes. Elle est adressée à Tiron et pleine de protestations et de repentir. Il se déclare si humilié, si tourmenté de toutes ses erreurs, « que non-seulement son âme les déteste, mais que ses oreilles n'en peuvent plus entendre parler. » Pour achever de le convaincre de sa sincérité, il lui fait le tableau de sa vie; il est impossible d'en voir une mieux occupée. Il passe les jours et presque les nuits avec le philosophe Cratippe, qui le traite comme un fils. Il le garde à dîner pour s'en priver le moins possible. Il est si ravi des doctes entretiens de Bruttius qu'il a voulu l'avoir tout près de lui, et qu'il lui paie le logement et un peu aussi le couvert. Il déclame en latin, il déclame en grec avec les plus savans rhéteurs. Il ne fréquente plus que des hommes instruits; il ne voit que de doctes vieillards, le sage Épicrate, le vénérable Léonidas, tout l'aréopage enfin, et ce récit édifiant se termine par ces mots : « surtout ayez grand soin de vous bien porter pour que nous puissions ensemble causer science et philosophie. » La lettre est fort agréable, mais en la lisant il vient à l'esprit quelques défiances.

Ces protestations sont tellement exagérées qu'on soupçonne que Marcus avait quelque intérêt secret à les faire, surtout quand on se souvient que Tiron possédait la confiance de son maître, et qu'il disposait de toutes ses libéralités. Qui sait si ces regrets et ces promesses bruyantes n'ont pas précédé et excusé quelque appel de fonds?

Il faut dire à la décharge de Marcus qu'après avoir attristé son père par ses désordres, il a au moins consolé ses derniers momens. Quand Brutus traversa Athènes, appelant aux armes les jeunes Romains qui s'y trouvaient, Marcus sentit se ranimer en lui ses instincts de soldat. Il se souvint qu'à dix-sept ans il avait commandé avec succès un corps de cavalerie à Pharsale, et il répondit un des premiers à l'appel de Brutus. Il fut un de ses lieutenans les plus habiles, les plus dévoués, les plus courageux, et mérita souvent ses éloges. « Je suis si content, écrivait Brutus à Cicéron, de la valeur, de l'activité et de l'énergie de Marcus, qu'il me semble se rappeler toujours de quel père il a l'honneur d'être fils. » On comprend combien Cicéron devait être heureux de ce témoignage. C'est dans la joie que lui causait ce réveil de son fils qu'il écrivit et lui dédia son traité *des Devoirs*, qui est peut-être son plus bel ouvrage, et qui fut son dernier adieu à sa famille et à sa patrie.

IV.

Cette étude sur la vie intérieure de Cicéron n'est pas complète encore, et il reste quelques détails à y ajouter. On sait que le mot *familia* ne désigne pas seulement chez les Romains des personnes libres unies par la parenté, mais qu'il comprend aussi les esclaves qui leur appartenaient. Le serviteur et le maître avaient alors entre eux des rapports plus étroits qu'aujourd'hui, et leur vie se mêlait davantage. Aussi, pour achever de connaître Cicéron dans sa famille, convient-il de dire quelques mots de ses relations avec ses esclaves.

En théorie, il n'avait pas sur l'esclavage des opinions différentes de celles de son temps. Comme Aristote, il en acceptait l'institution et la trouvait légitime. Tout en proclamant qu'on a des devoirs à remplir envers ses esclaves, il n'hésitait pas à admettre qu'il faut les contenir par la cruauté, lorsqu'on n'a pas d'autre moyen d'en être les maîtres; mais dans la pratique il les traitait avec beaucoup de douceur. Il s'attachait à eux jusqu'à les pleurer, quand il avait le malheur de les perdre. Ce n'était probablement pas l'usage, car nous voyons qu'il en demandait presque pardon à son ami Atti-

cus. « J'ai l'âme toute troublée, lui écrivait-il; j'ai perdu un jeune homme, nommé Sosithée, qui me servait de lecteur, et j'en suis plus affligé qu'on ne devrait l'être, ce semble, de la mort d'un esclave. » Je n'en vois qu'un, dans toute sa correspondance, contre lequel il ait l'air d'être très irrité : c'est un certain Dionysius, qu'il fait chercher jusqu'au fond de l'Illyrie et qu'il veut ravoir à tout prix: mais Dionysius lui avait volé des livres, et c'était un crime que Cicéron ne pardonnait pas. Ses esclaves aussi l'aimaient beaucoup. Il se loue de la fidélité qu'ils lui ont témoignée dans ses malheurs, et nous savons qu'au dernier moment ils voulaient se faire tuer pour lui, s'il ne les en avait empêchés.

Parmi eux, il en est un que nous connaissons mieux que les autres et qui a eu plus de part à son affection : c'est Tiron. Le nom qu'il porte a fait soupçonner qu'il était un de ces esclaves nés dans la maison du maître (*vernæ*), qu'on regardait encore plus que les autres comme de la famille, parce qu'ils ne l'avaient jamais quittée. Cicéron s'attacha de bonne heure à lui et le fit instruire avec soin. Peut-être prit-il la peine d'achever lui-même son éducation. Il s'appelle quelque part son professeur, et il aime à le chicaner sur sa façon d'écrire. Il avait pour lui une très vive affection, et finit par ne plus pouvoir s'en passer. Son rôle était grand dans la maison de Cicéron, et ses attributions très variées. Il y représentait l'ordre et l'économie, qui n'étaient pas des qualités ordinaires à son maître; c'était l'homme de confiance par les mains duquel passaient toutes les affaires de finance. Il se chargeait le 1er du mois de gronder les débiteurs en retard ou de faire prendre patience aux créanciers trop pressés. Il revisait les comptes de l'intendant Éros, qui n'étaient pas toujours en règle; il allait voir les banquiers obligeans dont le crédit soutenait Cicéron dans les momens difficiles. Toutes les fois qu'il y avait quelque commission délicate à faire, on s'adressait à lui, comme par exemple quand il s'agissait de réclamer quelque argent de Dolabella sans trop le désobliger. Le soin qu'il donnait aux affaires les plus importantes ne l'empêchait pas d'être employé aussi aux plus petites. On l'envoie surveiller les jardins, exciter les ouvriers, visiter les bâtisses : la salle à manger même est dans ses attributions, et je vois qu'on le charge de faire les invitations d'un dîner, ce qui n'est pas toujours sans difficultés, car il ne faut réunir ensemble que des convives qui se conviennent, « et Tertia ne veut pas venir, si Publius est invité; » mais c'est surtout comme secrétaire qu'il rendait à Cicéron les plus grands services. Il écrivait presque aussi vite que la parole, et lui seul pouvait lire l'écriture de son maître, que les copistes ordinaires ne déchiffraient pas. C'était plus qu'un secrétaire pour lui, c'était un

confident et même un collaborateur. Aulu-Gelle prétend qu'il l'a aidé dans la composition de ses ouvrages, et la correspondance ne dément pas cette opinion. Un jour que Tiron était resté malade dans quelque maison de campagne, Cicéron lui écrivait que Pompée, qui était alors en visite chez lui, lui avait demandé de lui lire quelque chose, et qu'il lui avait répondu que tout était muet dans sa maison quand Tiron n'y était pas. « Ma littérature, ajoutait-il, ou plutôt la nôtre languit de votre absence. Revenez au plus tôt ranimer nos muses. » En ce moment, Tiron était encore esclave. Ce n'est qu'assez tard, vers l'an 700, qu'il fut affranchi. Tout le monde, dans l'entourage de Cicéron, applaudit à cette juste récompense de tant de fidèles services. Quintus, qui était alors en Gaule, écrivit tout exprès à son frère pour le remercier de lui avoir fait un nouvel ami. Dans la suite, Tiron acheta un petit champ, sans doute avec les libéralités de son maître, et Marcus, dans la lettre qu'il lui écrit d'Athènes, le raille agréablement des goûts nouveaux que cette acquisition va développer en lui. « Vous voilà donc propriétaire, lui dit-il; il vous faut quitter les élégances de la ville et devenir tout à fait un paysan romain. Quel plaisir j'ai à vous contempler d'ici sous votre nouvel aspect! Il me semble que je vous vois acheter des instrumens rustiques, causer avec le fermier, ou garder, au dessert, dans un pan de votre robe, des semences pour votre jardin! » Mais, propriétaire et affranchi, Tiron n'était pas moins au service de son maître que lorsqu'il était son esclave.

Sa santé était mauvaise, et on ne la ménageait guère. Tout le monde l'aimait, mais, sous ce prétexte, tout le monde aussi le faisait travailler. On s'entendait pour abuser de sa complaisance, qu'on savait inépuisable. Quintus, Atticus, Marcus, exigeaient qu'il leur donnât sans cesse des nouvelles de Rome et de Cicéron. A chaque surcroît d'occupation qui survenait à son maître, Tiron en prenait si bien sa part qu'il finissait par tomber malade. Il se fatigua tant pendant le gouvernement de Cilicie que Cicéron fut contraint de le laisser à Patras. C'était bien à regret qu'il se séparait de lui, et, pour lui témoigner la douleur qu'il avait de le quitter, il lui écrivait jusqu'à trois fois dans le même jour. Les soins qu'en toute occasion Cicéron prenait de cette santé délicate et précieuse étaient infinis : il se faisait médecin pour le guérir. Un jour qu'il l'avait laissé mal disposé à Tusculum, il lui écrivait : « Occupez-vous donc de votre santé, que vous avez négligée jusqu'ici pour me servir. Vous savez ce qu'elle demande : une bonne digestion, point de fatigue, un exercice modéré, de l'amusement, et le ventre libre. Revenez joli garçon; je vous en aimerai mieux, vous et Tusculum. » Quand le mal était plus grave, les recommandations étaient plus longues aussi. Toute la fa-

mille se réunissait pour écrire, et Cicéron, qui tenait la plume, lui disait, au nom de sa femme et de ses enfans : « Si vous nous aimez tous, et moi particulièrement, qui vous ai élevé, vous ne songerez qu'à vous rétablir... Je vous demande en grâce de ne pas regarder à la dépense. J'ai écrit à Curius de vous donner tout ce que vous demanderiez, de traiter généreusement le médecin pour le rendre plus soigneux. Vous m'avez rendu des services innombrables chez moi, au forum, à la ville, dans ma province, dans mes affaires publiques et privées, dans mes études et pour mes lettres; mais vous y mettrez le comble, si, comme je l'espère, je vous revois en bonne santé. » Tiron paya cette affection par un dévouement qui ne se fatigua jamais. Avec sa santé chancelante, il vécut plus de cent ans, et l'on peut dire que toute cette longue vie fut employée au service de son maître. Son zèle ne se ralentit pas lorsqu'il l'eut perdu, et il s'occupa de lui jusqu'à son dernier moment. Il écrivit son histoire, il publia ses ouvrages inédits; pour ne laisser rien perdre, il recueillit jusqu'à ses moindres notes et à ses bons mots, dont il avait fait, dit-on, une collection un peu trop longue, car son admiration ne choisissait pas. Enfin il donna de ses discours d'excellentes éditions qui étaient encore consultées du temps d'Aulu-Gelle. C'étaient assurément les services dont Cicéron, qui tenait tant à sa gloire littéraire, aurait su le plus de gré à son fidèle affranchi.

Il y a une réflexion qu'on ne peut s'empêcher de faire quand on étudie les rapports de Tiron avec son maître, c'est que l'esclavage antique, vu de ce côté et dans la maison d'un homme comme Cicéron, paraît moins rebutant. Évidemment il s'était fort adouci à cette époque, et les lettres sont pour beaucoup dans ce progrès. Elles avaient répandu parmi ceux qui les aimaient une vertu nouvelle, dont le nom revient souvent dans les ouvrages philosophiques de Cicéron, l'humanité, c'est-à-dire cette culture de l'esprit qui rend les âmes plus douces. C'est par son influence que l'esclavage, sans être attaqué dans son principe, fut profondément modifié dans ses conséquences. Ce changement se fit sans bruit. On ne chercha pas à heurter de front les préjugés dominans : jusqu'à Sénèque, on n'insista pas pour établir les droits de l'esclave à être compté parmi les hommes, et on continua à l'exclure des grandes théories qu'on faisait sur la fraternité humaine; mais en réalité personne ne profita plus que lui de l'adoucissement des mœurs. On vient de voir comment Cicéron traitait les siens, et il n'était pas une exception. Atticus se conduisait comme lui, et cette humanité était devenue une sorte de point d'honneur dont on se piquait dans ce monde de gens polis et lettrés. Quelques années plus tard, Pline le Jeune, qui en était

aussi, parle avec une tristesse qui nous touche des maladies et de la mort de ses esclaves. « Je n'ignore pas, dit-il, que beaucoup d'autres ne regardent ces sortes de malheurs que comme une simple perte de bien, et qu'en pensant ainsi ils se croient de grands hommes et des hommes sages. Pour moi, je ne sais s'ils sont aussi grands et aussi sages qu'ils se l'imaginent, mais je sais bien qu'ils ne sont pas des hommes. » Ces sentimens étaient ceux de toute la société distinguée de cette époque. L'esclavage avait donc beaucoup perdu de ses rigueurs vers la fin de la république romaine et dans les premiers temps de l'empire. Ce progrès, qu'on rapporte ordinairement au christianisme, était plus ancien que lui, et il faut bien en accorder la gloire à la philosophie et aux lettres.

En dehors des affranchis et des esclaves, qui faisaient partie de la famille d'un riche Romain, d'autres personnes s'y rattachaient encore, quoique d'une façon moins étroite : c'étaient les cliens. Sans doute l'antique institution de la clientèle avait beaucoup perdu de son caractère grave et sacré. Le temps n'était plus où Caton disait que les cliens doivent passer dans la maison avant les parens et les proches, et que le titre de patron vient immédiatement après celui de père. Ces liens s'étaient fort relâchés (1), et les obligations qu'ils imposaient étaient devenues bien moins sévères. La seule à peu près qu'on respectât encore était la nécessité pour les cliens de venir saluer leur patron de grand matin. Quintus, dans la lettre si curieuse qu'il adresse à son frère à propos de sa candidature au consulat, les divise en trois classes : d'abord ceux qui se contentent de la visite du matin; ce sont en général des amis tièdes ou des observateurs curieux qui viennent savoir des nouvelles, ou qui même visitent quelquefois tous les candidats pour se donner le plaisir de voir sur leurs figures où ils en sont de leurs espérances; — puis ceux qui accompagnent leur patron au forum et lui font cortége, pendant qu'il fait deux ou trois tours dans la basilique, afin que tout le monde s'aperçoive que c'est un homme d'importance qui arrive; — enfin ceux qui ne le quittent pas pendant tout le temps qu'il est hors de chez lui, et qui le ramènent à sa maison, comme ils sont allés l'y prendre. Ceux-là sont les fidèles et les dévoués, qui ne marchandent pas le temps qu'ils vous donnent, et dont le zèle à toute épreuve fait obtenir à un candidat les dignités qu'il souhaite.

Quand on avait le bonheur d'appartenir à une grande maison, on possédait par héritage une clientèle toute formée. Un Claudius

(1) Cependant Virgile, toujours fidèle aux anciennes traditions, place dans le Tartare le patron qui a trompé son client à côté du fils qui a frappé son père.

ou un Cornélius, avant même de s'être donné la peine d'obliger personne, était sûr de trouver toujours le matin son vestibule rempli de gens que la reconnaissance attachait à sa famille, et il faisait sensation au forum par le nombre de ceux qui l'accompagnaient le jour où il venait y plaider sa première cause. Cicéron n'eut pas cet avantage; mais, quoiqu'il ne dût ses cliens qu'à lui-même, ils n'en étaient pas moins très nombreux. Dans ce temps de luttes passionnées, où les citoyens les plus calmes étaient tous les jours exposés aux accusations les plus déraisonnables, beaucoup de gens étaient forcés de recourir à son talent pour les défendre. Il le faisait volontiers, car il n'avait pas d'autre moyen pour se faire une clientèle que de rendre service à beaucoup de monde. C'est peut-être ce qui lui fit accepter tant de mauvaises causes. Comme il était arrivé presque seul au forum, sans ce cortége d'obligés qui donnait la considération publique, il lui avait fallu ne pas se montrer trop difficile pour le former et pour l'accroître. Quelque répugnance que son esprit honnête éprouvât à se charger d'un procès douteux, sa vanité ne résistait pas au plaisir d'ajouter une personne de plus à la foule de ceux qui l'accompagnaient. Dans cette foule, il y avait, au dire de son frère, des citoyens de tout âge, de toute condition et de toute fortune. D'importans personnages s'y mêlaient sans doute à ces petites gens dont se composaient d'ordinaire ces sortes de cortéges. En parlant d'un tribun du peuple, Memmius Gemellus, celui qui fut le protecteur de Lucrèce, il l'appelle son client.

Ce n'est pas seulement à Rome qu'il avait des cliens et des obligés; l'on voit par sa correspondance que sa protection s'étendait beaucoup plus loin, et qu'on lui écrivait de tous les côtés pour lui demander quelques services. Les Romains étaient alors répandus dans le monde entier; après l'avoir conquis, ils s'occupaient à l'exploiter. A la suite des légions, et presque sur leurs pas, une foule d'hommes habiles et entreprenans s'était abattue sur les provinces qu'on venait de soumettre pour y chercher fortune; ils savaient accommoder leur industrie aux ressources et aux besoins de chaque pays. En Sicile et en Gaule, ils cultivaient de vastes domaines et spéculaient sur les vins et sur les blés; en Asie, où se trouvaient tant de villes opulentes et obérées, ils se faisaient banquiers, c'est-à-dire qu'ils leur fournissaient par leurs usures un moyen prompt et sûr de se ruiner. En général, ils songeaient à rentrer à Rome dès que leur fortune serait faite, et pour y revenir plus tôt ils cherchaient à s'enrichir plus vite. Comme ils étaient campés et non vraiment établis dans les pays vaincus, qu'ils s'y trouvaient sans affection et sans racines, ils les traitaient sans miséricorde et s'y faisaient détester. Souvent on les poursuivait devant les tribunaux,

et ils avaient grand besoin d'être bien défendus. Aussi cherchaient-ils à se procurer l'appui des meilleurs avocats, surtout celui de Cicéron, le plus grand orateur de son temps. Ce n'était pas trop de son talent et de son crédit pour les tirer des méchantes affaires où ils s'engageaient.

Si l'on voulait bien connaître l'un de ces grands négocians de Rome, qui, par leur caractère et leur destinée, ressemblaient quelquefois aux spéculateurs d'aujourd'hui, il faudrait lire le discours que Cicéron prononça pour défendre Rabirius Posthumus. Il y raconte toute l'histoire de son client. Cette histoire est piquante, et il n'est pas sans intérêt de la résumer pour savoir ce qu'étaient ces gens d'affaires de Rome qui avaient si souvent recours à son obligeante parole. Rabirius, fils d'un publicain riche et habile, était né avec l'esprit d'entreprise. Il ne s'était pas borné à un seul genre de commerce, car il était de ceux dont Cicéron dit qu'ils connaissaient tous les chemins par où l'argent peut arriver, *omnes vias pecuniæ norunt*. Il faisait toute sorte d'affaires et avec un égal bonheur; il entreprenait beaucoup lui-même et s'associait souvent aux entreprises des autres. Il prenait à ferme les impôts publics; il prêtait aux particuliers, aux provinces et aux rois. Généreux autant que riche, il faisait profiter ses amis de sa fortune. Il créait des emplois pour eux, les intéressait dans ses affaires et leur donnait une part de ses bénéfices. Aussi sa popularité était-elle très grande à Rome; mais, comme il arrive, sa prospérité le perdit. Il avait prêté beaucoup d'argent au roi d'Égypte Ptolémée Aulète, qui probablement lui payait de bons intérêts. Ce roi s'étant fait chasser par ses sujets, Rabirius fut entraîné à lui faire des avances nouvelles pour rattraper son argent compromis. Il engagea sa fortune et même celle de ses amis pour fournir à ses dépenses; il défraya les magnificences du cortége royal quand Ptolémée vint à Rome demander l'appui du sénat, et, ce qui dut lui coûter plus cher encore, il lui donna les moyens de gagner les sénateurs les plus influens. L'affaire de Ptolémée paraissait sûre. Comme on espérait beaucoup de la reconnaissance du roi, les personnages les plus importans se disputaient l'honneur ou plutôt le profit de le rétablir. Lentulus, alors proconsul de Cilicie, prétendait qu'on ne pouvait pas le lui refuser; mais en même temps Pompée, qui recevait le jeune prince dans sa maison d'Albe, le réclamait pour lui. Ces rivalités firent tout manquer. Les intérêts opposés se contrarièrent, et, pour ne pas faire de jaloux en laissant quelqu'un profiter de cette heureuse occasion, le sénat ne voulut l'accorder à personne. On dit qu'alors Rabirius, qui connaissait bien les Romains, donna au roi le conseil hardi de s'adresser à l'un de ces aventuriers dont

Rome était pleine, et qui ne reculaient devant rien pour de l'argent. L'ancien tribun Gabinius gouvernait la Syrie. On lui promit 10,000 talens (55 millions), s'il voulait désobéir ouvertement au décret du sénat. La somme était forte, Gabinius accepta le marché, et ses troupes ramenèrent Ptolémée dans Alexandrie.

Dès que Rabirius le sut rétabli, il s'empressa de venir le retrouver. Pour être plus sûr de rentrer dans ses fonds, il consentit à se faire son intendant-général (*diœcetes*), ou, comme on dirait aujourd'hui, son ministre des finances. Il prit le manteau grec, au grand scandale des Romains sévères; il revêtit les insignes de sa charge dans la pensée qu'il ne serait jamais mieux payé que s'il se payait de ses mains. C'est ce qu'il essaya de faire, et il paraît qu'en levant l'argent promis à Gabinius il prenait aussi discrètement de quoi se rembourser lui-même; mais les peuples qu'on ruinait se plaignirent, et le roi, à qui Rabirius était insupportable depuis qu'il n'avait plus besoin de lui, qui trouvait peut-être le moyen commode pour se débarrasser d'un créancier, le fit jeter en prison, et menaça même sa vie. Rabirius se sauva d'Égypte dès qu'il le put, heureux de n'y laisser que sa fortune. Il ne lui restait plus qu'une ressource. En même temps qu'il administrait les finances du roi, il avait acheté pour son compte des marchandises égyptiennes, du papier, du lin, du verre, et il en avait chargé plusieurs vaisseaux qui débarquèrent avec un certain éclat à Pouzzoles. Le bruit en vint jusqu'à Rome, et, comme on était habitué aux aventures heureuses de Rabirius, la renommée prit plaisir à exagérer le nombre des vaisseaux et la valeur du chargement. On disait même tout bas que parmi ces navires il y en avait un plus petit qu'on ne montrait pas, sans doute parce qu'il était plein d'or et d'objets précieux. Malheureusement pour Rabirius il n'y avait rien de vrai dans tous ces récits. Le petit navire n'existait que dans l'imagination des nouvellistes, et, les marchandises que portaient les autres s'étant mal vendues, il fut tout à fait ruiné. Sa catastrophe fit sensation à Rome, et l'on s'en occupa toute une saison. Les amis qu'il avait si généreusement obligés l'abandonnèrent; l'opinion publique, qui lui avait été jusque-là si favorable, se déchaîna contre lui. Les plus indulgens l'appelaient un sot, les plus emportés l'accusaient de feindre la misère et de soustraire à ses créanciers une partie de sa fortune. Il est certain cependant qu'il n'avait plus rien et qu'il ne vivait que des libéralités de César, un de ceux en petit nombre qui lui restèrent fidèles dans son malheur. Cicéron non plus ne l'oublia pas. Il se souvint qu'à l'époque de son exil Rabirius avait mis sa fortune à sa disposition et payé des hommes pour l'accompagner. Aussi s'empressa-t-il de plaider pour lui quand on voulut l'envelopper

dans le procès de Gabinius, et il parvint au moins à lui conserver l'honneur et la liberté.

Il manque un trait à cette peinture. Cicéron nous dit, dans son discours, que Rabirius était médiocrement savant. Il avait tant fait de choses en sa vie qu'il n'avait pas eu le temps de songer à s'instruire; mais ce n'était pas l'ordinaire : on sait que beaucoup de ses collègues, malgré leurs occupations peu littéraires, n'en étaient pas moins des gens spirituels et lettrés. Cicéron, en recommandant à Sulpitius un négociant de Thespies, ajoutait : « Il a du goût pour nos études. » Il regardait Curius de Patras comme un de ceux qui avaient le mieux conservé le tour de l'ancienne plaisanterie romaine. « Hâtez-vous de revenir à Rome, lui écrivait-il, de peur que la graine de l'urbanité ne se perde. » C'étaient des gens d'esprit aussi, des hommes du meilleur monde que ces chevaliers qui se réunissaient en compagnies puissantes et prenaient à ferme les impôts publics. Cicéron, qui était sorti de leurs rangs, avait des relations presque avec tous; mais il semble qu'il était particulièrement lié avec la compagnie qui avait la ferme des pâturages de l'Asie, et il dit qu'elle s'était mise sous sa protection.

Cette protection s'étendait aussi sur des gens qui n'étaient pas Romains de naissance. Les étrangers, on le comprend, regardaient comme un grand honneur et une grande sûreté pour eux d'être en rapport de quelque manière avec un personnage illustre de Rome. Ils ne pouvaient pas être ses cliens, ils souhaitaient de devenir ses hôtes. En un temps où il y avait si peu d'hôtelleries convenables dans les pays qu'on traversait, il fallait bien, quand on voulait voyager, se pourvoir d'amis complaisans qui consentissent à vous recevoir. En Italie, les gens riches achetaient de petites maisons où ils passaient la nuit sur toutes les routes qu'ils avaient coutume de parcourir; mais ailleurs on voyageait d'un hôte à l'autre. C'était souvent une lourde charge que d'héberger ainsi un riche Romain. Il avait toujours avec lui un grand équipage. Cicéron nous dit qu'il avait rencontré dans le fond de l'Asie P. Vedius « avec deux chariots, une voiture, une litière, des chevaux, de nombreux esclaves, et de plus un singe sur un petit char et une quantité d'ânes sauvages. » Vedius n'était qu'un Romain assez obscur. Qu'on juge de la suite que traînaient après eux un proconsul, un préteur, quand ils allaient prendre possession de leur province! Cependant, quoique leur passage épuisât la maison qui les recevait, on briguait cet honneur ruineux, parce qu'on trouvait mille avantages à s'assurer leur appui. Cicéron avait des hôtes dans toutes les grandes villes de la Grèce et de l'Asie, et c'étaient presque toujours les premiers citoyens. Des rois eux-mêmes, comme Dejotarus et Ariobarzane,

s'honoraient de ce titre. Des villes importantes, Volaterra, Atella, Sparte, Paphos, réclamaient à chaque instant sa protection et la payaient par des honneurs publics. Il comptait des provinces entières, presque des nations, dans sa clientèle, et depuis l'affaire de Verrès, par exemple, il était le défenseur et le patron de la Sicile. Cet usage survécut à la république, et au temps de Tacite les orateurs en renom avaient encore parmi leurs cliens des provinces et des royaumes. C'était la seule grandeur qui restât à l'éloquence.

Il me semble que ces détails achèvent de nous faire connaître ce qu'était la vie d'un personnage important de cette époque. Tant qu'on se contente d'étudier les quelques personnes qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui sa famille, et qu'on ne le voit qu'entre sa femme et ses enfans, son existence ressemble assez à la nôtre. Les sentimens qui sont le fond de la nature humaine n'ont pas changé, et ils amènent toujours à peu près les mêmes conséquences. Les soucis qui troublaient le foyer de Cicéron, ses joies et ses malheurs ne nous sont pas inconnus; mais dès qu'on sort de ce cercle borné, quand on replace le Romain parmi la foule de ses serviteurs et de ses familiers, les différences entre cette société et la nôtre se montrent. Aujourd'hui la vie est devenue plus unie et plus simple. Nous n'avons plus ces richesses immenses, ni ces vastes relations, ni cette multitude de gens attachés à notre fortune. Ce que nous appelons un grand train de maison aurait à peine suffi à l'un de ces commis de traitans qui allaient recueillir l'impôt public dans quelque ville de province. Un grand seigneur ou même un riche chevalier romain ne se contentait point de si peu. Quand on songe à ces nations d'esclaves qu'ils entassaient dans leurs maisons et dans leurs terres, à ces affranchis qui formaient une sorte de cour autour d'eux, à cette multitude de cliens qui encombraient les rues de Rome par lesquelles ils passaient, à ces hôtes qu'ils avaient dans le monde entier, à ces villes et à ces royaumes qui imploraient leur protection, on s'explique mieux l'autorité de leur parole, la fierté de leur attitude, l'ampleur de leur éloquence, la gravité de leur maintien, le sentiment de leur importance personnelle qu'ils mettaient dans toutes leurs actions et tous leurs discours. C'est en cela surtout que la lecture des lettres de Cicéron nous rend un grand service. En nous donnant quelque idée de ces grandes existences que nous ne connaissons plus, elles nous font mieux comprendre la société de ce temps.

GASTON BOISSIER.

UNE

MISSION BRITANNIQUE

AUPRÈS D'UN ROI NÈGRE

A Mission to Gelele, King of Dahome, by Ri. F. Burton. 2 vol. London, Tinsley brothers, 1864.

L'honneur de représenter la reine Victoria et les communes d'Angleterre en quelque lieu que ce soit et n'importe à quel titre est évidemment un privilége des plus enviés; il est permis de douter néanmoins qu'un voyageur comme le capitaine Burton, connu par l'importance et la témérité de ses entreprises (1), se soit cru récompensé selon ses mérites quand le gouvernement britannique, l'appelant aux fonctions de consul, lui assigna l'île de Fernando-Po comme siége de son action diplomatique. Placée un peu au nord de l'équateur, dans le golfe de Biafra, cette île, tantôt inondée de pluies diluviennes, tantôt désolée par d'interminables sécheresses, est généralement funeste à la constitution des Européens. Les soldats à qui l'Espagne confie la garde de cette insignifiante possession en reviennent, après trois ans de service, réduits au tiers de leur nombre primitif. Les « pénitentiaires » ou détenus politiques, exposés aux ravages de la fièvre jaune, peuvent se regarder comme condamnés à mort dès qu'ils mettent le pied sur ce sol fatal. Rien d'étonnant à ce qu'une certaine mélancolie vous gagne dans un pa-

(1) Déjà signalé à l'attention par un voyage à La Mecque, où il pénétra, déguisé en pèlerin (*hadji*), jusque dans le sanctuaire interdit aux infidèles, le capitaine Burton a été le compagnon de Speke dans sa première excursion aux grands lacs de l'Afrique centrale.

reil séjour, surtout pendant la saison pluvieuse. On se figure aisément le capitaine Burton dans ce consulat, situé en face de l'hôpital militaire, voyant presque chaque jour, à l'heure de ses repas, l'entrée ou la sortie d'un « objet » soigneusement caché que portaient sur une civière quatre spectres fiévreux, et qui tantôt venait de la caserne, tantôt partait pour le cimetière. L'ennui le prit bien vite sur cette « terre de lotophages, » et il sentit l'impérieux besoin d'y échapper en donnant à son insatiable activité quelque nouveau but, en ajoutant un chant de plus à l'épopée humoristique de ses campagnes africaines. On ne s'explique pas autrement la démarche qu'il fit en 1861 auprès du gouvernement anglais pour obtenir la permission de se rendre officiellement dans la capitale du roi de Dahomey. La réponse à sa demande fut provisoirement ajournée; mais à la fin de 1862 et au commencement de 1863 deux officiers de la marine anglaise, le commodore Wilmot et le capitaine Luce, se donnant à eux-mêmes la mission par lui sollicitée, prouvèrent ainsi que le projet du capitaine Burton n'avait rien d'impraticable, et que les scrupules, les craintes du *foreign-office* étaient pour le moins exagérés. Lord John Russell dès lors n'hésita plus, et par une dépêche du 23 juin 1863 autorisa le départ du capitaine Burton, à qui une lettre subséquente (20 août) expliqua le double but à poursuivre dans les négociations qu'il allait essayer. Le roi de Dahomey avait dit lui-même au commodore Wilmot que « si l'Angleterre voulait en finir avec la traite des noirs, il fallait qu'elle empêchât les blancs de venir les acheter. » On le préviendrait donc tout d'abord que des mesures effectives allaient être prises contre l'exportation de la « marchandise prohibée, » et ceci de concert avec les États-Unis, aux termes d'un traité récemment conclu. Le ministre entamait ensuite une question plus délicate. « Quant aux sacrifices humains, ajoutait-il, je lis avec plaisir dans le rapport du commodore Wilmot que le nombre des victimes immolées pendant les « coutumes royales » a été notablement surfait. Il est à craindre cependant qu'on n'obtienne pas aisément du roi un renoncement absolu à cette pratique barbare, plus ou moins ouvertement adoptée sur la plus grande partie de la côte occidentale africaine. Nous ne devons pas moins nous employer, dans la mesure de notre influence actuelle ou de celle que nous pourrons acquérir, à mitiger, s'il est impossible de les abolir, ces exécrables pratiques, et je compte pour cela sur vos efforts les plus zélés. » M. Burton devait en outre remercier le monarque africain d'avoir manifesté spontanément le désir que le commerce anglais s'établît à Whydah (Ouaïda), d'avoir offert son concours pour remettre en état l'ancien fort d'Angleterre, où serait autorisé l'entretien d'une gar-

nison suffisante. La dépêche contenait enfin, par manière de *post-scriptum*, la liste des présens que le capitaine Burton serait chargé de remettre, — présens choisis d'après les indications du commodore Wilmot, à qui le roi n'avait pas manqué de faire connaître par avance les objets dont la possession lui serait le plus agréable. La seule omission importante était celle d'un équipage attelé, le *summum desideratum* du roi nègre, à qui l'envoyé britannique devait faire observer premièrement qu'il serait malaisé d'expédier des chevaux anglais à l'intérieur du pays des Ffons (1), en second lieu que, les supposât-on même arrivés à destination, la nature de ce pays et ses conditions climatériques ne permettaient pas d'espérer que les pauvres bêtes survécussent longtemps à un pareil changement de résidence.

Une fois nanti de ces pleins pouvoirs, le capitaine se trouva beaucoup moins pressé d'en user. Deux années de séjour à Fernando-Po lui faisaient envisager cette île sous un aspect tout différent. Fuyant les influences fiévreuses, il était allé s'établir, à huit cents pieds du niveau de la mer, dans un chalet bâti pour un des fonctionnaires espagnols momentanément absent. L'air y était pur, la température supportable, bien que le thermomètre Fahrenheit montât parfois dans la matinée à 68°. On avait du balcon une vue charmante : — « à droite les restes d'un jardin planté de palmiers, à gauche une avenue de bananiers aboutissant à une forêt tropicale, des deux côtés une cascade aux eaux glacées et limpides qui se précipitaient en écumant sur des rochers de basalte, bain délicieux, au-dessus duquel planait à tout instant du jour un concert d'oiseaux chanteurs; en face, des massifs de rosiers, âgés de deux ans et hauts de quatre mètres, plus deux buissons de caféiers pliant sous le poids de leurs baies écarlates... » On voit d'ici le tableau, peint de main de maître avec une sorte de verve amoureuse. Pendant le mois de septembre d'ailleurs, et dans le pays en question, la saison n'est pas propice aux voyages, car les pluies n'ont pas encore cessé sous l'équateur. En 1863 notamment, elles durèrent par exception du mois de mai au mois de novembre. Le capitaine envisageait avec effroi la traversée des grands marais d'Agrimé, situés entre la côte et la capitale du Dahomey. Bref, pour ces raisons et d'autres, il différa son départ jusqu'au 29 novembre 1863, sans trop se préoccuper, semble-t-il, de ce qu'un pareil retard pouvait avoir de funeste pour un certain nombre de victimes déjà condamnées à figurer dans les « coutumes » du mois suivant. Cette indifférence, surprenante

(1) Nom primitif et encore usité des habitans du Dahomey.

en elle-même, nous est d'autant plus suspecte, qu'aux yeux de l'humoristique et paradoxal voyageur le nègre est évidemment une créature infime, une espèce de machine douée de vie et destinée par la Providence au défrichement des régions où le travailleur blanc ne saurait s'acclimater avant qu'elles aient été convenablement assainies. Cette œuvre accomplie et le globe entier mis en valeur, le capitaine Burton signerait sans sourciller un décret qui, par des procédés plus ou moins sommaires, supprimerait ici-bas la postérité de Cham; il verrait disparaître sans lui donner un seul regret cette race incapable, imprévoyante, paresseuse, adonnée au mensonge et aux brutalités sensuelles, qui n'a ni l'instinct de l'obéissance raisonnée, ni celui de la résistance indomptable, — faite dès lors pour le despotisme et condamnée par ses qualités comme par ses vices à perpétuer les honteuses traditions de l'esclavage.

Pour un homme placé à ce point de vue spécial, peu importait, on en conviendra, que le roi de Dahomey ajoutât une centaine de meurtres à ceux dont il était déjà responsable. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'en partant quelques semaines plus tôt, l'agent de lord John Russell ne les aurait pas empêchés. Il aima donc mieux se ménager une traversée moins difficile et passer quelques jours encore à Buena-Vista, dans cette espèce d'Eden où il avait fini par s'acclimater à merveille, jardinant une heure avant le lever et une heure après le coucher du soleil, consacrant le milieu du jour à des lectures acharnées et rédigeant le soir, entre une pipe et une tasse de thé, ses observations sur les mœurs des Bubé, — les natifs de Fernando-Po.

I.

L'*Antelope*, frégate à vapeur sur laquelle l'envoyé britannique avait pris passage, arriva le 2 décembre en face de Lagos, ville pestilentielle, aux marigots infects et fiévreux. Trois incendies qui s'étaient succédé à un mois de distance (octobre et novembre 1862, janvier 1863) ayant ouvert un champ libre aux améliorations, la colonie européenne, — soixante-dix âmes tout compris, — travaillait à s'y créer une existence moins menacée; mais malgré l'élargissement des rues, le drainage des habitations, l'établissement d'un corps de police, la mort continuait ses ravages. En treize jours, on n'avait pas eu moins de neuf décès à constater parmi la population blanche, et la terreur planait sur cette malheureuse cité, où les discordes civiles menaçaient d'ajouter leurs fléaux à ceux de la *malaria*. Chacun y était en alerte, la main sur ses armes.

Le capitaine se hâta d'y recueillir les présens adressés au roi de Dahomey et continua sa route vers Whydah, où l'*Antelope* jeta ses ancres le 5 décembre, et attendit jusqu'au 8 la réponse de sa majesté africaine aux notifications du nouveau chargé d'affaires. Cette réponse ayant été favorable, la frégate repartit, laissant M. Burton sous la protection d'une simple canonnière, la *Pandora*, qui stationnait à poste fixe devant le « Liverpool du Dahomey. » Cette désignation appliquée à Whydah n'a rien qui doive surprendre, puisque tout le commerce du royaume avec l'étranger s'y était effectivement concentré, — malgré la fièvre, la dyssenterie, le mauvais air des lagunes peuplées de requins, — entre les mains d'un certain nombre d'Espagnols, de Portugais et de Brésiliens. Cependant, depuis que la traite des noirs rencontre de plus sérieux obstacles, ces trafiquans émigrent ou liquident leurs affaires, et M. Burton a pu consigner dans une note de son livre les noms de ceux que le malheur des temps n'a pas tout à fait découragés. On prévoit d'ailleurs que d'ici à une dizaine d'années le commerce du coton et de l'huile de palme les aura tous enlevés à celui du « bois d'ébène. » En attendant, malgré les croisières des marines européennes, il se fait encore çà et là quelque opération de contrebande, et ce retour aux bons vieux usages devient inévitablement le signal d'une véritable fête à laquelle on ne saurait s'abstenir de prendre part sous peine d'être mal vu. Le vin, la *caxaça*, le rhum, coulent à flots; on s'enivre, on danse, on fait ripaille, et tout cela pour saluer le départ d'un navire où plus de six cents malheureux, entassés à fond de cale, inaugurent par des souffrances atroces l'existence maudite à laquelle ils sont désormais voués!

Un voyageur comme le capitaine Burton ne s'étonne pas pour si peu. Ces choses lui paraissent naturelles, simples et logiques. Il a même pour les agens de la traite une sorte de sympathie placide et sans étalage qui exclut toute idée d'ironie systématique ou de fanfaronnade paradoxale. Sans trop modifier le ton qu'il a pris pour rendre hommage aux lumières et à la piété des missionnaires catholiques français établis à Whydah, avec le même sang-froid impartial qui l'empêchait tout à l'heure de céder à ses préjugés protestans, le capitaine Burton esquisse en quelques lignes la carrière du négrier le plus riche et le plus *considéré*.

« Lorsque je me présentai chez M. J. Domingo Martinez, chef de la meilleure maison de Whydah, il était souffrant depuis quelques semaines, mais on ne le croyait pas en danger. Il mourut néanmoins le 25 janvier 1864, pendant que nous étions dans la capitale du royaume, et sa mort fut occasionnée par un accès de fureur, ce qui n'est pas très rare dans ces pays à haute température. Depuis longues années, il avait la souveraineté *vir-*

tuelle, sinon nominale, d'un village appelé Kutunun, petit poste de l'intérieur très convoité en dernier lieu par les nouveaux protecteurs de Porto-Novo. Ceux-ci employèrent si bien leurs dollars que le roi, dépêchant sa canne (1) à M. Martinez, avisa « son ami » de la prochaine arrivée d'un autre blanc désormais admis aux mêmes droits et investi des mêmes pouvoirs. En écoutant ce décret fatal, qui, sous prétexte de lui donner un collègue, lui enlevait en réalité la couronne, le roitelet dépossédé roulait des yeux hagards et perdit tout d'abord contenance; puis, lorsqu'il eut pu apprécier la portée de cette combinaison machiavélique, il se prit à trembler de la tête aux pieds. Un évanouissement fut la suite de cette forte émotion, et le soir même il succomba, probablement à une attaque d'apoplexie.

« M. Martinez, étant un des *caboceers* (2) du Dahomey, avait droit au parasol, au fauteuil et autres insignes de ce rang. Il a souvent répété dans ses dernières années, — ce qu'ont pu dire avant lui bien des gens, sans compter ceux qui le diront après nous, — « qu'il avait connu trop tard le naturel africain. » En vertu du *droit d'aubaine* que le roi revendique sur tous les biens de ses sujets décédés, les clés de la maison Martinez furent saisies aussitôt après la mort du propriétaire par le vice-roi de Whydah, nonobstant l'existence d'une nombreuse famille, issue tout entière des rapports du défunt avec les femmes indigènes. Son fils aîné, Domingo-Raphaël Martinez, n'a guère plus de vingt ans. L'anglais et le français lui étant familiers, on ne peut pas le regarder comme absolument dépourvu d'éducation, bien que son père ait dû le tenir aux fers plusieurs années de suite pour le corriger de son penchant à jouer du couteau. Il serait à souhaiter pour cet héritier du sang que son auteur ait laissé quelques fonds à Bahia dans les mains de ses consignataires habituels.

« Le commerce des esclaves (*slaving interest*) a fait une perte sensible dans la personne de M. Martinez, qui avait d'ailleurs ses bons côtés. Les Anglais par exemple, dont l'hostilité persistante aurait pu l'irriter, n'eurent jamais qu'à se louer de sa courtoisie hospitalière. De plus, comme da Souza, le premier *chacha* ou contrôleur du commerce (3), il était opposé

(1) Ce symbole d'autorité donne au messager qui en est porteur un caractère tout à fait officiel.

(2) *Caboceer*, du mot portugais *caboceiro*, équivaut à celui de capitaine. C'est le titre donné aux chefs de village et plus généralement aux fonctionnaires investis d'une certaine autorité.

(3) Ce personnage, dont parlent le commandant Forbes (*Dahomey and the Dahomans*, etc., t. Ier, p. 196) et l'auteur plus ou moins apocryphe du *Capitaine Canot*, était parti de Rio-Janeiro en 1810, non pas, comme disent les uns, par suite d'une condamnation politique ou, comme d'autres l'ont affirmé, pour se soustraire au châtiment qu'une désertion militaire lui aurait valu; ce n'était qu'un simple paysan, curieux de voir le monde. Il devint on ne sait comment gouverneur du fort portugais à Whydah, et fut ensuite promu vers 1843 aux fonctions de *chacha*, qui impliquent la direction des affaires commerciales traitées entre le roi du Dahomey et les négocians étrangers. Son autorité supérieure à toute autre, sauf à celle du vice-roi, le droit de préemption qu'il avait sur les marchandises importées, le règlement des tarifs d'*alcavala* ou de douane, lui donnèrent de merveilleuses facilités pour s'enrichir. Il paraît

aux cruautés traditionnelles et aux sacrifices humains. En 1846, quand la mission protestante se trouvait à Badagry dans la situation la plus critique, il lui vint amicalement en aide, et cela sans avoir, en sa qualité de négrier, à compter sur la moindre reconnaissance. Que la paix soit avec ses mânes, et puisse-t-il ne pas descendre dans la « terre des morts » hantée par les âmes du Dahomey, car je doute fort qu'il y fût reçu à bras ouverts! »

Whydah est une agglomération de bourgades divisée, comme autrefois l'île de Malte, par nations distinctes : ainsi au nord-ouest et à l'ouest il y a la ville française (*Ahwanjigo* ou *Salam*), placée directement sous le contrôle du vice-roi; puis viennent la ville brésilienne (*Ajudo, Ajido* ou *Chacha*), la ville anglaise (*Cogbagi*), provisoirement sans gouverneur, et que le roi voulut confier à la direction du capitaine Burton, réduit faute d'instructions suffisantes à décliner cet honneur; enfin la ville portugaise (*Dukomen*), et la ville du marché (*Zobeme*), la seule entièrement peuplée d'indigènes. A chacune des quatre premières appartient un « fort » spécial, plus ou moins digne d'une pareille dénomination, et dont les annales se rattachent à l'histoire de ce pays fréquemment bouleversé. La forteresse portugaise jouit encore du droit d'asile, et les criminels ne peuvent y être arrêtés qu'avec le consentement des missionnaires qui l'occupent. Le fort anglais, — distinction passablement déshonorante, — est placé sous la protection de deux fétiches, Dohen et Ajaruma, désignés comme « défenseurs des hommes blancs. » Le fort français abrite le vicariat apostolique de Dahomey, dont la direction spirituelle est confiée à la récente congrégation des missions africaines (1). Quelque intérêt néanmoins qui se puisse attacher à ces avant-postes de la civilisation européenne, les traces de paganisme ou pour mieux dire de fétichisme qui frappent le regard du voyageur descendu sur cette terre lointaine parlent bien plus haut à notre curiosité. Dans le bazar même, mainte boutique est entourée du *zo vodun*, longue corde fabriquée dans le pays et à laquelle, de six en six mètres, sont attachées de larges feuilles sèches. C'est un préservatif contre l'incendie. Ne le confondons pas avec l'*azan*, guirlande fabriquée avec les feuilles mortes du palmier; ce talisman met à l'abri de toute sorcellerie l'homme qui le porte en collier. Devant les habitations, sentinelle protectrice, on trouve le *vo-sisa*, espèce d'épouvantail que forme un bâton surmonté d'une vieille calebasse vide, et revêtu d'herbes sèches, de feuilles de pal-

en avoir profité largement, et pratiquait du reste sur une grande échelle les vertus hospitalières que le capitaine Burton semble priser avant tout.

(1) La maison mère est à Lyon, où réside le supérieur général, M. l'abbé Planque, de Lille. Le vicariat de Whydah comptait en 1864 quatre prêtres français et un espagnol, plus un frère mineur sur le point de repasser en France pour y solliciter l'ordination.

mier, de plumes de volailles et de coquillages marins. Ce débris de vase, placé au seuil des portes et que les femmes viennent remplir soir et matin de maïs cuit et d'huile de palme, c'est le « plat du diable » (*legba'gban*), qu'on garnit ainsi au profit des vautours noirs (1), spécialement et uniquement chargés du nettoyage des rues. Sous un temple nain recouvert de chaume, le *legba* lui-même offre sa hideuse image. Accroupi sur ses pieds énormes, il a les bras plus longs que ceux d'un gorille; sa tête, modelée dans une argile rougeâtre ou grossièrement taillée dans quelque bloc de bois, affecte une forme conique; son nez est un paquet de terre glaise, sa bouche une large baie pratiquée de l'une à l'autre oreille; ses yeux et ses dents sont des coquillages incrustés ou des plaques de peinture blanche. Il arrive fréquemment que l'idole tombe en poussière, mais nul n'ose y porter une main sacrilége, et devant ce qui reste de cette image vaine la superstition trouve encore moyen de trembler. « Différent à cet égard du Pan classique et du dieu de Lampsaque, le *legba* prend quelquefois, exagérés de la façon la plus grotesque, les attributs féminins; mais l'idée fondamentale du culte rendu à ces trois divinités est évidemment la même. Quant aux rites habituels, ils consistent principalement en fomentations d'huile de palme pratiquées sur ce qui caractérise particulièrement le sexe du dieu ou de la déesse. »

Au nord de la forteresse anglaise, et par-delà une place carrée où le monarque a fait construire un vaste hangar destiné aux exercices et aux réunions de sa « garde bleue, » un bosquet circulaire composé d'arbres géans dresse ses sombres massifs. C'est vers l'extrémité orientale de ce bosquet qu'il faut, avec quelque soin, chercher le temple des *danghbwe* ou des serpens boas. M. Burton décrit ainsi ce curieux monument de l'ophiolâtrie dahomienne :

« Ce n'est qu'une petite hutte ronde en argile dont les murs épais soutiennent une toiture de chaume en forme d'éteignoir. Deux entrées sans portes, qui se font face l'une à l'autre, mènent à une aire de sol battu sur laquelle on n'aperçoit qu'un panier et un balai. A l'intérieur et à l'extérieur, l'édifice est très sommairement blanchi, et quand je le vis pour la dernière fois, une main peu exercée avait peint à fresque, sur la gauche de l'entrée principale, un vaisseau voguant à toutes voiles. Trois grandes perches, fixées en terre à peu de distance, supportaient autant de petites flammes, rouge, blanche et bleue.

« Le danhgbwe est adoré ici comme le singe aux environs d'Accara et de Wuru, le léopard près d'Agbomé, l'iguane à Benin, le crocodile à Savi, Badagry et Porto-Seguro. Ce reptile est un python de dimensions ordinaires, à peau brune rayée de blanc et de jaune; pas un de ceux que j'ai vus ne

(1) *Percnopter niger;* — le nom local est *akrasu.*

me paraissait avoir plus de cinq pieds. L'étroitesse du cou, la tête qui s'effile comme celle de l'anvoie (1), le distinguent des espèces dangereuses; les nègres vont jusqu'à dire que sa morsure est un préservatif contre le venin des autres serpens, et on l'apprivoise en le maniant sans cesse. M. Vallon (2) en a vu jusqu'à cent, dont quelques-uns longs de dix pieds, et affirme qu'ils ne mordent jamais, tandis que bien au contraire ils ne cessent de grignoter à l'instar des rats. Je comptai jusqu'à sept de ces agréables divinités, y compris une d'elles qui faisait peau neuve; toutes reposaient sur l'épaisseur du mur de terre, à l'endroit où il rejoint le chaume intérieur. Il leur arrive souvent de vagabonder la nuit, et pendant que je prenais une esquisse du temple, je vis rapporter dans les bras d'un nègre un de ces coureurs nocturnes qui s'était égaré. L'horrible bête, enroulée autour de son cou, avait l'air d'un de ces cobras apprivoisés par les jongleurs de l'Inde ou de l'Algérie. Avant de le remettre en place, le nègre frotta sa main droite sur le sol et saupoudra sa tête de sable, ainsi que font les courtisans agenouillés devant le monarque. Tout autre serpent peut être mis à mort et promené ensuite par la ville sans provoquer le moindre émoi; mais un étranger qui toucherait au danhgbwe doit s'attendre à maints *palavers* (3), qui toutefois, à l'heure présente, se résoudront en quelque amende. Jadis on punissait du dernier supplice l'assassinat d'un de ces reptiles, et maintenant encore, si on se permet d'en médire ou de les railler, il est des gens sérieux qui prennent la fuite en se bouchant les oreilles.

« Le châtiment encouru aujourd'hui par celui des indigènes qui, même accidentellement, priverait de la vie un de ces animaux vénérés n'est que le simulacre de l'horrible mort qu'on lui infligeait autrefois. Comme les salamandres qu'on montrait à l'ancien Vauxhall, on le place dans un trou sur lequel on bâtit une espèce de hutte avec des fagots secs mêlés de foin, et sur lesquels on verse de l'huile de palme. On y met le feu, et c'est au condamné de gagner alors, aussi vite qu'il peut, le cours d'eau le plus voisin; en attendant, et sur toute la route, il est impitoyablement relancé par les *danhgbweno* (ou prêtres-fétiches) qui lui envoient à l'envi des coups de bâton et des mottes de terre. Il arrive souvent que le malheureux reste sur place, complétement assommé. Il faut donc, pour effacer le crime commis en tuant le dieu, un double baptême de feu et d'eau, sans parler de la troisième épreuve que je viens de décrire. Le chef de la famille Souza, par un adroit stratagème, a dérobé mainte victime à la férocité des prêtres. Ses nombreux esclaves avaient ordre d'entourer le déicide, et, tout en feignant de le pousser ou de le battre, ils le protégeaient en réalité contre des mauvais traitemens plus sérieux : pieuse fraude où l'implacable négrier se montre à nous sous l'aspect du « bon Samaritain ! »

« Ce n'est pas seulement à Whydah, mais sur plusieurs autres points des côtes africaines, que le serpent reçoit ainsi les honneurs divins. Les Popos, les Nimbi de la baie de Biafra, sont à cet égard tout aussi superstitieux que

(1) Sorte de reptile aveugle que les savans désignent sous le nom de *cœcilia*.

(2) C'est le nom d'un lieutenant de la marine française qui, à deux reprises différentes, en 1856 et 1858, a visité Agbomé.

(3) Conférences, enquêtes administratives, débats judiciaires.

les habitans de Whydah. L'origine de cette étrange religion doit remonter à une époque lointaine : Bosman, au commencement du siècle dernier, en parle, à peu de chose près, comme pourrait le faire un voyageur contemporain; elle s'adapte d'ailleurs à merveille à l'épais matérialisme de ces races pour qui l'invisible ne saurait exister, et chez lesquelles, plus particulièrement qu'ailleurs, c'est « la crainte qui fait les dieux ».

Nous ne suivrons pas l'érudit voyageur dans ses considérations sur l'ophiolâtrie des anciens, les psylles de Rome, la secte chrétienne des ophites, Moïse et son serpent de bronze, le dragon de Babylone et le Thermutis égyptien. D'autres soins nous réclament, car l'heure est venue pour lui de quitter Whydah, où il avait dû attendre l'arrivée des eunuques (*akho'si*) (1) dépêchés par le roi pour servir de guides au représentant de sa « bonne sœur » Victoria. Huit autres grands officiers de la couronne faisaient partie de l'escorte. Leur lettre de créance consistait en un casse-tête de fer, tant bien que mal façonné, dont l'extrémité figurait à peu près une gueule de requin. Prétextant qu'ils avaient besoin de repos, ils firent perdre encore une semaine à M. Burton, qui, se lassant à la fin de leurs ajournemens continuels, fixa lui-même le jour du départ, et les décida ainsi à se mettre en route. Vingt-deux porteurs, devançant la caravane, s'étaient déjà rendus à la première station avec les bagages les plus pesans, et allaient être suivis de trente-sept autres. Le service des hamacs de voyage, au nombre de six, exigeait trente hommes de plus : total quatre-vingt-dix-neuf bouches à nourrir, y compris les messagers et les guides, mais sans compter les interprètes et les domestiques attachés à la personne du voyageur.

Le convoi, précédé de l'étendard de Saint-George, que portait un métis de la côte d'Or, à la fois tailleur et barbier, s'ébranla définitivement le 13 décembre. Le révérend Bernasko, chef de la mission protestante de Whydah, et un chirurgien de marine, le docteur Cruikshank, s'étaient volontairement adjoints au capitaine Burton; le premier traînait après lui quelques-uns de ses catéchumènes, affreux négrillons esclaves que le roi lui avait donnés à convertir. A travers sables et marécages, prairies désertes et terres cultivées, on allait d'étape en étape, recevant partout le même accueil. A Savi, ancienne capitale du petit royaume de Whydah (lorsque celui-ci n'avait pas encore été conquis par les maîtres du Dahomey), à Savi, disons-nous, comme dans la ville frontière d'Allada, comme dans la bourgade la plus insignifiante, la population était sur pied tout entière, moins ceux que le désir d'assister aux « coutumes » avait attirés du côté de la capitale. Les *caboceers* en habits de fête,

(1) *Akho'si*, mot à mot « femmes du roi. »

installés dans leur fauteuil officiel et sous le parasol symbolique qui les signale au respect de la foule, avaient préparé les rafraîchissemens et présens requis pour la circonstance. Sur une table boiteuse, revêtue de calicot rouge ou blanc, s'étalaient, à côté d'une jarre d'eau pure (boisson qu'on doit avaler la première), une calebasse d'huile de palme, un bol de rhum, d'eau-de-vie ou de vin muscat, des paniers d'oranges et de papeaux (1), des fèves, des ignames, à côté de l'*akansan*, ou « blanc de maïs, » qu'on sert entouré de feuilles, et qui remplace le pain. Lorsqu'après force complimens ces présens étaient échangés de part et d'autre, — c'est-à-dire quand « l'homme blanc » avait remboursé en liqueurs spiritueuses quatre ou cinq fois la valeur des bagatelles qu'on lui offrait avec une munificence dérisoire, — les danses guerrières commençaient au bruit d'une musique enragée. Nul doute que ces pyrrhiques sauvages ne missent à une rude épreuve les yeux et les oreilles de l'infortuné diplomate. Il les décrit cependant avec la plus minutieuse et la plus méritoire exactitude, entre autres celle qu'il appelle la *decapitation-dance* (autant vaut dire le ballet du coupe-tête), chef-d'œuvre de la chorégraphie dahomienne. Il consiste, — son nom l'indique assez, — à représenter aussi fidèlement que possible le triomphe du guerrier qui décolle tout à loisir son ennemi hors de combat. Quant aux souffrances que durent lui faire endurer les chœurs succédant aux chœurs, les cymbales, les cloches, les tamtams alternant avec l'éclat des voix stridentes et le roulement assourdissant des tambours, c'est à peine si M. Burton ose y faire de temps à autre quelques lointaines allusions, où il trouve moyen, — épigramme sanglante, — de glisser le nom du *maestro* Verdi.

Après quatre journées de marche, le voyageur rencontra ces marais d'Agrimé qui, de loin, lui semblaient si terribles, et qui, placés à la frontière nord du royaume d'Allada comme un infranchissable rempart, servirent longtemps à le préserver des invasions dahomiennes. Ici le hamac devenait inutile. Ce véhicule, presque toujours incommode, exige chez les nègres qui vous portent sur leurs têtes, non sur leurs épaules, un équilibre, une sûreté de marche qu'ils ne sauraient garder quand, au lieu de la terre ferme, ils ont sous les pieds une boue molle et glissante. Il fallut donc, un bâton à la main, suivre l'étroite et sinueuse chaussée que fit construire jadis (de 1774 à 1789) le sixième roi de la dynastie actuelle (2). En somme néanmoins, la traversée eut lieu sans des difficultés excessives, et le plus fâcheux souvenir de ce passage à travers les fanges

(1) Fruits du papayer.
(2) Sin-Menken, que les historiens du Dahomey ont appelé jusqu'ici Adhonzou II.

de la « Forêt terrible (1) » est encore l'odeur de la grosse fourmi noire « qui éveille l'idée d'un cadavre caché derrière chaque arbre. » C'est à l'issue de ces marais maudits que se trouve, à proprement parler, la limite de la côte africaine; les terres s'élèvent dans la direction du nord et vont aboutir à ces montagnes Kong où, sur quelques indices recueillis à la légère, on a signalé l'existence d'une Californie encore inconnue. Ce serait même, dit-on, pour interdire ces *placers* à l'industrie européenne que les deux derniers rois du Dahomey ont si strictement barré le passage aux voyageurs qui voulaient pénétrer dans l'intérieur du pays; mais une telle hypothèse ne résiste pas à l'examen, car il serait difficile de s'expliquer pourquoi les indigènes, qui connaissent fort bien la valeur de l'or, négligeraient d'exploiter eux-mêmes ces richesses qu'ils auraient voulu soustraire à l'avidité de leurs hôtes (2).

Parvenu dans le village d'Agrimé, le convoi y trouva l'ordre de faire halte jusqu'au lendemain dans une espèce de « palais » où le monarque avait récemment fait construire un pavillon à l'usage des voyageurs blancs. C'est là qu'après une nuit donnée au repos, le capitaine Burton vit arriver à grand bruit, dans la soirée du 18 décembre, un détachement de la « garde bleue » qui venait le chercher pour le conduire à Kana, où le roi se trouvait momentanément en villégiature. Lorsque les Ffons s'étendirent au-delà de leurs frontières primitives, Kana fut leur première conquête. Ils l'enlevèrent à la tribu guerrière des Oyos, et Gezo, fier de sa victoire, voulut en perpétuer le souvenir par des sacrifices humains qui s'y renouvellent encore chaque année. Ce Versailles, ce Compiègne des rois de Dahomey, fort déchu de son ancienne importance, ne compte plus guère que quatre mille habitans à demeure fixe; mais la vallée profonde dont il occupe une des extrémités contraste heureusement par ses rians aspects avec les forêts ténébreuses, les marécages infects, les herbages abandonnés que le voyageur vient de traverser. Aussi des Français ont-ils assimilé Kana aux plus charmans villages de la Provence, et il s'est trouvé des enthousiastes à qui ses plantations de maïs et de cassave, ses bosquets de calebassiers et de cotonniers, l'herbe drue de ses grands plateaux couronnés de forêts gigantesques, ont rappelé les cultures les plus perfectionnées

(1) *Dismal Forest*, nom donné par les anciens voyageurs anglais aux bois marécageux d'Agrimé.

(2) D'après une assertion du lieutenant Vallon, révoquée en doute par le capitaine Burton, le roi Gezo, prédécesseur du souverain actuel, se déclarait possesseur de mines d'or, ajoutant qu'il préférait la monnaie *caurie*, « qui ne se prête pas à la falsification et ne permet à personne de cacher sa richesse. » Nonobstant cette façon de voir, le roi de Dahomey accapare de son mieux les doublons apportés dans le pays pour les besoins de la traite.

de l'empire chinois. Tout cela pouvait être vrai jadis et ne l'est plus aujourd'hui. Une tyrannie stupide, qui voit la sécurité du monarque dans l'appauvrissement des sujets et sa grandeur dans les vexations gratuites qu'il leur impose, efface peu à peu tout vestige de la prospérité agricole qui florissait dans cette heureuse vallée. Restent les inconvéniens du site, qui tiennent à l'humidité des bas-fonds, à la chaleur malsaine de l'atmosphère, aux influences fiévreuses qui prédominent durant la saison des pluies.

Le capitaine Burton, installé dans la maison de l'hôte assigné aux voyageurs anglais, reçut le lendemain matin la visite de cet important personnage, à la fois médecin en chef et archi-sorcier du souverain. L'audience de réception était fixée pour le jour même, et l'obligeant Buko-No-Uro se hâtait d'en prévenir le capitaine; mais cet empressement cachait le désir de savoir d'avance sur quels présens le prince pouvait compter, et de s'assurer si le fameux attelage arrivait ou non; il s'agissait aussi de tout combiner pour que l'hôte du monarque fût rendu de bonne heure devant le palais, afin de lui faire faire antichambre le plus longtemps possible, car c'est là une tactique familière à ces roitelets africains, qui prétendent ainsi rehausser le prestige de leur puissance et montrer à quel point ils sont redoutés de tous. Trop délié, trop expert en finesses diplomatiques pour ne pas comprendre le but d'une pareille exigence, l'agent de lord John Russell ne crut pas cependant devoir s'y soustraire, et se laissa conduire une bonne heure trop tôt sur l'espèce de place où il devait assister au défilé des *caboceers*, préliminaire indispensable de la cérémonie qui allait suivre. Avant que la fête ne commençât, et pour faire prendre patience au diplomate, le roi lui avait envoyé d'abord une ample provision de liqueurs fortes, puis une demi-douzaine de *klans* (bouffons-sorciers ou griottes) chargés de le distraire par leurs monotones facéties et leurs grimaces hideuses. Enfin le signal est donné; un bruit de voix s'élève, les tambours et les crécelles résonnent à l'envi; les chefs paraissent à l'ombre de leurs parasols blancs ou armoriés, leurs tabourets sur le dos, le front orné de cornes en fer étamé retenues par une étroite lanière. Devant eux marche un frère utérin du roi qui a débuté par trois toasts à la santé de son souverain : les uns arrivent à califourchon sur de misérables rosses, et soutenus à droite et à gauche par deux subalternes; les autres, en tête de leurs soldats, leur donnent le branle et se déhanchent en cadence. Celui-ci décharge sa carabine, celui-là brandit son chapeau de feutre. A des drapeaux de fantaisie, généralement décorés des plus sinistres emblèmes, — couteaux sanglans, têtes coupées, — se mêlent l'*union-jack* et le drapeau de la France. Les *achi* (porte-baïon-

nettes) se reconnaissent à leurs bonnets pointus en drap bleu, sur lesquels un œil est figuré; les carabiniers se distinguent par leurs têtes demi-rasées qui les désignent comme esclaves du palais; les *ahanjito* (bardes ou poètes) agitent leurs chasse-mouches, faits d'une queue de cheval emmanchée dans un os de mort. L'artillerie ferme la marche avec les *agbàryà* (soldats du train), robustes gaillards sur les épaules desquels un pierrier de bord, une lourde espingole, ne sont pas de trop. N'oublions pas, en guise d'étendard, huit crânes humains placés dans des corbeilles de bois à l'extrémité de longues perches.

Les manœuvres et les évolutions se succèdent jusqu'au moment où le cortége se forme pour se rendre au palais. La canne du roi, confiée à trois eunuques, précède les trois voyageurs et leur suite. Le reste marche en ordre rigoureux, les plus jeunes prenant le pas sur les anciens. Un consistoire de prêtres-fétiches, une congrégation de saintes femmes décemment vêtues, couronnées de fleurs et portant des colliers de *cauries*, attendent la procession sur l'*Akohera* (marché de l'est) pour se diriger vers la demeure royale. Cette demeure, — elles sont toutes construites sur un plan à peu près identique, — se compose d'un vaste enclos aux murailles duquel s'appuient des hangars longs de cent pieds, soutenus par une charpente à claire-voie. Chaque porte (il y en a huit ou dix) est gardée par un capitaine assis dans son fauteuil et par des soldats accroupis sur le sol. Pas une amazone encore ne s'est montrée, pas une de ces guerrières que le Dahomey seul met en ligne à l'heure présente. Une consigne rigoureuse retient ces royales épouses dans les cours intérieures. Pendant que le roi se fait attendre, le capitaine passe en revue l'un après l'autre les grands fonctionnaires de l'état. Les offices civils et les grades militaires se confondent ici par la raison très simple que la nation entière est une armée. Ainsi l'aile droite, la première des deux divisions (mâles), est commandée par le *mingan*, qui dispose, après le monarque, de l'autorité civile ou politique, et se trouve, comme chef de la police, l'organe du peuple vis-à-vis du souverain. Il cumule avec ces belles attributions le rôle de *menwu-to* (tueur d'hommes), c'est-à-dire d'exécuteur des hautes-œuvres; mais les condamnés d'élite ont seuls le privilége de périr par ses mains. Une autre particularité curieuse de cette hiérarchie sauvage est le dédoublement de tous les emplois. Chaque titulaire, ordinairement chargé d'années, a pour suppléant au besoin, dans tous les cas pour espion, un acolyte plus jeune et plus actif entre les mains de qui se concentre souvent le pouvoir réel, bien que son collègue à cheveux blancs paraisse investi d'une influence plus haute et d'une responsabilité plus directe. Le *min-*

gan par exemple est doublé d'un *adonejan;* le *meu,* premier ministre, commandant de l'aile gauche, et qui est l'organe officiel du roi parlant à son peuple, peut être remplacé par un lieutenant appelé *bi-wan-ton.* L'armée féminine est organisée d'après les mêmes principes. Répartie comme l'autre en deux divisions, elle est commandée aussi par une double série d'officiers.

Mais le moment approche où le roi va faire son apparition. Au milieu de la cour, dans laquelle l'envoyé anglais a reçu l'autorisation de pénétrer, et sur une couche circulaire de silex pilé, disposée tout exprès pour eux, les ministres dahomiens se sont prosternés en poussant des soupirs contenus qui doivent révéler la présence d'un étranger parmi les hôtes du palais. Le capitaine Burton, chapeau bas, s'incline à quatre reprises différentes vers un personnage vaguement entrevu dans l'ombre projetée par un toit de chaume. Ce personnage, c'est Gelele (fils de Gezo), que ses sujets désignent aussi sous le nom de *Dahomey-dadda,* le grand-père du Dahomey.

« Dans la pleine vigueur de l'âge, à ce moment de la vie où la taille n'a pas encore épaissi au détriment des jambes, qui diminuent, cet homme a bien toute la mine d'un roi nègre, dont le cœur ne s'attendrit guère et dont la tête faiblit rarement. C'est le κάλλιστος ἀνήρ de cette iliade noire, un athlète de six pieds au moins, svelte, agile, buste large et flancs évidés. Le crâne est rond, bien assis. Une légère calvitie se manifeste au sommet de la tête, et, sur la place que les phrénologues assignent aux organes de la prudence, deux touffes de cheveux disposées en cocardes sont prêtes à recevoir les grains de corail, les petits cônes de bronze ou d'argent qui servent ici de parure. Les sourcils sont rares, la barbe est clair-semée; la mâchoire un peu forte nuit à la régularité de l'ovale. La physionomie est dure, quoique franche, mais n'a rien de trop désagréable quand un sourire vient l'éclairer. Le roi laisse croître ses ongles, qui deviennent aussi longs que ceux d'un mandarin; comme tous ses pareils, il tient à prouver qu'il se nourrit de viande et non pas de légumes ou de fruits « à l'instar des singes. » Les dents sont saines, bien qu'un peu noircies par le tabac; les paupières sont enflammées, les yeux fatigués; on y remarque un épaississement de la cornée qui pourrait bien aboutir à une cécité complète. Le rhum n'est pas responsable de ce fâcheux symptôme, car le roi n'abuse pas des boissons fortes; la bière et le vin sont ses liqueurs favorites. L'éclat du soleil natal, les vents secs qu'on appelle *harmattans,* les réceptions interminables, l'usage excessif de la pipe, voilà les causes réelles de ce germe d'infirmité qu'a pu favoriser aussi le culte trop assidu de la déesse Vénus. Le nez est décidément retroussé, quasi-nègre, anti-aquilin, pas trop écrasé cependant, ni totalement dénué de parois intérieures... La petite vérole, fléau du pays, n'a pas épargné le souverain; mais il n'a d'autres tatouages que trois petits coups de lancette parallèles et perpendiculaires, plus voisins du cuir

chevelu que des sourcils, et dont la trace subsiste au-dessus de l'endroit où ces derniers rencontrent les muscles zygomatiques. »

Après le signalement, voici le costume : un chapeau de paille très bas entouré d'un ruban de velours rouge; sur la poitrine royale, retenues par un fil solide, une incisive humaine, fétiche qui préserve de tout mal, et une graine bleue de peu de valeur; point de ces bracelets d'argent (*bonugan-ton*) comme en portent les *caboceers* par-dessus les manches de leurs paletots râpés, mais au bras droit un étroit anneau de fer (*abagan*) et cinq au bras gauche, celui qu'on oppose au tranchant d'une épée menaçante; une espèce de tunique flottante en étoffe blanche à bordure de moire verte; enfin des caleçons de soie rouge à fleurs descendant à mi-jambes, et des sandales mauresques brodées en fil d'or, magnificence exceptionnelle, mais facile à s'expliquer si l'on songe que la chaussure est un des emblèmes de la royauté dans les pays où tout le monde va pieds nus.

Un groupe d'épouses royales (sans armes celles-ci) sont rangées en demi-cercle sur l'estrade où elles trônent. Pas une d'elles n'ose quitter des yeux son maître et seigneur. Quelques amazones sont au dehors assises sur des tabourets ou simplement accroupies à terre. Par les interstices de la charpente, on aperçoit de jeunes curieuses qui, se croyant invisibles, lorgnent et chuchotent; mais, hélas! entre toutes ces faces bronzées on chercherait en vain quelque minois passable, et personne ne tourne les yeux de ce côté. En revanche, si sa majesté dahomienne vient à éternuer, l'assistance, par un mouvement unanime, se précipite à genoux et du front touche le sol; si elle demande à boire, une bénédiction part de toutes les lèvres. Pour peu qu'il soit requis, un crachoir de plaqué, — jadis il était d'or, — se présente à distance convenable. Tout à coup le roi, tournant le dos à ses hôtes, parut vouloir se soustraire pour un motif quelconque à une curiosité gênante. « Aussitôt, dit M. Burton, un rideau de calicot blanc fut étendu entre lui et l'assistance; là-dessus amazones de sonner la cloche, crécelles (*kra-kra*) de retentir; les fusils partent d'eux-mêmes, les ministres applaudissent en frappant des mains; les simples spectateurs lancent au ciel des *po-o-o* (1) tumultueux; les gens assis se détournent et se jettent à plat ventre, les gens debout font volte-face, et, se dandinant comme des ours, agitent leurs mains avec des mouvemens de chien qui nage... »

Une simple palissade, — infranchissable de par la loi, — sépare

(1) *Po-o-o*, pour *bleo*, ce qui, selon M. Burton, veut dire « à votre aise! » Nous aimons à penser que la traduction est exacte.

les deux cours où manœuvrent l'armée des hommes et celle des femmes. A l'entrée de la seconde cour, on rencontre la *khatungan* (1), capitaine des gardes du roi Gezo, gardes-femmes qui passent encore aujourd'hui pour les « enfans perdus » de la seconde armée dahomienne. Le casque de cette guerrière émérite « rappelle par sa forme le bonnet d'une cuisinière française; » il faut seulement y ajouter un dessous rose et de chaque côté un crocodile en application de drap bleu, le tout fixé par une paire de cornes en fer-blanc et une mince courroie. Mille amazones tout au plus étaient réunies sous ses ordres, le reste ayant eu mission d'aller surprendre et saccager un village rebelle. Leur costume, parfaitement convenable d'ailleurs, ne manque pas d'élégance : un filet blanc ou bleu maintient la chevelure; le buste est serré dans un gilet sans manches qui laisse aux bras liberté complète; un jupon d'étoffe teinte, généralement bleue, rose ou jaune, descend de la hanche au cou-de-pied; une large ceinture blanche, dont les bouts pendent sur le côté gauche, entoure la taille; une bandoulière de cuir noir, rehaussée de *cauries*, tient lieu d'écharpe. Le fusil, lourd et d'ancien modèle, porte la marque de la Tour de Londres; le sabre, quoiqu'un peu moins long, ressemble au *briquet* français tel qu'il était autrefois. Mention particulière est due au rasoir dont on arme celles qui portent le nom de « faucheuses : » il est énorme, et, vu sa destination spéciale, doit donner le frisson à l'homme le plus courageux.

Les amazones ont le pas sur leurs frères d'armes, à qui elles s'assimilent d'ailleurs volontiers. « Nous ne sommes plus des femmes, » disent-elles; mais après tout il leur arrive fréquemment de se donner à elles-mêmes, sous ce rapport, le plus éclatant démenti. Ceci devint évident quelques jours après la réception solennelle faite au capitaine Burton. Gelele préparait alors la désastreuse expédition qu'il dirigea quelques semaines plus tard contre la ville ennemie d'Abbeokuta. Or, au moment de mettre l'armée en jupons sur le pied de guerre, on ne trouva pas moins de cent cinquante amazones dans un état qui les rendait éminemment incapables de faire campagne : énorme scandale, bien qu'il soit assez fréquent, et contre lequel on dut sévir, autant pour affirmer les droits conjugaux du monarque sur toutes les amazones que pour maintenir la discipline militaire fort compromise, il faut bien le reconnaître, par de tels exemples. Les coupables subirent avec leurs complices le jugement solennel du roi-mari qu'elles avaient doublement outragé. Huit d'entre elles furent condamnées à mort et réservées pour les

(1) C'est le grade de l'armée féminine correspondant à celui de *meu* dans l'armée de l'autre sexe.

prochains « sacrifices. » Le plus grand nombre en demeura quitte pour une captivité temporaire ou pour un bannissement à perpétuité qui leur interdisait l'accès de la capitale et de la cour. Quelques-unes enfin reçurent un pardon absolu.

Dès le 20 décembre 1863, l'actif diplomate était reparti de Kana pour aller s'installer dans la capitale voisine, Agbomé (la « ville sans enceinte »). Vingt-quatre heures après y être arrivé, il assistait à la rentrée du monarque, et, pénétrant avec Gelele dans l'intérieur du palais, il y étudiait le théâtre ordinaire des horribles exécutions auxquelles il devait essayer de mettre fin. Le jour suivant, 22 décembre, eut lieu la présentation solennelle des cadeaux adressés au roi par le gouvernement anglais et de ceux que M. Bernasko y avait joints au nom de la mission qu'il dirige. La parcimonie dont le *foreign-office* avait cru devoir user dans cette circonstance témoigne assez qu'il comptait beaucoup sur l'influence personnelle de M. Burton, ou n'attachait qu'une médiocre importance aux résultats de la négociation entamée (1). Le refus de l'attelage tant désiré par l'autocrate dahomien était particulièrement humiliant pour lui, l'envoyé anglais l'ayant vu rentrer dans Agbomé avec le plus misérable équipage du monde, moitié *brougham*, moitié cabriolet, traîné d'abord par les gens de la suite, puis soulevé de terre et placé sur leurs épaules. Une chaise à porteurs, offrande propitiatoire d'une des sociétés évangéliques de Londres, ne pouvait être regardée comme suppléant à l'insuffisance de ce véhicule gothique, déjà fort endommagé par les mains brutales des soldats qui en faisaient volontiers leur jouet. Bref les espérances du prince étaient déçues, et un pareil désappointement, quel qu'en fût l'objet, pouvait avoir des suites fort graves. La tente parut trop petite. La pipe d'argent ne servit pas une seule fois, Gelele préférant son « brûle-gueule » en terre rouge. La substitution de deux ceintures aux bracelets dont il avait été question avec le commodore Wilmot n'eut aucune espèce de succès. La cotte de mailles était trop pesante, les gantelets étaient trop étroits, et les menus articles ajoutés par M. Burton lui-même aux présens du gouvernement anglais ne suffisaient pas pour atténuer l'effet d'une déception si cruelle (2). Les explications relatives au carrosse absent furent accueillies avec une ironie gla-

(1) Voici la liste des cadeaux officiels, non compris ceux que M. Burton voulut y joindre personnellement : une tente ronde (quarante pieds de circonférence) en damas de soie rouge, une pipe d'argent relevée en bosse, deux ceintures d'argent avec figures d'animaux (lion et grue), plus leurs écrins en maroquin, deux *bouts de table* dorés dans leurs boîtes de chêne, une cotte de mailles et des gantelets.

(2) Un tableau, une boîte de parfumerie française, deux pièces de mérinos, une de soie cramoisie, un foulard, une caisse de curaçao et une douzaine de verres à pied en cristal de couleur.

ciale, et Gelele ajourna lestement à des temps meilleurs la prise en considération des griefs que l'agent de lord John Russell voulait formuler sur place. En se ménageant ce répit, le rusé monarque espérait peut-être obtenir certaines concessions étranges qui devaient rendre son hôte beaucoup moins imposant, et dès lors beaucoup moins persuasif. On va voir que le calcul était juste.

II.

Un mot d'abord sur les « coutumes » du Dahomey. Ces rites sanglans reposent, selon M. Burton, sur un principe exclusivement religieux qui tend à les fortifier et à en prolonger la durée. Ils ne sont à ses yeux qu'une aberration de la piété filiale. Le souverain du Dahomey venant à mourir, son successeur croirait faillir à un devoir sacré, s'il ne donnait à l'ombre adorée un cortége solennel qui descend avec elle dans la « terre des morts. » Femmes, eunuques, soldats, bardes, tambours, rien n'y doit manquer. De là un véritable massacre qu'on a vu durer trois mois de suite et coûter la vie à cinq ou six cents créatures de Dieu. On appelle ceci les « grandes coutumes. » Celles que le roi Gelele consacrait en 1860 à la mémoire de son père Gezo se prolongèrent pendant trois semaines, et M. Bernasko, témoin oculaire, porte à deux mille le nombre des victimes, en y comprenant toutefois — pour un chiffre absolument hypothétique — les femmes exécutées à l'intérieur du palais. Les « petites coutumes, » renouvelées une fois par an, dérivent du même principe et répondent à cette idée que les premiers captifs faits au début d'une campagne, ainsi que tous les criminels dignes du dernier supplice, doivent aller grossir la suite du roi défunt. Comme le nom l'indique, elles n'impliquent pas à beaucoup près des immolations aussi nombreuses. Vers la fin de son règne, Gezo ne faisait plus tomber qu'une trentaine de têtes chaque année. Son fils, porté au pouvoir par ce qu'on pourrait appeler « le parti réactionnaire, » auquel les prêtres-fétiches appartiennent naturellement, se montre un peu moins avare de sang. Il se rappelle que son grand-père Agongoro fut empoisonné, — à ce qu'on prétend du moins, — pour avoir manifesté quelque propension au christianisme, et que les plus puissans despotes africains, venant à choquer les préjugés des peuples qu'ils gouvernent, sont exposés à ce qu'on les « prie d'aller dormir » et à ce qu'on leur offre des « œufs de perruche, » — façons de parler quelque peu obscures, euphémismes sinistres dont le vrai sens pourtant ne peut guère embarrasser personne. Soixante-dix ou quatre-vingts victimes périssent durant les fêtes annuelles; mais comme l'étiquette exige que toute démarche royale, tout incident de

quelque importance, — l'invention d'un nouveau tambour, la visite d'un blanc, la translation d'un palais à un autre, — soit annoncé à l'esprit du prince défunt par quelque messager mâle ou femelle, on ne peut guère évaluer à moins de cinq cents, année moyenne, à moins de mille quand reviennent les « grandes coutumes, » ces exécutions périodiques. Elles ne sont point particulières au Dahomey. Abbeokuta, le Grand-Benin, Ashanti, obéissent aux mêmes traditions. A Komasi, on immole chaque jour un homme (sauf le mercredi, anniversaire de la naissance du roi); de plus la mort de tout *caboceer* entraîne celle de plusieurs subalternes, tandis que dans le Dahomey, depuis les premiers temps du règne de Gezo, pareil honneur est exclusivement réservé au *min-gan* et au *meu*, les deux plus grands personnages de l'état; encore chacun d'eux n'est-il « escorté » que d'un seul esclave.

Moyennant ces explications préliminaires, on comprendra mieux ce qui allait se passer dans les derniers jours de 1863 et les premiers de 1864 à la cour du roi Gelele. Le 28 décembre au matin, une décharge de mousqueterie annonça l'ouverture des rites, et les hôtes du monarque reçurent l'invitation formelle de se rendre au palais. En traversant la place du marché, ils purent voir, sous une espèce de halle flanquée d'une tourelle à double étage, une vingtaine de malheureux, solidement garrottés à des poteaux, et portant le costume des criminels d'état, un bonnet de nuit blanc autour duquel des rubans bleus s'enroulent en spirale, une chemise de calicot bordée de rouge et décorée, à l'endroit du cœur, d'une marque sanglante. Ils étaient l'objet de soins attentifs. Un esclave accroupi derrière chacun d'eux écartait les mouches importunes. Abondamment nourris, traités avec douceur, se berçant peut-être de quelque vague espérance, aucun ne semblait songer à une évasion que les circonstances rendaient assez facile. La musique du cortége avait captivé leurs oreilles; ils battaient du pied la mesure et saluèrent de commentaires bavards le passage des étrangers. Arrivés au palais, ceux-ci accompagnèrent le roi vers la demeure de son fétiche; ils défilèrent entre deux rangs d'amazones devant un second hangar où dix-neuf autres victimes, de tout point semblables à celles du marché, attendaient leur sort avec la même insouciance. Pas un des assistans ne s'avisait de prendre garde à elles. Les danses, les chants allaient leur train, et la foule tumultueuse n'avait ni la moindre pitié, ni la moindre curiosité au service de ces pauvres êtres.

Plus de deux mille cinq cents personnes étaient réunies devant le palais lorsque Gelele, entouré de ses *caboceers* et de ses amazones, prononça ce qu'on pourrait appeler le discours d'inauguration. Il parlait avec timidité, la tête penchée, revenant à satiété

sur quelques idées en bien petit nombre, sur quelques formules invariables. « Ses ancêtres, disait-il, avaient construit des temples grossiers et simplement ornés. Son père Gezo, en payant tribut à l'esprit d'Agongoro, s'était cru obligé de déployer plus de magnificence. On est heureux d'avoir des enfans qui accomplissent pour vous les rites sacrés. Aussi Gelele comptait-il recevoir un jour de son fils les mêmes honneurs qu'il rendait aujourd'hui à Gezo. » Sur cette harangue fort approuvée et suivie de plusieurs salves de mousqueterie, le roi consacra deux tambours, nouvellement inventés, en les frappant de baguettes humectées de sa salive; puis, réfugié derrière un rideau que ses femmes venaient d'étendre entre lui et la foule, il se prépara par de fréquentes rasades aux exercices qui allaient suivre. Il s'agissait de chanter et de danser devant le peuple. Des chœurs de guerrières répondaient à sa voix, et dans l'intervalle d'une hymne à l'autre les « oiseaux du roi, » choisis parmi les musiciens des deux sexes, roucoulaient et gazouillaient à l'envi. Deux de ses *femmes-léopards* (favorites) l'assistaient dans ses exercices chorégraphiques, assez violens pour le mettre en nage. Passant alors le bout du doigt sur son front trempé de sueur, il l'agitait par manière d'aspersion au-dessus de la foule reconnaissante. Suivirent d'autres faveurs plus effectives : le roi distribua des esclaves, des colliers de verroteries, des tabourets, des parasols aux grands dignitaires de la cour; il y eut des promotions d'officiers, des discours sans fin, des flatteries sans mesure, le tout couronné par un don gracieux des alimens étalés au pied du trône, dans des calebasses que les *dakros* (femmes-interprètes) répartirent entre les principaux assistans. Les « hommes blancs » avaient été servis les premiers, et le roi, certain de les avoir éblouis, vint quêter en personne les remercîmens qu'ils lui devaient.

« Après qu'il nous eut montré notre lot de provisions et le rhum assigné à nos porteurs, il nous déclara, dit M. Burton, que nous devions tous les trois chanter, danser, battre du tambour comme il l'avait fait lui-même, — requête qui me fit déplorer de n'avoir pas consacré de plus longues études au maniement des baguettes et cultivé comme il le mérite l'instrument sur lequel je devais me faire entendre. Je consentis sans peine (*willingly consented*), ainsi que le docteur Cruikshank, à danser avec le roi, sachant que tel est l'usage et qu'il y prenait grand plaisir; mais nous lui fîmes accepter les excuses de M. Bernasko, lequel, étant d'église, n'avait que des chants à lui offrir. Gelele montra une certaine délicatesse à ne pas insister sur l'accomplissement immédiat de nos promesses, qu'il se bornait à nous rappeler de temps en temps. Il redoutait évidemment pour nous un excès d'émotion, et finit par nous dire « qu'il remettrait la chose à quelque soirée, attendu que les exercices en plein soleil ne conviennent pas aux gens de notre race..... »

« ..... Je crus devoir, aussitôt rentré chez moi, expédier à Chyudaton (le

vice-roi de Whydah, venu pour assister aux « coutumes ») un message par lequel je manifestais l'intention de n'assister à aucun sacrifice humain; je proposais d'y substituer celui de quelques animaux inférieurs (1), et je déclarais que, si un seul meurtre était commis devant moi, je repartirais à l'instant même pour la côte. Il me fit répondre que je n'aurais point à prendre une mesure si violente, que parmi les victimes un certain nombre seraient amnistiées, et qu'on exécuterait seulement les criminels les plus endurcis, les prisonniers de guerre les plus dangereux. Il fallut bien se contenter de ces atténuations. Jusqu'alors on avait infligé aux visiteurs européens la vue des condamnés, qu'on promenait par les rues, et qui dans ces derniers temps étaient parfois bâillonnés de la manière la plus cruelle. Les exécutions avaient lieu sans qu'on prît le moindre souci d'épargner à nos oreilles les derniers cris de l'agonie, à nos yeux les dernières convulsions de la mort. Il n'était donc pas indifférent de constater et de faire admettre la répugnance que nous inspirent ces odieuses scènes... »

La seconde journée des « coutumes » fut remise au 30 décembre par une faveur expresse du monarque, ses hôtes se trouvant indisposés. Gelele fut encore le héros de la fête. Perché sur un énorme divan dans la construction duquel entraient plusieurs centaines de pièces d'étoffe, il ne fit guère que changer de toilette et danser tour à tour, la pipe toujours aux lèvres, devant le peuple émerveillé de sa magnificence et de sa vigueur. Après trente-deux pas différens, il revêtit son armure-fétiche, toute constellée de charmes et d'amulettes, et couverte de sang desséché. Ce fut comme le bouquet de la représentation, et M. Burton crut devoir saisir ce moment pour prier sa majesté de ne pas oublier une autre fois la cotte de mailles venue d'Angleterre. Peut-être eût-il été plus digne de ne pas répondre, par une démarche empreinte de quelque servilité, à ce qui pouvait être un témoignage de dédain.

Une distribution de *cauries* fut l'épisode le plus caractéristique de la journée suivante. Le roi, vêtu d'une toge vert clair, puisait à pleines mains, dans des corbeilles disposées à ses pieds, les chapelets de coquillages, — autant vaut dire les poignées de monnaie, — qu'il lançait ensuite au plus épais de la foule. En pareille occasion, grands et petits, mettant bas toute parure et toute pudeur, se ruent à l'envi sur le *bakshish* royal. Tués ou blessés dans l'immonde mêlée, on les estime heureux d'avoir pu risquer leur vie ou leurs membres pour la gloire du souverain. Celui-ci, vers la fin du tournoi, proposa aux étrangers d'y prendre part, et l'envoyé britannique, « n'étant pas en uniforme, » accéda sans hésiter, — c'est lui qui l'atteste, — à cette obligeante invitation. Il paraît même qu'il

(1) Si l'agent de lord John Russell eût insisté, on aurait peut-être déféré à ce vœu. M. Vallon en pareille circonstance obtint qu'on immolât une hyène à la place des captifs que le roi Gezo voulait faire décapiter en l'honneur de sa visite.

mérita les éloges du roi nègre en faisant trébucher, au moyen d'un habile croc-en-jambes, le révérend Bernasko. Lorsqu'il eut assez joui d'un spectacle qui devait avoir pour lui l'attrait de la nouveauté, Gelele, se dirigeant vers la prison des condamnés, la parcourut dans toute sa longueur, et sans se préoccuper de ce qu'une pareille libéralité pouvait avoir de dérisoire, il jeta par poignées aux pieds de ces misérables, complétement garrottés, les *cauries* qui lui restaient encore. Il poussa même la condescendance jusqu'à converser avec plusieurs de ses futures victimes. Celles dont on aurait pu craindre les réclamations indiscrètes ou les propos messéans étaient soigneusement bâillonnées, sans qu'il y parût le moins du monde. « Le roi, remontant vers moi, dit M. Burton, vint faire claquer ses doigts à mon intention (1). Ceci voulait dire, — formule toute locale, — qu'il ne refuserait pas à mon intercession la grâce de quelques victimes. J'invoquai tout aussitôt en leur faveur les droits de la clémence, cette prérogative éminemment royale. Environ la moitié de ces pauvres gens fut amenée devant Gelele; on les débarrassa de leurs liens, et les gardiens de la prison les placèrent eux-mêmes à quatre pattes, pour qu'ils entendissent, dans une position convenable, l'arrêt qui les rendait à la vie. »

Chaleur excessive, poussière étouffante, grand abus de chansons guerrières et de discours belliqueux, marquèrent la quatrième journée (1er janvier 1864). Il n'était question que d'anéantir l'insolente Abbeokuta, de raser ses murailles, d'égorger jusqu'au dernier de ses habitans. Ces fanfaronnades, dont le roi renouvelait à chaque instant le signal, se psalmodiaient sur tous les tons, se récitaient sous toutes les formes. Elles accompagnaient l'interminable défilé des présens que le roi devait offrir, la nuit d'après, à ses grands vassaux. Cette « nuit fatale », la *zan nyanyana,* devait voir s'accomplir enfin les rites essentiels dont tous ces cortéges, tous ces chants, toutes ces largesses sont en quelque sorte les préliminaires. Ce qui se passe sur le lieu même du sacrifice, il est assez malaisé de le savoir, puisqu'il est enjoint à tous autres qu'aux perpétrateurs du massacre, — et cela sous peine d'avoir la tête coupée, — de rester enfermés chez eux. M. Burton croit pouvoir affirmer que le roi donne le signal des meurtres en faisant lui-même office de bourreau. Le *min-gan,* le *meu* frappent à leur tour, et le reste de l'assistance achève l'horrible besogne. Quant aux étrangers, ils entendent, l'oreille au guet, un roulement de tambours, une détonation d'armes à feu, et apprennent ainsi qu'une immolation vient d'être consommée.

Le lendemain est le « jour de joie, » le jour où le roi fait montre

(1) C'est là, pour les Africains, l'équivalent du *shake-hands* anglais.

de ses richesses devant la nation éblouie. M. Burton hésitait pourtant à se rendre au palais; mais le vice-roi de Whydah, Chyudaton, par une exquise prévenance, leva tous ses scrupules en venant lui annoncer dès le matin que les gens exécutés dans le cours de la « nuit fatale » étaient tous des misérables de sac et de corde, choisis parmi la pire espèce des criminels et des prisonniers de guerre. Sur cette assurance, l'envoyé britannique, — dont le rigorisme après tout n'était pas absolument inflexible, — se laissa conduire au palais.

« Les abords de la demeure royale n'étalent pas positivement agréables, dit-il à cette occasion. Le hangar du marché ne renfermait plus un seul prisonnier. Sur un échafaud à double étage, formé de deux poutres perpendiculaires réunies par deux poutres horizontales, quatre cadavres étaient assis, à quarante pieds du sol, ayant encore leurs chemises blanches et leurs bonnets de coton. A peu de distance, une construction pareille, mais de moitié moins large, supportait deux victimes, placées l'une au-dessus de l'autre. Une potence, établie entre les deux échafauds et faite de bois très mince, maintenait en l'air, suspendu par les talons, un septième corps. Deux autres, côte à côte, garnissaient un *patibulum* planté au bord du sentier que nous suivions. La souplesse des membres, qu'on voyait s'infléchir sur les cordelettes enroulées autour des rotules et des genoux, prouvait assez que la mort ne les avait pas frappés longtemps auparavant. Aucune trace de violence ne se remarquait sur ces derniers corps, absolument nus. Par égard pour les femmes du roi, on ne les avait mutilés qu'après décès, et sur le sol, au-dessous d'eux, se voyaient à peine quelques vestiges de sang.

« Arrivés à la porte sud-est du palais, nous trouvâmes également désert l'appentis qui en dépend. En face de quelques petites poupées noires, fichées dans le sol des deux côtés de l'entrée, gisaient une douzaine de têtes, en deux tas de six chacun, la face contre terre et attirant le regard par la netteté, la précision évidente avec laquelle on les avait détachées du tronc. Selon toutes probabilités, l'exécution avait eu lieu devant la porte même, et l'on avait emporté les corps, afin d'épargner au monarque les désagrémens inséparables d'un pareil voisinage. Deux autres têtes, exposées en dedans du seuil, portaient le nombre à quatorze. Ainsi, dans le cours de la « nuit fatale, » Gelele avait dû faire immoler au moins vingt-trois victimes. »

Le roi parut, plus richement vêtu qu'en aucune autre occasion, portant une calotte de satin puce et une toge de soie violette. Une rapière, présent du capitaine Wilmot, lui pendait à l'épaule, fixée par un ceinturon de soie rouge, et un collier de pierres fausses s'étalait sur sa poitrine nue. Gelele s'arrêta pour attendre le salut qui lui était dû, et les processions militaires, les bouffonneries des griottes, des nains et des bossus, les génuflexions, complimens,

adorations, recommencèrent de plus belle, au son des cloches, des crécelles, des « os de serpent, » des gongs, des cornets à bouquin, et de tout ce qui constitue un orchestre nègre. Une seule page sur vingt de celles que M. Burton consacre à l'exhibition des misérables oripeaux dont se compose en Dahomey le garde-meuble de la couronne, donnerait le vertige à nos lecteurs : vases de bronze ou de cuivre, voire de faïence, sculptures argentées (jouant le rôle de vaisselle plate), jarres pleines de *pitto* (1), parasols bariolés, bannières aux couleurs criardes surmontées de crânes humains, boucliers, équipages royaux (y compris le fameux brougham-cabriolet et l'antique berline verte du roi Gezo), bref une friperie fantastique, un bric-à-brac insensé dont il est impossible de bien rendre le caractère hybride, la splendeur déguenillée, le tapage discordant, la pompe grotesque!

M. Burton y prêtait naturellement moins d'attention qu'aux détails purement militaires de chaque cérémonie. Ces détails lui servaient à se faire une idée de la double armée du Dahomey, sur laquelle tant de bruits fabuleux circulaient encore tout récemment. D'après ses calculs, basés sur les observations personnelles les plus minutieuses, il faudrait rabattre considérablement des évaluations fournies par les derniers voyageurs français. Le malheureux Jules Gérard, dans sa lettre au duc de Wellington (18 août 1864), faisait figurer douze mille amazones parmi les troupes réunies pour soumettre Abbeokuta. M. Vallon (1855-58) portait leur nombre à cinq mille. L'agent de lord John Russell, tous comptes faits, ne croit pas qu'on en puisse mettre sur pied plus de deux mille cinq cents. Il évalue à quinze mille hommes ou femmes le corps d'armée qu'il vit défiler hors des murs de Kana au début de la campagne qui devait porter un coup mortel au prestige de la puissance dahomienne, « ceci, ajoute-t-il, en comptant les pillards mal armés qui se joignent spontanément à des expéditions de ce genre, et n'emportent guère qu'une corde pour charger leur butin. Au bout d'une semaine de marche, un corps pareil est réduit à huit mille hommes, à neuf tout au plus, ce qui concorde avec les estimations des officiers anglais qui ont visité, après la sortie des troupes, les camps dahomiens formés pour l'expédition d'Ishagga en 1862, pour celle d'Igbarra (1863), enfin pour celle d'Abbeokuta (1864). » Notre compatriote M. Vallon juge au contraire l'armée du Dahomey « assez forte pour lutter avec avantage, sur son terrain même, avec des troupes disciplinées, exténuées par de longues marches, affaiblies par le climat et dépourvues d'artillerie. » Nous ne pouvons que

(1) Bière du pays extraite du riz et du millet.

mettre en présence ces deux appréciations si contradictoires, et revenir aux « coutumes, » dont M. Burton put se croire quitte après les fatigues et l'ennui de la cinquième journée, mais qui lui réservaient une corvée tout à fait inattendue. Le 4 janvier, il fut appelé chez Addo-Kpon, le second souverain du Dahomey, le « roi des buissons » ou de la campagne, tandis que Gelele règne sur la ville. Cette dualité, qui rappelle le *mikado* et le *taïkoun* japonais, est une des curiosités d'une organisation déjà si compliquée et si peu en rapport avec celle des gouvernemens civilisés. Elle s'expliquerait, suivant une hypothèse plus ou moins hasardeuse de l'envoyé anglais, par un sentiment de dignité royale que froisserait le rôle de fermier et de marchand inhérent à l'administration directe des domaines de la couronne. Quoi qu'il en soit, l'hôte de Gelele ne crut pas pouvoir décliner l'honneur que lui faisait le roi des buissons. Il prit seulement occasion d'un léger accident (un doigt foulé parmi la bagarre des jours précédens) pour déclarer d'avance « qu'il n'entendait plus se mêler à la lutte engagée autour des *cauries.* » On convint donc qu'il recevrait directement et sans combat, de la main à la main, sa part dans la distribution royale; mais Gelele paraissait regretter beaucoup, — ce qui se comprend, — de ne plus le voir aux prises avec le révérend Bernasko, et se promettait un léger dédommagement que M. Burton n'osa point lui refuser : de là une scène qui perdrait véritablement à n'être pas racontée par le principal personnage.

« Nous fûmes appelés devant le trône. Le premier ministre me remit un bâton de chanteur (*kpo-ga*) et M. Cruikshank en reçut un autre, quelque peu moins argenté que le mien, après quoi nous battîmes en retraite, nos épaules pliant littéralement sous le poids de ces nouveaux honneurs. Le *meu* prit alors la parole pour m'informer que le roi m'avait désigné comme devant remplir auprès de lui, à titre provisoire, les fonctions de *min-gan* ou premier bourreau, tandis que mon compagnon officierait en qualité de maître des cérémonies. On me passa au cou un double collier de graines verdâtres, interrompues çà et là par huit cylindres de corail. Ce corail était faux, et les graines imitaient grossièrement celles du *popo*. M. Cruikshank et le révérend ministre furent gratifiés de décorations analogues, admirables symboles de la bouffissure et de la parcimonie africaines.

« On sait que plusieurs fois déjà Gelele avait fixé le jour où je danserais devant lui; mais il s'était cru obligé, par un sentiment de délicatesse, à me laisser le temps de me préparer. Pour le coup, l'heure était venue. Je rassemblai ma suite devant le demi-cercle formé par les *caboceers,* j'indiquai le rhythme à l'orchestre, et je régalai l'assistance d'un *pas seul,* importé de l'Hindoustan, qui me valut des applaudissemens frénétiques, plus spécialement ceux du souverain. Mon compagnon exécuta une danse dahomienne avec une *désinvolture* tout à fait charmante. Vint alors le tour du révérend. Il s'assit bien en face du trône, plaça sur un second tabouret une

sorte de *concertina* ou d'orgue portatif, et après avoir au préalable expliqué l'objet du *palaver* sacré, entonna bravement ses cantiques favoris... L'assistance le contemplait avec surprise et ricanait en dessous, ce qui n'intimida nullement le digne ecclésiastique. Il « édifia » son prochain pendant une bonne demi-heure.

« Quand la musique eut cessé, le roi proposa une légère modification : le révérend Bernasko chanterait en s'accompagnant, tandis que M. Cruikshank et moi nous danserions à sa droite et à sa gauche. Ceci frisait le ridicule, mais il ne nous parut pas convenable de refuser. Mon second *pas seul,* qui termina l'affaire, fut salué par une décharge d'armes à feu et un salut militaire de toute mon escorte, hommes et femmes. Il n'aurait tenu qu'à moi de me croire un prodige, car aux yeux de ce peuple naïf un homme capable à la fois de danser, de manier l'épée, de comprendre en un mois leur langage, d'écrire ce qui se passait chaque jour et d'en conserver ainsi le souvenir toujours présent, de dessiner enfin tel ou tel objet assez distinctement pour le leur rendre reconnaissable, était évidemment une incarnation de l'intelligence divine, un *avatar* de l'esprit suprême.

« Au sortir de là, nous retrouvâmes sur les grands arbres, en face des portes du palais, une nuée de vautours. Ces animaux ont un pressentiment certain des repas qu'on leur destine, car c'est ce soir que commence la seconde *zan-nyanyana,* la « nuit de colère » où les deux rois immoleront ce qui leur reste de victimes. Notre danse avait tellement surexcité la multitude, qu'avant même la fin de notre dîner nous fûmes entourés par une vingtaine d'amis fort empressés à solliciter les leçons de l'homme blanc. »

« L'homme blanc » dont la vanité se trouvait si pleinement satisfaite s'aperçut le lendemain, en se rendant au palais, que les neuf cadavres exhibés depuis quatre jours, et que les vautours déchiquetaient la veille encore à grands coups de bec, avaient été remplacés par huit autres que le froid de la mort n'avait pas encore tout à fait envahis. Quatre étaient pendus à des potences isolées ; deux, l'un au-dessus de l'autre, dans leurs *san-benitos* grossiers, étaient assis sur les traverses de l'échafaud ; des deux derniers enfin, étendus en travers sur des planches horizontales soutenues par de longues perches, on ne voyait que la tête, passant à l'orifice d'un de ces sacs de nattes où les indigènes conservent leur sel. M. Burton voulut avoir le mot de cet accoutrement grotesque, et apprit ainsi que ces malheureux avaient été mis à mort pour avoir volé le sel du roi, « ce qui était fort probable, » ajoute-t-il par manière de consolation.

Les rites, dont le dernier fut une purification, une aspersion solennelle, prirent fin le 19 janvier 1864, et il s'écoula trois semaines avant que le représentant de l'Angleterre pût délivrer le message dont il était porteur. Il est permis de croire qu'on le retenait ainsi pour mettre à profit ses conseils, ses indications relativement à la campagne qui devait s'ouvrir et s'ouvrit en effet, huit jours après, par le départ de l'expédition dirigée contre Abbeokuta.

Le 13 février seulement, le capitaine obtint d'être entendu en présence d'un très petit nombre de hauts fonctionnaires. Gelele, qui le voyait mécontent, se montra aussi courtois que possible. — Comment se pouvait-il que M. Burton lui gardât rancune après qu'ils avaient bu, qu'ils avaient dansé de compagnie? — Bref, à la suite d'explications plus ou moins satisfaisantes, il fut donné lecture, phrase par phrase, des objections du gouvernement britannique d'abord contre la traite, puis contre les sacrifices humains. Quant à la permission de relever le fort anglais de Whydah et d'y mettre une garnison, le message la déclinait poliment, sous prétexte que la protection du roi suffirait à la sûreté des nationaux qui viendraient s'établir chez lui quand ils y seraient attirés par l'espoir d'un gain légitime. Le présent d'un carrosse attelé dépendrait des relations plus ou moins intimes qui s'établiraient ultérieurement entre les deux peuples. Enfin si le roi, comme il le donnait à espérer, remettait aux Anglais les prisonniers chrétiens faits dans l'Ishagga, on lui tiendrait compte de l'accomplissement de sa promesse.

Tant que dura la lecture du message, interrompue par les commentaires de M. Burton, Gelele resta bouche close, selon l'usage des Africains, qui redoutent essentiellement la discussion régulière et point par point. Le roi répondit ensuite à bâtons rompus « que les Anglais étaient ses amis, que la vente des esclaves était en Afrique un usage traditionnel établi par les blancs eux-mêmes, auxquels il ne refuserait jamais de vendre ce dont ils auraient besoin, — à savoir de l'huile de palmier et de la *laine d'arbre* (du coton) aux Anglais, jadis grands partisans de la traite qu'ils proscrivent aujourd'hui, tout comme aux Portugais des esclaves. Un seul objet de commerce ne suffirait pas à défrayer des magnificences pareilles à celles dont l'envoyé de la reine avait été le témoin. Les coutumes de son pays l'obligeaient à faire la guerre tous les ans, et s'il ne vendait pas les captifs, il serait réduit à les tuer, ce que les blancs trouveraient sans doute encore plus répréhensible. Enfin il se plaignit ouvertement des croiseurs anglais qui se permettaient depuis quelque temps de venir attaquer les bâtimens négriers jusque dans les eaux du Dahomey, ce qui devenait tout à fait intolérable. »

Cet argument, suggéré par les négriers eux-mêmes aux *caboceers* de Whydah, et par ceux-ci à leur prince, n'embarrassa guère le diplomate anglais, qui expliqua au roi nègre les principes admis généralement sur le fameux « droit de recherche » et sur le rayon de trois milles auquel est borné, chez les peuples civilisés, la protection du rivage neutre. Appelé à s'expliquer ensuite sur les argumens que son royal interlocuteur avait fait valoir en faveur des sacrifices humains, M. Burton tâcha de lui démontrer que la des-

truction de tout être vivant était pour le Dahomey une perte sèche, un acte contraire aux doctrines utilitaires de l'économie politique. « Il était donc essentiel que le roi s'efforçât de réduire le nombre des sacrifices, d'épargner à ses hôtes le spectacle révoltant de ces cadavres mutilés qui se putréfient en plein soleil. Et si pareilles barbaries ne devaient pas avoir un terme, on exhorterait tous les Anglais qui craignent « la démangeaison du foie (1) » à ne plus visiter sa cour durant les « coutumes. »

Ce franc parler, dont il n'avait pas l'habitude, parut « remuer l'esprit » du roi, c'est-à-dire le mettre en colère. M. Burton s'y attendait, mais il avait également prévu qu'il perdrait son temps à vouloir obtenir d'emblée une réforme aussi difficile que celle pour laquelle il plaidait en désespoir de cause. A toutes ses plaintes, à tous ses griefs, Gelele répondait par de vaines défaites ou par des objections puériles. Nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle est caractéristique. Sommé de permettre (selon une demi-promesse à laquelle il s'était laissé aller) que les négrillons de la « ville anglaise » à Whydah fussent libres de venir se faire instruire à l'école des missionnaires wesleyens : — Non, répondit-il avec un mouvement d'impatience; une fois que les noirs sauraient lire, écrire et « connaîtraient la raison (2), » il deviendrait impossible de les réduire en captivité... Que de fois, hélas! on a pu entendre des craintes analogues, exprimées avec la même naïveté par des hommes qui se croiraient gravement offensés, si on les comparait au fils de Gezo!

La conférence n'ayant définitivement abouti à rien, l'envoyé anglais dénonça son départ immédiat, que le roi remit au lendemain, en lui proposant de boire ensemble ce qu'on pourrait appeler le « rhum de l'étrier. » Pendant le toast qui suivit, les ministres, à plat ventre, baisaient la terre. Le roi se leva pour reconduire son hôte, et fut surpris de le voir lui livrer passage au seuil d'une porte qu'ils ne pouvaient aborder de front. — L'interprète me demanda raison de cet acte, dit M. Burton. Ma réponse fut que chez nous les têtes couronnées prennent le pas en toute occasion. Le roi, là-dessus, m'offrit une cordiale poignée de main, disant « que j'étais un brave homme, mais, ajouta-t-il en hochant la tête, un peu trop colère. »

Les libéralités d'usage au moment des adieux se ressentirent probablement de la mésintelligence qui subsistait encore, malgré tout, entre le roi et l'agent étranger. M. Burton reçut, à l'adresse de la reine Victoria, une couverture verte et blanche tissée par

(1) Expression locale qui doit se traduire par le mot *nausée*.

(2) Encore un mot du pays; il implique à la fois les notions religieuses, l'habitude de porter du linge, les arts de la civilisation, les procédés industriels, etc.

l'*adanejan*, cousin de sa majesté, lieutenant du bourreau en chef, et l'un des courtisans le plus en faveur; — une grande poche de cuir pour le tabac de sa majesté britannique; — un autre sac de même espèce destiné à son linge de corps, si la reine venait à voyager; — deux pauvres négrillons à moitié morts de faim, appelés à grossir la domesticité de Saint-James. L'ambassadeur eut pour sa part une courte-pointe, un sac de cuir et un petit moricaud dont la mine futée faisait prévoir quelque prochaine évasion. En ajoutant à ceci trois autres pièces d'étoffe pour le commodore Wilmot, M. Cruikshank et le révérend Bernasko, plus une très petite quantité de *cauries* et quelques bouteilles de mauvais rhum, nous aurons la liste complète de ces largesses, plus en rapport avec la misère et l'avarice du prince qu'avec ses semblans de faste et de générosité.

Parti le 15 février pour Whydah, le voyageur anglais y arriva le 18, au lendemain d'un incendie qui avait dévoré pour trois cent mille dollars de marchandises diverses, et il y resta paisiblement jusqu'au 26 du même mois. Trois jours avant de se rembarquer à bord du *Jaseur*, il avait appris l'ouverture définitive des hostilités entre le Dahomey et la ville d'Abbeokuta. Cent vingt milles en ligne directe séparent Agbomé de la capitale des Egbas. Les troupes de Gelele mirent vingt-deux jours à franchir cette distance relativement insignifiante. Aussi arrivèrent-elles à peu près affamées et n'ayant plus d'autre nourriture que des fèves sèches, du riz grillé, des oignons et des noix de palme rôties. Leur effectif, considérablement diminué, n'allait pas à plus de huit mille têtes, hommes ou femmes, y compris le personnel des transports, si nombreux en pareille circonstance. Elles avaient emmené trois pièces de campagne. On n'a pas encore pu vérifier si le roi marchait ou non à la tête de son armée. Quoi qu'il en soit, la surprise, l'attaque de nuit tout à fait imprévue sur laquelle comptaient les Dahomiens, fut déjouée par une circonstance fortuite, et les Egbas, avertis à temps, se préparèrent à une défense énergique. La population tout entière prit les armes; parmi les femmes elles-mêmes, bon nombre, munies d'épées, chantaient et dansaient derrière les remparts, pendant que leurs maris s'amusaient à jongler avec leurs fusils. Mal préparés à cette réception belliqueuse, les Dahomiens se décident pourtant à livrer l'assaut; mais de prime abord un de leurs canons éclate. Au lieu d'attendre que les deux autres aient pu faire brèche, les plus braves se jettent sur les portes et sont accueillis par une fusillade terrible. A la suite de plusieurs assauts avortés, les assaillans sont forcés de battre en retraite devant un vainqueur qui massacre sans pitié les fugitifs et s'empare d'un immense butin. Avant le soir, les pertes de l'armée dahomienne l'avaient pour ainsi dire

anéantie (1), ce qui n'empêcha pas Gelele de se dire vainqueur et de rentrer en triomphe dans sa capitale, où il ramenait bon nombre d'esclaves achetés ou volés sur la route.

« Bien des années s'écouleront avant que le Dahomey se puisse remettre d'un pareil coup, et j'espère d'ici là le voir aussi bas que terre, » s'écrie le capitaine Burton en terminant son récit, dont certaines parties, essentiellement apologétiques, ne préparent guère à cette conclusion. On peut s'associer à un pareil anathème sans avoir des raisons aussi particulières pour en vouloir à ce pays de malédiction où un représentant de la Grande-Bretagne s'est vu réduit à danser, à chanter entre deux massacres, et au pied même des échafauds où ils s'étaient accomplis, pour divertir l'abominable sauvage qui les avait prescrits et inaugurés de sa main. Tout au plus, avec la certitude d'obtenir ainsi l'abolition des sanglantes « coutumes, » se résoudrait-on à recevoir les *cauries* et à boire le rhum de ce roitelet nègre. Plier son orgueil d'homme civilisé à des nécessités si outrageusement humiliantes et ne rapporter en échange qu'un refus pur et simple, un échec complet, il y a là de quoi expliquer une amertume, un ressentiment exceptionnels. Cependant il nous paraît abusif de les étendre à toute une moitié de la race humaine, et le rancuneux diplomate aurait pu éviter de se montrer aussi *négrophobe* que peuvent être *négromanes* les hommes, d'ailleurs fort respectables, qu'il dénonce à la risée publique (2). De tels excès de plume n'ajoutent rien aux tristes renseignemens que le livre du capitaine Burton donne sur l'état de la race noire, et ses récits, d'un intérêt plus actuel que ses dissertations, ne prouveront jamais que cette situation est définitive et irrémédiable. Il ressort en revanche des premiers, avec une évidence frappante, que les ménagemens excessifs de la diplomatie, ses complaisances et ses manœuvres obliques servent assez mal les intérêts du progrès humain; l'homme civilisé, s'il abdique le juste sentiment de sa valeur personnelle, se dégrade et se diminue dans l'esprit du barbare le moins fait pour la comprendre. Une fermeté prudente, mais inflexible, convient seule à son rôle, et peut seule légitimer l'influence qu'il revendique. Certain proverbe familier dit qu' « on perd son temps à blanchir la tête d'un nègre. » Croit-on par hasard l'employer mieux quand on s'essaie à noircir la tête d'un blanc?

(1) Elle aurait perdu, selon les Egbas, 6,821. On remarquera comme nous que les évaluations du capitaine Burton, qui porte les forces du Dahomey à 8,000 hommes environ avant le combat, ne concordent point avec un tel résultat, bien évidemment exagéré.

(2) *A Mission to Gelele*, ch. XIX, t. II, p. 177 et suivantes. — *On the Negro's place in nature.*

On pourrait se demander également jusqu'à quel point les patrons officiels de l'aventureux consul doivent être tenus pour responsables des excentricités qu'il a pu se permettre. Cette question est relativement facile à résoudre. L'Angleterre en général prend un assez grand souci de sa dignité pour qu'on ne l'accuse pas d'en faire aisément le sacrifice : quand elle s'y résigne, elle obéit à des motifs exceptionnels qui supposent un intérêt puissant et grave. Cet intérêt n'existait pas pour elle au commencement de l'année 1864 sur la côte du Dahomey, tout le prouve surabondamment. Les hésitations du *foreign-office*, le temps qu'il laissa écouler avant de répondre par une mission en bonne forme aux instances du capitaine Burton, les termes dans lesquels cette mission lui fut confiée, la modicité des présens destinés à en assurer le succès, témoignent assez du peu d'importance qu'on y attachait. En ajoutant cette démarche à toutes les tentatives déjà faites pour saper et détruire la traite des noirs, en y joignant une démonstration plus ou moins solennelle de l'horreur que lui inspirent les sacrifices humains, lord John Russell ne songeait probablement qu'à remplir un devoir d'honnête homme, tout en saisissant l'occasion d'encourager un explorateur intrépide. Il n'ignorait pas d'ailleurs combien il fallait peu compter sur les résultats immédiats d'une pareille mission. Dans tous les pays d'Afrique où le commerce des noirs n'a pu être complétement anéanti, — où par conséquent des guerres annuelles existent à l'état d'institution politique, — l'agriculture souffre, et l'insécurité des communications, empêchant les produits de l'intérieur d'arriver jusqu'à la côte, paralyse toute autre exportation que celle de la « marchandise humaine. » Ces phénomènes, parfaitement logiques et bien connus du gouvernement des trois royaumes, expliquent l'indifférence avec laquelle il accueillait les propositions du roi de Dahomey, lorsque ce dernier offrait de favoriser autant qu'il était en lui le développement du commerce anglais à Whydah. Le refus à peine déguisé qu'on opposait à ces avances tout à fait spontanées démontre jusqu'à l'évidence que l'envoi du capitaine Burton était bien en réalité une mesure de simple philanthropie, sans aucune arrière-pensée d'intérêt positif, et dès lors il demeure inadmissible pour tout homme sensé que cette mission pût comporter, dans l'esprit de ceux qui la donnèrent, les complaisances extrêmes, les étranges sacrifices d'amour-propre auxquels voulut bien condescendre celui qui l'avait reçue. Bien qu'elle n'ait pas cru devoir un désaveu formel au zèle excessif de son représentant, la diplomatie britannique en cette occasion ne saurait être solidaire des innovations qu'il a risquées et de l'échec qu'elles lui ont valu.

E.-D. FORGUES.

UNE

STATION NAVALE

AU JAPON EN 1863-64

Le vaste pays formé par le groupe d'îles qui s'étend au nord des mers de Chine attire sur lui, depuis quelques années, l'attention des principales nations de l'Europe. C'est en 1858 surtout que le Japon commençait à sortir de l'isolement où il s'était renfermé jusque-là; il ouvrait aux commerçans étrangers les trois ports de Kanagava, Nagasaki et Hakodadé (1). Cette mesure libérale était malheureusement suivie presque aussitôt d'actes nombreux qui en modifiaient gravement la portée. Le plus considérable des trois ports ouverts par les traités, Kanagava, offrait aux navires un mouillage sûr, dans une large baie, à quelques lieues au sud de Yédo. C'est à Kanagava que se portèrent, comme on devait le prévoir, les premiers arrivans; mais le gouvernement japonais ne tarda point à s'alarmer des relations intimes et journalières qui se formaient, dans un port si voisin de Yédo, entre la population indigène et les Européens. Il jugea prudent d'assigner à ceux-ci un lieu de résidence moins fréquenté que Kanagava. On combla un marais qui s'étendait à deux milles plus au sud, et quelques baraques en bois furent construites sur cet emplacement. Les Européens s'y établirent d'abord provisoirement; puis ils reconnurent que le mouillage de Yokohama (c'était le nom de la nouvelle ville) valait mieux que celui de Kanagava, et que cette position leur offrait, par son isole-

(1) Voyez sur l'histoire et la constitution intérieure du Japon les études de M. Lindau dans la *Revue* des 1er mai, 1er juillet, 1er août, 1er septembre et 15 octobre 1863.

ment même, des avantages très réels. Ils y restèrent donc. Peu à peu les marchands indigènes vinrent à leur tour, la douane japonaise s'y installa, si bien qu'au bout d'un certain temps Yokohama renfermait toute une colonie d'étrangers que les Japonais accueillirent avec une apparente urbanité.

Aujourd'hui Yokohama se compose de deux quartiers d'une physionomie très distincte : au nord, c'est la ville indigène aux rues populeuses, bordées de ces légères constructions en bois que les Japonais élèvent en quelques jours; — au sud, la ville européenne avec ses spacieuses habitations entourées de jardins, où l'architecture occidentale se marie au style pittoresque des demeures du pays : un soubassement en pierres de taille, une *verandah* en bois sculpté faisant le tour de l'édifice, et de grands toits en briques noires entremêlées de chaux. Un large quai s'étend le long de la mer. De distance en distance se dressent des mâts de pavillon où les consuls arborent les couleurs nationales. Autour de nombreux magasins construits en pierre de taille et à l'épreuve du feu circulent les *coulies* traînant des charrettes à bras, ou portant des ballots sur leurs épaules. Les rues sont étroites et peu régulières, les passans y sont rares; mais cette population restreinte se compose de gens venus de tous les coins du monde. A la limite des deux quartiers, près de la mer, sont les bâtimens de la douane indigène. C'est là que les marchandises arrivent, débarquées des jonques qui les apportent des provinces voisines, et qu'on les recharge sur les chalands qui vont les transborder sur des navires de commerce. La ville, entourée de canaux et de marais, communique avec le pied des coteaux, où sont les faubourgs, au moyen de ponts défendus par des palissades en bois et par des postes bien armés. Les environs de Yokahama présentent, comme tout le sud du Japon, le plus riant aspect. Qu'on se figure une suite de collines boisées, séparées par des vallons couverts de cultures. De vertes rizières en occupent le fond, tandis que les champs de blé s'étagent sur les pentes. L'arbre dominant est une espèce de pin analogue à notre pin maritime; il couronne les hauteurs, et autour de lui croissent les arbres verts, les lauriers, les chênes et d'autres essences au feuillage varié. De coquettes habitations de paysans s'y rencontrent à chaque pas, cachées à demi sous la verdure, parmi les haies vives de camélias et les bouquets de bambous et de palmiers. Si, gravissant les marches de quelqu'une de ces pagodes en bois, ornées de capricieuses sculptures, et où la statue dorée de la divinité sommeille dans un demi-jour mystérieux, on vient s'asseoir sur la *verandah* du temple, on jouit du spectacle le plus admirable. Par-delà les bois et les collines, on aperçoit d'un côté les eaux bleues de la baie de Yédo couvertes de centaines de barques pêchant sous voiles, de l'autre

la chaîne des hautes montagnes de l'île Nipon où se trouvent les deux capitales du pays, et qui ondoie à l'horizon comme un nuage. Plus loin encore, le pic neigeux du *Fousi-yama* (montagne sans pareille) élève à 3,000 mètres son cratère éteint depuis des années. Toute cette nature, moins vigoureuse que celle des tropiques, présente pour le voyageur un charme indicible : c'est la fraîche verdure des plus belles campagnes de la France avec le ciel bleu de la Sicile et la transparence de ses horizons.

En sortant de Yokohama par le quartier indigène, on trouve au nord la route de Kanagava, qui conduit à la colline habitée par les gouverneurs japonais. Ces derniers, ayant à la fois les deux villes, Yokohama et Kanagava, sous leur juridiction, sont en quelque sorte postés sur le chemin qui les relie. Autour de l'habitation en bois qu'ils occupent campent en permanence, à l'abri de retranchemens défendus par de hautes palissades, de nombreux corps d'infanterie et d'artillerie indigènes. Malgré cet appareil imposant, la colline des gouverneurs peut être facilement balayée par le canon des navires en rade, tandis que le mouillage de ces derniers n'a rien à craindre des batteries de la côte.

Les ministres de France, d'Angleterre et de Hollande, d'abord installés à Yédo, ne tardèrent pas à abandonner cette capitale, où ils étaient, jusque dans les couloirs et au seuil de leurs appartemens, l'objet d'une surveillance vraiment inquisitoriale, pour venir s'installer à Yokohama au milieu de leurs compatriotes. Le ministre américain, dont la politique, ainsi que celle du représentant de la Russie, établi à Hakodadé (1), a toujours été de se faire accepter comme protecteur et conseiller du gouvernement japonais, persista seul à demeurer à Yédo. Bientôt la prospérité croissante de la colonie européenne de Yokohama inspira des inquiétudes aux Japonais, qui essayèrent à plusieurs reprises de faire envahir le quartier étranger par leurs officiers. Le mariage du *taïkoun* régnant, le souverain temporel du Japon, avec la sœur du *mikado*, souverain spirituel, était en même temps annoncé officiellement comme le signe d'une alliance conclue par les divers partis qui divisaient l'empire dans une pensée commune d'hostilité contre les Européens. Les vexations de toute sorte se multipliaient, et en juin 1862 la légation anglaise fut même l'objet d'une attaque qui causa le meurtre de deux sentinelles. Cet attentat fut suivi d'un acte de violence beaucoup plus audacieux. Sur la route du Tokaïdo, qui relie Yokohama à la capitale, passent presque journellement les cortéges imposans des princes japonais, des *daïmios*, appelés à Yédo ou rentrant dans leurs

(1) Les Russes sont aussi établis à Nagasaki ; mais le commerce ne semble pas être leur principale préoccupation au Japon.

provinces. La colonie de Yokohama, où domine l'élément anglais, compte de nombreux amateurs de *sport* qui poussent souvent de ce côté leurs promenades. Plusieurs fois ils avaient rencontré les fastueuses escortes des princes indigènes sans se soumettre à l'étiquette nationale et aux ordres des coureurs qui précèdent les cortéges pour inviter le peuple à se prosterner; mais jusqu'alors les officiers japonais s'étaient bornés à les menacer du regard ou de la voix. Le 14 septembre 1862, un négociant anglais, M. Richardson, était sorti de la ville avec trois autres personnes pour faire une promenade à cheval du côté de Yédo. A onze heures du matin, ils rencontrèrent un cortége venant de la capitale : c'était celui du prince Shimadzo-Sabouro, père du daïmio de Satzouma. Ils se rangèrent sur les bas-côtés de la route, et continuèrent d'aller au pas sans être inquiétés jusqu'au moment où apparut le *norimon* (palanquin) du prince. A cet instant, les gardes, armés de sabres et de lances, se mirent devant eux, leur intimèrent l'ordre de rebrousser chemin, et, avant qu'ils eussent tourné bride, se jetèrent sur eux en dégaînant. M. Richardson tomba mutilé, et ses trois compagnons, dont deux furent gravement blessés, n'eurent que le temps de s'échapper au galop de leurs chevaux du côté de Kanagava. Le cortége jeta le cadavre de M. Richardson dans un champ voisin, et continua sa route pour aller coucher trois lieues plus loin.

A la nouvelle de cet odieux attentat (1), toute la population étrangère de Yokohama fut en émoi. Les résidens, assemblés aussitôt en un *meeting* auquel assistaient des consuls et même des chefs de légation, proposèrent de réunir les troupes présentes dans la ville et à bord des navires de guerre et de les envoyer attaquer, à la tombée de la nuit, le cortége du prince dispersé dans les auberges du Tokaïdo. Le ministre d'Angleterre arrêta cet élan de juste indignation, alléguant des considérations de prudence, le peu de forces dont on disposait et les graves conséquences que ce coup de main pourrait entraîner. Le daïmio, prévenu vers huit heures du soir par le gouverneur de Yokohama des intentions hostiles des

(1) Quelque temps après se produisit un autre symptôme de la malveillance du gouvernement japonais. Après l'abandon de Yédo par les ministres étrangers, il avait été convenu avec le *taïkoun* que de nouvelles résidences leur seraient préparées sur le Gotten-yama, hauteur située dans la partie sud de la ville, et qui en commande les abords par le Tokaïdo. Déjà l'une de ces résidences, celle de la légation anglaise, était prête quand des avances furent faites aux représentans étrangers pour les décider à choisir un autre emplacement dans Yédo; les ministres tinrent bon. Les derniers pourparlers avaient eu lieu à la fin de janvier 1863; le 1er février, la légation britannique était la proie des flammes; l'incendie avait été allumé sur un grand nombre de points, et des détonations de poudre avaient retenti à plusieurs reprises. Le gouvernement de Yédo mit l'événement sur le compte des agens du parti hostile; mais les circonstances dans lesquelles le sinistre avait eu lieu accusaient au moins sa complicité : par cet incendie opportun, il était arrivé une fois de plus à son but, la non-exécution des traités.

Européens, quitta ses logemens et repartit en toute hâte. Quant au gouvernement du taïkoun, mis en demeure de poursuivre et de punir les assassins, il répondit d'une façon évasive. Shimadzo était déjà loin, et il était impossible de savoir quels étaient, parmi ses gens, les véritables meurtriers. Le prince de Satzouma était d'ailleurs puissant, et résisterait par la force à toute demande de satisfaction. Les Européens, ainsi éconduits, se résignèrent à temporiser. La situation intérieure du Japon paraissait du reste à la veille de subir une crise décisive. On avait appris que les grands daïmios, hostiles aux étrangers et groupés autour du trône du mikado, travaillaient activement à perdre le taïkoun dans l'esprit du souverain spirituel et légitime, et que le second chef du Japon avait reçu l'ordre de venir à Miako ou plutôt à Kioto (1) justifier sa conduite.

Le taïkoun se mit en route au commencement de 1863, et il annonça en partant aux ministres des puissances qu'il n'épargnerait aucun effort pour arranger pacifiquement les affaires des Européens; il avait, disait-il, reçu du mikado l'ordre de les expulser, et comme le refus d'obéir à cette injonction entraînerait pour lui-même la perte de son pouvoir, il allait tout d'abord feindre de céder, de façon à gagner du temps et à ramener le mikado à une politique meilleure et plus juste. A plusieurs reprises le taïkoun avait, devant les représentans étrangers, rejeté tout le mal sur les daïmios, et chaque fois on lui avait offert, dans le cas où il serait forcé d'engager la lutte avec le parti des grands feudataires hostiles, l'appui matériel et armé des puissances signataires des traités de 1858; mais le taïkoun avait toujours répondu que c'était là un moyen extrême auquel il n'aurait sans doute pas besoin de recourir, et que, si la guerre éclatait jamais entre lui et les daïmios, le succès de sa cause était assuré. Quelle que fût la pensée véritable du taïkoun, il est certain qu'un peu avant son départ, le gouvernement de Yédo redoublait d'activité dans l'organisation de ses moyens d'attaque et de défense. Il avait formé des corps d'officiers et d'ingénieurs à l'européenne, il avait envoyé de jeunes Japonais en Hollande pour y recevoir une éducation militaire et scientifique, car il faut remarquer que, de tous les pays orientaux, le Japon est le seul qui n'accepte pas les services d'officiers étrangers; il avait établi des fabriques de canons et de fusils, et ses efforts se tournaient même vers la création d'une marine militaire. La forme élémentaire des jonques japonaises, fidèlement conservée depuis des siècles, ne se prêtait guère à un service de ce genre; on construisit quelques navires à voiles sur des modèles européens, et, l'industrie

(1) La première capitale du Japon s'appelle, on le sait, Kioto; le mot *Miako,* par lequel on la désigne sur nos cartes, signifie simplement *capitale.*

indigène ne pouvant encore aborder la fabrication délicate des machines, le taïkoun s'adressa au commerce étranger pour l'acquisition de plusieurs bâtimens à vapeur. Enfin de nouvelles fortifications s'élevèrent en plusieurs points des côtes, et les anciennes furent remises en état. Les grands daïmios suivirent cet exemple : ils construisirent des forts, achetèrent ou fabriquèrent des armes et des navires, si bien qu'au commencement de 1863 il y avait, tant chez eux que dans les ports du taïkoun, de vingt-cinq à trente bâtimens de provenance étrangère appropriés autant que possible pour la lutte.

C'est à ce moment d'incertitude et de tension générale que survinrent les événemens à la suite desquels furent entamées contre le Japon, par les puissances contractantes des traités de 1858, les opérations militaires auxquelles nous avons pu prendre part et que nous allons raconter.

I.

Depuis plus de six mois, le meurtre de M. Richardson et les autres violences commises contre les résidens étrangers étaient restés sans réparation, quand le 6 avril 1863, sur un ordre exprès venu d'Angleterre, un ultimatum fut adressé au gouvernement de Yédo par le colonel Neal, ministre de la Grande-Bretagne au Japon. Le 26 avril, le jour même de l'expiration du délai fixé par l'ultimatum, la frégate la *Sémiramis*, portant le pavillon du contre-amiral Jaurès, jetait l'ancre en rade de Yokohama. Elle arrivait des côtes de la Basse-Cochinchine, où l'avait appelée deux mois auparavant une insurrection, qui fut promptement réprimée par les forces franco-espagnoles. Depuis l'automne de 1862, un seul navire français, la corvette à vapeur le *Dupleix*, était, avec le transport la *Dordogne*, momentanément hors d'état de prendre la mer, demeuré dans les eaux de Yokohama. La baie maintenant était animée. Une corvette néerlandaise, la *Méduse*, commandée par M. de Casembroot, aide-de-camp du roi de Hollande, et l'escadre anglaise, arrivée un mois avant nous avec le contre-amiral Kuper (1), portaient à près d'une vingtaine le nombre des navires de guerre mouillés dans le golfe de Yédo. Ce déploiement de forces navales ne paraissait pas une vaine précaution. L'alarme était vive dans la colonie européenne de Yokohama : on disait qu'en cas de rupture de la paix l'amiral Kuper ne pourrait répondre de la sécurité de la ville, et qu'il se bor-

(1) Peu de temps après, le contre-amiral Kuper reçut de l'amirauté anglaise une commission de vice-amiral par laquelle son gouvernement, selon sa coutume en pareilles circonstances, lui assurait la suprématie de grade en cas d'opérations militaires combinées avec les forces navales des autres nations.

nerait à offrir aux habitans un refuge à bord de ses navires; on s'attendait, d'un autre côté, à voir à chaque instant des bandes fanatiques de ces *lonines* (1) si souvent annoncés envahir la ville et la mettre à feu et à sang. Chacun ne sortait plus que bien armé, et, la nuit venue, se barricadait dans sa maison.

L'ultimatum du colonel Neal, précis et catégorique, demandait une double réparation : le taïkoun, d'une part, devait exprimer ses regrets formels de n'avoir pu prévenir le meurtre d'un sujet anglais sur une route ouverte par les traités, et payer une indemnité de 100,000 livres; d'autre part, le prince de Satzouma était tenu d'abord de faire juger et exécuter les principaux coupables de l'attentat en présence d'un ou de plusieurs officiers de la marine royale, puis de verser 25,000 livres, qui seraient distribuées entre les parens de la victime et les personnes échappées aux coups des assassins. En cas de refus, les forces de sa majesté britannique aviseraient à prendre des mesures coercitives de nature à satisfaire l'honneur et les intérêts de la Grande-Bretagne.

Le taïkoun était, on le sait, parti pour Kioto. Le *gorodjo*, conseil composé des ministres et des fonctionnaires les plus élevés du pays, ne manqua pas tout d'abord d'alléguer son absence, prétextant que lui seul pouvait régler de si graves questions, et qu'il y avait nécessité absolue d'attendre son retour. Les autorités anglaises n'eurent pas alors la fermeté qu'on en devait attendre; elles avaient cru que tout céderait à la seule vue de leurs canons : ces premiers symptômes de résistance les déconcertèrent. Au lieu de s'en tenir aux termes catégoriques de l'ultimatum, le colonel Neal répondit aux communications du *gorodjo* en demandant vers quelle époque le taïkoun pourrait prendre une mesure définitive : c'était se mettre à la merci d'un gouvernement pour qui tout effort de conciliation équivaut à un aveu de faiblesse, et qui se prévalait d'ailleurs de l'isolement où se maintenaient les représentans de la Grande-Bretagne dans une question qui intéressait également les autres puissances. Toutefois les deux parties, désireuses d'éviter une rupture immédiate, résolurent de recourir à la médiation de la France : le *gorodjo* réclama les bons offices de notre ministre, M. du Chesne de

(1) La menace des *lonines* revient constamment dans la bouche des autorités japonaises quand elles veulent effrayer les résidens étrangers. On ne saurait définir exactement ce terme, qui semble avoir plusieurs acceptions. Tout officier qui a perdu sa position, soit à la suite d'une faute grave, soit par la destitution ou la dégradation de son seigneur, se fait *lonine*. Réduit à ses propres ressources et ne pouvant vivre des travaux dévolus au peuple, il devient une espèce de brigand, se cachant dans les campagnes et mettant son bras au service de qui veut le payer. D'autres fois des officiers se font volontairement *lonines* pour venger la mort d'un proche ou exécuter l'ordre d'un maître : dès ce moment, ne relevant plus que d'eux-mêmes, ils sont tout entiers à leur mission, et pour l'accomplir passent à travers tous les obstacles.

Bellecourt, pour se faire accorder un nouveau délai, et le colonel Neal, à la requête de ce dernier, consentit à suspendre toute opération jusqu'au 11 mai.

Par malheur les événemens intérieurs du Japon n'étaient pas de nature à hâter une solution pacifique. Des documens adressés d'Hakodadé par les agens consulaires informaient les Européens que le parti hostile aux étrangers avait, sous la pression du nombre et des influences, arraché au mikado un décret d'expulsion de tous les résidens. En vain le taïkoun, disait-on, avait essayé de modifier les idées du souverain spirituel; il avait dû s'engager à l'exécution immédiate de la mesure prise par le mikado, et plusieurs daïmios puissans étaient en outre chargés de commencer la lutte sur divers points. Comme pour donner plus de poids à ces graves nouvelles, un fait inattendu se produisit à Yokohama dans les premiers jours de mai. Un beau matin, on apprit le départ des Japonais, qui se trouvaient au nombre de quelques milliers d'âmes, soit dans le quartier indigène comme marchands, soit en qualité de domestiques dans les maisons des étrangers. Sur l'ordre des *yacounines* (agens du taïkoun et des principaux princes), tous s'étaient enfuis. « Nous craignons bien plus, disaient-ils, le sabre de nos officiers que les dangers qui doivent résulter de l'ouverture des hostilités dans la ville. » La route de Kanagava était couverte d'une file interminable de piétons, de chevaux et de charrettes à bras portant les plus jeunes enfans et les bagages des fugitifs; en trois jours, l'évacuation devait être complète, et la colonie européenne allait dès lors être privée de tout approvisionnement. Dans des circonstances aussi graves, l'entente des puissances devenait urgente. Les autorités étrangères, après s'être concertées, déclarèrent au gouverneur de Yokohama que l'évacuation, si elle continuait, serait regardée comme un acte d'hostilité déclarée de la part du gouvernement japonais et suivie sans délai de l'occupation militaire de Yokohama. Cette démarche comminatoire eut un plein succès : le gouverneur fit cesser le mouvement d'émigration, et sur l'ordre qu'ils en reçurent ceux des Japonais qui s'étaient déjà réfugiés dans les terres reprirent le chemin de la ville du même pas docile et insouciant qu'ils l'avaient quittée.

Les progrès incessans du parti féodal avaient bien changé la nature et les proportions du différend primitif : l'indemnité due aux Anglais n'était plus la seule question en jeu; il s'agissait de l'observation des traités signés et de l'existence même de la colonie étrangère. Aussi les représentans de la France et de l'Angleterre, laissant de côté d'un commun accord l'ultimatum précédent, informèrent l'envoyé du *gorodjo* qu'ils s'étaient entendus avec les ami-

raux Jaurès et Kuper pour offrir leur appui au taïkoun et l'aider à triompher d'un parti dont les tyranniques exigences l'obligeaient à la violation des traités. Un nouveau délai, durant lequel le *statu quo* serait maintenu, fut accordé au gouvernement de Yédo. Le 25 mai avait lieu à la légation britannique de Yokohama une conférence entre l'envoyé du *gorodjo*, revenu de la capitale, où il était allé chercher la réponse du taïkoun, et les ministres d'Angleterre et de France; les deux amiraux y assistèrent.

La diplomatie japonaise est toute de temporisation et de duplicité. Éludant les questions catégoriques, elle profite de la différence des langues, des lenteurs de la traduction, du moindre mot conciliant, pour se ménager par des biais des occasions de retraite facile. Aussi les conférences avec les représentans de ce pays sont-elles longues, pénibles et généralement peu concluantes. Cette fois, au bout de quelques heures, les nombreuses et diffuses allégations de l'envoyé pouvaient se résumer ainsi : d'abord, en ce qui concernait la proposition d'un appui matériel prêté par la France et l'Angleterre contre les daïmios révoltés, il répondait que le taïkoun n'était point encore décidé à réprimer par la force une rébellion sur laquelle il n'était pas pleinement édifié. Quant au paiement de l'indemnité réclamée par les deux puissances européennes, il ne pouvait être réglé qu'après le retour du taïkoun à Yédo; d'ici là, l'exécution d'une pareille mesure offrirait de graves inconvéniens; elle pourrait exciter des troubles, et les agens du parti hostile aux étrangers, les *lonines* qui entouraient le mikado, profitant de l'absence du taïkoun, chercheraient à renverser son gouvernement au profit d'un prince résolu à expulser les Européens.

L'envoyé du *gorodjo*, pour atténuer l'effet de réponses qui équivalaient à un ajournement indéfini, proposait, comme satisfaction immédiate, un paiement indirect et clandestin : les Japonais cesseraient par exemple de percevoir pendant quelque temps les droits de douane. Ce moyen terme fut repoussé par le ministre de France et par l'amiral Jaurès, qui se retirèrent d'un débat désormais sans objet pour eux; mais le colonel Neal eut la faiblesse d'agréer la proposition au nom de l'Angleterre, et il promit de garder le secret sur cette étrange opération. C'était tout ce que demandait le gouvernement de Yédo, qui pouvait dès lors se vanter par tout le pays d'avoir rejeté les demandes de la Grande-Bretagne sans que celle-ci eût osé recourir à la force; aux yeux des Japonais, les derniers attentats contre les étrangers restaient impunis. Qu'importait dès lors le paiement de quelques mille livres? La conférence fut close sur cet arrangement, et l'envoyé repartit pour Yédo.

Cependant le gouvernement japonais poursuivait son œuvre avec

une patience infatigable. Le général Pruyn, ministre des États-Unis, était, on l'a vu, demeuré seul à Yédo, cherchant à prouver par cette attitude le maintien de son influence. Dans les derniers jours de mai, sa légation fut détruite par un incendie. Lui-même, s'étant réfugié dans un petit temple voisin, essayait en vain de se maintenir sur le territoire de Yédo malgré les craintes hypocrites que manifestaient pour sa sûreté les autorités japonaises. Dans la nuit du 1er juin, il fut entouré, presque enlevé, et, sous prétexte d'un péril immédiat qui le menaçait, mis à bord d'un navire japonais qui vint le déposer en rade de Yokohama. Il ne restait plus dès lors un seul étranger dans l'enceinte de Yédo, et les efforts du gouvernement japonais pouvaient se concentrer avec d'autant plus d'énergie sur Yokohama. A plusieurs reprises, les gouverneurs, alléguant l'intérêt même des étrangers, dont il fallait garantir la sécurité, avaient manifesté l'intention de faire occuper la concession européenne par leurs propres troupes. Ces offres ayant été formellement déclinées par les amiraux, les gouverneurs durent se borner à garder plus étroitement les issues de la ville.

Sur ces entrefaites, le colonel Neal fut informé par une note officielle qu'un premier paiement des indemnités allait avoir lieu le 18 juin. Chacun s'applaudit alors d'une solution qui calmait toutes les craintes et semblait éloigner tout péril de guerre; le secret de l'opération clandestine consentie par le colonel Neal n'était même plus gardé. Deux jours se passèrent pourtant sans que la promesse du gouvernement japonais eût reçu le moindre commencement d'exécution. Le 20 juin, le chargé d'affaires d'Angleterre informa ses collègues qu'après cette dernière et flagrante violation d'engagemens solennels, il rompait toutes relations diplomatiques, et remettait la solution du différend entre les mains du commandant en chef des forces britanniques. Le lendemain, l'amiral Kuper déclara qu'il n'entamerait les hostilités que sous huit jours, sauf le cas d'un mouvement agressif des Japonais. Prévoyant qu'il allait être amené à quitter la rade, il avertissait les résidens de l'impossibilité où il se trouvait de défendre la ville contre une attaque venant de l'intérieur. Toute la population étrangère de Yokohama se tint donc prête au départ, et fit embarquer à bord des navires en rade ses objets les plus précieux.

Devant cette panique, l'amiral Jaurès comprit que l'attitude la plus décidée serait aussi la plus efficace: il déclara sa ferme intention de rester à Yokohama et d'y protéger les résidens de toutes nations par tous les moyens en son pouvoir. Tout en priant le ministre de France de porter sa décision à la connaissance de ses collègues, il en informa les gouverneurs de Yokohama. La suite des événemens prouva qu'il n'avait pas engagé par cette énergique déclaration le

drapeau de la France dans une entreprise téméraire. Les Japonais n'avaient eu d'autre but, par leurs attermoiemens, que d'amener l'évacuation volontaire de la ville par toutes les puissances, sauf à engager sur un autre point le conflit avec les forces britanniques isolées. La résistance de l'amiral Jaurès les déconcerta, et, ne pouvant renouer de relations avec le colonel Neal, ils résolurent de venir trouver les autorités françaises. Dans une première entrevue, qui eut lieu à la légation de France entre M. de Bellecourt, l'amiral Jaurès et les gouverneurs japonais, ceux-ci reprirent leur thème habituel : ils attribuèrent le non-paiement de l'indemnité au désaccord des membres du *gorodjo*, et dans leur conviction ce paiement serait loin de garantir la sécurité des étrangers. Ils reconnaissaient du reste pour la première fois qu'ils devaient protection à la ville et aux résidens des nations en paix avec le Japon, et ils promirent de s'entendre sur ce point avec l'amiral Jaurès, dont ils demanderaient au besoin le concours contre les *lonines* et les daïmios. Ils espéraient d'ailleurs que les hostilités avec l'Angleterre n'éclateraient ni à Yokohama ni même à Yédo. L'amiral Jaurès répondit aux gouverneurs que, lors même que les hostilités n'éclateraient pas dans la baie de Yokohama, le gouvernement japonais, en manquant à sa promesse récente et formelle, avait en réalité déclaré la guerre à la Grande-Bretagne, et que de plus, en cessant de protéger les sujets des autres puissances, il pouvait amener celles-ci à prendre les armes contre lui. Le soin de l'intérêt commun obligeait donc l'amiral d'aviser immédiatement à la défense de la ville, et il était bien décidé à ne la laisser, sous aucun prétexte, envahir par les troupes japonaises. La conférence fut reprise le lendemain à bord de la *Sémiramis*. Après quelques pourparlers, il fut stipulé que les milices indigènes resteraient constamment en dehors de Yokohama, et que la garde exclusive de ce port serait confiée à des troupes européennes. L'un des gouverneurs promit d'aller à Yédo informer le *gorodjo* de ces mutuelles dispositions; il se faisait fort aussi d'obtenir que la protection de la ville fût remise désormais, par une notification officielle, au commandant en chef des forces françaises.

L'amiral Kuper préparait cependant ses mesures coercitives. La première qui s'offrît à la pensée était la saisie des navires du taïkoun mouillés dans le golfe de Yédo. Le 23 juin 1863, la corvette anglaise la *Pearl* et une canonnière étaient venues en conséquence croiser devant les forts de la ville, et s'étaient postées en observation dans le chenal qui conduit au fond de la baie, quand on apprit que les Japonais consentaient enfin au paiement immédiat de l'indemnité, dont le montant était déposé depuis plusieurs jours aux bureaux de la douane. En effet, dans le milieu de la nuit du 23 au

24 juin, les gouverneurs de Yokohama se rendaient à la légation de France et demandaient une audience au ministre. « Le *gorodjo*, lui disaient-ils, appréciant vos conseils et ceux de l'amiral français, s'est décidé à payer les Anglais. Nous avons à la douane les fonds nécessaires; mais, comme nous ne pouvons ni ne désirons avoir de relations avec les autorités britanniques, nous vous proposons de remettre la somme entre vos mains. De cette façon, tout sera fini, s'il n'est pas trop tard pour que le ministre d'Angleterre puisse encore accepter le paiement. » M. de Bellecourt fit comprendre aux gouverneurs qu'il ne pouvait remplir cet office d'intermédiaire, mais qu'il consentait à intercéder auprès du colonel Neal pour amener l'heureuse solution des difficultés. Grâce à son entremise, tout fut réglé. Une heure après, le chargé d'affaires d'Angleterre informa les gouverneurs qu'il renouerait des relations pacifiques, si le paiement immédiat et intégral de l'indemnité était accompli le 24, avant sept heures du matin. Dès l'aube, un convoi de charrettes à bras, escorté d'officiers japonais, sortit donc de la douane, et se dirigea vers la légation britannique. Les Japonais cette fois s'exécutaient sans restriction et apportaient les 110,000 livres en bonnes piastres mexicaines.

Ainsi se termina pacifiquement, après deux mois de pourparlers et d'alternatives, ce premier incident de l'affaire Richardson. Au bout de quelques jours, la confiance paraissait revenue à Yokohama, et le commerce commençait à reprendre. L'amiral Jaurès sentait néanmoins qu'il ne devait pas s'endormir. A sa requête, le *gorodjo* lui adressa dans les premiers jours de juillet, ainsi qu'à l'amiral Kuper, une lettre qui déclarait les commandans en chef des forces anglaises et françaises chargés officiellement et au même titre de la protection de Yokohama, et les autorisait à se concerter au besoin, pour assurer cette défense, avec les commandans des navires d'autre pavillon mouillés sur rade. La communauté de vues et d'action de toutes les puissances ayant des traités avec le Japon était garantie par cet arrangement. L'amiral ne s'en était pas tenu là. Au moment le plus critique du différend, il avait appelé de Shang-haï la corvette le *Monge* et 250 hommes du 3e bataillon d'Afrique (1). L'arrivée de ce renfort lui permit d'établir un système

(1) A la même époque, le vice-amiral Kuper, prévoyant qu'il pourrait avoir besoin de troupes de débarquement, avait demandé au gouvernement de Hong-kong et au commandant de la garnison anglaise de Shang-haï de mettre à sa disposition un ou deux régimens d'infanterie. Cette demande était une simple prière, motivée par la gravité imprévue des événemens, car à moins d'ordre précis de la métropole, les forces anglaises de terre n'ont aucune communauté d'action avec les forces de mer dans les mêmes parages. Les autorités militaires de Hong-kong et de Shang-haï ne crurent pas les circonstances assez impérieuses pour qu'il y eût lieu de déroger à la règle, et la demande de l'amiral fut rejetée.

régulier de surveillance autour du quartier des étrangers et des rondes de nuit auxquelles concoururent des contingens des autres nations; de plus, un bon poste de fusiliers marins fut installé sur une des collines qui serrent de près la ville européenne et d'où l'on domine à la fois la rade et le pays. En cas d'attaque nocturne, les troupes à terre devaient, sur des signaux déterminés, se masser en de certains points, et les navires envoyer en toute hâte leurs embarcations et des renforts. De la sorte, on pouvait repousser les assaillans, ou bien, la défense de la ville devenant impossible, donner au personnel des légations et consulats et aux résidens le temps de se réfugier à bord des bâtimens de guerre.

Tandis qu'on prenait ces sages précautions, et le lendemain même du paiement de l'indemnité Richardson, il se produisit un incident qui parut tout d'abord un audacieux défi. Un vice-ministre du ta koun, celui qui avait apporté de Yédo aux gouverneurs l'ordre définitif de satisfaire aux réclamations des Européens, adressait à tous les représentans étrangers la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de communiquer à votre excellence, par la présente, que j'ai été nommé avec pleins pouvoirs pour traiter au sujet de ce qui suit :

« J'ai reçu l'ordre de sa majesté le taïkoun, lequel a reçu l'ordre lui-même du mikado, de fermer les ports ouverts, et d'éloigner les étrangers sujets des puissances ayant conclu des traités, attendu que notre peuple ne veut avoir aucune relation avec eux; ainsi on traitera plus tard avec votre excellence à ce sujet.

« Présenté avec respect et considération le neuvième jour du cinquième mois de la troisième année de Bonkiou (24 juin 1863).

« ONGASAWARA-DZOUZIOU-NO-KAMI. »

Les gouverneurs venaient en même temps déclarer aux ministres anglais et français que si le taïkoun avait donné cet ordre, c'était pour obéir au mikado, le souverain suprême, qu'il n'avait pas encore pu rallier à sa politique; ce décret d'expulsion ne serait pas exécuté. Les représentans étrangers, ne sachant encore s'ils devaient prendre ou non au sérieux une notification aussi insensée, y firent la réponse qu'elle méritait, déclarant remettre le soin de l'exécution des traités aux mains des commandans en chef des forces européennes. A quelques jours de là, un membre du second conseil de Yédo, le prince Sakaï-Hida-no-Kami, vint aussi demander à entretenir l'amiral français de matières importantes. Le 1er juillet, il monta avec sa suite à bord de la *Sémiramis*, où s'était rendu de son côté M. de Bellecourt. Poussé tout d'abord à s'expliquer au sujet de l'ordre d'expulsion, il répéta la déclaration des gouvérneurs. « C'est la première fois, ajouta-t-il, que le mikado, trompé sur le compte des étrangers, a donné un ordre injuste; le taïkoun l'a

transmis, et le gouvernement de Yédo a dû le notifier à son tour, tout en sachant que cet ordre n'est pas exécutable. Aujourd'hui notre but est d'aller en grand nombre à Kioto, où se trouve notre taïkoun, entouré d'ennemis qui cherchent à le détrôner pour se faire nommer à sa place. Nous voulons lui rendre la liberté, ce qui lui permettra de justifier ses actes et de faire revenir le mikado sur sa détermination. » Le daïmio concluait par une bizarre requête. Il demandait à l'amiral un ou plusieurs de ses navires de guerre pour l'aider à transporter *sous pavillon japonais* les troupes qu'il était nécessaire d'envoyer le plus tôt possible à Osaka. Les vapeurs du taïkoun étaient tous, à l'exception d'un seul, employés à diverses missions ou hors d'état de prendre la mer. Cette proposition fut repoussée, un pavillon étranger ne pouvant jamais, sur un navire de guerre, se substituer aux couleurs nationales. Les amiraux offrirent seulement de prêter appui au taïkoun en paraissant devant le port d'Osaka, où ils déposeraient par la même occasion des troupes japonaises. Un concours aussi manifeste ne parut point du goût du vice-ministre Sakaï. Pour rétablir l'ordre dans le pays, le gouvernement de Yédo n'avait pas, selon lui, besoin d'employer la force; s'il échouait toutefois dans son entreprise, il se déciderait enfin à accepter l'aide qui lui était si franchement offerte. Dans une nouvelle conférence qui eut lieu le lendemain à bord de la *Sémiramis*, et où assistèrent les autorités anglaises, le vice-ministre fut autorisé à noliser pour Osaka des vapeurs de commerce anglais qui se trouvaient alors sur rade. Un dernier incident se produisit à la fin de cette conférence. La population étrangère de Nagasaki était tenue en alarme par de nombreuses troupes japonaises qui campaient sur les hauteurs voisines de la ville. On insista auprès du vice-ministre pour qu'on affranchît les étrangers de cette surveillance désormais sans objet. Sakaï consentit à écrire immédiatement au gouverneur de Nagasaki, et sa lettre fut remise au capitaine du *Kienchan*, petit aviso à roues de notre division en partance pour la Chine, qui appareilla aussitôt. Ce navire avait ordre de passer par la Mer-Intérieure et de faire escale dans le port de Nagasaki, afin d'y remplir sa mission.

Le 9 juillet et les jours suivans, un grand mouvement de troupes japonaises se fit aux environs de Yokohama. Les vapeurs de commerce prêtés au vice-ministre arborèrent le pavillon du taïkoun (1), et prirent à bord de nombreux officiers et des détachemens d'infanterie. On vit défiler ces derniers dans les embarcations avec leurs tuniques blanches, leurs chapeaux de laque noire en forme de toit,

(1) Pavillon blanc portant au milieu une sphère rouge : c'est l'emblème du soleil levant.

portant le sac et la giberne en bandoulière. Les transports appareillèrent successivement et prirent la route du large. Était-ce une simple démonstration du gouvernement de Yédo, désireux de raffermir la suprématie un moment compromise du taïkoun, ou bien la guerre civile était-elle réellement engagée au Japon? Ce qui est certain, c'est que les événemens dont la Mer-Intérieure fut le théâtre quelques jours plus tard ne laissèrent place à aucun doute sur les véritables dispositions des daïmios à l'égard des étrangers.

II.

Au sud de l'île Nipon, qui est regardée comme la principale terre de l'empire japonais, les deux îles de Kiousiou et de Sikok comprennent entre elles et les deux pointes méridionales de Nipon une véritable *mer intérieure* où l'on pénètre par trois ouvertures. Un navire parti de la baie de Yédo arrive, après avoir longé la côte sud de Nipon, au canal de Kiwo, entrée orientale de cette mer; continuant sa route vers l'ouest, il parcourt une centaine de lieues dans ces eaux abritées des tempêtes; puis, franchissant la sortie occidentale, il débouche dans la mer de Chine, vis-à-vis la Corée, par le détroit de Simonoseki. Au lieu de s'engager dans ce détroit, il peut tourner au sud, et sortir de la Mer-Intérieure en passant entre les deux îles de Sikok et de Kiousiou par le canal de Boungo. La première route est bien connue des vapeurs de commerce qui se rendent de Shang-haï à Yokohama, ou de cette ville au port chinois. Pour ceux qui font escale à Nagasaki, elle est de beaucoup la plus courte, et le calme habituel des eaux de ce vaste bassin, la hauteur des montagnes qui l'entourent, assurent une navigation paisible aux bâtimens. Un grand nombre de daïmios ont leurs résidences sur les bords de la Mer-Intérieure et dans les nombreuses îles moins importantes qu'elle renferme; ces côtes et ces îles sont les parties les plus riches et les plus peuplées de l'empire. Au fond d'une baie, non loin de l'entrée orientale ou de Kiwo, s'élève la ville d'Osaka, le grand centre commercial du Japon, que les traités doivent ouvrir aux étrangers le 1er janvier 1867. A la sortie occidentale, étroite et dominée par des terres élevées, sur la rive de l'île Nipon, est l'ancienne ville de Simonoseki, d'où le détroit tire son nom.

En tout temps, les navires de guerre ou de commerce qui parcourent journellement cette route avaient remarqué de nombreux ouvrages de fortification construits sur différens points, notamment dans les passes et à l'approche des villes, et l'on pouvait croire que les Japonais, comme toutes les nations maritimes, avaient voulu mettre ainsi leurs côtes en état de défense. Quand à la nuit tom-

bante les navires mouillaient dans la passe, les équipages européens qui allaient chercher des vivres à terre étaient d'ailleurs généralement bien reçus par les habitans. Au mois de juin 1863, la corvette française le *Dupleix*, qui naviguait dans ces parages, trouva partout, sauf en un seul point, le même accueil bienveillant. Un soir qu'elle mouillait devant Simonoseki, le commandant vit des embarcations montées par des officiers japonais se diriger vers son bord; elles formèrent autour du navire comme un cordon sanitaire, éloignant avec brutalité les jonques de marchands qui se proposaient d'approvisionner la corvette, et paraissant vouloir s'opposer à toute espèce de débarquement. Le *Dupleix* appareilla le lendemain au petit jour, sans s'inquiéter de cette attitude des autorités de Simonoseki. On savait que la ville appartenait au prince de Nagato, le daïmio Matsedaïra-Daïdsen-no-Daïbou, déjà connu pour diriger conjointement avec le prince de Satzouma la croisade de la noblesse contre les étrangers; mais quelques jours après un autre incident plus grave éveilla enfin l'attention.

Le 25 juin 1863, l'aviso à vapeur le *Pembroke*, de la marine marchande américaine, se rendant de Yokohama en Chine par la Mer-Intérieure, arrivait vers trois heures du soir vis-à-vis de l'entrée intérieure du détroit de Simonoseki. Il mouilla devant la petite ville de Tanaoura, sur la côte sud du détroit, et hissa ses couleurs. Deux heures plus tard, un navire de construction européenne avec pavillon japonais vint jeter l'ancre à deux encâblures plus loin. A ce moment, un coup de canon fut tiré du haut des collines, à 4 milles au nord, et répété sur d'autres points de la côte. La nuit survint; tout paraissait parfaitement tranquille. A une heure du matin, le navire japonais, qui s'était un peu rapproché en virant sur sa chaîne, ouvrit subitement le feu de son artillerie sur le *Pembroke*. L'obscurité, qui était très grande, dissimulait par bonheur la position de l'aviso. Le capitaine fit immédiatement lever l'ancre. Un instant après, un brick reconnu pour appartenir au prince de Nagato, le *Lanrick*, passa à 40 mètres du *Pembroke*, vint mouiller près du bâtiment japonais, et ouvrit le feu à son tour. A ce moment, le *Pembroke*, qui avait terminé son appareillage, rétrograda en toute hâte et prit la route du canal de Boungo, poursuivi par les derniers boulets des deux navires. Un projectile avait coupé une de ses manœuvres.

Cette nouvelle parvint à Yokohama dès le 10 juillet. La corvette américaine le *Wyoming* quitta le lendemain la rade pour aller châtier les auteurs de cet inqualifiable attentat. L'aviso français le *Kienchan*, parti, comme on l'a vu, dans les premiers jours de juillet, avait dû prendre la même voie que le *Pembroke* et se présenter dans le détroit peu de temps après. On pensait que les navires ja-

ponais croisant dans ces parages n'auraient pas osé s'attaquer à un bâtiment de guerre. Cet espoir fut trompé. Le paquebot l'*Hellespont*, arrivant le 15 à Yokohama, apporta de Nagasaki une fâcheuse nouvelle. Le *Kienchan* avait paru le 8 au matin dans le détroit de Simonoseki, et avait été assailli par le feu des batteries de la rive nord, appartenant au prince de Nagato, et par celui de deux de ses navires. Il avait échappé à grand'peine à cette furieuse attaque, et, sorti du détroit, avait continué sa route sur Nagasaki. M. Lafon, le capitaine du *Kienchan*, ayant rencontré dans les passes de cette rade la corvette hollandaise la *Méduse*, en marche pour Yokohama, lui avait confié son rapport détaillé sur l'événement; puis il avait remis la lettre du prince Sakaï au gouverneur de Nagasaki et s'était hâté de cingler vers la Chine.

Il était donc bien établi qu'un de ces grands daïmios à demi indépendans avait, au mépris de la paix, assailli par surprise un navire portant le pavillon français, et, ce qui rendait encore l'attentat plus grave, un bâtiment de guerre, représentation tout à fait directe de la nation dont les mâts arborent les couleurs. Aussi l'amiral Jaurès résolut-il immédiatement d'aller infliger sur les lieux mêmes une punition exemplaire au seigneur de Simonoseki. Avis en fut donné au *gorodjo*, et quelques heures après l'arrivée de la nouvelle l'aviso le *Tancrède* reçut l'ordre d'appareiller et prit la route du large. Il devait servir d'avant-garde et sonder les passes peu profondes de la Mer-Intérieure. Le même jour, la *Sémiramis*, avec laquelle il avait rendez-vous dans le canal de Boungo, se mit en route, ayant à son bord une compagnie du 3e bataillon d'Afrique. Les deux corvettes le *Monge* et le *Dupleix* restaient sur la rade de Yokohama pour veiller à la sécurité de la ville. Quant à l'amiral Kuper, qui se disposait à cingler avec son escadre sur Kagosima, il promit d'attendre, pour partir, le retour de la *Sémiramis*, et offrit même à l'amiral le concours d'une canonnière. Cette offre ne fut pas acceptée, car il s'agissait uniquement, jusqu'à nouvel ordre, de venger une insulte faite au pavillon, et non de prévenir par une opération collective, telle que l'occupation du détroit, le retour d'agressions semblables.

Le 16 juillet 1863 au matin, nous appareillons par une pluie battante, nous passons le détroit d'Ouraga et gagnons le large. Une mer très houleuse et le vent contraire ralentissaient notre marche. Dans l'après-midi, l'on signale la corvette la *Méduse* et l'on tourne aussitôt le cap sur ce bâtiment. Vers cinq heures, les deux navires sont en panne; une baleinière est mise à la mer, et malgré la houle l'on accoste un moment la *Méduse* sous le vent. Le commandant de la corvette nous confie deux rapports, l'un du capitaine du *Kienchan*, l'autre de M. de Graeff van Polsbroeck, consul-général des

Pays-Bas, passager à bord de la corvette hollandaise; ce dernier rapport était relatif à un violent combat que la *Méduse*, elle aussi, avait dû livrer en passant le détroit de Simonoseki.

Il faut tout de suite dire un mot des dangers auxquels avait échappé notre petit aviso le *Kienchan*. Le 8 juillet, à cinq heures du matin, ce bâtiment, mouillé à l'entrée intérieure du détroit, se disposait à lever l'ancre, lorsqu'un canot, monté par huit hommes et deux officiers japonais, se présenta le long du bord et adressa plusieurs questions au pilote indigène qui se tenait sur la passerelle : « quel était le navire? d'où venait-il? » Les officiers japonais ne se faisant pas reconnaître, il leur fut intimé l'ordre de s'éloigner, et le canot repartit du côté de Simonoseki. Un quart d'heure après, le *Kienchan* appareilla et s'engagea dans le détroit, pavillon et flamme (1) déployés. A ce moment, deux coups de canon furent entendus à une très grande distance. Un petit fort construit sur la rive nord était à peine dépassé que les pièces qui l'armaient se mirent à tirer; les boulets ricochèrent assez loin derrière le navire, et le capitaine, ne pouvant soupçonner les moindres intentions hostiles, crut à un exercice de tir interrompu pour laisser passer le *Kienchan;* mais quelques minutes après un boulet rasait presque la mâture du *Kienchan*, et deux autres batteries, placées en avant de la première sur la côte, ouvraient à leur tour un feu très vif et bien dirigé. Stupéfait de cette agression et l'attribuant à quelque défense de franchir les passes, le capitaine, tout en faisant armer ses deux pièces, mit une baleinière à flot. Un officier et un interprète de la légation de France, qui se trouvaient à bord, étaient sur le point de s'y embarquer pour aller demander les motifs de ces actes étranges d'hostilité, quand un boulet vint fracasser l'embarcation. En même temps deux navires japonais, mouillés sur l'avant dans le détroit, joignaient leur feu à celui des autres batteries. Le bâtiment paraissait perdu. Revenir en arrière était impossible; cette opération, dans un chenal étroit et battu d'un rapide courant, eût exigé trop de temps. Le capitaine adopta immédiatement la seule chance de salut qui s'offrît à lui : il fit démaillonner la chaîne, et, laissant son ancre au fond, il reprit sa route à toute vitesse, sous le feu toujours nourri des batteries, qui faisait voler en éclats les parois du navire et coupait toutes les manœuvres. Il envoya seulement en passant quelques coups de canon aux deux navires qui se disposaient à appareiller, et ne tarda pas à atteindre la sortie extérieure du détroit. En ce point, deux passes se présentaient pour gagner le large : l'une, suivie par tous les navires d'un certain tonnage, longeait la ville de

(1) La flamme est, pour toutes les nations maritimes, le signe distinctif du bâtiment de guerre.

Simonoseki et la côte nord d'où partait le feu; l'autre, peu profonde, circulant au milieu des bas-fonds et fréquentée généralement par les jonques, contournait au sud la côte de Kiousiou : on y voyait bien des batteries, mais jusqu'alors elles étaient restées silencieuses. Le pilote japonais, effrayé par les projectiles, était incapable de rendre le moindre service; toutefois le capitaine n'hésita pas à s'aventurer, après des sondages faits avec soin, dans la dernière des deux passes. Les deux navires japonais avaient déployé leurs voiles et gagnaient le *Kienchan* de vitesse. Par bonheur, ils n'osèrent s'engager sur les bas-fonds. Vingt minutes après ce second appareillage, le *Kienchan*, poursuivi par les derniers boulets de Nagato, se trouvait hors d'atteinte. Sa coque, au-dessus de la flottaison, était criblée par les projectiles; mais personne à bord n'avait été atteint autrement que par de légers éclats de bois.

Le lendemain, le *Kienchan* rencontrait à l'entrée du port de Nagasaki la corvette la *Méduse*, qui se dirigeait vers le détroit de Simonoseki, et lui racontait l'agression brutale dont il avait failli être victime. Le commandant de la *Méduse*, M. de Casembroot, ne crut pas néanmoins devoir modifier sa route. Les Hollandais, ces vieux et paisibles alliés des Japonais, à qui ils avaient enseigné l'art moderne de la guerre, ne devaient-ils pas pouvoir passer impunément devant leurs canons? Toutefois, lorsque la *Méduse* se présenta, le 11 juillet au matin, à l'entrée extérieure du détroit, on n'avait négligé à bord aucun des préparatifs nécessaires pour le combat. La ville de Simonoseki s'étalait dans le fond du détroit, au pied des collines. Lorsque la *Méduse* n'en fut plus qu'à une faible distance, et que les couleurs hollandaises eurent été déployées, quelques coups de canon, probablement des signaux, partirent d'une batterie et d'un brick à l'ancre. Chacun se tenait à son poste, et le navire continua sa marche en avant. Deux bâtimens mouillés devant la ville de Simonoseki portaient au grand mât le pavillon bleu et blanc du prince de Nagato. La *Méduse* en était à trois encâblures (600 mètres) environ, quand ils firent, en même temps qu'une batterie de huit pièces, une décharge générale sur la corvette. Une pluie de fer, heureusement dirigée trop haut, passa par-dessus les bastingages. Les batteries de la côte de Kiousiou restant silencieuses, le commandant de la *Méduse* fit armer aussitôt ses huit pièces de bâbord et tirer sur l'ennemi; les projectiles portèrent dans la batterie japonaise et sur l'un des navires, où ils parurent faire de grands ravages. L'étroitesse de la passe obligeait la *Méduse* à poursuivre sa route; tout en filant à petite vitesse, elle soutint ce combat d'artillerie. Une nouvelle batterie sur la côte venait d'ouvrir son feu; les boulets du calibre de 24 et les obus pleuvaient sur la corvette; plusieurs de ces derniers éclatèrent à bord. Quelques hommes

tombèrent mortellement atteints; le feu prit un instant en deux endroits du navire. Le combat devenait de plus en plus inégal; la *Méduse* accéléra sa marche, tout en continuant un feu nourri de ses pièces de bâbord. A mesure qu'elle s'éloignait d'une batterie, de nouvelles décharges partaient d'autres ouvrages échelonnés le long de la côte. Enfin, une heure et demie après s'être engagée dans le détroit et sous le feu de deux navires et de sept batteries, la *Méduse* atteignit la Mer-Intérieure. Elle comptait quatre morts et cinq hommes grièvement blessés; trente et un projectiles avaient frappé la coque du bâtiment, dont la machine était cependant restée saine et sauve.

Tels sont les faits que nous recueillîmes à bord de la corvette hollandaise, et il résultait de ces rapports que le nombre des batteries de la côte nord, l'étroitesse de la passe et la rapidité des courans rendaient le détroit très périlleux à franchir devant Simonoseki; un seul boulet atteignant la machine ou le gouvernail aurait pu amener l'échouage sous le feu ennemi, et si le prince de Bouzen, sur la côte sud, celle de Kiousiou, n'était pas resté spectateur indifférent de la lutte, nul doute que le *Kienchan* et la *Méduse* n'eussent succombé.

Le jour suivant, la houle ayant augmenté et les grains ne permettant pas de voir la terre, notre navigation devint plus lente et plus difficile; il fallut s'éloigner de la côte. Le 18 au soir, nous reconnûmes enfin l'entrée du canal de Boungo; dans la journée, le *Tancrède* nous avait ralliés au large. Le 19, au jour, nous donnions dans le canal, précédés du *Tancrède*. Les grains continuaient et permettaient à peine d'apercevoir par instans les deux rives. La passe est large, mais semée d'écueils, et l'hydrographie en est encore incomplète. Après avoir rangé de près quelques dangereux récifs, nous entrâmes enfin vent arrière dans la Mer-Intérieure. Ici la passe s'élargit. Tandis que nous mettions le cap au nord-ouest, les terres disparaissaient presque entièrement à l'horizon; mais, au calme des eaux, malgré la continuation de la brise, nous devinions qu'une barrière arrêtait la houle derrière nous. Les jonques se montraient de tous les côtés de l'horizon en assez grand nombre. Le soir, après avoir doublé l'un des promontoires de Kiousiou, nous vînmes jeter l'ancre en avant de l'entrée du détroit de Simonoseki. Des terres élevées, courant au nord et à l'ouest, formaient comme un vaste entonnoir qui s'ouvrait vis-à-vis de notre mouillage. La journée avait été employée à faire les derniers apprêts pour les opérations du lendemain. L'amiral avait rédigé une proclamation qui annonçait aux habitans du pays les circonstances dans lesquelles il se présentait. Il ne venait pas avec l'intention de nuire aux populations paisibles, mais pour venger sur leur prince l'insulte que

ce dernier avait faite, quelques jours auparavant, au pavillon de son pays.

Le 20 au matin, par un très beau temps, on appareillait avant six heures. Le *Tancrède* nous suivait. L'amiral, sur les rapports du *Kienchan* et de la *Méduse*, avait renoncé à faire éclairer la route par le *Tancrède;* ce petit navire, faible de coque et ayant une machine très vulnérable, eût été trop exposé, si un feu inopiné l'avait surpris. A mesure que nous avancions vers le centre de l'entonnoir formé par les terres, les détails de la côte apparaissaient peu à peu. Le branle-bas est sonné enfin; chacun est à son poste, et le plus grand silence règne à bord. Un paysage splendide se déploie devant nous : sur les deux rives, des collines couvertes de bois, des ravins verdoyans descendent jusqu'à la mer. Quelques jonques à la voile s'engagent dans le détroit, et disparaissent successivement derrière la pointe de Kiousiou. C'est un peu plus loin, cachée par cette pointe, que se trouve, à 6 kilomètres environ, la ville de Simonoseki.

Deux coups de canon, tirés au nord dans les montagnes, et que nous avions faiblement entendus, venaient, suivant l'usage des défenseurs du détroit, de signaler notre approche. De ce côté, nous apercevons un château au milieu des bois; c'est la résidence de Chofoo, l'un des princes de la famille de Nagato; toutefois ce château, par sa position, ne commande pas l'approche du détroit, et l'amiral, le laissant à droite, donne l'ordre de s'engager lentement dans la passe, en rangeant d'aussi près que possible la côte opposée. Vers six heures et demie, une batterie se démasque tout à coup sur la rive nord; il est facile de compter cinq pièces, qui se présentent sous un angle de 45 degrés, à six ou sept encâblures de distance. A ce moment, la frégate, que la rapidité du courant nous empêche de maîtriser, s'échoue légèrement; elle ne reprend sa marche qu'au bout de vingt minutes, et nous mouillons un peu plus en avant.

La côte ennemie reste silencieuse, mais un grand mouvement s'opère dans la batterie japonaise. Une rizière s'étend à gauche et la sépare des collines plus éloignées; au pied de ces collines s'élèvent deux petits villages, et un peu plus haut un grand édifice construit sur terrasse en maçonnerie. Les pilotes du pays qui sont à bord nous le désignent comme une habitation seigneuriale; l'on aperçoit des soldats japonais qui courent entre l'un des villages et la batterie et garnissent en grand nombre les parapets. Des cavaliers partent au galop dans la direction de Simonoseki. De ce côté, une route qui mène à la ville suit les sinuosités de la côte; on croit y distinguer de nouveaux ouvrages; à une assez grande distance, près de la pointe de Kiousiou, qui nous cache les premières maisons de Simonoseki,

on remarque, à la lunette, une troupe d'hommes réparant une batterie; des officiers, reconnaissables à leurs brillantes armures, dirigent les travailleurs.

Aussitôt que l'on eut mouillé, les dispositions furent prises pour l'embossage; l'ennemi, qui eût pu gravement contrarier cette opération, ne changeait pas cependant le pointage de ses pièces, qui demeuraient silencieuses (1). A sept heures, la *Sémiramis* commence le feu, dirigé avec régularité et une grande justesse sur la batterie, dont les parapets volaient en poussière, sur le village où les soldats avaient été aperçus, et sur l'édifice à terrasse blanche. Les Japonais s'étaient réfugiés dans les bois. D'autres boulets, lancés sur la route de Simonoseki, où l'on remarquait du mouvement, produisirent un effet semblable. L'ennemi ne répondant pas, le tir ne fut continué que très lentement sur la batterie et les points environnans.

Vers neuf heures, la côte paraissant abandonnée, le *Tancrède*, qui prenait la batterie d'enfilade, reçut l'ordre de se porter en avant dans la passe, afin de reconnaître les ouvrages plus éloignés. Il appareilla et passa le long de notre bord. Un moment après, comme il se présentait dans la ligne de tir de la batterie, celle-ci se couronna tout à coup de servans et ouvrit sur l'aviso un feu à ricochet fort bien dirigé. Le *Tancrède* stoppa sa machine et riposta de ses quatre pièces, tandis que la frégate couvrait de projectiles les parapets de l'ennemi. Nos boulets à percussion éclataient sur les pièces et renversaient les servans. La batterie n'avait pas tiré une douzaine de coups qu'elle était évacuée par ses défenseurs. Le *Tancrède* en même temps opérait son évolution un peu plus loin. Il mouilla près de nous sans avoir été inquiété, et le lieutenant de vaisseau Julhiet, capitaine de cet aviso, vint à bord de la *Sémiramis*. Il avait, disait-il, reconnu sur l'avant, du côté de Simonoseki, d'autres ouvrages qui s'apprêtaient à faire feu à leur tour. Quant au *Tancrède*, trois boulets l'avaient sérieusement atteint, l'un traversant la coque à la flottaison, les deux autres coupant son mât d'artimon et son petit mât de flèche. L'expérience que l'on venait de faire prouvait clairement que notre tir, quelque bien dirigé qu'il fût, n'empêcherait pas les Japonais de reprendre leur feu tant qu'ils auraient encore une pièce en état de servir. L'amiral décida en conséquence que les troupes de débarquement iraient s'emparer de la batterie, la détruire, occuper le village et le château, faire en un mot dans ce rayon tout le mal possible à l'ennemi. Pendant que les hommes

(1) Il est difficile de s'expliquer le silence de l'ennemi, qui était à ses pièces. Il est probable que, ne pouvant tirer sur la frégate sans envoyer des boulets dans un des grands villages près desquels nous nous trouvions, il eut ordre de ne pas faire usage de ses pièces dans de telles conditions.

dînaient et se reposaient, un feu très lent était continué sur les alentours de l'ouvrage.

Un curieux incident se produisait alors sur la rive opposée. Nous étions embossés devant la petite ville de Tanaoura, appartenant, comme toute la côte sud du détroit, au prince de Bouzen. Dès le commencement de l'action, une foule considérable avait garni la grève, les nombreuses jonques mouillées en avant et les escaliers conduisant à des pagodes qui s'élevaient sur la montagne. Une heure après notre mouillage, M. l'abbé Girard, missionnaire très versé dans la langue japonaise, et l'interprète de la légation de France, accompagnés d'une escorte, étaient chargés d'aller trouver les autorités de la ville de Tanaoura et de leur remettre la proclamation de l'amiral. Ils débarquèrent au milieu d'une population dont l'attitude n'indiquait aucune malveillance; cette foule, sans manifester d'autre sentiment que celui de la curiosité, assistait au combat comme à un spectacle, discutant et jugeant la justesse de chaque coup. Nos deux envoyés, conduits aussitôt chez l'*obounio* ou maire de la ville, furent gracieusement accueillis par ce fonctionnaire : il les fit asseoir à la place d'honneur et écouta leurs explications; enfin, recevant de leurs mains la proclamation, il l'expédia, séance tenante, au prince de Bouzen par un messager extraordinaire.

A midi, les embarcations sont armées en guerre et reçoivent la compagnie de marins-fusiliers de la frégate (lieutenant de vaisseau Miet) et celle des chasseurs du bataillon d'Afrique (capitaine Côte), en tout deux cent cinquante hommes, placés sous le commandement du capitaine de vaisseau Le Couriault du Quilio. Le chef d'état-major Layrle accompagne la colonne. La petite flottille aborde au pied de mamelons qui s'étendent sur la droite et dominent la batterie en arrière. Les chaloupes lancent quelques obus pour éclairer le bois; les hommes sautent à terre et se rangent sur le rivage sans que l'ennemi accuse sa présence. La partie la plus délicate de l'opération est ainsi terminée sans encombre. Les chasseurs gravissent aussitôt le mamelon qu'ils doivent occuper, tandis que, longeant la mer, les fusiliers se portent en deux sections sur la gauche pour s'emparer de la batterie par la gorge. Quelques instans après, les trois petites colonnes disparaissent dans les bois en engageant la fusillade. C'est un moment critique, car nous ignorons où sont les forces de l'ennemi; mais bientôt un mouvement s'opère dans la batterie. Ce sont nos marins qui l'ont emportée et qui agitent leurs chapeaux en couronnant les parapets. Les chasseurs ont balayé les bois du mamelon en arrière et disparaissent sur le versant opposé, pendant que les marins enclouent les pièces et entassent sous les affûts des matières inflammables. Tandis que ce travail de destruction s'accomplit, quelques détachemens traversent la rizière à gauche

et se portent sur le village et l'édifice à terrasse; les Japonais s'enfuient devant l'élan de nos hommes et se réfugient sous les bois au fond du vallon, n'osant pas se montrer à découvert et continuant un léger feu de tirailleurs. Une épaisse fumée, signe précurseur de l'incendie, s'élève sur différens points du village.

Le *Tancrède*, qui vient de mouiller plus loin dans le détroit, nous avertit vers une heure que des colonnes de troupes arrivant de Simonoseki se portent rapidement, par la route latérale à la mer, sur le vallon où se passe l'action. Nous les apercevons bientôt : on voit briller leurs armes, lances ou fusils; on distingue des cavaliers. Le tout forme un long ruban qui serpente sur plusieurs kilomètres, caché à certains momens derrière la verdure, puis reparaissant un peu plus loin. La route, là où elle est bordée de maisons, forme une large chaussée à découvert le long de la mer. Le *Tancrède* et la *Sémiramis* la balaient aussitôt de leurs boulets. On voit les Japonais, rapidement désorganisés, se retirer en arrière ou se jeter de côté sous les bois. La tête de leur colonne est parvenue au mamelon qui se dresse en avant de la rizière où sont engagés nos hommes. A ce moment, arrêtés par le feu de nos vaisseaux, les Japonais cessent d'avancer, forment précipitamment une barricade en travers de la route, et, cachés derrière cet abri, envoient quelques décharges de mousqueterie aux chaloupes de débarquement. Celles-ci ripostent avec leurs obus et reviennent ensuite sous la batterie.

A deux heures de l'après-midi, on tirait encore quelques coups de fusil au fond du vallon. Tandis que nos hommes ralliaient la batterie, les affûts des pièces étaient en pleine combustion; les deux villages brûlaient au milieu d'une épaisse fumée. Une demi-heure plus tard, pendant que les troupes se rembarquaient dans les canots, le grand édifice à terrasse blanche faisait subitement explosion, lançant dans les airs une immense colonne de feu et de débris. A trois heures, les combattans rentraient à bord. Le commandant du Quilio fit son rapport, chaque officier racontait ses impressions et les incidens de l'affaire. Ces impressions, ces incidens pouvaient se résumer en quelques mots. Une fois débarquées, les trois colonnes avaient rencontré dans les bois de petits groupes de fantassins japonais qui fuyaient en déchargeant leurs armes; les balles et les baïonnettes en avaient atteint un certain nombre. Tandis que les chasseurs balayaient le mamelon et redescendaient le versant opposé, les marins arrivaient sur la batterie; celle-ci était déserte. Les cinq pièces qui l'armaient, toutes en bronze, du calibre de 24, étaient parfaitement installées sur affûts de côte avec plates-formes à pivot. L'une d'elles avait été précipitée de sa plate-forme par l'un

de nos projectiles. Nos boulets, traversant un parapet insuffisant, avaient labouré la batterie, où des débris humains et des vêtemens ensanglantés gisaient à terre. Aussitôt l'occupation faite, le commandant ordonna de détruire les affûts, d'enclouer les pièces et de jeter à la mer les munitions découvertes dans une poudrière. Un détachement, traversant la rizière, s'était porté sur le village et à la lisière des bois; les Japonais avaient fui partout sans résister, se bornant à riposter en tirailleurs, au fond du vallon, à l'abri des arbres. Le feu avait été mis successivement aux différens points du village qui servaient de logemens aux soldats japonais. Dans quelques-unes des cases étaient rangées des armures; dans une habitation d'officiers, l'on avait trouvé des ouvrages de tactique militaire, traduits des langues européennes en japonais; l'un de ces ouvrages, imprimé en caractères hollandais, était encore ouvert à la page où sans doute le lecteur l'avait quitté précipitamment : à cette page, on traitait *des navires attaqués par une batterie au moment où ils ont à lutter contre un courant violent*. Le détachement de marins, conduit par le chef d'état-major Layrle, s'était porté jusque sur le château à terrasse blanche; une partie de l'édifice était un logement de chefs, le reste un grand magasin de poudre et de projectiles; le feu avait été mis à l'un des angles, et bientôt après le tout avait disparu dans une immense explosion. A ce moment, le signal de retraite était donné, et nos hommes, après s'être repliés lentement sans être suivis de l'ennemi, se rembarquaient en bon ordre.

Ce brillant succès ne nous avait coûté que trois hommes légèrement atteints et un chasseur mortellement blessé. L'ennemi n'avait laissé qu'un petit nombre de morts sur le terrain; mais l'artillerie des navires, lançant ses feux avec la plus grande précision sur la batterie et ses colonnes, avait dû lui faire subir des pertes considérables (1). En récapitulant les incidens du combat, l'on est amené à conclure que les Japonais avaient été surpris par notre descente inopinée, car les détachemens affectés à la garde du terrain avaient lâché pied au premier feu. Quant aux milices de renfort accourues de Simonoseki, nos boulets les avaient refoulées sans peine dans les bois. Nos hommes rapportaient de curieux trophées : des sabres, des lances, des fusils, des mousquets à mèche d'ancienne date et d'origine hollandaise, des armures. Celles-ci principalement excitèrent notre intérêt; elles rappelaient d'une manière frappante celles de nos anciens chevaliers : casque, cuirasse, brassards, cuissards, tout s'y retrouvait. Ces armures étaient d'une composition assez

(1) A quelques jours de là, on apprenait à Nagasaki par un navire japonais qui arrivait de Simonoseki que Nagato avouait une perte de cent cinquante officiers et soldats.

dure, quelquefois doublée de métal, recouverte de laque, mais qui résisterait difficilement aux balles; les attaches étaient en soie. Quelques-unes de ces armures, sans doute celles des chefs, étaient tout étincelantes de lames d'or et ornées des plus vives couleurs. Cette tenue guerrière des Japonais était déjà il y a plusieurs siècles, au temps des siogouns (1) et de leurs luttes intestines, celle qu'ils avaient adoptée pour aller à l'ennemi. L'introduction toute récente de l'art de la guerre moderne leur en a démontré l'inefficacité; sans renoncer entièrement à ce brillant costume de combat, ils ont adopté, pour leurs troupes armées à l'européenne, une tenue plus légère et plus propre à l'exécution des manœuvres. Les soldats du prince de Nagato tombés sous nos coups étaient, à peu de chose près, vêtus comme les fantassins du taïkoun.

Cependant d'épaisses colonnes de fumée, continuant à sortir du vallon, avaient porté à Simonoseki la nouvelle de notre succès, et apprenaient au prince de Nagato que l'insulte faite à notre pavillon n'était pas restée impunie. L'opération accomplie permettait aux navires de s'avancer en vue de Simonoseki et de réduire cette ville en cendres sans avoir sérieusement à craindre le feu de batteries éloignées; il y avait encore derrière nous, à notre portée, le château de Chofoo, d'où était parti le signal des hostilités, et il suffisait de quelques boulets pour le détruire; mais à quoi bon, sans nécessité et contre les termes de la proclamation lancée le matin, dévaster la campagne et faire ainsi retomber sur de paisibles paysans la punition du crime de leur maître? Le retour fut donc décidé, et nous appareillâmes un peu avant la nuit pour aller mouiller en dehors des passes.

Nous revînmes à Yokohama par la Mer-Intérieure. Le 21, dans l'après-midi, après avoir traversé la partie occidentale de cette mer, nous nous engagions dans les détroits qui la font communiquer, entre Nipon, Sikok et les îles voisines, avec la mer d'Osaka. Rien ne saurait donner une idée du splendide tableau qui, jusqu'à la nuit, nous tint sur le pont, attentifs et charmés. Tantôt resserrée entre deux promontoires, tantôt s'élargissant en baies profondes, la passe que nous suivions, emportés par un courant rapide, présentait à chaque instant à nos yeux un spectacle nouveau et imprévu : des collines couvertes de verdure jusqu'au bord de la mer, de nombreux villages, des pagodes et des châteaux pittoresquement assis sur les hauteurs, des centaines de barques pêchant ou naviguant au milieu de ces eaux, à l'horizon de hautes montagnes aux sommets escarpés, tel est l'ensemble qui s'offrait à nous et que le soleil

(1) Lieutenans du mikado qui ont peu à peu usurpé le pouvoir exécutif au Japon sous le nom de taïkouns.

couchant colorait de reflets violacés. La nuit était venue que nos yeux cherchaient encore, à travers les ténèbres, à saisir les aspects de cette belle nature. Nous jetâmes l'ancre un peu au-delà d'une baie au fond de laquelle se dessinaient vaguement les murs et les hautes tours du château de Mihara. Le lendemain, nous entrions dans la mer d'Osaka par le détroit qui sépare l'île Nipon d'Awasisima, et deux jours après, le 24 au matin, nous étions mouillés à Yokohama, où le *Tancrède* nous rejoignit bientôt.

La France n'avait pas seule tiré vengeance des actes perfides d'hostilité dont le détroit de Simonoseki avait été le théâtre. La corvette américaine le *Wyoming*, partie également, on le sait, pour la Mer-Intérieure, avait, peu de jours avant notre arrivée sur les lieux, pris la plus audacieuse revanche de l'acte d'agression commis sur le *Pembroke*. Le *Wyoming*, bâtiment à marche rapide et calant peu d'eau, ne portait qu'un petit nombre de pièces et deux énormes canons de 110 livres. Arrivé en vue de l'entrée intérieure du détroit, il s'y engagea à toute vitesse, sans répondre au feu des deux ou trois batteries qui le saluèrent successivement. L'équipage était couché sur le pont; les boulets passèrent, faisant peu ou point de dégâts. Le navire, ainsi arrivé près des bâtimens de Nagato, mouillés devant Simonoseki, lâcha subitement sur cette flottille sa bordée de tribord. Un projectile de la pièce de 110, lancé presque à bout portant sur le vapeur le *Lancefield*, en ce moment chargé de monde et se disposant à l'attaque, traversa sa coque et sans nul doute la chaudière, car on vit les Japonais se précipiter à la mer devant des flots de vapeur. Une minute après, comme les autres batteries se démasquaient dans la seconde partie du détroit, le commandant du *Wyoming* fit évoluer le bâtiment pour revenir sur ses pas. Malheureusement la corvette s'échoua dans cette opération, rendue difficile par l'étroitesse de la passe, et devint un but immobile au feu croisé de plusieurs batteries; en quelques minutes, le côté faisant face à l'ennemi fut criblé de projectiles; douze hommes, dont six mortellement frappés, venaient de tomber sur le pont du navire. Ayant enfin réussi à se dégager, le *Wyoming* reprit sa marche en sens contraire, envoya en passant une seconde bordée aux navires, dont l'un coulait bas, et, défilant une seconde fois sans répondre devant les batteries de l'entrée du détroit, se retrouva bientôt dans la Mer-Intérieure. Quelques jours après, la corvette rentrait à Yokohama pour réparer ses avaries.

Du 8 au 20 juillet, quatre engagemens s'étaient donc succédé dans ces parages. Le détroit restait fermé, car le prince de Nagato, malgré la destruction d'une partie de ses navires et de ses batteries, pouvait, en peu de temps, créer de nouveaux obstacles; mais la France et l'Amérique avaient maintenu sauf l'honneur de leur

pavillon, et si la question n'était pas encore résolue, du moins cet acte de vigueur était propre à faire réfléchir les daïmios les plus orgueilleux et les plus puissans. Ce qu'il y avait de particulièrement curieux, c'était l'attitude des Japonais et la façon dont ils appréciaient ces divers événemens. Pour les gens du peuple, tout cela n'était qu'une sorte de spectacle auquel ils assistaient en curieux et sans s'y mêler; la crainte des *yacounines* eût suffi d'ailleurs pour leur imposer la discrétion la plus absolue. Quant aux gouverneurs de Yokohama, ils vinrent à bord de la *Sémiramis* demander des détails sur l'engagement, et félicitèrent l'amiral d'un succès qui, disaient-ils, était favorable au taïkoun. Les autorités de Nagasaki tinrent le même langage à notre consul; mais, malgré l'issue des combats de Simonoseki, le *gorodjo* ne paraissait pas vouloir s'arrêter dans son essai de mise à néant des traités conclus. Le 24 juillet, répondant aux plaintes adressées par M. de Bellecourt à Yédo à la suite de l'agression du *Kienchan*, il exprimait son étonnement qu'un des princes eût osé attaquer un navire français, et il s'engageait à examiner sérieusement l'affaire. Il ajoutait cependant : « Nos envoyés, dites-vous dans votre lettre, vous ont déclaré que notre gouvernement n'est pas en mesure de forcer quelques-uns des princes à l'obéissance. Un tel état de choses n'existe pas en réalité, et cette assertion ne peut avoir d'autre base qu'un malentendu survenu dans les conférences. »

Devant ces réponses évasives et dilatoires à de justes récriminations, les représentans des puissances durent se concerter immédiatement pour l'adoption d'une ligne de conduite commune. Le 25 juillet, les ministres et chargés d'affaires de France, d'Angleterre, des États-Unis et des Pays-Bas, réunis en conférence, déclarèrent qu'il était indispensable, sous peine de voir les Japonais méconnaître peu à peu les clauses encore observées des traités, de procéder, avec le concours des forces navales actuellement au Japon, à la réouverture de la Mer-Intérieure, passe nécessaire à la navigation commerciale; le gouvernement de Yédo serait informé de cette décision et verrait dans un délai déterminé à satisfaire les puissances avant que celles-ci engageassent les opérations militaires. Appelés à donner leur avis, les commandans en chef opinèrent pour qu'on se pressât moins d'agir. La liberté de la Mer-Intérieure ne ressortant pas catégoriquement des termes des traités, il était selon eux plus naturel d'exiger tout d'abord l'exécution des clauses dûment stipulées. Seulement, comme la Grande-Bretagne en particulier avait des réparations formelles à exiger du prince de Satzouma, l'amiral Kuper résolut de se porter chez ce prince avec une partie de sa division navale, tandis que l'amiral Jaurès resterait à Yokohama pour veiller à la sûreté de la ville. Le gouverne-

ment de Yédo reçut aussitôt avis du résultat de ces conférences des ministres; on verra le compte qu'il en tint.

III.

Le 6 août 1863, le vice-amiral Kuper appareilla de la baie de Yokohama avec la frégate à hélice l'*Euryalus*, les corvettes le *Perseus*, la *Pearl* et l'*Argus*, les canonnières *Coquette*, *Race-Horse* et *Havoc*, en tout sept bâtimens portant quatre-vingt-neuf canons. A bord de l'*Euryalus* se trouvait le chargé d'affaires britannique, le colonel Neal, avec sa suite. La division se dirigea à la voile, à sa sortie du golfe de Yédo, sur le détroit de Van-Diémen, au nord duquel s'élève Kagosima (1), cité populeuse et manufacturière, qui appartient au prince de Satzouma. Chacun pensait à bord de l'escadre que l'expédition se bornerait à une simple promenade, et que l'aspect seul des canons anglais aurait raison de l'arrogant daïmio. L'amiral arriva le 11 août dans l'après-midi à l'entrée de la baie de Kagosima, et mouilla le soir près des rochers des *Sept-Iles*. Le 12, à sept heures du matin, il s'engageait plus avant, précédé de petits bâtimens sondeurs.

Kagosima est située au fond d'une baie, sur la rive occidentale, en face de la grande île montagneuse de Sakoura-sima, qui laisse entre elle et la terre ferme un canal long de 5 à 6 kilomètres et de largeur variable; des îlots et des récifs surgissent de la mer à l'entrée du canal, et deux passes s'ouvrent aux navires qui viennent du large. Les Anglais prirent celle qui longeait la ville. Les deux rives et les îlots leur apparurent armés de batteries. Le plus grand nombre défendait la ville même, devant le front de laquelle on les avait disposées presque sans intervalle; les palissades d'un camp étaient dressées sur les hauteurs. Autour des pièces, des soldats se tenaient en grand nombre, agitant leurs éventails et suivant de l'œil les navires; à leur nombre, à leurs mouvemens, ils semblaient prêts à ouvrir le feu de toutes parts au premier signal. A sept ou huit milles au fond du golfe, près d'un point du rivage dépourvu de toutes défenses, se tenaient trois vapeurs du prince de Satzouma. Malgré cette attitude menaçante, l'amiral Kuper vint mouiller devant la ville avec sa division, à environ cinq encâblures (1,000 mètres) des batteries les plus proches. L'énorme profondeur de l'eau dans toute la baie rendait fort difficile le choix d'un bon mouillage; peut-être aussi les Anglais voulaient-ils, par cette preuve de confiance, témoigner de leur désir d'arriver à une solution pacifique.

(1) C'est à Kagosima que se fabriquent les porcelaines les plus estimées du Japon. On évalue la population de cette ville à cent quatre-vingt mille âmes.

Pendant que les officiers *masters* des bâtimens étaient envoyés de tous côtés dans la baie pour faire des sondages, plusieurs chefs japonais arrivèrent à bord de l'*Euryalus* et s'enquirent du but de l'expédition. Leur extérieur était empreint d'une certaine dignité dédaigneuse, bien différente de la courtoisie qui distingue généralement les fonctionnaires du taïkoun. Informés sommairement de la mission que venait remplir le représentant de l'Angleterre, ces officiers déclarèrent que le daïmio habitait son château de Kirisimi, à vingt ris (18 kilomètres) de Kagosima, et reçurent la sommation du colonel Neal en promettant une réponse dans les vingt-quatre heures. La lettre du ministre anglais rappelait au prince de Satzouma les circonstances de l'attentat commis par les gens de la suite de Shimadzo-Sabouro sur le Tokaïdo et la mansuétude dont avaient fait preuve les autorités anglaises en cette occasion. C'était sur l'ordre précis du gouvernement de la Grande-Bretagne que la présente demande de réparations était adressée au daïmio. La lettre ajoutait que le gouvernement du taïkoun avait accordé les satisfactions exigées; mais comme il s'était déclaré impuissant à se faire obéir par le seigneur de Satzouma, le ministre de l'Angleterre avait pris le parti de réclamer directement de ce prince le jugement des meurtriers de M. Richardson et l'indemnité de 25,000 livres pour la famille de la victime. Le colonel Neal déclarait en terminant que le commandant des forces militaires avait ordre, en cas de refus, d'employer les dernières mesures de rigueur.

Le 13 au matin, l'on put remarquer dans la ville une recrudescence de préparatifs belliqueux : de nombreux corps de troupes se massaient dans les batteries; les canons, formant un total de soixante à quatre-vingts bouches à feu, étaient pointés sur la division; cinq grandes jonques des îles Loutcheou (1), qui se trouvaient dans la ligne de tir, étaient remorquées jusqu'au-delà des forts. Des officiers japonais abordèrent à plusieurs reprises le bâtiment amiral, annonçant le prochain envoi d'une réponse de leur maître et insistant pour que les autorités anglaises voulussent bien se rendre à terre, où un local serait disposé pour les conférences. Cette offre fut formellement déclinée; de plus, en présence des dispositions prises par les Japonais, l'amiral Kuper, considérant qu'il lui serait presque impossible, en cas d'attaque, de s'embosser au mouillage qu'il occupait et de répondre efficacement au feu des batteries, donna l'ordre à ses bâtimens de se mettre sous vapeur et de se préparer à l'appareillage. Le terme assigné pour la réponse était expiré depuis plusieurs heures quand un officier de

(1) Les îles Loutcheou, situées entre le Japon et l'île Formose, appartiennent au prince de Satzouma; par leurs richesses, elles forment une des principales sources des revenus de ce prince.

haut rang, porteur de la lettre du prince, se présenta devant l'*Euryalus;* il demanda que sa suite, d'environ quarante hommes armés, fût admise avec lui sur le pont du navire; on accueillit cette demande après qu'un corps de marins anglais eut été rangé sur les gaillards. L'officier venait d'être introduit auprès du colonel Neal, quand on vit une seconde embarcation faire du rivage force signaux à la première. Les envoyés japonais expliquèrent alors qu'il y avait une erreur dans les termes de la réponse, et qu'une rectification était nécessaire; puis le chef reprit la lettre et s'en retourna sans autres commentaires.

Cette démarche assez étrange pouvait être une ruse destinée à retenir les navires anglais dans la position désavantageuse qu'ils occupaient; par prudence, le vice-amiral Kuper ordonna sur-le-champ l'appareillage. La division se porta vers le fond de la baie, mais sans pouvoir trouver, en raison de la profondeur extrême de l'eau, un mouillage convenable. L'*Euryalus* et le *Perseus* durent revenir jeter l'ancre devant la ville, à une distance double toutefois de la première, tandis que les autres navires s'arrêtaient dans la baie de Sakoura-sima, hors de la portée des batteries.

A neuf heures du soir, l'envoyé du prince de Satzouma se présenta de nouveau avec sa réponse définitive. Il la remit au colonel Neal en cherchant à rejeter l'incident de la matinée sur le compte d'un malentendu. La lettre, signée du premier ministre du daïmio, commençait ainsi : « Celui qui a tué doit être tué; telle est la justice, car il n'y a rien de plus sacré que la vie humaine;... » puis elle affirmait qu'en vertu de cette loi, observée au Japon comme ailleurs, le prince avait toujours eu l'intention de juger et de punir les assassins; seulement il avait été impossible jusqu'alors de s'emparer d'eux; les recherches demandaient du temps, et dès qu'elles seraient finies, on aurait soin d'aviser le ministre anglais de l'heure et du lieu de l'exécution. D'autres paragraphes, rédigés en termes passablement sarcastiques, justifiaient, en quelque sorte, la conduite des assassins du Tokaïdo :

« Les gouvernemens provinciaux du Japon sont subordonnés à celui de Yédo, dont vous n'ignorez pas qu'ils reçoivent les ordres; nous savons qu'on a négocié un traité qui fixe les limites où les étrangers peuvent circuler, mais nous ne savons pas qu'il y ait une stipulation par laquelle ces mêmes étrangers puissent empêcher la circulation. Supposez qu'un pareil fait se produise dans votre pays, qu'il y soit dans vos habitudes comme dans les nôtres de ne voyager qu'accompagné d'un grand nombre de partisans, ne seriez-vous pas les premiers à châtier (c'est-à-dire à rejeter hors de votre chemin et à frapper) celui qui violerait les lois du pays? Si l'on passait sur de pareils faits, bientôt les princes ne pourraient plus voyager.

« Nous convenons avec vous que la mort d'un homme est chose grave;

mais la négligence du gouvernement de Yédo, qui n'a inséré dans le traité aucune clause relative à des lois si anciennes en notre pays, ne montre-t-elle pas son incapacité?

« Jugez vous-même qui mérite le blâme! Est-ce celui qui néglige les lois ou celui qui cherche à les maintenir? Décidez cette question importante; qu'un grand officier du gouvernement de Yédo vienne la discuter avec un de nos grands officiers devant vous; vous nous direz qui a raison, après quoi la question de l'indemnité sera réglée..... Notre gouvernement, en toutes choses, agit d'après les ordres de celui de Yédo. Telle est la réponse franche et cordiale que nous faisons à la dépêche que vous nous avez adressée. »

La teneur de cette lettre enlevait les dernières espérances d'une solution prompte et pacifique. Toutefois le colonel Neal, dont la patience avait été mise à l'épreuve bien des fois depuis la veille, attendit encore. Le lendemain matin, vers neuf heures, deux officiers japonais parurent, demandant un accusé de réception de la lettre de leur prince. Ils insistèrent verbalement en faveur de la solution qu'il recommandait aux Anglais. Le taïkoun, disaient-ils, a signifié à Shimadzo-Sabouro que le daïmio de Satzouma ne devait avoir aucun pourparler direct avec les étrangers. Le prince n'avait donc le droit, en réalité, ni d'agréer, ni de repousser les exigences des Anglais.

La diplomatie, ne pouvant plus désormais se faire d'illusion, laissa aussitôt et officiellement le champ libre à l'action militaire. Bien que le temps fût devenu très mauvais, l'amiral fit faire les préparatifs, et les cinq bâtimens anglais mouillés contre Sakoura-sima se portèrent sur les trois vapeurs de Satzouma. Ces navires (1), gardés par un petit nombre d'hommes, furent occupés sans résistance et leurs équipages déposés sur l'île; puis on les remorqua jusqu'au mouillage que la division vint reprendre dans la baie. Des grains violens se succédaient, et le vent soufflait avec une force croissante. Les navires durent conserver les feux au fond des fourneaux. Au moment même où la tempête redoublait de fureur, un coup de canon retentit à terre, suivi bientôt de plusieurs décharges. C'étaient les batteries les plus voisines qui ouvraient le feu sur la frégate l'*Euryalus* et la corvette le *Perseus*, seules en ce moment à leur portée. Cette fois le prince de Satzouma relevait décidément le gant, et c'était lui qui donnait le signal de la lutte.

L'embossage étant impossible, l'amiral Kuper résolut d'engager sous vapeur l'action contre les batteries. Le *Perseus* reçut l'ordre d'appareiller et de réduire au silence une des batteries de Sakoura-

(1) Ces vapeurs, achetés au commerce étranger par le prince de Satzouma, étaient connus précédemment dans les mers de Chine sous les noms de *Contest, England* et *Sir George Grey*; ils lui avaient coûté 305,000 piastres (environ 1,830,000 francs).

sima qui le canonnait vigoureusement. Pendant que le navire anglais, faisant démaillonner la chaîne et laissant son ancre au fond, commençait le feu à son tour, le reste de la division se rangeait en ligne pour arriver de son mouillage sur la ville; puis, comme le petit nombre des bâtimens dont elle se composait ne permettait pas de garder les prises amarinées le matin, la canonnière le *Havoc* fut chargée d'y mettre le feu. Bientôt après les trois vapeurs de Satzouma étaient en flammes, et les navires de l'escadre, s'avançant en file vers les batteries japonaises, engagèrent, au milieu des sifflemens de la tempête, une canonnade d'autant plus dangereuse pour les bâtimens anglais qu'ils attaquaient de front les ouvrages de la côte. Le feu, quoique contrarié par une pluie incessante, était néanmoins très vif, et à cette courte distance bien dirigé des deux parts. Au plus fort de l'action, l'*Euryalus*, séparé des autres bâtimens que la violence du vent avait sans doute balayés, se trouva seul en butte aux coups simultanés de plusieurs batteries qui, voyant filer lentement la frégate à 5 ou 600 mètres, firent pleuvoir sur elle une grêle de projectiles. Un obus qui éclata dans la batterie de la frégate tua ou blessa une vingtaine de servans. Quelques momens après, un boulet, passant près de l'amiral Kuper, qui dirigeait l'action du haut de la passerelle, renversait morts à côté de lui le capitaine et le second, deux des plus brillans officiers de la flotte. Les canons anglais dirigés contre les réserves massées dans les batteries et sur la ville, qui s'étendait en arrière, devaient causer bien plus de mal encore à l'ennemi. Le mauvais temps empêchait de bien apprécier la justesse et l'effet du tir. Cependant, lorsque l'*Euryalus* arriva vis-à-vis d'une huitième batterie placée sur une pointe de terre, et qui terminait au sud les défenses de la ville, on aperçut des flammes sur plusieurs points de Kagosima. Les obus, passant par-dessus les batteries, y avaient allumé des incendies dont le vent favorisait la violence. Comme la tempête continuait à sévir avec une grande intensité, ce qui mit un instant le *Perseus* en danger, et que l'escadre avait fait d'ailleurs une prompte et vigoureuse réponse à l'attaque des batteries ennemies, la division regagna son ancien mouillage de Sakoura-sima, non sans avoir d'abord incendié les grandes jonques de Loutcheou et de grands édifices qui couronnèrent bientôt de flammes une partie de la ville : c'étaient l'arsenal militaire du prince de Satzouma, d'immenses magasins et une fonderie de canons. Soixante-trois hommes à bord de l'escadre avaient été mis hors de combat. Sur ce chiffre, la frégate amirale, qui avait le plus souffert, figurait pour la moitié environ.

L'intention de l'amiral Kuper était tout d'abord de ne pas quitter son mouillage; mais, bien qu'au premier coup d'œil les alentours

de la baie parussent désarmés et déserts, des mouvemens nombreux avaient lieu en réalité sur les hauteurs de l'île. Derrière les buissons et les arbres qui entourent ses pentes d'un épais tapis de verdure, les Japonais travaillaient à des ouvrages en terre et semblaient disposer plusieurs batteries dont le feu eût plongé impunément sur la petite flotte. Ces préparatifs et l'intensité toujours croissante de la tempête décidèrent les Anglais à se rapprocher de l'entrée de la baie. Pour sortir du canal renfermé entre Sakoura-sima et la ville, il fallait passer à portée des batteries de l'un ou de l'autre bord. L'amiral prit le parti de longer les premières, qui s'étaient tues la veille, et les bâtimens défilèrent devant ces nouveaux ouvrages en leur envoyant successivement leurs bordées. L'ennemi répondit assez faiblement, et sans faire de mal aux navires. Le soir, la division était mouillée à l'extrémité méridionale de l'île, en dehors des défenses, et quelques jours après, le combustible venant à manquer, le besoin des renforts et ravitaillemens devenant de plus en plus sensible, l'amiral évacua la baie et rallia la rade de Yokohama.

IV.

Dans les premiers jours du mois d'août, au moment où la flotte anglaise se disposait à appareiller pour Kagosima, on avait vu de nombreux bâtimens à vapeur passer au large de la baie de Yokohama et se diriger vers Yédo. C'était le taïkoun qui revenait de Kioto et rentrait dans sa capitale. Que s'était-il passé dans l'entrevue du souverain spirituel du Japon et de l'empereur séculier? Le premier avait-il compris les dangers de la politique agressive où les daïmios s'engageaient en son nom? Si quelque résolution avait été prise dans cet auguste conseil, le secret en était gardé avec le soin le plus ombrageux. Quelques bruits circulaient seulement sur une assemblée tenue à Yédo après le retour du taïkoun, et où les daïmios se seraient entendus au sujet des récentes mesures de l'autorité suprême du Japon. Dans ce conseil, le prince Owari, le chef d'une des trois familles Gosanké (1), avait, disait-on, proclamé l'appel aux armes, et engagé les hauts feudataires à cesser l'existence oisive qu'ils menaient depuis de longues années, pour se préparer à la guerre, acheter des armes, équiper des soldats et se tenir prêts, *dans cinq ans*, à engager la lutte. Quelques jours après, les deux circulaires suivantes avaient été remises aux gouverneurs et chefs

(1) Les Gosanké sont les princes du sang, fils et descendans du siogoun Hiéas, qui a posé au commencement du XVIIe siècle les bases du pouvoir des taïkouns. C'est aux trois familles Gosanké (Kousiou, Mito et Owari) qu'appartient exclusivement l'honneur de donner au Japon ses souverains temporels, élus par les deux conseils de l'empire et confirmés par le mikado.

de la police pour être portées à la connaissance des habitans de l'empire :

« A tous les habitans de Yédo et de chaque partie du Japon, à ceux qui connaissent l'exercice du fusil et le maniement de la lance et de l'épée, aux *lonines* et aux habitans des montagnes :

« S'il y a parmi vous des gens capables de se servir de toute espèce d'armes, faites-vous connaître aux gouverneurs de la police, et ils vous engageront aux conditions suivantes :

Pour les hommes de choix..........	400 itzibous (1) et 200 sacs de riz par an ;
Pour les hommes de second ordre...	200 itzibous et 100 sacs de riz par an ;
Pour tous les autres................	120 itzibous et 70 sacs de riz par an.

« A tous ceux qui sont versés dans l'art de faire des armes, fusils et canons, sabres, lances et tous engins employés dans la guerre :

« Si vous voulez venir à nous, vous serez engagés à des conditions très avantageuses. »

A en juger par ces documens, le caractère des décisions arrêtées à Kioto n'était rien moins que pacifique, et le premier coup de canon tiré par le prince de Nagato à l'époque même où se terminaient ces conseils ne justifiait que trop cette conjecture. L'un des daïmios les plus puissans du Japon n'avait pas craint de devancer à lui seul le terme fixé pour l'appel aux armes, et d'interdire d'une façon brutale l'approche de ses côtes à nos vaisseaux. Les rumeurs publiques ajoutaient, il est vrai, d'autres détails. Le prince de Nagato, en faisant feu de ses batteries de Simonoseki, n'avait pas eu simplement pour but la fermeture des détroits de la Mer-Intérieure. Tout en se mettant ainsi à la tête du parti réactionnaire, il accusait ouvertement le taïkoun de trahison ou d'impuissance à exécuter les ordres du mikado; par ses discours, en un mot, comme par ses actes, il cherchait à faire proclamer la déchéance du second chef de l'empire, pour prendre lui-même l'épée de généralissime et restaurer l'immense pouvoir de ses ancêtres. Ceux-ci avaient autrefois possédé une grande partie du Japon; mais, à la suite de guerres malheureuses contre les taïkouns et leurs alliés, ils avaient perdu successivement presque tout leur territoire, réduit par l'usurpateur Hiéas aux deux provinces de Nagato et de Soowoo, d'un revenu annuel d'environ 7 millions de francs, et qui sont restées depuis deux cents ans le seul apanage de la famille. L'antagonisme que révèlent les griefs séculaires du prince de Nagato, comme de tant d'autres daïmios puissans, contre le taïkoun, éclaire toute l'histoire des ré-

(1) Monnaie d'argent allié à du cuivre, qui est d'un emploi fréquent au Japon. L'itzibou représente en valeur intrinsèque le tiers à très peu près du dollar mexicain.

cens traités et des événemens qui les ont suivis. Le gouvernement de Yédo, en ouvrant inopinément lè pays aux nations étrangères, avait violé un article fondamental des lois de l'empire; il l'avait fait sans l'assentiment des grands feudataires, et l'on comprend que ceux-ci, dont l'intérêt est très opposé à celui du taïkoun, cherchent sans cesse, par dépit, par conviction, aussi peut-être par point d'honneur, à réduire ou à rompre des traités qui n'ont pas eu leur sanction.

Une nouvelle venue de l'intérieur dans le courant d'octobre 1863 ne tarda pas à confirmer ce qu'on savait déjà des ambitieux projets du prince de Nagato. Un corps assez nombreux d'officiers de ce daïmio avait, disait-on, attaqué près d'Osaka le palais où se trouvait le mikado dans l'intention de s'emparer de sa personne. Après un sanglant combat avec les gardes de l'empereur, les assaillans avaient été définitivement repoussés. Il est inutile de dire qu'interrogés par les ministres étrangers sur la réalité de ces bruits, les gouverneurs de Yokohama les déclarèrent controuvés; d'après eux, une simple attaque tentée près de Kioto contre un bureau de collecteur d'impôts par une bande de *lonines* avait donné lieu à cette fable. Un peu plus tard toutefois, les membres du *gorodjo* avouèrent aux mêmes ministres la réalité des faits qu'ils avaient eu tout d'abord l'intention de dissimuler (1).

Tous ces incidens révélaient clairement la prédominance dans les conseils de l'empire japonais du parti hostile aux étrangers. Le gouvernement du taïkoun, complice ou non, cédait devant cette

(1) Le prince de Nagato avait résolu de s'emparer de la personne du mikado, espérant ensuite, en le gardant auprès de lui sous prétexte de dangers courus par ce souverain, se faire conférer le titre qu'il ambitionnait. Il avait écrit au mikado une lettre où, lui parlant des périls qui menaçaient l'empire et de la nécessité d'appeler à son secours l'intervention divine, il le conjurait d'aller, au temple d'Hatchiman-sama, prier les mânes de ses ancêtres. Aucun empereur n'avait, disait-il, manqué d'accomplir ce devoir au moins une fois pendant son règne. Le mikado, cédant à cette prière, avait quitté son palais de Kioto pour se rendre au temple d'Hatchiman, distant de la ville de quelques jours. C'est alors que le prince de Nagato avait tenté son coup de main, qui fut déjoué par la résistance de la garde du mikado. A la suite de cette agression, le daïmio fut, paraît-il, mis hors la loi, ainsi que sa famille et ses serviteurs. Les officiers du taïkoun se portèrent sur le palais que ce prince possédait à Yédo. Ses serviteurs furent massacrés, l'habitation fut détruite, le terrain bouleversé, et les débris en furent transportés au loin pour qu'il n'en restât aucune trace. On doit rappeler à ce propos l'obligation imposée à tout daïmio d'avoir dans la capitale du taïkoun un palais où sa femme et ses enfans demeurent constamment comme otages, où lui-même est forcé de venir résider à des époques périodiques pour renouveler son serment de fidélité. Cette obligation s'est maintenue jusqu'à nos jours. Cependant en 1862 le bruit se répandit (sans avoir été confirmé depuis lors) qu'à la faveur des troubles du pays et de l'ébranlement du pouvoir du taïkoun, un certain nombre de princes venaient de s'y soustraire. On avait remarqué de longs convois, ceux des familles de daïmios, qui abandonnaient les palais de Yédo pour se retirer dans les provinces.

prépondérance sans pouvoir toutefois secouer les embarras de sa situation, car l'on disait que la guerre civile avait éclaté sur divers points, et que des rebelles étaient en armes dans la province de Mito. Une batterie située sur l'île d'Awasi avait même tiré, ajoutait-on, sur un vapeur portant le pavillon du taïkoun. A Yokohama cependant, les justes craintes suscitées en septembre 1862 par le tragique événement du Tokaïdo s'étaient peu à peu calmées à la suite des vigoureuses opérations que les marines occidentales avaient su accomplir en moins d'un an. Dès l'automne de 1863, on voyait chaque jour, à l'heure où cessent les affaires, un flot de promeneurs se répandre comme auparavant dans la délicieuse campagne qui entoure Yokohama d'un berceau de verdure. On rencontrait bien parfois, au détour d'un vallon, quelque *samouraï* (noble japonais) à physionomie peu rassurante et armé de ses deux sabres; mais en dehors de la route du Tokaïdo, le grand chemin du Japon, la police du taïkoun ne s'étendait-elle pas comme un réseau sur le pays voisin de cette route, interdisant l'approche de la ville à ceux qui n'y étaient pas appelés pour leur service? On voyait les gardes et soldats de police, dont l'uniforme était bien connu, occuper de nombreux postes d'observation sur les collines, au bord des routes, à la tête des ponts, tout autour de la ville.

Le 14 octobre 1863, vers quatre heures du soir, le bruit se répandit tout à coup dans Yokohama que le cadavre d'un Européen venait d'être aperçu couché en travers d'un chemin dans la campagne. Le lieu avoisinait des pagodes situées à 2 kilomètres environ de la ville. Des résidens, des officiers, auxquels s'adjoignirent des gardes japonais, s'y portèrent en toute hâte, et trouvèrent à l'endroit indiqué le cadavre mutilé et encore presque chaud d'un officier de notre bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Malgré de terribles coups de sabre, dont l'un avait presque entièrement divisé le crâne, l'on reconnaissait le sous-lieutenant Camus, sorti une heure auparavant, à cheval, pour faire sa promenade accoutumée. M. Camus s'était mis en route ce jour-là sans le *revolver* de poche qu'il portait ordinairement. Il est probable toutefois que le malheureux officier avait été surpris par l'attaque imprévue d'assassins plus ou moins nombreux et que son arme n'eût pu le défendre. Les blessures dont son corps était couvert provenaient de ces terribles sabres que les Japonais manient si bien. Sa main droite, abattue d'un seul coup, fut retrouvée quelques pas plus loin, tenant encore des fragmens de rênes. Le cheval, légèrement blessé et couvert de sang, errait à l'aventure à quelque distance. La nature du pays, boisé et entrecoupé de haies vives, avait permis aux assassins de se dérober rapidement. Personne ne paraissait avoir été témoin de l'événement; mais une seule pensée surgissait dans tous les esprits : le crime

avait été commis sans provocation; la politique ou le fanatisme japonais avait fait cette fois encore une nouvelle victime.

Le lendemain soir, le corps du malheureux officier était conduit à sa dernière demeure, accompagné de détachemens de soldats de toutes nations, des résidens, des légations, de tous les officiers des forces de terre et de mer réunies à Yokohama. Ce nombreux et imposant cortége défila lentement dans les rues de la ville, et, pénétrant dans le cimetière européen, put saluer en passant les tombes qui rappelaient d'autres massacres non moins odieux, celles des deux officiers russes assassinés en 1859, des deux capitaines hollandais mis en pièces dans les rues mêmes de Yokohama en 1860, celle de M. Richardson, tombé treize mois auparavant, jour pour jour, plus loin celles des deux militaires morts bravement à leur poste, en juin 1862, lors de la seconde attaque de la légation anglaise. Ils reposaient désormais côte à côte, sous les grands arbres de la colline d'Omoura, à l'exception d'un seul, M. Heusken, le jeune interprète frappé à Yédo en 1861. Celui-là avait été enseveli dans la capitale, au milieu des jardins de la légation américaine. Désormais il n'était pas une des nations admises chez le peuple japonais qui n'eût à revendiquer une victime du sauvage orgueil de ses daïmios!

Dès la veille, les autorités françaises avaient mis le gouvernement japonais en demeure de rechercher et de livrer les coupables. Cette fois le meurtre n'avait pas été commis au grand jour, ainsi que celui de l'année précédente; les circonstances et les causes de l'attentat étaient entourées du plus profond mystère. S'agissait-il d'une vengeance personnelle? D'après les allures ordinaires et les derniers incidens de la vie de M. Camus, cette supposition était inadmissible. Était-ce un nouveau défi de quelqu'un de ces fiers daïmios qui prêchaient la croisade contre les étrangers, ou bien le gouvernement de Yédo lui-même, n'ayant pas réussi par ses manœuvres astucieuses à provoquer l'évacuation de Yokohama, avait-il voulu appuyer d'un exemple tragique ses obscures menaces? Le lendemain de l'assassinat de M. Camus, les autorités locales vinrent elles-mêmes remettre au ministre de France les premiers rapports de leurs agens de police. Ces documens nous apprenaient qu'un ou deux paysans avaient assisté de loin à la scène du meurtre; trois *samouraï* armés de sabres avaient frappé l'officier; on les avait vus s'éloigner ensuite rapidement du côté du Tokaïdo. Rien de plus précis ne put être obtenu par la suite; de volumineux dossiers, signés d'une armée d'espions, avaient permis de suivre la trace de ces trois hommes jusqu'à une assez grande distance de la ville, puis les indications avaient manqué subitement. Le voisinage du Tokaïdo avait pu favoriser la retraite et assurer l'impunité des assassins dans le cas où ils auraient appartenu à quelque grand personnage sta-

tionné à peu de distance; mais d'un autre côté la police du taïkoun, active et nombreuse, qui a ses ramifications en tous lieux, jusqu'au sein des familles, ne laisse rien échapper de ce qu'elle veut sérieusement connaître. En présence d'une telle mauvaise volonté, les commandans en chef se réunirent en conférence, et décidèrent qu'indépendamment du service de place, déjà organisé depuis le mois de juin, il y aurait lieu d'envoyer journellement, dans un rayon de deux ou trois milles autour de Yokohama, des patrouilles destinées à explorer la campagne. Ce service fut réparti entre les détachemens des différentes nations casernés dans la ville. Les marins fusiliers de la frégate prussienne la *Gazelle*, arrivée depuis peu sur rade, y prirent également part.

Quelques jours après le triste événement du 14 octobre se produisit un autre incident non moins mystérieux et non moins inattendu. Les représentans des États-Unis et de la Hollande reçurent du *gorodjo* l'invitation de se rendre à Yédo pour y écouter une communication de la plus haute importance. Le général Pruyn et M. de Polsbroeck, s'étant présentés le jour même, 26 octobre, furent admis devant le conseil, réuni dans un grand temple du faubourg de Sinagava. Le lendemain, les représentans de France et d'Angleterre apprenaient du général Pruyn et de M. de Polsbroeck que le gouvernement de Yédo leur avait signifié la nécessité de l'évacuation immédiate de Yokohama par les étrangers, mais que la lettre du mikado qui avait notifié au taïkoun le 24 juin précédent l'ordre d'expulser les étrangers de tous les ports sans exception était retirée. « Lorsque des traités furent conclus, avait-on dit à MM. Pruyn et de Polsbroeck, le premier objet du gouvernement japonais avait été d'éviter des complications extérieures et de faire pacte d'amitié avec différentes puissances; mais il avait été *sous-entendu* que ces traités ne seraient que des essais destinés à établir s'il y aurait égal avantage, pour le Japon et les autres parties contractantes, à entretenir des relations commerciales. Le Japon avait reconnu que cette réciprocité n'existerait pas tant que les étrangers resteraient à Yokohama. Leur présence dans cette ville amènerait *infailliblement une révolution dont le gouvernement du taïkoun ne pourrait pas contenir les effets*. Si les étrangers voulaient se contenter des deux ports d'Hakodadé et de Nagasaki, cette révolution n'aurait pas lieu; le commerce et les bonnes relations pourraient continuer. »

Le taïkoun s'expliquait donc clairement sur le but qu'il s'était assigné depuis trois ans, et qu'il avait poursuivi sans succès au moyen de ruses et de menées de toute sorte. Sans doute on ne pouvait nier que l'introduction de l'élément étranger au Japon ne fût de nature à porter quelque trouble dans l'économie commerciale et l'état politique du pays; mais cette secousse était le résultat inévitable d'une

séquestration de trois siècles, que les Japonais avaient rompue de leur plein gré, et qu'il était désormais impossible de rétablir.

Le gouvernement de Yédo promettait, il est vrai, après l'évacuation de Yokohama, sécurité, bons rapports et commerce; mais Hakodadé, situé au nord du Japon, se trouve trop éloigné des principaux centres de production. Quant à Nagasaki, la présence des étrangers dans cette ville y aurait les mêmes effets qu'à Yokohama, à moins qu'on ne les soumît au régime d'isolement et de vexations qui a rendu l'îlot de Decima (1) tristement célèbre. C'était assurément le but que le gouvernement du taïkoun se flattait d'atteindre, employant tour à tour avec une persévérance tout orientale la persuasion, les menaces et le secret concours des assassins. Osaka, Yédo, marquaient déjà quelques étapes de ses progrès dans cette voie; Yokohama ne serait certes pas la dernière.

Les représentans des États-Unis et de la Hollande, quoique surpris par ces étranges communications, surent en comprendre immédiatement la portée et y répondirent avec dignité. « Il ne leur appartenait pas, dirent-ils, d'écouter de pareilles propositions, que leurs gouvernemens seuls étaient aptes à recevoir. Jusque-là il était de leur devoir de les considérer comme non avenues. Ils allaient en faire part à leurs collègues de Yokohama, mais ils pouvaient répondre dès ce moment qu'elles auraient auprès d'eux aussi peu de résultat. » Ils se refusèrent formellement à garder auprès des ministres de France et d'Angleterre le secret que réclamaient les membres du *gorodjo*. Faisant allusion aux troubles qui agitaient le pays, à la guerre civile imminente, le général Pruyn montra même en quelques vives paroles au taïkoun les dangers de sa politique, et comment, au lieu de servir les factieux, il devrait plutôt, par d'énergiques déclarations, les rappeler à l'ordre et au respect des traités. Évitant de répondre à ces insinuations embarrassantes, les ministres japonais insistèrent à maintes reprises sur la nécessité de l'abandon de Yokohama. Ils parlaient même déjà de débattre le chiffre des indemnités à allouer aux résidens étrangers. Leur dernier mot fut que le refus d'évacuer la ville amènerait une rupture complète.

Le lendemain même de l'entrevue, 27 octobre, MM. de Bellecourt et Neal reçurent à leur tour une lettre de convocation; le *gorodjo* les priait de vouloir bien venir à Yédo prendre part à un débat auquel étaient conviés également leurs collègues des États-Unis et de la Hollande. Instruits par les incidens de la veille de ce qui les at-

(1) Cet îlot, construit artificiellement en avant de Nagasaki, avait été, on le sait, assigné comme résidence aux Hollandais, seuls épargnés par le décret de proscription qui, vers le milieu du XVIIe siècle, chassa les étrangers du Japon.

tendait dans cette séance, les ministres de France et d'Angleterre se concertèrent pour répondre par un refus formel. Ils ne pouvaient, écrivirent-ils, recevoir verbalement ni discuter une communication concernant l'abandon de Yokohama. Tout ce qu'ils consentaient à faire était de transmettre, sans commentaires, à leurs gouvernemens les propositions écrites qui leur seraient adressées sur ce sujet ou sur toute autre modification aux traités. Quelques jours après, le *gorodjo* écrivit aux ministres étrangers pour leur notifier la déclaration déjà faite dans la conférence de Yédo. Il affirmait de nouveau retirer, comme non avenue, la lettre relative à la fermeture générale des ports du Japon. Cette concession tardive fut portée aussitôt par les ministres à la connaissance de leurs gouvernemens respectifs. Quant à la question particulière de l'évacuation de Yokohama, elle en resta là pour le moment; mais le génie inventif des Japonais était loin de se tenir pour battu.

Dans les premiers jours de novembre, les gouverneurs de Yokohama écrivirent aux amiraux français et anglais chargés de la défense de la ville que, « *vu l'extension journalière des relations amicales entre l'Europe et le Japon*, la construction d'un fort et d'une batterie à Benten (quartier indigène de Yokohama) venait d'être décidée dans une pensée de protection mutuelle. » Quoique la lettre fût une simple notification, il était du devoir des commandans en chef de s'enquérir, en raison du titre même qu'ils tenaient du gouvernement japonais, de l'emplacement de l'ouvrage projeté et de l'opportunité de la construction, car la lettre d'avis des gouverneurs était énigmatique sur ces deux points. Les amiraux se rendirent donc sur les lieux, accompagnés des officiers chargés du service de la place, après y avoir appelé les autorités japonaises. Yokohama s'appuie, on le sait, au nord et au sud, contre une double rangée de collines. Celles du nord, contiguës au quartier japonais, dont le canal de circumvallation seul les sépare, sont occupées par les gouverneurs et une partie des troupes japonaises. Le reste de ces troupes habite des casernes à l'extrémité du quartier indigène, au bord de la mer. C'est devant ces casernes qu'on avait tracé l'emplacement de la future batterie. Or on ne pouvait admettre que cet ouvrage eût pour but la protection de la ville ou du mouillage. A part les châteaux forts qui servent depuis des siècles de résidence à leurs daïmios, les Japonais n'ont jamais fortifié leurs villes; les batteries qu'ils ont construites depuis peu d'années défendent toutes, soit un mouillage, soit un détroit, pour s'opposer, en cas de guerre, à l'approche des vaisseaux étrangers. Telle n'était pas sans doute la destination de la batterie de Benten. Posée en face du mouillage des bâtimens de guerre et de commerce, elle ne pouvait, en cas d'une attaque par mer, que faire feu sur les

navires à l'ancre, et n'était nullement placée de manière à défendre les abords de la rade contre un autre ennemi.

Si l'on consulte le droit des gens, il est clair que toute nation peut ériger sur ses propres côtes les fortifications qu'elle juge convenable d'y établir; mais ici le projet du gouvernement japonais s'entourait de circonstances alarmantes. La veille, il avait menacé des plus grands dangers ceux qui se refuseraient à évacuer Yokohama dans un court délai. La batterie de Benten ne deviendrait-elle pas quelque jour un argument plus sérieux, et ne verrait-on pas, à la moindre alerte, la flotte des bâtimens de commerce réduite à quitter la baie, pour se mettre hors de la portée de ces canons protecteurs? Après s'être concertés, les amiraux français et anglais écrivirent donc officiellement, le 6 novembre, aux autorités locales, qu'en vertu du mandat qu'ils avaient reçu du *gorodjo* relativement à la protection de la ville, ils s'opposaient à la construction de la batterie : si ces travaux étaient continués, ils feraient occuper le terrain par leurs troupes. Le gouverneur de Yokohama répondit qu'il n'avait pas le pouvoir de modifier les ordres reçus sans une décision supérieure; toutefois la construction de la batterie ne fut pas entreprise, et six semaines plus tard le *gorodjo* adressa au ministre de France une lettre qui, sans donner les raisons du projet primitif, assurait qu'il était définitivement abandonné.

Telle fut l'heureuse issue de cette affaire, qui servit à prouver une fois de plus aux Japonais avec quelle ferme décision les puissances prétendaient couvrir la colonie de Yokohama. C'est à la suite de cet incident, après avoir vu échouer successivement la persuasion et la menace, que les Japonais parurent décidés à envoyer de nouveaux ambassadeurs en Europe. Déjà en 1862 cette mesure leur avait réussi. Accueillis avec bienveillance par les cours étrangères, ces ambassadeurs avaient obtenu sans difficulté l'ajournement de l'ouverture d'Osaka, Hiogo et Neegata. Ils espérèrent le même succès en chargeant une seconde ambassade d'aller demander à tous les gouvernemens représentés au Japon les concessions qu'ils convoitaient encore et régler les difficultés pendantes.

Les recherches faites, sur l'injonction des autorités françaises, pour découvrir les assassins de M. Camus n'avaient produit aucun résultat, et la question de la réouverture du détroit de Simonoseki n'avait non plus fait un pas. Ces deux points devaient être les premiers sur lesquels les envoyés du taïkoun donneraient des explications à la France. Il fut donc résolu que les ambassadeurs japonais iraient tout d'abord à Paris, et, pour conférer préalablement de cette démarche solennelle avec M. de Bellecourt, deux vice-ministres daïmios et membres du second conseil se rendirent le 6 décembre à bord de la *Sémiramis*. Les gouverneurs de Yokohama, qui les

avaient devancés sur la frégate, reçurent à l'échelle, en même temps que les officiers de service, et avec de grandes marques de respect, ces deux personnages, qui, pour la première fois sans doute, mettaient le pied sur un navire de guerre européen. Rien dans leur extérieur n'indiquait leur rang élevé, si ce n'est la simplicité apparente de vêtemens qu'il est de bon goût, dans les hautes classes, de porter d'une couleur très peu éclatante, quoique l'étoffe en soit d'un grand prix, si ce n'est encore cette aisance de manières et cette politesse pleine de dignité que les Japonais possèdent plus que tout autre peuple oriental. L'amiral Jaurès les introduisit dans ses appartemens, où se trouvait depuis un moment le ministre de France; puis, après l'échange de quelques complimens, le vice-ministre Inaba Iobouzeno aborda le sujet de l'entrevue, sans paraître compter pour rien la présence de son collègue Tachibana Idzoumo-no-kami, jeune homme à figure distinguée, qui sans doute remplissait en cette circonstance l'emploi inévitable de contrôleur ou *ometske*.

Le vice-ministre reprit tout d'abord les considérations développées par les membres du *gorodjo* dans la séance où ils avaient reçu les représentans des États-Unis et de la Hollande. « Les traités n'étaient qu'un essai; l'application en avait suscité de graves embarras au Japon... » Arrêté par le ministre de France sur le terrain d'une discussion pour laquelle celui-ci avait déjà formulé son incompétence, le vice-ministre arriva immédiatement au sujet de l'entrevue. « Le gouvernement japonais désirait envoyer une ambassade en France. Son premier objet serait de présenter les excuses du taïkoun à l'empereur au sujet de deux événemens qu'il n'avait pu malheureusement prévenir, l'attaque d'un de ses bâtimens et le meurtre d'un officier français, puis elle s'occuperait du règlement des difficultés occasionnées par l'exécution des traités. » Les autorités françaises s'engagèrent à appuyer une mission qui se présentait sous ces auspices et à faciliter son départ; elles mirent toutefois à ce concours quelques conditions indispensables : le chef de l'ambassade devrait être porteur d'une lettre autographe adressée par le taïkoun à l'empereur; il serait choisi parmi les Japonais de haut rang et devrait être muni de pleins pouvoirs, contrairement à ce qui avait eu lieu en 1862. Le premier point surtout importait, car la fâcheuse impression causée en France par le meurtre du sous-lieutenant Camus ne pouvait, à défaut de la saisie des coupables, s'effacer que devant la manifestation officielle des plus vifs regrets du gouvernement de Yédo. Les vice-ministres déclarèrent qu'ils communiqueraient aux chefs des deux gouvernemens ces considérations, qui leur paraissaient équitables; puis ils terminèrent l'entrevue par une visite minutieuse de la frégate. Les Japonais ne

possèdent pas de bâtimens de guerre proprement dits (1); les divers aménagemens du navire, principalement la structure et la manœuvre des pièces rayées de gros calibre et des canons de 4, parurent les intéresser vivement. Après avoir promis de revenir dans un court délai, ils reprirent dans leur convoi de bateaux la route de Kanagava.

Pendant que se préparait de la sorte une solution des difficultés pendantes entre le Japon et la France, la situation avait pris également, du côté des Anglais, un nouvel aspect. Depuis l'affaire de Kagosima, on ne savait rien des intentions du prince de Satzouma ni de celles du taïkoun en cas de conflit nouveau. Or, à l'heure où le gouvernement anglais écrivait à son agent à Yokohama de ne pas donner suite à l'ultimatum signifié une première fois avec si peu de succès, de maintenir le *statu quo* et d'indemniser les victimes de l'attentat Richardson avec 25,000 livres prélevées sur les 100,000 payées par le taïkoun, à ce même moment le bruit se répandait à Yokohama que des officiers du prince de Satzouma, porteurs de propositions de leur maître, venaient d'arriver. Le jour même, quelques heures après, ces officiers avaient paru à la porte de la légation britannique, conduits par un délégué du gouverneur, et le colonel Neal avait consenti à leur accorder pour le lendemain 9 novembre une conférence officielle. Deux entrevues eurent lieu en effet. Dans la première réunion, les officiers avaient expliqué les motifs de l'agression subie par la flotte anglaise : le prince, prenant la confiscation de ses navires pour les débuts d'une attaque en règle et non pour une mesure provisoire destinée à hâter ses résolutions, avait fait ouvrir le feu. Sa ville et ses bâtimens avaient été détruits, et il pouvait, à ce titre, réclamer de son côté une indemnité du gouvernement anglais. Ce début peu encourageant n'était toutefois que l'application du système habituel aux diplomates japonais : exiger l'impossible, pour paraître ensuite faire des concessions. A la seconde séance, pressés par M. Neal, les envoyés, déclarant reconnaître la justesse des demandes de l'Angleterre, avaient promis la recherche active des coupables du meurtre de Richardson et le paiement immédiat des 25,000 livres. Près d'un mois s'était écoulé sur cet engagement formel, sans que rien en eût pu faire entrevoir l'exécution et que les envoyés du prince eussent donné le moindre signe de vie, lorsqu'enfin le 11 décembre ces derniers reparurent à Yokohama, apportant en dollars mexicains le montant total de l'indemnité. Le paiement se fit sur-le-champ,

(1) A l'heure qu'il est, le gouvernement de Yédo fait construire en Europe plusieurs corvettes de guerre, dont une à batterie blindée.

et les officiers de Satzouma, les affaires une fois terminées, montrèrent, dans leurs manières et dans leur conversation avec les autorités anglaises, la plus grande affabilité. Ils donnèrent des détails sur le combat de Kagosima : la ville avait beaucoup souffert; les pertes d'hommes, du côté des Japonais, avaient été bien supérieures à celles de l'amiral. En faisant la visite d'une des corvettes mouillées sur rade, les envoyés exprimèrent le regret de ne pas posséder un bâtiment de cette sorte; mais le taïkoun, disaient-ils, ne permettrait pas au daïmio leur maître d'acquérir une aussi puissante machine de guerre. — Cette curieuse observation, jointe à d'autres que l'on avait pu faire en mainte circonstance analogue auprès de quelques officiers des daïmios, trahissait le vrai caractère de la politique des taïkouns. Fidèles au mot d'ordre des anciens souverains de Yédo, ils poursuivent avec persévérance l'abaissement de la vieille noblesse japonaise, et ils s'efforcent de la maintenir dans un état de division qui rend de plus en plus chimériques ses dernières aspirations d'indépendance. Sans avoir appelé les étrangers, le gouvernement japonais cherche à mettre à profit ses rapports avec eux; il apprend des Européens l'art de la guerre, et il accapare avec soin les bénéfices énormes d'un commerce qu'il administre à son gré. L'imminence d'une nouvelle collision entre les Anglais et le prince de Satzouma lui avait sans doute inspiré la crainte de voir ce dernier leur ouvrir ses ports; aussi le gouvernement avait-il poussé ou contraint le prince à entrer en accommodement avec les autorités britanniques; beaucoup d'Européens pensaient même à Yokohama que, non content d'agir en conciliateur, il avait été, dans son inquiétude, jusqu'à faire au daimïo l'avance du montant de l'indemnité.

Au commencement de l'année 1864, l'ambassade chargée de visiter les différentes cours de l'Europe se trouva prête à partir. Deux fonctionnaires supérieurs des affaires étrangères étaient désignés comme chefs de la mission, composée d'une suite nombreuse d'officiers et d'interprètes. Une somme d'environ cinq millions de francs fut échangée chez un banquier de Yokohama contre des traites sur Londres, destinées à subvenir aux frais de voyage et de séjour. Comme preuve de ses pacifiques intentions, et sans doute pour ouvrir des voies plus faciles à la mission qui s'inaugurait, le gouvernement japonais fit coïncider le départ des ambassadeurs avec une mesure favorable à notre commerce : les droits considérables d'entrée qui pesaient sur nos principaux articles d'exportation furent abaissés jusqu'à 5 et 6 pour 100. Ce dégrèvement promis en 1862 par la première ambassade était en vain réclamé depuis lors par notre ministre.

Le 5 février 1864, les ambassadeurs s'embarquèrent sur la corvette de notre division navale le *Monge*, en partance pour Shanghaï; là, leur passage avait été retenu sur le paquebot des Messageries impériales. Le pavillon japonais, arboré au grand mât du bâtiment, fut salué de dix-sept coups de canon, que le fort de Kanagava rendit immédiatement en hissant nos couleurs, puis la corvette prit la route du large. Au même moment, le taïkoun quittait de nouveau sa capitale pour aller discuter à Kioto, devant l'assemblée des daïmios de l'empire, la grave question des étrangers. On pouvait dès lors espérer que la situation des Européens au Japon, jusqu'à ce jour si précaire et si grosse d'orages, prendrait bientôt des assises plus fermes. En attendant les résultats de la nouvelle ambassade, qui paraissait bien devoir mettre un an à remplir sa mission, une sorte de convention tacite semblait garantir le maintien pur et simple de l'état de choses. Le commerce d'ailleurs ne souffrait pas, et l'envoyé plénipotentiaire du roi de Prusse venait enfin, après de longs pourparlers, d'obtenir la ratification d'un traité semblable à ceux de 1858. En présence de cette situation pacifique, le commandant en chef de notre division navale n'hésita plus à quitter momentanément le Japon pour se rendre en Chine, où diverses circonstances rendaient sa présence utile, et nous appareillâmes, le 11 mars au matin, de Yokohama, pour une traversée sur les côtes du Tchekiang et dans le Petcheli.

Le récit de ces faits militaires et diplomatiques a, selon nous, une grande signification, et on peut en déduire, sans trop de témérité, la ligne de conduite que l'état actuel du Japon trace aux puissances. Cet empire traverse en ce moment une crise des plus graves. Le jour où le gouvernement de Yédo a ouvert par des traités l'accès de son territoire aux Européens, deux élémens antipathiques l'un à l'autre se sont heurtés brusquement : d'un côté, un empire immobile, gouverné par un mécanisme féodal et ancien; de l'autre, l'avant-garde de cette émigration européenne, animée d'une sorte de fièvre mercantile et répandue désormais sur toutes les mers. L'organisation de la société japonaise est restée, depuis son origine, tout aristocratique et militaire. Les princes, les nobles, les prêtres, les fonctionnaires, et au-dessous d'eux le peuple, divisé en pêcheurs, agriculteurs, marchands et mendians, forment autant de classes distinctes dans lesquelles chacun naît et vit sans aucun moyen d'en sortir, à de bien rares exceptions près. Les classes supérieures, seules admises à porter les armes et instruites à s'en servir, se chargent du soin d'assurer l'honneur et la sécurité du pays. Or l'arrivée des étrangers menace de modifier insensiblement cet état social. Les castes supérieures ne voient qu'avec peine la

classe infime des marchands amasser maintenant des richesses et éluder ainsi les lois somptuaires qui règlent à chacun, suivant son rang, jusqu'aux moindres détails de la vie. L'égalité sociale qui règne entre les Européens, qui rapproche les gouvernans des administrés, assure la considération et l'influence à la fortune honnêtement acquise, doit choquer plus que toute autre chose cette société essentiellement aristocratique; la caste des privilégiés a peur de voir lui échapper ces classes inférieures qu'elle a de tout temps maintenues dans une étroite soumission, elle craint qu'une révolution sociale ne vienne un jour la dépouiller de son autorité et de ses avantages. Elle a donc résolu de repousser de toutes ses forces ou du moins d'isoler l'élément dangereux que le taïkoun a laissé s'introduire dans le pays. Pendant que le gouvernement de Yédo, avec lequel les étrangers avaient traité, se renfermait dans une politique de temporisation et d'atermoiement, le parti féodal, hostile aux Européens, ne restait pas inactif. Les émissaires des daïmios prêchaient dans tout le pays la haine contre l'étranger, invoquaient les lois de *Gongensama* (nom sous lequel Hiéas est adoré), qui leur ferment l'accès de l'empire, et dépeignaient en traits éloquens les malheurs près de fondre sur le Japon : l'écroulement de la vieille société, la guerre civile, et finalement la conquête!

Que ces discours fussent plus ou moins sincères, peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'ils servaient la cause des princes, qui croyaient le moment venu d'ébranler et de compromettre vis-à-vis du pays et des étrangers ce pouvoir du taïkoun, devant lequel, depuis deux cents ans, ils étaient réduits à s'incliner. De là sont venues les difficultés qui ont entravé jusqu'ici les rapports des Européens et des Japonais. Les premiers étrangers avaient d'abord été accueillis avec assez de cordialité, puis peu à peu une certaine froideur, une réserve de plus en plus accusée se manifesta chez les Japonais appartenant aux classes supérieures. Elle se traduisit d'abord par un refus d'engager aucunes relations intimes, et l'on vit alors s'inaugurer, dans les rapports des chancelleries, le système de réticences, de petites vexations, dont le gouvernement de Yédo ne s'est pas départi jusqu'à ce jour. Les classes inférieures seules, là où elles se trouvaient dans un contact immédiat avec les étrangers, parurent satisfaites d'un état de choses qui leur apportait le bien-être et la richesse.

On a souvent accusé la rapacité, la conduite hautaine et peu conciliante des premiers négocians étrangers établis au Japon. Cette accusation est mal fondée, et quiconque a vu les choses de près ne saurait se ranger à cette opinion. Les premiers arrivans, qui se sont présentés avec confiance et sans protection armée dans les ports

ouverts par les traités, étaient les agens des grandes maisons commerciales, des comptoirs de la Chine et des Indes. Si la nature de leurs opérations put parfois paraître singulière, cela s'explique par les entraves sans nombre que l'autorité indigène introduisit dès l'origine dans les transactions. En cherchant à réduire à des proportions ridicules le véritable commerce, celui qui devait porter sur les productions principales du pays, la soie, le thé, le coton (1), elle amena par exemple les négocians japonais à vendre la monnaie d'or aux étrangers. Cette transaction, qu'autorisent d'ailleurs les lois du commerce international, prit un grand développement jusqu'au jour où le gouvernement japonais la prohiba sous les peines les plus sévères. C'était là une première infraction aux traités conclus. Pourquoi, en les signant, le taïkoun n'avait-il pas formulé sa réserve relativement à une opération qui menaçait de troubler l'état financier du pays (2)?

(1) Quelques chiffres groupés en tableau donneront une idée exacte du commerce d'exportation du Japon depuis l'ouverture de ce pays. La *saison* représente dans ce tableau le temps écoulé du 1er juillet d'une année au 30 juin de l'année suivante, et correspond aux produits d'une même récolte :

SAISONS.	QUANTITÉS EXPORTÉES DU PORT DE YOKOHAMA EN		
	THÉ.	COTON.	SOIE.
	livres anglaises.	balles.	balles.
1861-62	5,847,133	»	11,915
1862-63	5,796,388	9,645	25,891
1863-64	5,318,123	72,893	15,931

Le thé est un article d'importance secondaire; de qualité très inférieure à celle du thé chinois, il ne se consomme qu'en Amérique. Le coton a dû sa faveur à la réduction des autres affaires et aux conséquences de la guerre d'Amérique. Quant à la soie, chaque balle revenant, achetée sur les lieux, à près de 3,000 francs, on arrive, pour la saison 1862-63, au chiffre de 75 millions pour ce seul article. Une grande partie de la soie exportée est destinée à notre industrie lyonnaise, qui la reçoit directement par les paquebots de Marseille ou par l'intermédiaire des marchés anglais. La balle de soie, qui se payait au début de 250 à 280 piastres, coûte aujourd'hui de 650 à 680 piastres. Il faut attribuer ce fait, non pas aux droits imposés par le gouvernement local, mais à l'excessive demande du commerce étranger, qui devait bien vite équilibrer les tarifs des marchés japonais avec ceux des marchés d'Europe. L'énorme bénéfice réalisé par les indigènes est en grande partie absorbé par le gouvernement japonais, qui a prohibé la circulation de la monnaie étrangère dans l'intérieur du pays, et qui achète à ses marchands leurs piastres pour les deux tiers environ de la valeur intrinsèque, suivant un taux qu'il fixe chaque jour arbitrairement.

(2) L'or existe en assez grande quantité au Japon, et la valeur de ce métal, comparée à celle de l'argent, est notablement inférieure à ce qu'elle est chez les autres peuples. La monnaie d'or y est peu employée dans les transactions ordinaires; c'est une espèce

Malheureusement, dès les premiers temps, la cour de Yédo s'était trouvée dans une situation des plus difficiles vis-à-vis de ses hôtes nouveaux. Après s'être fait passer auprès d'eux pour le principal pouvoir du Japon, le taïkoun n'avait pas tardé à donner des preuves, sinon de sa faiblesse, au moins de son isolement au milieu d'une faction dont il ne réussit point toujours à réprimer les menées. Les ministres des puissances comprirent alors qu'ils n'avaient pas traité avec tous les représentans de la nation japonaise, et qu'ils n'étaient pas installés dans les ports avec l'assentiment des véritables maîtres du pays. Le taïkoun, en signant les conventions avec les Européens, avait peut-être outrepassé ses prérogatives, et l'on avait sans doute exigé de lui tout d'abord de trop larges concessions; plus restreintes et plus prudentes, les clauses des traités eussent été peut-être d'une exécution plus facile. La politique des ministres étrangers en présence de l'hostilité croissante des hautes classes japonaises fut dès lors de céder en protestant et d'attendre, non sans réserver les droits de leurs gouvernemens respectifs, des circonstances plus favorables à la stricte observation des engagemens internationaux.

Une profonde obscurité n'a cessé du reste d'envelopper les événemens intérieurs du Japon et les variations de son état politique. Le gouvernement de Yédo, préoccupé sans doute de cacher aux puissances étrangères ses moyens d'action et aussi ses faiblesses, a de tout temps prohibé les moindres révélations à cet égard. Toute infraction à cette règle est punie de mort, et telle est la discrétion absolue des gouvernans aussi bien que des gouvernés, que l'étranger admis au Japon, vivant chaque jour au milieu de la population indigène, continue d'ignorer ce qui se passe autour de lui ou à quelques lieues plus loin. De rares communications officielles d'une exactitude très douteuse, l'aspect vague et extérieur des événemens ou quelques rumeurs populaires, tels sont les seuls élémens qu'il peut recueillir. L'espionnage contribue pour beaucoup à cette discrétion et à cette muette obéissance du peuple japonais. Cette force qui, dans nos sociétés, se dissimule et se voile honteusement, là où elle passe pour être indispensable au maintien de l'ordre, s'emploie dans ce pays au grand jour. L'espionnage y forme une profession publique avec sa hiérarchie et ses grades, qui sont la récompense du mérite et des services rendus. Chaque fonctionnaire se voit surveillé par son collègue, tandis que lui-même en surveille un autre. C'est ainsi que les taïkouns, dans leurs jours de puissance, ont institué la charge d'un grand-juge qui habite à Kioto

de monnaie de luxe qui reste empilée dans les caisses du trésor ou dans les châteaux des daïmios.

un palais situé en face de celui du mikado, avec la mission apparente de veiller à la sûreté de ce souverain, mais pour épier en réalité ses moindres actions. Les princes, eux aussi, ont des espions attachés par le taïkoun à leur personne, et qui rendent un compte détaillé de leur conduite à Yédo; les daïmios en revanche entretiennent des agens à la cour du taïkoun. On peut donc dire qu'une moitié du Japon espionne l'autre, et le caractère draconien des lois pénales garantit au gouvernement central l'obéissance empressée des fonctionnaires et l'absolue soumission des classes inférieures.

Bien que les hauts feudataires poussent aujourd'hui le mikado à revendiquer son pouvoir légitime, les nations occidentales n'ont qu'une puissance à reconnaître et à soutenir au Japon : c'est celle du taïkoun, la plus compatible, par sa forme et son caractère, avec nos mœurs et nos idées, la seule qui puisse, avec notre assistance, sauver le pays d'une anarchie qui serait la ruine de nos comptoirs. Les étrangers doivent déployer toute leur énergie et toute leur patience pour fixer les vues mobiles et ondoyantes du gouvernement de Yédo. Il importe avant tout de ne jamais faire de menaces qui ne soient pas suivies de l'action, et de ne pas craindre de frapper au besoin un coup décisif (1). Une guerre générale du gouvernement japonais avec les étrangers n'est pas à redouter : il connaît trop, pour s'y engager, la supériorité militaire des nations occidentales. Ce qui est à craindre, c'est que ce riche pays, divisé par des ambitions toujours en éveil, ne devienne facilement la proie exclusive d'une nation résolue à faire quelques sacrifices pour le conquérir. Il faut que la France s'attache à prévenir cette prise de possession, qui serait funeste à l'Europe entière; il faut qu'elle ne néglige aucune occasion de prendre part aux démêlés internationaux soulevés à Yokohama. Aussi notre représentant au Japon garde-t-il toujours une grande liberté d'allures; un commandant de division ou de subdivision navale se tient sans cesse dans la baie, prêt à appuyer les menaces de notre ministre et à s'associer à toute entreprise sérieuse et légitime d'une autre nation sur un des points du pays. On sait aujourd'hui que le Japon est très vulnérable militairement; les châteaux forts des daïmios et les grandes villes sont généralement

(1) Au mois d'août 1864, au moment même où les ambassadeurs japonais, de retour à Yédo, rapportaient au taïkoun un traité conclu en juin avec la France, et qui étendait, en les sanctionnant de nouveau, les premières stipulations, les escadres européennes se voyaient obligées de faire une nouvelle expédition contre Simonoseki. Au mépris de toutes les conventions, le prince de Nagato s'obstinait à fermer aux bâtimens étrangers l'accès du détroit, dont ses possessions dominent une des passes. Dans les premiers jours de septembre, les forces navales des puissances attaquaient ce puissant daïmio, à qui une première leçon n'avait pas suffi, et le 8 du même mois ses côtes étaient complétement désarmées; lui-même était contraint cette fois d'avouer sa défaite.

situés sur les bords de la mer, à la merci des navires armés de canons à longue portée. Les routes étant à peine praticables, les approvisionnemens des grands centres de population, tirés des provinces qui produisent le riz, sont entretenus au moyen de milliers de barques qui font le cabotage sur les côtes; il en résulte que le simple blocus des ports japonais triomphe de toute résistance.

Les événemens des années 1863 et 1864 n'ont pas fait seulement ressortir cette faiblesse du grand « empire du soleil naissant; » ils ont eu pour l'Europe d'autres avantages. Depuis notre dernière expédition militaire contre Simonoseki (septembre 1864), le détroit reste ouvert au commerce européen, et les affaires à Yokohama ont pris une nouvelle extension. Pendant les derniers troubles, la soie, qui est au Japon l'objet de transaction le plus important pour les étrangers, n'arrivait de Yédo, où elle passe avant d'être portée sur le marché de Yokohama, que par quantités restreintes. Lorsqu'un ministre ou un consul se faisait vivement l'interprète des réclamations de la colonie étrangère, un nouvel arrivage apparaissait aux entrepôts de la douane indigène, puis le chiffre des affaires reprenait après ce temps d'arrêt sa marche décroissante. Au mois d'octobre 1864, grâce aux énergiques démonstrations des représentans européens, la soie affluait avec abondance à Yokohama. Les Japonais, il ne faut pas se le dissimuler, sont doués d'une intelligence très vive et possèdent avant tout le sens des affaires. La classe des marchands est donc complice de nos efforts, et quelles que soient l'hostilité des daïmios et l'indécision du taïkoun, si l'intérêt commercial des indigènes nous vient en aide au Japon, il est douteux que l'élément étranger puisse jamais en être banni; tout porte au contraire à espérer qu'il réussira tôt ou tard à provoquer une révolution heureuse et décisive dans la vie intime et civile des différentes classes de l'empire.

ALFRED ROUSSIN.

Yokohama, novembre 1864.

LE PRIEURÉ

DERNIÈRE PARTIE (1).

XIX.

Connaissez-vous le pas d'une dévote qui se rend aux offices? C'est le pas redoublé. Au départ, il est sec et serré, mais il suit une mesure croissante, marquée par la sonnerie des cloches. Les dévotes à cette heure aiment la ligne droite et ne perdent point de temps. Vous ne les verrez pas traverser la rue pour chercher l'ombre, s'il fait du soleil, ni, s'il pleut, prendre le milieu du pavé pour éviter les gouttières; elles ne se garent que du vent qui s'engouffre dans leurs jupes et les retient par les ailes. — Justement il faisait ce jour-là tout à la fois un soleil de la canicule et un vent d'équinoxe, et la Providence sans doute n'avait déchaîné l'un que pour tempérer l'autre; mais ceux-là seulement profitaient de sa bonté qui marchaient avec une sage lenteur. Or il fallait voir sur la montée de Fourières trottiner Mme Fleuriel flanquée de sa fille Colombe.

Elles ne se parlaient point, d'abord parce que la première était hors d'haleine, la seconde tout entière à ses pensées, ensuite parce que les dévotes ne conversent pas volontiers sur le chemin de l'église; la loquacité, mère de la médisance, leur revient après la messe. Mme Fleuriel avait tenu parole à Colombe en la forçant le matin même à dépouiller l'habit du couvent; la pensionnaire sortait tout éblouissante de cette chrysalide noire, elle portait une robe blanche. Ce vaporeux ajustement ne pouvait lui donner la

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 janvier, du 1er et du 15 février 1865.

sveltesse et la légèreté de sa sœur; ses grâces étaient d'un autre genre. En passant au pied du grand presbytère, Colombe se garda bien de lever les yeux; elle vit pourtant que la terrasse était déserte, que la grande porte de la maison était close. Eh quoi! Philippe aurait-il bien osé se renfermer pour se défendre d'elle et de lui-même? Le cœur de Mlle Colombe ne laissa pas de battre un peu à l'idée qu'elle ne verrait point Philippe à la messe, qu'elle ne serait pas obéie!... Émotion d'un instant, crainte passagère! Elle eut alors ce petit mouvement d'épaules qui lui était familier. Sa mère lui demanda ce qui la faisait sourire. La vérité, c'est qu'elle pensait que Philippe n'était point le maître de ne lui pas obéir, que sans doute il était déjà dans l'église, et l'y attendait.

Hyacinthe et M. Fleuriel, de leur côté, s'acheminaient vers le temple. Hyacinthe avait mis une robe de couleur foncée. Son père, lui montrant de loin la grande parure de Colombe, lui disait : — Est-ce là le spectacle que vous m'avez promis? Ne l'aurais-je pas bien vu en restant à la maison?

Hyacinthe secouait la tête. — Non, murmurait-elle, ce n'est pas cela. — Le spectacle qu'elle avait promis à son père, ah! dans la droiture de son cœur, dans la naïveté de sa conscience épouvantée, elle espérait encore ne pas le voir. Elle se prenait par momens à douter de la puissance de sa sœur et de la lâche folie de Philippe; mais toute cette blanche mousseline de Colombe, flottant sur la montagne de Fourières, lui apparaissait comme l'étendard du triomphe; ces plis sombres dont elle avait voulu s'envelopper elle-même ce jour-là, c'était la livrée amère de la défaite, de l'abandon, le deuil pris à l'avance de tout ce qu'on peut croire, aimer, révérer au monde. La veille, elle s'était juré de ne point aller à la grand'messe du bourg le lendemain. Le matin venu, un aimant fatal l'entraînait vers l'église; elle pressait son père, il n'avançait point. — Hyacinthe, disait-il, qui vous rend si impatiente? La grand'messe est longue; nous entendrons bien l'épître. — M. Fleuriel le voltairien ne faisait que céder aux instances de sa fille en l'accompagnant à la messe, où il n'avait point paru depuis dix ans; il avait trouvé un compromis : c'était de n'arriver que pour l'épître, et il souriait de sa malice... — Venez, disait Hyacinthe, vous ne vous repentirez point d'être venu.

O rêves, visions, espoirs, illusions, généreuse confiance, crédulités saintes, heureuses et vivantes chimères, trame mobile et délicate dont est composé ce tissu brillant qu'on nomme la jeunesse, un coup du destin, un éclair qui luit sur la vérité des choses vous déchire, vous disperse, vous dévore! Vous étiez le nuage magique, la vapeur d'or dont ces jeunes âmes étaient revêtues; l'éclair a

passé, les âmes sont nues devant l'orage, et de tout cet enchantement il ne reste rien... Eh bien! qu'il n'en reste pas même l'ombre la plus vaine, pas même la trace d'un regret! que tout soit effacé, mort, anéanti! Hyacinthe, à mesure qu'elle approchait de l'église, formait ardemment le vœu d'y apercevoir Philippe en entrant, Philippe agenouillé sur les dalles et cherchant d'un regard humble et tremblant, dans le dur regard de Colombe, la récompense de ce qu'il appelait son sacrifice. Voilà le spectacle qu'elle ménageait à son père. Toute sa crainte maintenant était de le manquer, ce spectacle qui allait la changer, la guérir, ne lui laisser plus dans le fond du cœur que les joies du mépris... Colombe et sa mère avaient pris bien de l'avance; de loin, elle les voyait déjà sur la place de l'église, elles montèrent les deux degrés qui menaient au portail, elles franchirent le seuil. — Venez, venez, disait encore Hyacinthe à son père... Elle se représentait la fière entrée que Colombe venait de faire, et vraiment elle ne se trompait pas. Mlle Colombe, en entrant, portait la tête haute, bien sûre que quelqu'un l'attendait... On l'attendait en effet, mais ce n'était point celui qu'elle croyait voir; ce n'était pas Philippe, c'était Jacqueline.

Elle se tenait à genoux sous le porche. Son bâton reposait à ses côtés, son aspect n'était pas moins sombre qu'autrefois; son attitude était si rigide, qu'on aurait dit une mendiante de pierre sculptée sur les dalles. Avant d'entrer à l'église, tout le monde l'avait vue se rendre chez le curé; il lui avait donné un livre d'heures, elle y lisait avec ferveur l'office du jour : cette âme indocile avait encore besoin d'un guide pour se forcer à la prière. De longs frémissemens couraient, puis s'apaisaient, puis s'élevaient de nouveau dans l'assistance agitée par cette vision étrange de Jacqueline dans le sanctuaire; mais la place était demeurée libre autour de la farouche repentie. Seulement, placée comme elle était, il fallait passer tout près d'elle pour pénétrer dans l'intérieur de l'église... Colombe recula.

Eh quoi! c'était là la moribonde, la morte de la veille, à genoux sous le porche, sans souci du vent, de la chaleur, de l'aspérité de la pierre? Si hardie qu'elle fût, Colombe avait pâli et tremblait. Quelle comédie avait donc jouée cette misérable vieille pour arracher un peu d'or à Philippe et surprendre leur secret? Jacqueline, ne s'étant point détournée, n'avait pu la reconnaître ni la voir même. Tout au plus le frôlement d'une robe de mousseline derrière elle lui avait-elle signalé la présence de l'une des demoiselles du Prieuré; mais laquelle? Colombe s'imagina pourtant l'entendre qui riait sourdement, et elle se souvint de ce ricanement diabolique qui l'avait poursuivie la veille sur le sentier du coteau. Elle s'arma

d'un grand effort de courage. Mme Fleuriel d'ailleurs, surprise un moment, émue d'un peu de frayeur superstitieuse, comme tout le monde, à la vue de la vagabonde agenouillée, s'était remise et marchait devant ; il fallait la suivre, effleurer Jacqueline en passant... Colombe était si troublée qu'elle heurta le bâton du pied. Jacqueline ne fit pas un mouvement, on n'aurait pu voir même remuer ses lèvres, et pourtant il en sortit une terrible parole : « Il est là ! »

M. Fleuriel et Hyacinthe s'engageaient au même instant sous le porche. Hyacinthe entendit le mot de Jacqueline; elle retint son père par le bras. Elle lui fit signe qu'elle voulait demeurer là, dans le bas de l'église ; elle n'aurait pu aller plus loin. Colombe et sa mère se rendirent seules au banc de la famille Fleuriel, disposé sous la chaire, et d'où l'on découvrait tout le chœur, où se plaçaient les hommes. L'abbé Joye à ce moment montait à l'autel, et les chantres entonnaient le *Kyrie*.

L'église de Fourières, qui n'était, pour parler vrai, qu'un tronçon d'église, datait du XIIIe siècle environ, ainsi que le montraient les piliers fuselés de la nef et la grande rosace à nervures simples qui éclairait l'un des bas-côtés. L'autre bas-côté n'existait point, ce n'était qu'un couloir sombre; le mur extérieur n'avait pas même été percé de fenêtres, et, sans prendre la peine de fouiller les archives de la paroisse, on devinait tout de suite que la munificence d'un riche seigneur avait dû commencer la construction de l'édifice, et que l'avarice de ses héritiers s'était bien gardée de l'achever. Il n'est point rare que la maison de Dieu soit étroite; mais à Fourières elle le paraissait bien davantage, si on la comparait à la maison de l'ancien curé, qui maintenant était le bien de son neveu. Jamais il n'avait manqué de gens malins dans le canton pour dire tout bas que feu M. le doyen Verdelot aurait aussi bien employé ses beaux deniers comptans à embellir son église qu'à parer son propre logis, et le doyen se le disait quelquefois à lui-même. Ce bas-côté, qui n'était rien, qui ne prenait ni ne voyait le jour, lui avait de tout temps semblé une tache à sa gloire, et avait fait le tourment de sa vie. Dès son début dans la paroisse, il avait commandé qu'on retirât de ce couloir les bancs et les chaises, et défendu sous les peines les plus effrayantes que jamais on s'y plaçât pour entendre messe ou sermon; il se défiait de ces ténèbres : c'était le repaire des dormeurs.

C'est là que Philippe se cachait. Il avait été nourri dans le temple et le connaissait; sa mémoire lui servait du moins à s'épargner encore un moment d'humiliation et de honte. Il était là, retranché dans l'ombre; ses regards plongeaient dans la nef; il voyait, il pou-

vait n'être point vu tout le temps qu'il demeurerait immobile; mais il savait que chacun de ses pas allait retentir dans cet espace vide, sous cette voûte sonore, comme un signal qui attirerait tous les yeux. Et tous les visages alors allaient s'éclairer du même sourire! Il se doutait bien que le spectacle de ce qu'il nommait son apostasie n'éveillerait point autour de lui d'autres signes d'indignation. Autant eût valu lui imprimer la marque infamante au front. O juste retour des lâchetés d'une passion si sotte! ô dure revanche de la conscience! Comme il se souvenait maintenant du mot que Colombe lui avait dit un jour, sur le pont, dans leur premier entretien secret : « Si l'un de nous deux était converti, sachez que ce ne serait pas moi! »

Ah! la railleuse prophétie! Au moins pouvait-il se justifier à ses propres yeux et se dire : J'ai résisté, j'ai lutté!... Mais non, il ne le pouvait, il n'avait pas le droit, dans cette entière déroute, d'invoquer ses forces trahies, son courage brisé. Non, il n'avait pas résisté, il n'avait pas lutté. Tout cela n'était que mensonge. Il s'était livré comme un esclave, comme un enfant. Et maintenant encore, depuis que celle qui le forçait à venir en ce lieu traînant sa chaîne, depuis que l'altière, l'impitoyable Colombe était entrée dans l'église, il ne se possédait plus. Il savait que M. Fleuriel était là, il avait vu Hyacinthe, rien ne pouvait plus l'arrêter, ni crainte ni honte. D'abord il avança doucement : inutile précaution; au bruit de ses pas, cent têtes se levèrent dans l'assemblée. Hyacinthe tressaillit; elle sentait que l'heure approchait; en une seconde, tous les fidèles assis à droite de la nef surent qu'il y avait quelqu'un dans le bas-côté, et l'on reconnut le neveu du doyen Verdelot. Comment se trouvait-il là, lui qui passait partout pour un impie? Philippe continuait sa marche téméraire, se glissant derrière les piliers; il arrivait à celui contre lequel la chaire était adossée. L'angle du banc de la famille Fleuriel était là devant lui... M[me] Fleuriel le vit la première, et tira furtivement par sa robe Colombe, debout auprès d'elle. Colombe ne bougea point. Seulement sa main droite, qui tenait son livre, s'ouvrit lentement, et le doigt indicateur s'allongea. Elle montrait le chœur à Philippe par ce geste invisible pour tous, excepté pour lui. N'était-ce pas la place des hommes?

— *Laus tibi, Domine!* chantait l'abbé Joye, qui finissait de lire l'Évangile.

— Mon père, dit Hyacinthe, voilà ce que je vous avais promis de vous faire voir.

— Hyacinthe! fit-il, qu'est-ce cela? M. Montgivrault à la messe!...

— Cela, reprit-elle, c'est un miracle opéré par votre fille Colombe.

Philippe Montgivrault, le nouveau converti, l'ancien philosophe, entrait dans le chœur justement après l'Évangile, à l'instant où jadis, dans les temps de la primitive église, on faisait sortir les catéchumènes. L'abbé Joye le vit, il savait qu'il le verrait : Jacqueline l'en avait averti; mais le coup fut encore si rude qu'il chancela sur les marches de l'autel. — Seigneur! murmura-t-il, vous voyez bien que cet enfant ne sait pas ce qu'il fait. — C'était l'heure de la tristesse, non celle de la colère.

Hyacinthe, sous le porche, ne perdait rien de cette scène piquante. Ses émotions n'étaient point celles de l'abbé. Non, non, plus de tristesse! de la colère, à quoi bon? Le mépris même que lui causait la vue de Philippe là-bas, près de l'autel, n'était point mélangé de trop d'amertume. Elle ne se reconnaissait plus, elle n'était plus Hyacinthe, il lui semblait que son âme se renouvelait. Lorsque la cloche tinta pour annoncer l'*Agnus Dei*, quelques voix dans l'église se mêlèrent au plain-chant; celle d'Hyacinthe s'éleva ferme et claire. Elle chantait sa délivrance. Son père se prit à la regarder avec stupeur; Mme Fleuriel et Colombe reconnurent cette voix au timbre d'argent; une ombre alors passa dans la joie de Colombe. Nul ne pouvait ignorer pourtant que Philippe n'était venu dans le temple que pour lui plaire! Hyacinthe le savait bien mieux que personne. Qui jamais eût pensé qu'elle accepterait si gaîment et d'un cœur si libre la preuve éclatante de sa défaite? Sans cette ombre malencontreuse, rien n'eût égalé l'enchantement de Colombe. — Je vous disais bien que vous le changeriez, murmurait Mme Fleuriel à l'oreille de sa fille. Oh! la flatteuse parole!

Et Colombe oubliait les craintes qui l'avaient assaillie, malgré son audace naturelle, à son entrée dans l'église; elle oubliait l'étonnante guérison de Jacqueline et la présence de ce sauvage témoin de toute son intrigue. Oui, Philippe était changé, soumis, dompté pour jamais. Elle épiait chacun de ses mouvemens depuis qu'il était là sous ses yeux; il savait bien qu'elle le regardait de loin, et ces regards du maître réglaient les attitudes de l'esclave. On lui commandait les apparences du recueillement, il les avait. Quand la sonnette de l'enfant de chœur retentit, ordonnant aux fidèles de courber la tête, il fit comme tous les fidèles, il s'inclina. A cette heure pourtant où il lui était prescrit de regarder les dalles, où il ne sentait plus les yeux de Colombe fixés sur les siens, il fut pris d'un étrange dégoût de vivre. Il considéra ces pierres d'un œil d'envie, car il s'était aperçu que c'étaient des pierres tombales. Le chœur entier en était pavé. Toutes portaient des inscriptions, presque toutes des armoiries; ce n'étaient point les vilains qu'on ensevelissait dans le sanctuaire.

La tombe placée devant la stalle occupée par Philippe était plus chargée que toutes les autres de signes héraldiques, et une inscription plus longue y était gravée. Philippe machinalement se mit en devoir de la déchiffrer; ce ne fut pas sans peine. Il commençait de lire : « Cy est couché Bernard de Fourières, noble homme, bon chrestien;... » mais l'enfant de chœur agita de nouveau la sonnette, avertissant les fidèles qu'ils pouvaient relever la tête. Philippe tressaillit; cette-sonnette importune l'arrachait au monde du rêve, où il entrait comme dans un port de refuge, et le rejetait dans la réalité, qu'il voulait fuir. Il se dit qu'il ne regarderait point Colombe; mais ses sens avaient peu de souci de sa volonté, et une minute ne s'était pas écoulée qu'il avait tourné de nouveau les yeux vers son tyran. Colombe lui fit un signe imperceptible qui lui disait qu'elle était contente de lui, et que son supplice allait finir. L'abbé, en effet, psalmodiait à demi-voix l'*Oremus*. Philippe eut une pensée de révolte; il médita de sortir à l'instant, de courir s'enfermer chez lui, d'éviter du même coup la curiosité de la foule et les félicitations ironiques de Colombe;... il n'osa. Elle ne lui aurait point pardonné ce défaut de patience; il le savait bien. Trois fois encore il courba le front, résigné jusqu'au bout. L'idée lui vint qu'il faisait là, devant l'assistance, une belle figure de bon chrétien. Ce Bernard de Fourières couché à ses pieds dans la tombe était aussi un bon chrétien, bien plus heureux que lui pourtant, car il était mort... Et les yeux de Philippe retournèrent à l'inscription gravée sur la pierre; cette fois il la déchiffra presque couramment.

« Cy est couché Bernard de Fourières,
Noble homme, bon chrestien et orthodoxe,
Que les gens de M. de Guise ont occis par mesgarde
A Vassy le 1er du mois de mars 1562.
En quoy ceulx-ci ont faict l'œuvre du Seigneur ou cru la faire.
Dieu les absolve! »

Ah! l'amère leçon pour un philosophe! et pour un jeune sectaire quel sujet de méditation tiré d'un temps où les sectes, au lieu de subtiliser, s'armaient de la dague et s'entr'égorgeaient au lieu de se disputer! Soudain Bernard de Fourières, tué par *mesgarde* au fameux massacre de Vassy, où furent *occis* deux cents huguenots, et gratifié par les siens d'une si curieuse oraison funèbre, Bernard l'orthodoxe se leva tout sanglant de son sépulcre devant Philippe Montgivrault, le renégat de la grande cause humaine. Oh! c'en était assez de ce terrible ressouvenir, c'en était assez de cette inscription dans sa férocité naïve, pour rendre à elle-même une conscience égarée. Et Philippe releva le front, et les enseignemens de sa jeu-

nesse, et cette foi généreuse et sincère où sa raison l'*avait élevé par degrés*, se rallumaient au fond de son cœur, comme une flamme vivante dans un foyer mal éteint dont on vient de souffler la cendre. Colombe n'avait point vaincu.

— Allez, chanta l'abbé Joye, la messe est dite!

En prononçant ces mots, il regarda Philippe. C'est vers lui qu'il étendit les mains; il chassait doucement le faux croyant du temple. Philippe se détourna brusquement; ses yeux troublés se jetèrent vers la nef. — Venez! lui dit le regard de Colombe.

XX.

Jacqueline la païenne n'avait pas reçu la bénédiction du curé. La messe n'était point terminée quand elle sortit de l'église, et sur la place encore muette on ne voyait alors que deux personnes : Jacqueline, plantée toute droite devant la porte du temple, et plus loin, sous le dernier des quatre tilleuls jadis si chers au doyen Verdelot, un grand homme qui semblait attendre, comme elle, la fin de l'office. Ce n'était pas un campagnard, il s'en fallait bien; tout en lui annonçait la civilisation, mais sous sa face la plus austère. Il était habillé tout de noir, sauf un ample gilet blanc à revers croisés. Les puritains d'autrefois portaient par la faute des temps un costume plus pittoresque, mais non plus sévère. Ce personnage était toute une doctrine : la rigidité des plis de sa redingote accusait bien celle de son âme, et l'amour de la perfection morale se trahissait jusque dans les larges bords de son chapeau.

La foule tout à coup fit irruption hors de l'église. Jacqueline ne se rangea point. Sa conversion ne l'avait pas rendue plus douce à son prochain, qui n'avait jamais eu que de la dureté pour elle. Inébranlable comme un vieux chêne, dont elle représentait si bien l'image, elle eût défendu là son poste contre une armée. Elle croyait qu'Hyacinthe, étant demeurée sous le porche, sortirait des premières, et c'était à Hyacinthe qu'elle en voulait; mais, bien loin de se hâter, celle-ci, appuyée au bras de son père, attendait sa mère et sa sœur. Le retour au Prieuré allait donc être une promenade en famille. Ils parurent tous quatre en même temps sur le parvis. Jacqueline fit un geste avec son bâton et du regard appela Hyacinthe, qui marcha tout droit vers elle. Mme Fleuriel poussa une exclamation de surprise. Eh quoi! Hyacinthe connaissait la vieille vagabonde? — Telle fut aussi la réflexion qu'osa bien faire tout haut Mlle Colombe, pâle, frémissante.

— Et vous, ma sœur, lui dit tranquillement Hyacinthe, ne la connaissez-vous point?

Philippe arrivait. Il n'était pas sorti par la porte du chœur; il avait suivi la nef, et le petit homme, au milieu de la foule, avait toujours quelque peine à se démêler du courant; mais cette fois il s'était empressé si fort! En voyant Hyacinthe auprès de Jacqueline, il pâlit comme avait fait Colombe. Ce ne fut pas tout : ses regards, qui s'étaient portés par hasard jusqu'à l'extrémité de la place, jusqu'au quatrième tilleul, aperçurent l'étranger, et sa pâleur redoubla. M. Fleuriel lui ayant tourné le dos pour éviter son salut, il ne le remarqua point; Mme Fleuriel s'étant avancée vers lui et lui parlant, il ne l'entendit pas. Hyacinthe, il l'avait oubliée; Jacqueline, il ne la voyait plus. — Monsieur Montgivrault, lui dit Colombe, avez-vous perdu l'esprit?

Il n'eut pas la force de lui répondre.

Alors Colombe suivit la direction de son regard comme on suit une flèche qui vole, et la ligne tracée dans l'air aboutit à ce grand homme vêtu de noir arrêté sous les arbres. L'intelligence de Mlle Colombe était si vive et si nette qu'elle n'eut pas besoin de demander qui était ce personnage; elle le devina. Pourtant elle ne s'attendait nullement à la venue de ce trouble-fête; oh! non certes, elle ne s'y attendait point, et Philippe encore bien moins qu'elle. — C'est votre tuteur, fit-elle d'une voix étouffée.

Et Philippe balbutia : C'est lui.

— Ah! s'écria Mme Fleuriel, je l'aurais reconnu. Rien qu'à son gilet blanc, on voit que c'est un impie.

M. Fleuriel pressa le bras d'Hyacinthe, mais ils se turent tous les deux.

Ah! si l'avocat Montgivrault, de si loin, avait pu voir le froncement de sourcils dont Mlle Colombe venait d'accompagner ces trois mots : c'est votre tuteur, peut-être bien aurait-il pensé qu'il n'y a point d'ennemis si petits et si faibles qui ne soient à craindre, et il aurait regretté son voyage. En ces momens de crise, la bouche de Colombe était tout un poëme de guerre; le trait de vermillon dont cette lèvre mince était faite devenait un trait de flamme. Déjà la pensionnaire avait pris un parti en face de ce péril inattendu, et c'était le plus téméraire. — Maman, dit-elle à sa mère, priez donc M. Philippe de venir au Prieuré quand il en aura fini avec son tuteur.

Puis, avant que Mme Fleuriel eût parlé, considérant cette prière comme faite et se retournant vers Philippe : — Allez, dit-elle, allez donc vers lui; il vous attend.

A la vérité, le tuteur Montgivrault était un tuteur bien appris, car il ne s'était point avisé de venir au-devant de son pupille, ni de faire la moindre tentative pour l'arracher à la bonne compagnie où

il le voyait; il se contenta de l'attendre. — Allez donc! répéta Colombe.

Mais Philippe, malgré cet ordre, ne bougeait point.

— Voulez-vous que nous vous conduisions? reprit-elle en éclatant de rire, et, tout en riant, elle fit mine de passer son bras sous le sien, à la grande joie de Mme Fleuriel, qui riait aussi. Leurs deux tailles étaient les mêmes, et la bouche de Colombe se trouvait aisément au plus près de l'oreille de Philippe. — Pas au Prieuré! lui dit-elle rapidement tout bas; au bois des Mées, dans une heure.

Et tout haut : — Maman, s'écria-t-elle, il n'ira jamais si nous ne lui montrons pas le chemin. Passons devant.

Là-dessus, elle entraîna sa mère, qui ne songea point à lui résister. Elle se garda bien de tourner les yeux en arrière vers Hyacinthe, son père et Jacqueline. Tout en traversant la place, elle pensait que cette aventure avait du bon. Un coup imprévu lui servait à en parer un autre qui ne l'était pas moins, et l'apparition de l'avocat Montgivrault à détourner l'attention de Mme Fleuriel de l'étrange rencontre du parvis. Hyacinthe savait donc ce qui s'était passé entre elle et Philippe dans la maison du coteau! Comment avait-elle vu Jacqueline? comment avait-elle gagné ce vieux démon? C'est ce que Colombe se réservait de discuter et d'éclaircir avec Philippe dans une heure, au bois des Mées. Et d'ailleurs que lui importait maintenant tout cela? Le succès n'était-il point sûr? Quant à ce tuteur Montgivrault, il fallait que ce fût un grand fou d'être ainsi venu, sans nécessité ni raison, se jeter à la traverse d'un si beau plan! Il ne savait point sans doute que, pour le mener à la fin qu'elle avait rêvée, elle eût sans hésiter bouleversé le monde, combattu la terre entière, et que, si quelque frayeur était capable de l'arrêter, ce n'était pas celle d'un philosophe de plus entrant en lice au dernier moment. Aussi, comme Mme Fleuriel et sa fille passaient devant ce tuteur malavisé, qui venait d'ôter son large chapeau, étant le plus courtois des hommes, Mlle Colombe lui rendit un fort beau salut. L'avocat Montgivrault n'en put croire ses yeux : il lui semblait que cette petite dévote lui riait au nez; mais il n'eut point le temps de réfléchir sur cette vision déplaisante, car Philippe, qui marchait sur les pas de Colombe comme Tobie sur les pas de l'archange, l'abordait au même instant, et il ne riait point, lui!

Ils se saluèrent le plus cérémonieusement du monde : c'était leur usage alors même qu'ils vivaient ensemble et se voyaient dix fois le jour. C'est le moins que se doivent deux sages que d'apporter dans leurs mutuelles relations du poids et de la mesure, et ceux-ci se complimentaient jadis volontiers soir et matin. A ces complimens, l'avocat Montgivrault ne manquait point d'ajouter une

ou deux sentences qui coulaient chez lui comme de source, et Philippe en ce temps-là buvait avidement le flot d'or.

— Monsieur, lui dit le tuteur, je vivais là-bas fort en peine de vous.

— Monsieur, murmura le pupille, vous avez beaucoup de bonté.

— C'est ce qui m'a déterminé à entreprendre le voyage de Fourières, reprit M. Montgivrault; mais je vois bien que j'ai perdu mon temps, qui est précieux. Il me semble au contraire que vous avez on ne peut mieux employé le vôtre.

— Monsieur, répliqua sèchement Philippe, vous plairait-il d'entrer chez moi?...

— Volontiers, fit l'avocat: nous pourrons nous y expliquer plus librement.

Et ils se dirigèrent tous deux vers le grand presbytère. L'ombre du doyen Verdelot n'allait-elle point se dresser devant la porte et défendre à ce Montgivrault, son meurtrier, l'accès de la maison?... Ils marchaient côte à côte, le grand tuteur amassant tout bas les foudres qu'il allait lancer, le petit pupille fier, raide, empesé, s'excitant mentalement à une belle défense. Ah! comme son courage s'enflammait à la pensée de ce rendez-vous avec Colombe dans une heure, au bois des Mées! Il n'oubliait point que, pour en finir avec ce tuteur importun, elle ne lui avait donné qu'une heure.

— Tout d'abord, reprit l'avocat, je désire m'assurer, monsieur, si je ne rêve point. Est-ce bien vous que je viens de voir à l'instant sortir de l'église?

Philippe ne répondit pas.

— C'était donc vous? reprit M. Montgivrault. Je vous ai toujours enseigné, monsieur, que le bonheur ou le malheur d'un être raisonnable et social dépend uniquement de l'usage qu'il fait de sa conscience et de sa raison. Si je vous demandais maintenant où en est votre conscience?...

— Monsieur, interrompit Philippe, nous sommes arrivés. Voulez-vous bien passer devant moi?

M. Fleuriel, sur la place, n'avait pu tenir contre la curiosité qui le pressait trop fort, et, laissant là Hyacinthe avec Jacqueline, il avait gagné les tilleuls et suivi des yeux le tuteur et le pupille qui descendaient la rue du bourg. Voilà donc comment il était fait ce terrible Montgivrault, qui depuis six ans et plus occupait à Fourières les esprits et les langues! M. Fleuriel, le considérant, se disait qu'un philosophe peut tout aussi bien qu'un bourgeois de campagne prêter à rire, et que le large chapeau de ce personnage valait pour le ridicule sa propre casquette de chasse, cette casquette fameuse en forme de melon qui réjouissait tout le pays; mais

il ne s'agissait pas de s'abandonner au maigre plaisir d'une remarque si puérile, et M. Fleuriel trouvait bien d'autres jouissances dans le trouble que causait au petit Philippe l'arrivée de cet hôte inattendu, dans la pensée du dépit qu'allait éprouver M[lle] Colombe si l'avocat Montgivrault, demeurant à Fourières, ne se présentait pas au Prieuré, ce qui retiendrait Philippe à la maison, et, s'il s'y présentait, de la bonne figure que ferait M[me] Fleuriel, contrainte à recevoir un homme qui sentait si fort le fagot. Vraiment il entrevoyait tout cela, l'excellent homme; il croyait même entrevoir vaguement comme l'espérance d'un secours que la présence de ce tuteur pouvait apporter à Hyacinthe.

Tout à coup M. Fleuriel vint à penser que l'abbé, renfermé dans son église, ne savait rien de cet événement. Ce pauvre abbé ignorait la nouvelle. Or M. Fleuriel était aussi grand nouvelliste que grand curieux, et s'il n'avait tenu qu'à lui de courir de ce pas trouver le curé!... Cependant il ne pouvait quitter Hyacinthe ni souffrir qu'elle demeurât seule plus longtemps avec cette déplaisante Jacqueline, dont elle semblait goûter si fort l'étrange compagnie. Il l'appela. Hyacinthe, à sa grande surprise, lui cria de loin qu'elle se rendait auprès de lui; mais elle dit encore un mot auparavant à Jacqueline. La vieille fée s'inclina et se mit en marche. En passant devant le maître du Prieuré, elle lui fit un signe de son bâton et lui lança un regard qui le fit frissonner de la tête aux pieds. C'était le regard humble, flatteur, mais toujours sinistre et sanglant, de la bête fauve qui rampe et s'avoue domptée. Hyacinthe au même instant rejoignait son père. On eût dit que de loin elle avait lu dans sa pensée, car elle fut la première à lui proposer de visiter l'abbé Joye. Il avait dû retourner à son presbytère par la petite porte du chœur qui s'ouvrait dans son jardin. Hyacinthe seulement avertit son père qu'elle désirait rentrer dans l'église un moment et le pria de la précéder chez l'abbé.

L'église était déserte. Hyacinthe en entrant ne s'agenouilla point, elle ne sentait pas le besoin de prier. Son âme était assez bien armée pour ne point chercher de secours. Ce qu'elle avait espéré trouver dans ces lieux, c'était l'esprit de recueillement qui souffle sous la fraîcheur de ces voûtes. Peut-être bien voulait-elle aussi se contempler dans l'œuvre qu'elle venait de concevoir comme dans le miroir uni d'un beau lac aux flots bleus. La générosité même la plus pure a de ces faiblesses secrètes. Cette œuvre était déjà presque accomplie. Déjà Hyacinthe avait adouci et persuadé Jacqueline, elle avait vaincu le sauvage ressentiment de la vieille fée contre ces deux enfans pervers qui étaient venus à son chevet se faire un masque de leur charité menteuse, une risée de son mal, un jeu de

sa mort prochaine, et, bien plus puissante que l'abbé lui-même sur l'esprit de la pécheresse, elle lui avait fait jurer le silence et le pardon, surtout le silence. C'était un premier péril écarté de la tête des deux coupables. Voilà comment Hyacinthe se vengeait!

Oui, vraiment, il lui venait parfois l'idée qu'elle allait tirer de ceux qui l'avaient trahie la plus amère, la plus raffinée de toutes les vengeances, en leur permettant de recueillir le fruit de leur trahison. Ah! le beau spectacle que donnerait l'union de ces deux cœurs, l'un sans chaleur et sans force, l'autre sans mesure ni pitié! Et Hyacinthe frissonnait à la pensée de ce froid amour qu'elle allait couronner elle-même de sa main blessée, car c'était là son projet, c'était son œuvre. Elle allait tout à l'heure, d'une voix ferme, sans regret ni peur, dire à son père, en présence de l'abbé Joye : Mon père, il faut marier votre fille Colombe.

Elle traversa donc la nef d'un pas tranquille, car rien ne l'invitait à se hâter. Cette grande résolution qu'elle avait prise n'était point une fille aveugle de l'exaltation ou de la fièvre : elle n'était née que de sa raison. Cette raison toute neuve, et pourtant déjà si mûre, lui avait démontré qu'il s'agissait de préserver le nom de son père, et que les folies de Colombe avaient un côté dangereux. M. Fleuriel comprendrait cela, car il avait toujours été d'avis que le nom de Fleuriel de La Pervenchère était un beau nom. Et si Hyacinthe ajoutait qu'elle avait cessé d'aimer Philippe, parce qu'il ne lui inspirait plus qu'une pitié voisine du mépris, parce qu'elle ne le trouvait point digne d'elle, M. Fleuriel était bien capable de le trouver digne de Colombe. Outre ces argumens, Hyacinthe d'ailleurs en tenait bien d'autres en réserve. Les moyens ne lui manquaient point pour arriver à la réalisation de son désir, qui était de complaire à sa sœur et de rendre Philippe heureux. Elle pensait qu'il l'avait bien mérité, et cette pensée la faisait sourire.

Lorsqu'elle fut arrivée au banc de sa famille, elle y entra et y demeura quelque temps, considérant avec une attention singulière l'endroit du chœur où Philippe était placé durant la messe, puis elle marcha plus rapidement vers le chœur, et là encore s'arrêta, les yeux fixés sur le banc où avait été Colombe. Mille choses s'éclaircissaient maintenant pour elle qui lui étaient demeurées obscures pendant le saint sacrifice, tandis que de loin elle les observait tous les deux. A la vérité, c'était pour cela surtout, pour s'expliquer ce qu'alors elle n'avait pas compris, qu'elle avait voulu rentrer dans l'église. Guérie de son amour, elle l'était peut-être bien mal encore de la curiosité de l'amour, qu'elle n'espérait plus jamais inspirer ni ressentir. Machinalement elle s'assit dans la stalle où

s'était assis Philippe, et se prit à rêver un moment,... puis elle se leva en sursaut : elle avait senti l'ennemi qui se glissait dans l'ombre, et elle se remettait en armes. Elle s'inclina devant l'autel et ouvrit la petite porte du chœur, qui, par les dépendances du sanctuaire, menait au jardin de l'abbé Joye.

C'était bien un jardin de curé, un seul carré de fleurs entre quatre murs, sans autre vue que les clochetons de l'église et le ciel. Au milieu du carré s'élevait un grand rosier. Dieu l'avait béni dans son isolement; il portait chaque année des fleurs plus nombreuses, ce qui permettait à l'abbé Joye de dire, comme le doyen son devancier : « Mes roses. » Il y avait encore dans un coin une fort belle *planche* d'oignons blancs, disgracieux et vulgaire objet des plus tendres soins de la servante. Lorsque l'abbé se promenait dans son jardin, comme un prisonnier sur son préau, tout en lisant son bréviaire, la vieille femme s'embusquait près d'une fenêtre, et s'il faisait un pas de trop au bout de l'allée : — Monsieur le curé, lui criait-elle, prenez garde aux pauvres oignons!

Hélas! l'heure des pauvres oignons avait sonné! L'abbé, qui causait avec M. Fleuriel au seuil de sa maison, ne songea guère aux prescriptions de sa servante en apercevant Hyacinthe : il courut à elle et donna des deux pieds dans la *planche*. M. Fleuriel, lui aussi, s'avança vers sa fille; mais elle l'arrêta du geste et de la voix. — Mon père, lui dit-elle, j'ai besoin de demeurer seule un moment avec M. le curé.

Et M. Fleuriel regagna la maison. Il soupirait, mais il était toujours docile : c'est qu'aussi il avait affaire à un si doux maître. Alors Hyacinthe et l'abbé se regardèrent. Ils étaient agités l'un et l'autre de la même émotion redoutable; ils avaient tant de choses à se dire, et de si cruelles, et ils savaient bien qu'ils ne pouvaient se les dire qu'à demi-mot.

— Monsieur le curé, commença Hyacinthe...

— Ma fille, dit l'abbé...

Et ils restèrent muets tous les deux.

— Cet avocat Montgivrault est donc à Fourières? dit enfin l'abbé. Un événement si imprévu peut changer...

— Vous me faites songer à l'arrivée de M. Montgivrault, dit Hyacinthe en levant doucement les épaules, je l'avais oubliée. Cet événement, pour parler comme vous, monsieur le curé, ne nous importe guère, et à d'autres pas plus qu'à nous. Ce tuteur n'est pas le bienvenu. Sa présence est trop importune pour qu'on ne sache pas s'en délivrer au plus tôt.

— Quoi! s'écria l'abbé, vous pensez, ma fille...

— Et ne pensez-vous pas à ce sujet les mêmes choses que moi?

répliqua-t-elle avec feu. Pouvez-vous bien douter encore de l'ingratitude et de la folie de celui que je ne veux pas nommer après l'expérience du passé, après ce que vous venez de voir? Supposez-vous qu'il hésite une seconde à rompre ce lien du sang, le seul qui lui reste, après en avoir rompu tant d'autres? Croyez-vous que lorsqu'on n'a pas su rester le maître de sa conscience?...

— Ma fille, interrompit l'abbé, vous n'êtes pas ordinairement si sévère.

— Oh! reprit-elle, le temps de la sévérité est passé. Toute illusion a passé de même. J'ai lu ces lettres, monsieur le curé.

— Hélas! soupira-t-il, je ne le sais que trop. Que n'ai-je pas fait pour que vous ne les lisiez point!

Et il songeait à l'enfer dont il avait vainement fait peur à Jacqueline.

— Monsieur le curé, reprit Hyacinthe, votre raison est bien supérieure à la mienne, et vous avez l'âme des saints...

— Je n'ai pas leur force, dit-il.

— Il ne m'appartient donc pas de juger vos actions. Je dois toujours les croire justes. C'est votre charité qui vous a commandé de me cacher ce qui devait me guérir...

— Je ne pouvais parler, murmura l'abbé.

— Vous allez avoir la preuve que je suis bien guérie, dit Hyacinthe. Regardez-moi; voyez si la paix n'est point sur mon visage.

Et l'abbé la regarda; il secoua la tête. Cette paix dont elle se vantait, il la voyait, mais n'y croyait point.

— Et maintenant, continua-t-elle, je vous supplie de ne pas opposer à ce que je vais vous dire des raisons que vous suggérerait votre bonté toute seule. Gardez-moi cette bonté précieuse pour une autre épreuve; celle-ci est finie. Monsieur le curé, c'est ma sœur qu'*on* aime, et sans doute *on* est aimé. Eh bien! il faut marier ma sœur.

L'abbé recula et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Vous voyez bien, lui dit Hyacinthe, que vous en sentez la nécessité comme moi.

— Oui, s'écria-t-il en se découvrant le visage, mais je n'en sens pas la même impatience que vous...

Et il s'arrêta et baissa la tête; il ne voulait pas sonder plus avant ce cœur déchiré.

— Vous avez raison, reprit-il, j'y pensais après la messe, et je ne vois point que nous ayons d'autre ressource pour éviter tout ce qui est à craindre. Il faudrait marier votre sœur; mais sans parler de vous, Hyacinthe, votre père ne saurait consentir... Ah! ma fille, cette coupe est trop amère...!

— Monsieur le curé! s'écria Hyacinthe, elle ne le sera pas que pour nous. Allons persuader mon père... qui nous attend.

Colombe et Mme Fleuriel rentraient alors au Prieuré. Elles avaient beaucoup devisé tout le long de la route. La messe, Philippe et l'arrivée de ce tuteur Montgivrault leur fournissaient assez de sujets d'entretien.

— Colombe, dit Mme Fleuriel, pensez-vous que cet homme-là demeure longtemps à Fourières?

— Une heure, dit Colombe.

— Une heure! s'écria Mme Fleuriel; mais alors le neveu chasserait l'oncle de chez lui!

— A Dieu ne plaise, maman! répliqua Mlle Colombe. M. Philippe ne doit point chasser de sa maison celui qui l'a élevé avec une sollicitude si pieuse, dans de si beaux et bons principes, celui qui a pris également soin d'une partie de son bien et de son âme. Il lui doit tout.

— Colombe, dit la mère, je crois que vous vous moquez...

— Ah! dit Colombe en riant, ce n'est pas ma faute si je ne peux m'empêcher de penser à la bonne figure que faisait ce tuteur en voyant M. Philippe qui sortait de la messe...

— Où vous l'aviez envoyé, reprit Mme Fleuriel. Savez-vous bien, Colombe, que vous avez fait là quelque chose de vraiment beau?

Mais Colombe avait trop de modestie pour ne point se taire devant l'éloge.

— Voyez-vous, continua Mme Fleuriel, c'est encore une preuve que, s'il y a dans le monde beaucoup d'incrédules, d'esprits forts et même d'impies, nous ne devons point nous en inquiéter outre mesure.

— Oh! mon Dieu non! dit Colombe.

— Feu M. le doyen Verdelot, que je n'aimais pas, disait en chaire que ces gens-là ne sont bons qu'à faire des taches au soleil; il ne nous en éclaire pas moins. La religion sera toujours la plus forte, ayant les femmes pour elle... M. le doyen disait encore que les femmes trouvent aisément pour convaincre les plus endurcis des argumens que les plus grands docteurs n'imagineraient point. Il ne se doutait guère en ce temps-là que son neveu Philippe serait un jour ramené à Dieu par cette petite Colombe qui n'était pas plus haute alors que cela, et qui bégayait à peine. Ah! je voudrais bien savoir comment vous vous y êtes prise pour convertir le petit Philippe. Je le crois bien converti.

— Je l'espère, repartit Colombe.

— Oh! s'écria Mme Fleuriel, vous l'espérez! Quelle fausseté, Colombe! Vous savez bien à quoi vous en tenir, allez! Mais moi, je

le confesse, je suis moins tranquille. Je songe enfin à ce tuteur qui est arrivé.

— Pourquoi, je vous prie, maman, dit Colombe, vous embarrasser de ce tuteur?

— Mais, fit observer Mme Fleuriel, s'il nous enlevait son neveu! Ne craignez-vous pas qu'il n'ait encore bien du pouvoir sur son esprit? On dit qu'ils s'aimaient beaucoup.

— Ils s'aimaient en l'humanité, dit Colombe de sa voix brève et dure, comme d'autres s'aiment en Dieu.

— Ce qui me rassure, reprit Mme Fleuriel, c'est la pensée qu'il y a maintenant quelqu'un au monde pour qui Philippe a bien plus d'affection que pour son tuteur.

La pensionnaire ne répondit pas.

— M'entendez-vous, Colombe?

— Oui, maman.

— Et savez-vous de qui je veux parler?

— Je pense que c'est de moi, maman.

— Ma fille, dit Mme Fleuriel, vous me faites beaucoup de peine, car je vois bien que vous manquez de franchise avec votre mère.

— Oh! non, répliqua vivement Colombe, je ne manque point de franchise; mais vous savez bien, ma chère maman, qu'il y a des choses qu'on ne peut dire...

— Et moi, reprit Mme Fleuriel, je veux que vous me répondiez enfin sans détours. Philippe vous plaît-il, Colombe, et voudriez-vous l'épouser?

— Maman, dit Colombe, laissez-moi, je ne puis... Et d'ailleurs à quoi cela nous sert-il de disputer? C'est bien pour le plaisir de parler ensemble. Si M. Philippe me plaisait, je serais bien malheureuse, et vous, maman, vous verriez alors ce que pèse votre volonté dans la maison.

— Que voulez-vous dire, Colombe?

— Je veux dire, reprit la pensionnaire en la regardant, que mon père déteste M. Philippe, et qu'il ne souffrira jamais, jamais, entendez-vous bien, maman? que ma sœur ne soit point mariée avant moi...

— Il ne le souffrira pas? répéta Mme Fleuriel hors d'elle-même.

— Écoutez-moi, maman, dit Colombe. Vous auriez refusé votre consentement, s'il s'était agi de marier Hyacinthe; s'il s'agit de me marier, moi, mon père refusera le sien : ce n'est que juste.

— Juste! s'écria Mme Fleuriel. Est-ce que vous m'avez bravée, offensée, poussée à bout comme votre sœur?

— Non, fit Colombe, mais j'ai bravé mon père pour vous contenter.

— Et c'est pourquoi je suis là pour vous défendre; mais vous me croyez sans pouvoir ici, voilà qui est bien. Il est vrai que vous êtes une enfant qui ne connaissez point la valeur des choses; aussi je vous excuse. Avouez-moi donc seulement que Philippe vous plaît, que vous lui plaisez, et fiez-vous à moi pour le reste. Nous verrons alors, comme vous dites, Colombe, nous verrons... Allons, vous ne me répondez point!

— Maman,... balbutia Colombe.

— Je pense pourtant, s'écria Mme Fleuriel, que ce petit Philippe ne s'est point avisé de vous dire qu'il vous aimait!

— Ah! je vois, maman, dit Colombe, qu'on ne peut rien vous cacher. N'avez-vous point remarqué tout à l'heure, à la sortie de la messe, cette vieille Jacqueline que ma sœur Hyacinthe connaît bien? Je ne sais, par exemple, où cette connaissance s'est faite. Pour moi, c'est bien différent : Jacqueline était malade il y a quelques jours, je l'ai su, et je suis allée près d'elle sans rien dire, parce que je crois qu'il est toujours mieux de pratiquer la charité en secret. Eh bien! maman, c'est là que j'ai rencontré M. Philippe. Il vaut mieux que ses principes, allez! Il avait appris, lui aussi, que Jacqueline souffrait, et il venait lui apporter son aumône.

— J'espère que vous n'avez pas trop donné à cette mendiante, reprit Mme Fleuriel... Et après que s'est-il passé?

— Il s'est passé, maman, répliqua Colombe en relevant fièrement la tête, que, me trouvant la maîtresse d'imposer ma volonté à Philippe, je la lui ai imposée. Voilà pourquoi vous l'avez vu ce matin à la messe.

— Je comprends, s'écria Mme Fleuriel. C'est la condition que vous avez mise à l'entendre. Que Dieu vous bénisse, Colombe, car vous êtes une fille prudente et sage! Du même coup vous vous êtes assuré un bon mari et vous avez fait un chrétien.

— Oh! fit Colombe, pour l'extérieur seulement; il me restera beaucoup à faire.

— L'extérieur est tout, répliqua Mme Fleuriel. Ah! je voudrais le voir, ce cher petit Philippe, à présent. Ne va-t-il point venir, Colombe?

— Oh! dit Colombe, il viendra.

XXI.

Le grand vent du matin s'étant apaisé, la chaleur devenait accablante; l'air flamboyait, la terre se consumait en silence, les arbres même étaient muets; pas un souffle, pas une haleine. Hyacinthe, de retour au Prieuré, cherchait de l'ombre autour de la maison. Elle

en aurait bien trouvé sous le hêtre du préau, mais cet abri ne lui convenait point, car elle ne voulait pas se rencontrer avec Philippe, qui ne manquerait pas d'accourir auprès de Colombe dès qu'il pourrait échapper à son tuteur. Il y avait encore les frênes de la prairie, mais leurs feuilles déliées étaient impuissantes contre les glaives perçans du soleil, et Hyacinthe d'ailleurs se méfiait de ces ombrages où s'agitaient encore, comme autant de formes vivantes et éplorées, ses anciens désirs et ses anciens rêves. De guerre lasse, elle allait rentrer, lorsque, ses yeux s'étant levés par hasard vers la cime du coteau boisé qui dominait l'habitation, l'idée lui vint d'aller au bois. Elle croyait éviter sa destinée par sa prudence et travaillait elle-même à l'accomplir. Elle se rendit au bois des Mées.

Il y avait trois chemins pour y arriver : le premier n'était que le prolongement de l'avenue des noyers; il partait de la muraille septentrionale du Prieuré, au ras de la chapelle et des cloîtres, et montait entre une double haie fort épaisse de troënes et de prunelliers qui pouvaient cacher à tous les yeux la course d'une amoureuse ou d'un larron. Le second passait par la rue du hameau; le troisième tournait à l'entour, derrière les jardinets attenant aux maisons des paysans. Tous trois aboutissaient d'un côté à la grande route, l'un à l'extrémité de l'avenue, l'autre au bouquet des grands aulnes et au pont, le dernier un peu plus loin, en face des vignes de Fourières : pour le suivre, il fallait franchir un fossé et doubler la maison de Jacqueline. C'était le chemin de Philippe... Hyacinthe prit par le hameau.

Or c'était le premier dimanche de la saison des noisettes, une amoureuse saison. Le chercheur de sources qui va couper sur les coudriers sa baguette divinatoire à l'imitation de Moïse, son devancier et son patron, avertit la jeunesse du pays que le fruit commence à se former dans sa coque verte. La bonne nouvelle se répand, et comme la jeunesse est impatiente, on dit partout que la noisette est mûre. Arrivée dans le hameau, Hyacinthe entendit de grands cris et vit une troupe bruyante qui débouchait par la traverse. C'étaient les jeunes garçons et les jeunes filles de Fourières qui, comme elle, allaient au bois. Ils la saluèrent; elle les connaissait tous par leur nom, et fit la réflexion que ce n'étaient point les mêmes que l'an passé. Ceux-là, depuis, s'étaient mariés; c'est un dicton au village qu'on ne mange pas impunément la noisette ensemble. Toute cette jeunesse s'en allait confusément dans un désordre où ceux qui se cherchaient savaient bien se joindre, et Hyacinthe d'abord la suivit d'assez près; mais ces pas pressés qui battaient le chemin, ces voix sonores qui remplissaient l'air, ces

visages allumés par la chaleur et le plaisir, loin de l'égayer, lui causèrent bientôt une sensation presque pénible, et, sans l'irriter, la troublèrent. A l'orée du bois, tous les amoureux se mirent à chanter en chœur; Hyacinthe s'arrêta. Cette joyeuse compagnie décidément ne lui plaisait point...

A Fourières, l'abbé Joye venait de commander qu'on sonnât les vêpres. Il avait calculé que cette sonnerie pouvait se prolonger une demi-heure environ, le sonneur ayant le bras robuste. Ce temps était justement celui dont il avait besoin pour remplir auprès de Philippe la mission dont il était chargé.

Il sortit de sa maison sans forces, sans courage, abandonnant son corps et son âme, dans l'accablement d'un homme qu'on traîne au supplice. La main qui le poussait était implacable. A peine avait-il marché l'espace de trois pas, qu'il fut obligé de faire halte, recherchant dans son esprit égaré les instructions qu'il avait reçues et promis de suivre à la lettre; son cœur pourtant lui conseillait encore de n'en point tenir compte et d'attendre; à mesure qu'il retrouvait éparses dans sa mémoire les choses qu'on lui avait prescrit de dire, il frémissait, et les larmes lui venaient aux yeux. Le pauvre abbé repassait là une cruelle leçon, et quand il songeait que c'était Hyacinthe qui la lui avait apprise, il était tenté de croire que la raison lui manquait. O sublime abnégation! ô générosité folle! Eh quoi! le dénoûment de tout ceci n'était-il pas assez proche? Fallait-il aller au-devant? Quelle hâte de couronner la lâcheté, la ruse, l'hypocrisie un jour plus tôt qu'elles n'auraient osé l'espérer? Quel besoin de presser le triomphe du mal quand ce triomphe était inévitable?

Et cependant il l'avait acceptée, cette mission amère, ou plutôt il se l'était laissé imposer. Et il allait maintenant, ainsi qu'il lui était enjoint de le faire, il allait au grand presbytère trouver Philippe et lui dire que M. Fleuriel, connaissant toute sa conduite, sachant ce qui s'était passé chez la vieille Jacqueline, le priait de ne plus se représenter au Prieuré, à moins qu'il n'y vînt pour lui offrir la juste réparation qu'il lui devait, pour lui demander la main de sa fille cadette. N'était-ce donc point courir au-devant de ses vœux et jeter cette indigne Colombe dans ses bras? Et c'était Hyacinthe qui voulait cela; elle voulait autre chose encore! L'abbé devait faire savoir expressément à Philippe que cette réparation même, sans l'intervention de sa fille aînée, sans ses prières instantes, M. Fleuriel l'aurait refusée.

Tout le temps que le grand débat dont l'étrange démarche de l'abbé allait être la suite avait duré entre lui, son père et Hyacinthe, celle-ci était demeurée souriante et forte. Elle se croyait im-

pénétrable; mais le regard de l'abbé avait fini par percer le voile de cette sérénité menteuse. Quand Hyacinthe s'applaudissait de marier de sa main Philippe et Colombe, quand elle ajoutait avec son indéfinissable sourire : « C'est moi qui vais les rendre heureux! » il savait bien ce qu'elle voulait surtout : elle voulait les accabler de sa supériorité. Ah! si on la comparait à l'offense, cette vengeance était petite; si l'on songeait aux douleurs souffertes, elle était juste. Ce qui faisait trembler l'abbé, c'était qu'elle ne fût imprudente, et ne retombât un jour d'un redoutable poids sur le cœur de celui qui se complaisait à l'exercer. C'est pourquoi il avait conjuré Hyacinthe de laisser agir le temps et la volonté d'en haut. Hyacinthe lui répondait que l'action du temps était déjà consommée, et que la volonté de Dieu n'aurait garde de se mêler à cette affaire. Son père aussi l'avait priée à deux genoux, et, voyant le peu de succès de ses prières, il s'était indigné du rôle qu'elle voulait lui faire jouer auprès de Philippe, qu'il haïssait de toute son âme. Et Hyacinthe de lui répondre qu'il ne savait pas ce que c'était que la haine. Le vieux gentilhomme, s'emportant, avait voulu parler de son honneur; mais Hyacinthe lui avait représenté que c'était pour son honneur même qu'il était urgent d'en finir. Elle lui faisait voir que sa mère était tout entière à la dévotion de Colombe, que toutes les mesures de celle-ci étaient prises, et qu'offrir son consentement à ce mariage, c'était le seul moyen d'éviter qu'on lui fît l'outrage de ne pas le lui demander. M. Fleuriel et l'abbé avaient supplié encore; Hyacinthe s'était montrée inflexible, et tous deux avaient cédé.

Maintenant il ne restait plus à l'abbé d'autre espoir que dans cet avocat Montgivrault que naguère il eût maudit avec tant de délices, si jamais il eût pu se croire en droit de maudire personne. Malgré tout, l'arrivée de ce tuteur lui paraissait un coup si singulier qu'il avait bien de la peine à n'y pas voir la main de la Providence en courroux. Hyacinthe s'opiniâtrait follement sans doute à ne point tenir compte de sa présence. Vainement l'abbé l'avait invoquée pour gagner du temps, disant qu'il ne pouvait pourtant parler devant lui; mais Hyacinthe hardiment répondit qu'il allait partir. — Eh quoi! repartir au bout d'une heure! — Et l'abbé, sur cette réponse, s'était écrié, tout comme Mme Fleuriel s'entretenant avec sa fille Colombe dans le jardin du Prieuré, et peut-être en même temps qu'elle : Il faudrait donc que Philippe le chassât! — Non, non! l'amour même n'est point si fort! Philippe était ingrat, mais non jusqu'au point de chasser de sa maison celui qui lui était uni par le sang et qui avait pris soin des dernières années de son enfance, celui qui avait exercé tant d'empire sur son esprit nais-

sant et sa jeunesse, qui avait si exactement modelé son âme sur la sienne qu'elle en avait été longtemps comme l'image.

L'avocat Montgivrault était arrivé dans le bourg tout justement pour voir son neveu sortir de la messe avec Colombe; il n'avait donc pas eu besoin de s'informer plus au long de la manière dont le jeune homme passait son temps à Fourières. Cette messe et cette compagnie en disaient assez : il était aisé de deviner le reste, et la guerre entre le pupille et le tuteur s'était allumée sur le seuil même de la maison. A qui allait rester la victoire? A la religion ou à la philosophie? à l'avocat ou à Colombe? Ah! qui eût dit à l'abbé qu'un jour il désirerait de voir la religion battue? Il est vrai que pour s'excuser de ce désir étonnant il se disait naïvement qu'elle n'y perdrait guère. Et si la philosophie (c'est-à-dire le tuteur) était la plus forte, ce qu'il ne se lassait point d'espérer un peu!... Mais comme il était arrivé devant la porte du grand presbytère, il entendit dans la cour le bruit d'un pas précipité : la porte s'ouvrit.

Le tuteur Montgivrault sortait, et avec une furie si grande qu'il faillit renverser l'abbé Joye. Celui-ci pourtant s'était rangé le plus vite et le plus doucement qu'il avait pu. Le bouillant philosophe demeura court devant le prêtre. — Ah! monsieur, dit-il, c'est moi qui suis vaincu...

— Monsieur, répondit l'abbé, nous le sommes tous les deux, sachez-le bien.

— Fi! s'écria l'avocat ami des hommes, que la jeunesse est lâche et perverse, et que l'humanité est une laide chose!

Et l'abbé vit deux grosses larmes qui roulaient sur son visage. Elles allèrent se perdre dans les plis de son gilet blanc. — Monsieur, lui dit-il, vous auriez bien dû savoir que cet enfant n'était qu'un ingrat.

L'avocat tressaillit : ce peu de mots et cette allusion au passé lui faisaient reconnaître l'abbé Joye, l'ami du doyen Verdelot et son successeur. Deux hommes entre lesquels un mort se lève n'aiment guère à converser ensemble. Oui, M. Montgivrault aurait dû savoir que son neveu était un ingrat; jadis il lui avait enseigné à l'être. Il s'élança dans la rue : l'abbé le vit aborder un paysan et l'entendit qui lui demandait une voiture pour retourner à la ville; mais avant de disparaître à l'angle de la place il lança un dernier regard sur cette maison d'où il venait d'être chassé comme un intrus et un ennemi, lui le tuteur et l'oncle! Quel regard et quel geste! L'abbé ne put s'empêcher de penser à ces apôtres qui portaient la *bonne nouvelle* dans les villes païennes, et se retiraient, si on ne les écoutait point, en secouant la poussière de leurs souliers. La ville s'abîmait, un gouffre s'ouvrait à sa place. La maison de Philippe resta debout

malgré la malédiction du tuteur, sans doute parce que celui-ci n'était pas un saint.

Ainsi les prévisions d'Hyacinthe s'étaient réalisées, la confiance de Colombe était justifiée : Philippe *en avait fini* avec le dernier parent qui lui restait au monde, et la religion l'emportait. Toutes ces pensées qui se croisaient dans l'esprit de l'abbé lui soulevèrent si fortement le cœur qu'il ne songea, lui aussi, qu'à s'éloigner. Se fût-il même agi de sauver la vie d'Hyacinthe, il n'aurait pu, en ce moment, entrer au grand presbytère; il n'aurait voulu, pour rien dans ce monde ni dans l'autre, se trouver face à face avec Philippe après ce qu'il venait de voir. Il remit à la fin de l'après-dînée sa visite à ce malheureux enfant, et s'en alla dire ses vêpres.

. . . .

Le bois des Mées était posé comme une couronne sur la cime du coteau du Prieuré. C'était une superbe hêtrée, dernier vestige d'une grande forêt qui couvrait naguère tout le pays. La futaie n'allait pas plus loin; mais un beau taillis courait sur l'autre versant de la colline et descendait en mille détours jusqu'à la plaine. Hyacinthe était entrée dans le bois; elle errait sous la futaie. Le soleil implacable de cette journée brûlante perçant jusqu'à ce dôme sombre ruisselait en flots ardens sur le tronc grisâtre des hêtres, l'air se remplissait de longues traînées brillantes où tournoyaient les insectes invisibles, et chaque grain de cette poussière vivante était une étincelle; la terre même semblait exhaler une vapeur lumineuse, et Hyacinthe s'avançait au milieu de ce brouillard d'or. Cette insupportable chaleur ne lui gâtait point une si belle promenade, faite d'un pas si libre et d'un cœur si léger. La pensée de sa grande action du matin marchait auprès d'elle comme une amie, comme une gardienne, comme un guide.

De temps en temps elle faisait une halte, et le front levé, le sourire aux lèvres, avec un large soupir d'aise, elle se disait : Tout est consommé maintenant. L'abbé avait dû voir Philippe. Philippe déjà peut-être était au Prieuré. Un instant elle avait pensé à revenir elle-même, et une avide tentation l'avait pressée d'être là, les yeux fixés sur lui, tandis qu'il parlerait, tandis qu'il dirait à M. Fleuriel qu'il aimait Colombe et qu'il demanderait sa main. Il lui semblait que, si elle ne jouissait point de l'expression du visage de Colombe en ce périlleux moment, elle allait manquer la plus belle et la dernière scène de cette comédie, et se refuser un spectacle que jamais il ne lui serait donné de revoir. Elle eut pourtant cette sagesse qui lui paraissait aussi de la grandeur : elle eut pitié des deux coupables, elle ne voulait point les écraser du poids de sa présence. Il lui suffisait qu'ils connussent bien tout ce qu'ils allaient lui devoir, que

le sentiment de cette lourde et cruelle obligation les poursuivît sans relâche, sans trêve, dans le présent comme dans l'avenir, jusqu'au pied de l'autel où elle les verrait unis à jamais dans leur froid bonheur.

Ah! la belle et fière revanche! Ah! quelle volupté de penser que jamais ils ne pourraient tous deux la regarder sans contrainte, jamais lui parler sans une émotion dans le cœur et dans la voix! Colombe encore saurait déguiser les mouvemens de son âme, car elle était habile aux déguisemens de toute sorte; mais lui... Tout à coup Hyacinthe s'arrêta au milieu de ces beaux rêves, au plus fort de son ivresse. Elle avait cru voir glisser une forme blanche derrière les hêtres, au bord de la futaie; mais non, un jeu de soleil, un mirage sans doute... Elle ne voyait plus rien, et sa solitude était bien entière. Un seul bruit la troublait; encore depuis longtemps elle en avait pris son parti : c'étaient les chants des chercheurs de noisettes dans le taillis et le rire importun des amoureux au fond du bois.

L'abbé Joye, les vêpres dites, était retourné au grand presbytère; mais Philippe n'était pas chez lui. La servante Bernardine, ne l'ayant point vu passer par la cour, en concluait qu'il avait dû sortir par-dessus le mur de son jardin et descendre par les vignes; elle fit remarquer à M. le curé que c'était là un étrange chemin.

Ce que l'absence de Philippe fit éprouver à l'abbé ne peut se comparer qu'aux sensations d'un jeune soldat que ses chefs ont envoyé au feu pour la première fois et qui revient au camp sans avoir trouvé l'occasion de brûler une amorce. Il faisait le brave en partant, au retour c'est un héros. Ah! si l'ennemi avait été là! Ah! si l'abbé avait rencontré celui qu'il cherchait! Mille choses qu'il lui aurait dites, et à quoi il n'avait point du tout pensé auparavant, se pressaient maintenant sur ses lèvres. Il réfléchit que la leçon composée par Hyacinthe lui aurait été bien inutile, car il aurait trouvé mieux : il aurait assez tiré de son propre fonds pour faire rentrer Philippe sous terre; mais le jeune homme enfin n'était pas chez lui, et l'abbé n'y pouvait rien. Ce n'était pas sa faute assurément si sa mission n'était pas remplie. Il ne lui restait plus qu'à se rendre au Prieuré de ce pas pour apprendre à Hyacinthe ce qu'il avait fait.

Comme il montait par la traverse et qu'il venait de passer le pont, qu'il marchait, suivant sa coutume, en regardant la terre, il entendit à quelque distance un cri rauque et prolongé. Il crut d'abord que c'était celui d'un oiseau de proie, et il leva la tête; mais ce n'était point dans l'air qu'il fallait regarder : ce cri était un ap-

pel, et c'était Jacqueline qui l'avait poussé. Il l'aperçut debout sur le sentier qui menait à sa cabane; elle vint vers lui. Bien que ce lieu fût parfaitement désert, elle se mit à lui parler tout bas. Les sauvages se méfient de tout, même des feuilles, qui sont bavardes. Jacqueline montrait avec son fidèle bâton, à l'autre bout du sentier, le chemin parallèle à la traverse, et qui tournait autour des jardinets du hameau rasant d'abord sa maison, l'un des trois chemins qui menaient au bois. L'abbé la remercia et passa.

Mais qui l'eût vu continuer sa route aurait remarqué combien son pas était tout à coup devenu plus lourd; ce pas-là sonnait la charge. Il traversa le hameau : une troupe d'enfans qui jouaient à cligne-musette lui barraient le passage, et celui qui tenait les yeux fermés vint se heurter contre lui : il le repoussa rudement. Aussitôt il se reprocha ce mouvement injuste, rappela l'enfant, l'embrassa; le pauvre petit, effrayé du coup qu'il avait reçu, ne l'était guère moins de l'embrassade. L'abbé, pour le rassurer, prit encore le temps de chercher une image dans les feuillets de son bréviaire et la lui donna, puis il gagna la porte du Prieuré. En entrant, il alla droit au parloir. Mme Fleuriel faisait une lecture édifiante, assise dans l'embrasure de l'une des croisées; M. Fleuriel se tenait dans l'autre; ils ne pouvaient se voir et ils en étaient charmés tous les deux. L'abbé s'arrêta sur le seuil, et leva les yeux au ciel. — Le prêtre, se disait-il, a reçu en dépôt la verge du Seigneur. Elle est faite pour frapper. — M. Fleuriel s'était levé et lui faisait de grands signes qui lui demandaient s'il avait vu celui qu'il devait voir... L'abbé n'en tint point de compte. Il s'avança vers Mme Fleuriel, et, trouvant une chaise devant la sienne, il s'y assit.

— Madame, lui dit-il, la volonté de votre fille Hyacinthe et celle de M. Fleuriel, votre mari, m'avaient imposé aujourd'hui une pénible mission. Je n'ai pu la remplir auprès de la personne à laquelle ils m'envoyaient tous les deux, je la remplirai donc auprès de vous...

M. Fleuriel fit un bond à sa croisée.

— J'ai lieu de croire, continua l'abbé, que le résultat sera le même...

— Monsieur le curé, interrompit aigrement Mme Fleuriel, vous me parlez, je crois, en latin; je ne vous comprends guère. Et d'abord quelle est, je vous prie, la personne à qui M. Fleuriel et sa fille Hyacinthe vous avaient envoyé?

— Cette personne est Philippe Montgivrault, dit l'abbé.

Mme Fleuriel ne comprenait pas davantage.

— Si c'est à lui que vous voulez parler, répliqua-t-elle plus gracieusement, vous pouvez l'attendre ici, monsieur le curé. Il y va

venir. Vraiment il n'y manquera point dès qu'il aura fini de s'entretenir avec son tuteur.

— M. Montgivrault, le tuteur de Philippe, n'est plus à Fourières, reprit l'abbé.

— Quoi! s'écria-t-elle. Que dites-vous?

M. Fleuriel se rapprocha.

— Comment ce que vous m'annoncez est-il possible? reprit Mme Fleuriel.

— Madame, dit l'abbé, parlons de la mission qui m'amène. Il convient que je vous dise tout de suite de quoi il s'agit. C'est de l'avenir de votre fille Colombe.

— De ma fille Colombe, répéta-t-elle au comble de l'étonnement.

— Auparavant, continua l'abbé, souffrez, je vous prie, que je me reporte un moment au passé. Vous souvient-il que votre fille Hyacinthe et Philippe Mongivrault ont le même âge, étant nés justement le même jour, il y a vingt-deux ans. Leur enfance fut celle d'une sœur et d'un frère, et cependant ils ne l'étaient point. Tout leur commandait de s'aimer... Mais ne poussons pas plus loin ces réminiscences cruelles. Quand après une absence de cinq ans Philippe Montgivrault est revenu à Fourières, Hyacinthe a pu croire sans aveuglement qu'il y revenait surtout à cause d'elle...

— Elle n'y a point manqué, interrompit encore Mme Fleuriel. Voilà le plaisant!

— Je vous conseille de laisser parler monsieur le curé, s'écria M. Fleuriel.

— Et cependant, reprit l'abbé avec une force croissante, c'est à votre fille Colombe qu'on a vu Philippe s'attacher. Je veux passer sous silence ce que Colombe a fait pour s'assurer le cœur de ce jeune homme. Vous-même, qui de cette intrigue ne connaissez que la surface, vous l'avez favorisée. Applaudissez à votre ouvrage... Les choses en sont venues au point que vous souhaitiez; mais votre prudence doit vous avertir qu'il faut les mener plus loin encore. Il est temps de marier ces jeunes gens, et pourtant vous n'êtes point libre de le faire.

— Je ne suis pas libre! s'écria Mme Fleuriel.

— Non, dit l'abbé, vous ne l'êtes pas, car pour conclure ce mariage il ne suffit pas de votre volonté; toutes les lois religieuses et civiles vous obligent à rechercher encore celle de votre mari, et votre conscience vous oblige à demander l'aveu d'Hyacinthe.

— D'Hyacinthe! murmura Mme Fleuriel, qui étouffait de colère; assurément vous rêvez.

— Oui, reprit M. Fleuriel d'une voix ferme, l'aveu d'Hyacinthe, entendez-vous? sans lequel je vous refuserais le mien.

— Hyacinthe, dit l'abbé, vous donne donc cet aveu par ma bouche. Et maintenant que Dieu pardonne à votre fille cadette et à vous comme votre fille aînée vous pardonne le mal que vous lui avez fait!

— Ah! s'écria Mme Fleuriel, recouvrant la voix qui lui manquait, Hyacinthe nous pardonne! Monsieur le curé, si ce n'était par respect pour votre robe, je vous dirais que vous êtes... Quant à M. Fleuriel, tout le monde sait qu'il est fou. Quoi! Mlle Hyacinthe fait la généreuse! Elle veut bien consentir à ce que je marie sa sœur!... Mais où donc est Colombe? Il faut que je la voie, il faut que je lui apprenne cette bonne nouvelle... Sa sœur ne s'oppose point...

Et Mme Fleuriel se mit à la croisée, appelant : — Colombe! Colombe!

— Ne l'appelez point, dit l'abbé; elle n'est pas à la maison.

— Eh bien! fit Mme Fleuriel en se retournant, vous savez donc où elle est?

— Elle est au bois des Mées, répliqua-t-il.

Et comme Mme Fleuriel interdite demeurait d'abord sans réponse : — Elle s'y est rendue par le chemin des troënes, reprit-il. Philippe Montgivrault y allait de son côté par celui qui passe derrière le hameau...

Mme Fleuriel fut héroïque. Elle interrompit l'abbé, et, le regardant en face : — Je le savais, dit-elle.

Puis elle sortit.

— Qu'allons-nous faire? s'écria M. Fleuriel; Hyacinthe aussi est au bois des Mées.

XXII.

C'était bien la robe blanche de Colombe que Hyacinthe avait aperçue derrière les arbres. La victorieuse pensionnaire, n'ayant garde d'entrer dans le taillis d'où partaient ces chants qui l'alarmaient, n'osant non plus s'engager trop avant dans le bois, de peur que Philippe ne s'égarât à sa poursuite, s'était glissée tout le long de la rampe du coteau, sur la lisière de la futaie. Elle s'était arrêtée à quelque distance du chemin que Philippe devait prendre, dans une sorte d'étroite clairière formée sur l'escarpement même entre de jeunes cépées de bouleaux et des buissons de genévriers, un maigre rideau pour abriter un rendez-vous, car le genévrier n'est qu'un arbre nain, et le feuillage du bouleau est clair. Colombe s'agitait avec une fiévreuse impatience dans sa cachette si peu sûre, où l'on ne pouvait que trop aisément plonger d'en haut; mais le moyen d'en trouver une autre? Et Mlle Colombe s'en prenait à ces arbres

de la futaie qui étaient grands, à sa robe, qui était blanche, mais qu'elle n'avait osé changer, de crainte d'éveiller les soupçons de sa mère. Elle s'en prenait surtout à la lenteur de Philippe. Enfin elle entendit un pas précipité sur le sentier. Elle avança la tête avec mille précautions entre les branches.

— C'est vous! dit-elle; je commençais à croire que votre tuteur vous avait mis au cachot.

— J'ai fait ce que vous souhaitiez, s'écria Philippe d'un air égaré. J'ai renié ce que j'adorais, et je me suis prosterné devant vos autels. J'ai rompu pour jamais avec le guide de ma jeunesse. Je n'ai plus de foi, je n'ai plus de parens, je n'ai plus d'amis, et me voilà seul au monde...

— Il me semble, dit Colombe, que vous n'avez rien à regretter, si je vous reste.

— Aussi, reprit-il, je ne regrette rien. Je ne veux plus que désirer et qu'espérer. L'épreuve de ce matin doit vous suffire. N'êtes-vous point contente de moi? Et qu'attendez-vous encore pour récompenser tant de sacrifices?

— Ce que j'attends? repartit Colombe. Répondez d'abord à la question que je vais vous poser. Qu'avez-vous fait de votre tuteur?

— Ah! vous allez le savoir, dit Philippe. Il est entré chez moi le reproche, la menace à la bouche. Il m'avait vu sortir de la messe, il m'a jeté au visage mes croyances trahies, et j'ai gardé le silence; mais il vous avait vue près de moi, il a deviné facilement que je vous aimais, et que c'était vous qui m'aviez conduit par la force dans cette église. Il m'a adjuré de quitter Fourières et de vous fuir. J'ai refusé. Alors il m'a sommé de choisir entre ce qu'il appelait l'opprobre de mon amour et son amitié...

— Je ne doute guère du choix que vous avez fait, dit Colombe; mais au moins est-il parti?

— En me maudissant...

— En vous maudissant, reprit-elle; à la bonne heure! Et maintenant en effet je n'attends plus rien. Ma mère est avertie. Oh! je n'ai pas perdu mon temps, moi non plus, vous le voyez. Elle sait que vous allez lui demander ma main. Retournons donc au Prieuré.

— Quoi! s'écria-t-il, pour la première fois qu'il m'est permis de vous voir sans témoin, nous séparer si vite! J'arrive, et sur combien de choses sacrées n'ai-je point marché pour venir à vous! mais la pensée de cette solitude où vous m'attendiez m'aurait fait fouler aux pieds, sans hésiter, toute la terre...

— N'importe, dit Colombe, je ne veux pas rester. Est-ce que vous n'entendez pas ces chants dans le fond du bois? Ce sont les gens du village. Il n'y a point de sûreté ici. Et là-haut, sous ces grands arbres qui montent tout droit, il n'y en a pas davantage.

J'aimerais autant les avenues d'un parc. Allez, je serai toujours plus prudente que vous. Il faut partir.

— Non, fit-il, je ne vous obéirai pas. Partir au bout d'un moment, avant que j'aie pu rien vous dire de ce que vous me faites éprouver, quand je n'ai pas touché votre main! Mais vous ne savez donc pas quelle insupportable contrainte je subis auprès de vous depuis quelques jours, et quels rêves m'ont conduit sur le chemin du bois des Mées? Vous ne savez donc pas que je vous aime, que je n'ai jamais aimé avant vous?...

— Ce n'est pas ma faute, dit la pensionnaire à demi-voix, s'il y a du monde dans ce taillis...

Hyacinthe revenait de l'autre bout de la futaie. Elle croyait avoir assez prolongé cette promenade; il était temps de regagner la maison. Elle allait y rentrer comme une reine que sa propre volonté avait bannie, et qui consent à revoir son peuple ingrat et méchant. Elle n'est armée que de clémence et d'ironie, deux armes terribles. Hyacinthe se promettait bien de saluer cordialement sa sœur et de sourire à Philippe. Quelle joie que de sentir son âme droite, limpide, sereine, en face de ces deux âmes troublées et rompues à la feinte! Comme son isolement lui semblait beau, quand elle le comparait à cette union qui allait s'accomplir! Quel prix lui paraissait avoir sa liberté reconquise, quand elle songeait à ces chaînes menteuses qu'elle allait voir forger et traîner sous ses yeux! Ah! comme le spectacle de cet amour eût été fait pour achever de la guérir, si déjà elle n'avait été si bien guérie! — Elle arrivait en ce moment au chemin du hameau; mais l'autre en était si proche: Hyacinthe se trompa de chemin...

—Écoutez donc ces chants! disait Colombe. Il me semble qu'ils se rapprochent.

— Ils s'éloignent, répondit Philippe. Ceux qui chantent sont des amoureux comme moi.

— Oh! fit Colombe. Je suis sûre qu'ils sont bien plus sages.

— C'est qu'ils sont plus heureux, reprit-il; c'est qu'on leur permet ce que vous me défendez, c'est qu'ils sont aimés comme ils aiment. Ils ne sentent donc pas l'impatience qui me dévore, ni la peur de ne jamais retrouver de si beaux momens perdus.

— Voyons! dit Colombe, je vais vous faire une promesse. Nous reviendrons au bois demain, si vous le voulez; mais tout m'effraie aujourd'hui...

— Demain! s'écria-t-il; songez à tout ce qui nous sépare de demain. On ne possède bien que le moment présent. Vous êtes ici, maintenant, près de moi. Je tiens votre main. Vos yeux qui me semblent si beaux...

— Ils le sont moins que d'autres yeux que je connais, interrom-

pit-elle en riant, et ils me feraient une bonne réputation, s'ils s'avisaient de briller aussi fort.

— Mes yeux brillent parce que mon cœur est en feu. Il fut longtemps aussi froid que le vôtre. Vous l'avez changé!...

— Vraiment oui? dit-elle. Il me semble que vous êtes bien changé, et je n'aurais jamais cru..... Philippe, laissez-moi...

Mais il l'avait entourée de ses bras... Soudain une pierre roula sur l'escarpement de la futaie. Colombe se dégagea brusquement, tous deux levèrent la tête; puis Colombe s'enfuit, laissant des lambeaux de sa robe blanche à tous les buissons, et Philippe la suivit.

Hyacinthe était là, appuyée contre l'un des géans de la hêtrée, les yeux dans la clairière. Son pied avait glissé sur le bord de la rampe, et la pierre accusatrice avait roulé. Après le départ des deux fugitifs, elle ne quitta point cette place funeste. Ses yeux ne pouvaient se détacher du miroir ardent qui conservait leurs images, et toujours elle les voyait enlacés.

Le crépuscule tombait. Les chercheurs de noisettes remontèrent du fond du bois. Ils ne revenaient point comme ils étaient partis, par troupes et en chantant, mais par couples et se parlant tout bas. Plusieurs se donnèrent un baiser d'adieu avant de rentrer dans le hameau, et Hyacinthe entendit l'écho de ces baisers sonores. Les derniers passèrent, le taillis redevint muet; les ténèbres envahissaient la futaie par grandes ondes; la nuit venait.

— Hyacinthe! Hyacinthe! où êtes-vous?—Ces cris, qui retentissaient sous la feuillée, la tirèrent de son rêve cruel. — Hyacinthe! disait une autre voix. C'était son père, c'était l'abbé. Elle ne voulait pas leur répondre; mais ils savaient quel chemin elle avait pris. Ils virent une ombre à demi renversée sur la mousse, et ils accoururent. M. Fleuriel se mit à genoux devant sa fille. L'abbé demeurait debout auprès d'elle, cherchant des yeux autour de lui. Il aperçut quelque chose qui brillait, au-dessous de l'escarpement, dans les genévriers, et il descendit. C'était un morceau d'étoffe blanche. Il le tenait à la main quand il revint près d'Hyacinthe.

— Jetez cela! s'écria-t-elle. Il obéit.

Tout à coup Hyacinthe se leva, et tendant une main à son père, l'autre à l'abbé : — Pardonnez-moi, leur dit-elle, voilà le dernier chagrin que je vous cause. C'est bien ma dernière faiblesse. Oh! je peux tout voir à présent.

Et elle se mit à marcher devant eux sur la route du Prieuré. Ils la suivaient en silence. Comme ils arrivaient au préau, elle se retourna. — Mon père, dit-elle, nous allons fixer, en rentrant, le jour du mariage.

— Hyacinthe, s'écria M. Fleuriel, je ne parlerai point devant vous. Je ne ferai pas ce plaisir à votre mère.

— Ma fille, dit l'abbé, quand de telles choses vont se débattre, vous ne commettrez point la folie d'être présente...

— Allez! interrompit Hyacinthe avec un sourire qui lui déchirait les lèvres, je suis maintenant plus forte que vous.

XXIII.

Deux années se sont écoulées. Quelques mois après le mariage de Colombe, Mme Fleuriel a rendu à Dieu son âme sensible et douce; mais elle se survit dans sa fille cadette. Colombe et Philippe habitent le grand presbytère. Mme Montgivrault est la plus grande dame de la paroisse, et M. Montgivrault en est l'homme le plus pieux. Il faut voir la belle figure qu'il fait chaque dimanche à l'église dans le banc d'œuvre, car le voilà marguillier! C'est un bon chrétien et un bon mari, suivant la prophétie de Mme Fleuriel. Il sait bien toute l'étendue de ce qu'il doit aux yeux noirs de sa chère femme, son bonheur dans ce monde et l'espérance du salut dans l'autre. Quant à la philosophie,... où sont les neiges d'antan? Philippe un jour pourtant a reçu une lettre de son tuteur, car l'avocat Montgivrault ne peut se décider à se tenir pour battu; il a caché cette lettre à sa femme, et durant quelques jours on l'a vu soucieux, mais le nuage s'est dissipé. Le temps des regrets n'est pas encore venu. Colombe rend peu de visites au Prieuré et n'y conduit jamais son mari.

Sa mère, en la mariant, lui avait dit: « C'est pour vous que vous prenez un mari, Colombe. » Ces mots contenaient un bon conseil. Colombe, toujours prudente, a mis le cœur de son mari en cage et sa conscience en prison. La cage est dorée, mais étroite; la prison n'est pas trop sombre, mais on voit au fond les instrumens de torture tout prêts pour le cas où le prisonnier s'aviserait de faire le rebelle. La solitude des deux jeunes époux n'est guère troublée dans leur grande maison, et les soirs d'hiver, au coin du foyer, dans la chambre neuve et richement parée de Mme Montgivrault, ils sont tentés de se croire au ciel. Ces soirées sont longues, mais Colombe est habile à les animer et à les remplir. Tour à tour elle fait le lutin et le docteur, et l'heure passe, et le sommeil ensuite sera doux. Cependant Philippe, enfermé dans ce paradis de l'amour, sent parfois que ce n'est pas lui qui en tient les clés. Ses regards se fatiguent à la longue de contempler son maître, d'errer sur les meubles de cette chambre témoins de sa félicité si parfaite, et il ne peut s'empêcher de penser que le monde s'est singulièrement rétréci autour de lui depuis qu'il est heureux. Colombe aperçoit encore une ombre sur le front de son mari; elle l'interroge. Il n'a garde de répondre; il sait trop bien ce qu'il lui en coûterait.

Hyacinthe vit depuis deux ans dans la vieille maison noire, entre son père et l'abbé, qui s'est accoutumé peu à peu à venir dîner au Prieuré tous les jours. Les soirs d'été, assis tous trois sur la terrasse, les yeux sur le riant paysage animé par la rivière, ils se disent à demi-mot des choses qui feraient sourire ceux qui n'ont point la pureté du cœur. Hyacinthe a tenu parole : elle s'est montrée forte au jour de l'épreuve, et l'est demeurée. Elle ne paraît point différente de ce qu'elle était autrefois, si ce n'est qu'on lui voit un peu plus de sérieux sur le visage. Ce qui s'agite dans le fond de son âme, ce qui passe devant ses yeux dans le secret des nuits, nul ne le sait. Elle a mis un sceau sur ses lèvres : c'est un sourire égal et doux, qui ne trahit ni regrets ni désirs. Seulement il arrive souvent à Hyacinthe de dire qu'elle aura bientôt vingt-cinq ans, ce qui rappelle fort amèrement à M. Fleuriel qu'il en a soixante, et que sa fille un jour restera seule au monde. Alors il regarde l'abbé, qui détourne les yeux. L'abbé est plus jeune, et il a plus de temps à vivre; mais il n'est pas le père d'Hyacinthe, et il est prêtre. Il revient bien tristement à Fourières, et, en passant devant le grand presbytère, il ne peut s'empêcher de soupirer et de se dire : « Dieu a voulu cela! » Il n'a pas perdu l'espérance de trouver à Hyacinthe un soutien et un guide; mais où le chercher? De l'est à l'ouest, du septentrion au midi, le pays est vide. A dix lieues à la ronde, il n'y a pas un homme à marier.

Au bout de la deuxième année, on le vit pourtant arriver au Prieuré dans un trouble extraordinaire. Le matin même, il avait appris que le maître octogénaire d'un grand domaine situé à Saint-Pern était mort à la ville, et que son neveu et son héritier, étant venu visiter cette terre qui lui avait plu, allait en faire sa résidence. Hyacinthe s'étonna de le voir si ému d'une chose qui lui importait si peu; mais M. Fleuriel, qui comprenait les espérances de son ami, se garda bien de les contredire. Le mois suivant, l'abbé fit connaissance avec celui qu'il nommait déjà le nouveau seigneur; cette fois encore, il revint ivre de plaisir au Prieuré. — C'est un homme de trente ans, disait-il. Sa figure est belle. On dit qu'il est poète, et que pour cette raison son oncle l'aurait déshérité, s'il en avait eu le temps... Il est grand chasseur.

Et se tournant vers M. Fleuriel : — Il viendra chasser chez vous, lui dit-il, au bois des Mées.

Hyacinthe ravivait le feu, car on était en hiver. M. Fleuriel s'approcha, saisit une bûche énorme et la jeta dans le foyer. — Mon père, dit Hyacinthe en riant, voulez-vous donc faire un feu de joie?

Ce jour-là, l'abbé ne dîna point : il avait besoin de rentrer chez lui pour prier Dieu.

PAUL PERRET.

LA GUERRE D'AMÉRIQUE ET LE MARCHÉ DU COTON

De temps en temps il nous arrive, de l'autre côté de l'Atlantique, des bruits de trêve et de conciliation qui tiennent en suspens l'attention de l'Europe. Tantôt il s'agit de commissions mixtes qui auraient été nommées par les deux congrès américains pour débattre les préliminaires d'un arrangement entre les parties belligérantes; tantôt ce sont des messagers de paix, des porteurs de paroles qui franchissent les lignes des camps et qu'on dit investis de pouvoirs secrets. Plus récemment, c'est le président de l'Union qui a fait et reçu en personne des ouvertures promptement jugées inadmissibles. En s'emparant de ces nouvelles, le public européen en grossit l'effet et y ajoute ses commentaires. Chacun les juge suivant ses intérêts ou le sentiment qu'il y apporte. Pour ceux qui sont engagés dans des opérations industrielles ou commerciales, c'est l'objet d'une sollicitude directe; pour les autres, c'est un soulagement au milieu de ces scènes douloureuses qui, en se prolongeant, ont tendu les esprits jusqu'à la lassitude. Les poitrines se dilatent à la pensée que l'effusion du sang va cesser. Point de limites aux conjectures; la paix paraît faite jusqu'au moment où de nouveaux avis renversent l'échafaudage des illusions. Ces surprises et ces retours d'opinion, qui ne sont pas toujours exempts de calcul, feraient moins de dupes parmi nous, si l'on se rendait bien compte de ce que sont les faits en Amérique et de ce qu'y valent les hommes. On

s'est trop accoutumé à regarder ces événemens lointains comme un spectacle dont on supporte mal les longueurs; le désir qui domine est l'impatience du dénoûment, et peu de gens cherchent à s'éclairer sur ce qu'il doit être pour avoir des effets sérieux. Aucune notion ne serait pourtant plus utile pour se prémunir contre les bruits hasardés qui se traduisent, dans le maniement des intérêts, par des mouvemens aléatoires. Les élémens d'une appréciation exacte ne manquent pas, pourvu qu'on les prenne dans la nature des choses et non dans des données de convention, livrées en pâture, au jour le jour, à la crédulité publique. Ce sont ces élémens intrinsèques que nous allons essayer d'analyser, en glissant sur les faits de guerre et en ne nous attachant qu'aux grands traits de la situation.

I.

Au point où les événemens sont arrivés, il ne reste plus l'ombre d'un doute sur la conduite que jusqu'à épuisement de leurs forces tiendront les deux partis en présence. Ni l'un ni l'autre n'effaceront de leurs drapeaux les fières devises qui y ont été inscrites dès l'origine : du côté du nord, rétablissement de l'Union; du côté du sud, démembrement de l'Union. Dans les premières années de la rupture, l'esclavage pouvait être un cas réservé; il ne l'est plus aujourd'hui. Des engagemens formels ont été pris; la cause du nord est liée à l'abolition de l'esclavage, comme celle du sud au maintien de l'institution servile. Il n'y a d'équivoque ni dans les intentions, ni dans les volontés, ni dans les actes.

Entre des situations si tranchées, un accommodement est-il possible? peut-il aboutir? Voilà ce qu'il faut se demander lorsqu'on apprend que des négociations sont ouvertes. Quel moyen terme introduire dans des prétentions absolues et qui s'excluent à ce point? L'imagination la plus inventive y échouerait sans doute. C'est, il est vrai, des deux côtés la même race, parlant la même langue, longtemps liée par les mêmes intérêts, par une tradition commune; elle se compose d'hommes également braves et éclairés. Que de motifs pour s'entendre, si un abîme ne s'était creusé entre eux! Tel est l'empire de la passion que ces qualités mêmes n'ont servi qu'à entretenir un plus grand acharnement. Dans ces chocs à outrance, les cœurs se sont aigris, le langage s'est envenimé, le vertige de l'orgueil a obscurci la raison, et en réalité tous les griefs se résument désormais en un seul grief, le désir et l'espoir des revanches, tous les débats en un seul débat, c'est de savoir lequel cédera des deux partis en armes. Un esprit nouveau, dont ce pays industrieux s'était jusque-là préservé, est né de la circonstance, l'esprit mi-

litaire. Timide et circonspect au début, il a aujourd'hui la voix haute, sent de quel poids il pèse dans ce qui s'agite, et survivra aux événemens. Si ce n'est pas un maître, c'est du moins un surveillant. Pour le conseil comme pour l'action, il faudra, quoi qu'il arrive, compter avec lui.

S'il ne s'agissait, dans une négociation, que de souscrire à quelques ménagemens de forme, le concert serait bientôt rétabli entre les contendans. Ils ont, dans le plus vif de leur différend, conservé les uns pour les autres une estime qui rend les égards faciles. Aucun des partis ne veut abuser de la victoire, ni en pousser le bénéfice au-delà des points litigieux. Il paraît entendu que, si l'Union parvient à se reconstituer, l'oubli complet du passé sera la première clause du pacte à intervenir, qu'aucune recherche ne pourra être exercée ni contre les personnes ni contre les biens, et que les états un instant détachés rentreront dans leurs anciens droits sous la seule exception des droits particuliers qui ont motivé la prise d'armes. Il en serait de même, assure-t-on, des dettes respectives, qui seraient confondues dans la dette publique sans distinction d'origine. Rien de plus sensé ni de plus politique. Ce long duel laissera dans les cœurs des blessures qu'il ne serait pas prudent d'envenimer, et le grand souci des pouvoirs constitués, si l'intégrité des états se reforme, devra être d'effacer jusqu'aux traces de la querelle. Voilà des détails sur lesquels la disposition des esprits rend une entente possible; mais ce ne sont que des points secondaires. Il en est d'autres plus essentiels et si irritans qu'à peine ose-t-on en parler quand on s'abouche. C'est d'un côté le partage de la prépondérance politique, de l'autre les termes dans lesquels sera réglée l'émancipation des esclaves.

Avant la scission, les hommes du sud avaient su arranger les choses de telle façon que le gouvernement de l'Union leur était échu pour la plus grande part. On a calculé que dans le cours de soixante-douze années et sur dix-huit élections les suffrages populaires avaient porté à la présidence douze hommes du sud contre six hommes du nord. Ce fait était même devenu une théorie. Il paraissait admis que les hommes du sud, par la nature de leurs occupations et à raison des loisirs que leur laissait l'administration de leurs domaines, étaient plus que les hommes du nord préparés aux habitudes du commandement. L'activité du nord, plus directe et plus personnelle, absorbait l'individu; celle du sud, presque toujours indirecte et s'exerçant par délégation, dégageait mieux la personne et la désignait d'une manière plus naturelle pour diriger les services du gouvernement. Aussi était-ce dans le sud que les fonctions publiques, par voie d'affinité, recrutaient le plus ordinai-

rement leurs agens. Il était dans la force des choses que le président, maître de l'investiture, préférât des hommes à sa main, unis à lui par une communauté d'origine et de sentimens. De là cette singulière distribution des rôles qu'avec une entière liberté de suffrages la puissance publique appartenait de fait et presque irrésistiblement à la minorité. Dans la cour suprême, cinq juges sur neuf provenaient des états à esclaves. Les mêmes proportions, avec quelques alternatives, se retrouvaient dans les postes de secrétaire d'état, de ministres plénipotentiaires, dans les présidences des chambres, dans les offices supérieurs de la magistrature, dans les grades militaires. Le sud était partout présent, comme une sorte de chevalerie qui, par l'effet d'un plein consentement, s'imposait au nord, moins soucieux des honneurs que des affaires, et qui trouvait dans les cultures, l'industrie et le négoce un emploi plus fructueux de son temps. Qu'est-il résulté de cette confiance imprévoyante? Les événemens l'ont montré : c'est une faute que le nord ne commettra plus. Voilà ce que sentent les hommes du sud et ce qui les rend si peu maniables. S'ils rentrent dans l'Union, ce ne sera ni au même titre, ni dans les mêmes conditions qu'autrefois. Ils ont perdu un empire que le nombre ne leur rendra jamais, et qu'aucune habileté de conduite ne pourra leur faire recouvrer. On oubliera qu'ils sont des vaincus; malgré tout, ils resteront suspects. Ce sera pour longtemps une déchéance politique; du moins l'envisagent-ils ainsi, et l'idée en répugne à des hommes qui ont si souvent commandé.

Admettons que cet orgueil cède et qu'ils se résignent à la perte de leurs prérogatives, ce n'est que la moitié des sacrifices à prévoir. Leur fortune est également menacée : elle avait l'esclavage pour fondement, et avec l'émancipation l'économie du travail agricole est à reconstruire. Comment un peuple calculateur a-t-il pu se tromper à ce point dans une question d'intérêts? Voici une guerre civile qui a déjà coûté au nord 6 milliards et au sud 4 milliards probablement, en tout 10 milliards. Qu'on y ajoute l'abandon d'une partie des plantations, le désarmement de la marine marchande, les pertes infligées par la course, la dépréciation des valeurs, la rupture des relations régulières, ce sera 15 milliards au moins de prélevés sur la richesse commune. 15 milliards pour aboutir à des hécatombes et à des ruines! Avec la cinquième partie de cette somme, on eût amplement payé la rançon des trois millions de nègres qui, au fond et quoi qu'on ait pu dire, ont été la cause et l'objet de cette dilapidation. L'argent est englouti aujourd'hui sans que la rançon ait été payée; elle reste à débattre. C'est dans cette liquidation de la servitude que se rencontreront

les plus grandes difficultés d'un arrangement. Tout détail sera un obstacle : le chiffre de l'indemnité, si le principe en est admis; le mode d'exécution, soit que les états en demeurent chargés, soit que la puissance fédérale se l'attribue; les garanties pénales contre les résistances individuelles ou collectives, les délais de l'affranchissement. Que d'occasions de dissentimens! quel aliment pour l'esprit d'animosité! A la guerre ouverte succédera une guerre d'embûches où le nord aura affaire à forte partie. Il est de toute évidence et ses actes en font foi que, dans ce débat d'où le salut du pays dépend, M. Lincoln ne reproduira plus la combinaison platonique qui ajournait à la fin du siècle la délivrance des noirs. Point de repos à attendre, après ce long déchirement, si ce n'est dans une exécution simultanée et immédiate. Rien ne sera terminé avec le sud tant que les dernières chaînes de l'esclavage n'y seront pas brisées. Tout délai serait pour les uns une issue ouverte à de nouvelles trahisons, pour les autres la nécessité de rester en armes afin de les conjurer. L'affranchissement immédiat répond seul à ces piéges d'une paix captieuse. C'est le gage que le sud doit fournir, le seul qui soit solide et sur lequel il n'y ait plus à revenir, le seul aussi qui puisse délivrer l'Union des charges militaires qui l'obèrent depuis cinq ans. La fatalité le veut ainsi, et tant qu'il lui restera un homme et un fusil, le sud se débattra sous son étreinte. Dans la partie où il s'est témérairement engagé, il a joué non-seulement ses prérogatives, mais ses destinées. L'esclavage lui avait ménagé une existence commode que l'émancipation devait renverser de fond en comble. Le jour où ce travail des cultures qu'il imposait le fouet en main ne s'exécuterait plus qu'à des conditions débattues, il n'en tirerait plus ni les mêmes jouissances ni le même profit; il serait alors obligé de fléchir, lui devant qui tout fléchissait.

En se pénétrant de ces faits, on comprend à quel point un arrangement librement consenti offre de difficultés et d'incertitudes. Jusqu'ici les émancipations qui se sont succédé ont eu lieu contre le gré des possesseurs d'esclaves; l'autorité de la métropole les imposait à des colonies dépendantes. Pour la première fois il s'agit d'en régler les conditions avec des maîtres qui y résistent et qui ont pris les armes pour défendre le régime du travail auquel leur fortune est attachée. C'est un grand spectacle et une noble entreprise, mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour ni d'une conférence. Les intérêts et les passions ne transigent pas aisément, et tant qu'il leur reste une lueur d'espoir, ils rejettent le masque et font de nouveau appel à la force.

La force, cet argument décisif, où est-elle aujourd'hui? Long-

temps elle s'est balancée entre les deux camps de manière à laisser les opinions indécises. Jamais guerre ne se fit d'une manière plus décousue, plus au rebours des procédés que nos grands capitaines ont mis en crédit. Depuis bientôt un siècle, nous sommes accoutumés en Europe à des campagnes expéditives qui, en quelques mois, décident du sort des états. Un siége qui dure un an, comme celui de Sébastopol, ne nous semble pas exempt de longueurs. L'Amérique, qui ne fait rien comme nous, n'a pas de ces impatiences. Elle ne nous a emprunté ni nos marches rapides, ni nos actions décisives. Ses victoires n'ont pas de lendemain, et l'effet en est souvent détruit par des échecs inattendus. Tout cela de loin s'explique mal et déroute les conjectures. On ne comprend guère non plus pourquoi, à tout propos, les armées se retranchent, même quand le terrain est libre pour le combat, et restent pendant des mois entiers en face l'une de l'autre dans une expectative dont la signification échappe. Pour se rendre compte de cette tactique, il faut remonter aux Romains et à ces camps fortifiés que César multipliait dans les Gaules. Est-ce un retour vers l'enfance de l'art ou un système de temporisation commandé par l'étendue du théâtre des hostilités? A la distance où nous sommes et dans la disette de renseignemens, il est malaisé d'en juger. Il y a pourtant un fait qui, sans être nouveau dans l'histoire des guerres, est plus particulier à l'Amérique qu'au continent européen : c'est l'habitude de prendre la mer ou les grands fleuves pour base d'opérations, et d'entretenir une force navale à l'appui des armées de terre, soit pour l'action, soit pour le transport des hommes et des approvisionnemens. Sur le James comme sur le Mississipi, on retrouve des flottilles aidant aux siéges, poussant des reconnaissances hardies, balayant les rives, jetant des bataillons sur les points où l'offensive commence, leur servant de refuge au besoin, et couvrant leur retraite quand ils plient sous le nombre. Cette action combinée a peut-être là des modèles bons à étudier; mais il n'en reste pas moins évident que cette façon de mener une guerre n'est pas la bonne, et que, sans en chercher d'autres causes, elle est condamnée par ses seules lenteurs et par une impuissance avérée d'aboutir à rien de définitif.

Cependant, depuis quelques mois et à la suite de la prolongation des pouvoirs de M. Lincoln, on dirait qu'une sorte de méthode s'est introduite dans des opérations qui jusqu'alors avaient été mal liées. La campagne actuelle se distingue des précédentes par une plus grande unité dans les plans et plus de concert dans les mouvemens des armées. Le corps de Grant, qui est le plus considérable, sert comme de pivot aux corps expéditionnaires, distribués dans un rayon

étendu pour préserver les territoires fidèles ou pour réduire les territoires insoumis. Cette immobilité de Grant assure la disponibilité des troupes de ses lieutenans. D'un côté il tient en échec les forces de Lee, de l'autre il menace Richmond et l'investit par les mêmes travaux hydrauliques qui lui ont livré Wicksburg. Appuyé sur le James, il en commande le cours inférieur par ses canonnières et ses batteries de berge. De jour en jour, il pousse plus loin ses approches au moyen de mouvemens de terres familiers aux Américains, creuse un canal pour ouvrir à sa flottille le James supérieur et serrer dans de plus étroites limites le champ de la défense. Sa présence obstinée a pour l'ennemi le sens d'un risque toujours prochain; elle l'empêche de se dégarnir pour aller chercher au loin des diversions et des aventures; elle couvre Sheridan, qui garde les défilés de la Shenandoah, et permet à Sherman de pénétrer au cœur des provinces qui ont été le premier foyer de l'insurrection. C'est cette marche de Sherman qui est surtout décisive; elle a été conduite avec une hardiesse et une habileté consommées. Peu de détails en ont transpiré; à peine de loin en loin apprend-on que de grands coups ont été portés, qu'Atlanta s'est rendu, que Savanah a été enlevé de vive force, que Charleston, longtemps invulnérable, va être pris entre deux feux. Il n'y a pas là seulement de beaux faits de guerre, il y a l'instinct de la seule combinaison qui puisse faire tomber les armes des mains des révoltés. Cette combinaison est des plus simples; elle consiste à s'emparer de leurs ports de mer pour les isoler de l'Europe.

On s'étonne quelquefois du peu de mesure que garde la presse américaine quand elle parle de l'esprit européen. Par la neutralité qui a prévalu, ces colères semblent mal justifiées. C'est qu'au fond cette neutralité n'est qu'apparente et a couvert des interventions déguisées. Il est constant que la longue résistance du sud n'aura tenu qu'à la connivence de certains états de l'Europe. Ce serait déjà beaucoup que le pervertissement des opinions poussé jusqu'au scandale et les promesses de reconnaissance souvent insinuées, toujours éludées; mais il y a des griefs plus sérieux et en réalité un concours effectif. En face et à peu de distance des deux Carolines, les Anglais possèdent un petit groupe d'îles, les Bermudes, qui, en temps ordinaire, ne sont qu'un point de relâche et une station navale. Depuis que la guerre sévit, cette station est devenue le siége d'un commerce interlope que l'Union reconstituée ne pardonnera jamais à l'Angleterre. Longtemps les Bermudes ont été le principal arsenal du sud. Il y puisait ses armes, ses munitions, souvent ses recrues; ses corsaires s'y ravitaillaient impunément. Les fournitures militaires, importées par gros chargemens et mises

en dépôt, s'y distribuaient sur des navires légers, à marche rapide, qui forçaient les blocus, et en rasant les côtes échappaient aux croisières par leur faible tirant d'eau. Les canons, les boulets, les poudres arrivaient ainsi à leur destination, et tels étaient les bénéfices de ce trafic qu'ils couvraient amplement tous les risques de capture. Les retours s'opéraient en cargaisons de coton qui y ajoutaient de nouveaux profits. D'énormes fortunes ont été faites dans ce cabotage, et on comprend le goût qu'y apportaient les spéculateurs favorisés. Ce que l'on comprend moins, c'est la tolérance des autorités locales pour des actes qui engageaient la responsabilité de leur gouvernement. Çà et là et pour la forme, quelques interdictions étaient bien lancées et obligeaient les bâtimens chargés de contrebande de guerre à chercher dans le port mexicain de Matamoras une police plus accommodante; mais la plupart du temps le gouverneur des Bermudes fermait les yeux pour ne pas priver sa petite colonie de la fortune inattendue que les événemens lui procuraient.

Cette insuffisance des blocus n'avait pas échappé à la vigilance du gouvernement fédéral. Il voyait ce que l'armée ennemie empruntait de ressources à la connivence des neutres. Les réclamations diplomatiques n'aboutissant pas, il a fallu employer dès lors des moyens plus directs. De là une suite d'expéditions navales qui avaient pour objet la réduction du littoral et ne sont pas les moins glorieux épisodes de cette guerre. Parmi ces expéditions, une seule a eu un succès immédiat et complet, la prise de la Nouvelle-Orléans. Celle de Beaufort n'avait abouti qu'à l'occupation des îles qui lui font face, celle de Charleston au démantèlement du fort Sumter, celle de Mobile à la destruction des ouvrages extérieurs et à la libre possession des rades. Tout récemment encore les forts qui défendent les approches de Wilmington ont été enlevés ou détruits sans que la ville se soit rendue. La marine, après avoir poussé les choses aussi loin que le permettaient ses moyens d'action et la nature des lieux, retombait dans l'impuissance, faute de troupes de terre chargées d'achever son œuvre en prenant les ports à revers. Ce complément d'investiture et d'action, la pointe audacieuse de Sherman l'a rendu désormais possible. Il tient à sa portée et sous le coup d'une menace cette suite de foyers de contrebande de guerre qui se succèdent sur la côte orientale depuis le cap Hatteras jusqu'à l'extrémité des Florides. Savanah n'est qu'une étape qui doit le conduire à Charleston et à Georgetown, tandis que les lieutenans de Grant achèveront à Wilmington la tâche commencée. Ces positions une fois prises, la Virginie et les Carolines seront gardées du côté de la mer; l'Union en aura les clés, et le séquestre contre l'assistance et

l'influence de l'Europe prendra un caractère rigoureux. Là où les fournisseurs militaires trouvaient des marchés ouverts, ils ne rencontreront plus que des canons pour les tenir au large. Si ce plan réussit, la confédération, privée de ses communications maritimes, se consumera d'elle-même dans un prompt dépérissement.

Cet isolement a commencé dans son propre sein et sous la forme de défections successives. Tous les états engagés dans les débuts de la lutte n'y figuraient pas au même titre. Les uns y avaient un intérêt direct, les autres n'y avaient qu'un intérêt indirect. Les premiers occupent les vastes plaines qui, baignées à l'est par l'Atlantique et appuyées à l'ouest sur les chaînes secondaires des Alleghanys, s'élargissent à leur rencontre avec la vallée du Mississipi et vont aboutir au golfe du Mexique. C'est la zone du coton vouée exclusivement au travail servile et où domine l'influence des grands planteurs. La Virginie orientale, les deux Carolines, la Georgie, l'Alabama, la Floride, sont dans ce cas. Les seconds de ces états se partagent la région qui des plateaux des Alleghanys descend vers l'Ohio et le Mississipi et renferme une population plus mêlée. Ceux-ci ont également leurs grands domaines et leurs marchés d'esclaves; mais l'immigration y a versé de rudes pionniers qui exploitent le sol de leurs mains, et dont le nombre, constamment accru, tient en échec l'esprit de caste des anciens tenanciers dont ils n'ont épousé qu'à demi les rancunes et les colères. Ces états sont le Tennessee et le Kentucky. Les cultures libres y balancent, si elles ne les excèdent pas, les cultures serviles, surtout dans les parties montueuses et tempérées. C'est de cette région laborieuse que sont sortis, à une date récente, des signes menaçans pour le sud et sous la forme la plus significative, l'abolition. Le Tennessee s'est déclaré le premier; on assure que le Kentucky va le suivre. Un cordon d'états libres se formerait ainsi autour du berceau de l'esclavage de manière à lui enlever toutes ses issues. Les mêmes symptômes de défection se sont montrés dans le Missouri, où l'affranchissement des noirs suit les voies légales. Pour la Louisiane, c'est un fait accompli depuis son occupation; pour le Maryland, c'est une réforme volontaire, en pleine vigueur, qui a traversé l'épreuve des formalités. Le vide se fait ainsi autour du sud; de plus en plus on l'enferme dans un cercle d'institutions réfractaires. Des quinze états à esclaves qu'il croyait liés à sa cause par une communauté d'intérêts, en voici déjà cinq qui la désertent par des démonstrations auxquelles il ne peut se méprendre. Trois autres, le Texas, l'Arkansas et le Delaware, ne lui apportent qu'un appoint insignifiant, et sont empêchés par les distances de lui porter secours. Ses forces se réduisent dès lors à sept états peuplés de trois millions de blancs et de deux millions

d'esclaves. Il en est même deux sur ce nombre dont le zèle est attiédi et la fidélité douteuse. La Caroline du nord a protesté à diverses reprises, la Virginie s'est scindée en deux parts, dont l'une s'est ralliée au drapeau de l'Union. Dans toute l'étendue du territoire règne un profond sentiment de lassitude. Les régions de l'ouest, livrées sans défense à des corps de partisans, implorent la paix comme leur seule garantie contre des ravages impunis. Il n'y a plus de passions que dans les armées, et encore sentent-elles à de certains momens leurs animosités se calmer et leur persévérance fléchir.

On le voit, toutes les chances sont aujourd'hui en faveur du nord; il peut dicter ses conditions et n'a plus à redouter que ses propres faiblesses. Il a pour lui la force morale et la force matérielle; il combat pour un principe, tandis que dans le camp opposé on ne combat que pour un intérêt. Le triomphe de ce principe sera une grande date dans l'histoire de l'humanité; il n'y aura lieu de regretter ni l'argent sacrifié, ni le sang versé, s'il sort intact de cette lutte. Ce qui serait à jamais déplorable, ce serait d'avoir molli quand il fallait se montrer le plus ferme, de n'avoir obtenu en échange de tant de vies sacrifiées que des satisfactions stériles. Le vrai danger du moment est dans cette impatience d'en finir qui tend à précipiter les choses au risque d'une déception. L'humeur des Américains est prompte à mettre l'Europe en cause, à l'accuser des embarras qui leur ont été suscités, et jusqu'à un certain point leur plainte est fondée; ils ne parlent pas de ceux que leur ont valus leurs dissentimens intérieurs. Ils se taisent sur ces complicités mal déguisées qui entretenaient le sud dans ses illusions et l'encourageaient dans sa résistance; ils ne disent pas combien d'hommes du nord ont fait, dans le cours de cette guerre, des vœux contre leur propre parti et trahi sa cause jusqu'à employer la violence. Le tort qu'a fait au nord la malveillance extérieure est loin d'être l'équivalent du tort qu'il s'est fait à lui-même. C'est ce mauvais esprit, toujours agissant, qui, dans ces conjonctures, est ce qu'il y a le plus à redouter. Les factions, par leurs menées souterraines, peuvent troubler la conscience du président, tromper sa bonne foi, ébranler sa fermeté, l'amener à traiter avant l'heure. Peut-être faut-il voir leur main dans cette dernière conférence si légèrement acceptée, si brusquement rompue. Quel bien pouvait-on s'en promettre tant que le sud ne se désistait pas de sa prétention à l'indépendance? Le seul préliminaire sérieux, c'est que la prétention et le mot soient retirés. L'indépendance du sud serait non-seulement la consécration indéfinie de l'esclavage, mais la guerre civile en permanence, par le seul effet d'institutions incompatibles et juxtaposées. Le jour où, sous un déguisement quel-

conque, cette condition serait admise, l'Union se déclarerait vaincue et aurait signé sa déchéance. Elle n'en est pas là, Dieu merci!

Cependant toutes les surprises sont possibles. Une fantaisie nouvelle semble s'être emparée de l'esprit des Américains : c'est de s'arranger entre eux tant bien que mal, pour prendre des revanches ailleurs. Cette fantaisie passera, si elle n'est que superficielle; si elle était profonde et qu'elle persistât, il faudrait s'attendre à une paix mal faite. Dans un cas comme dans l'autre, il est bon de se tenir préparés aux événemens. Notre politique comme nos intérêts ne manqueraient pas de s'en ressentir. Je ne m'occuperai que des derniers. Ils sont fortement engagés dans le dénoûment de ces querelles intestines. Pour les spéculations commerciales, ce serait l'occasion et le signal d'une crise, pour nos manufactures de coton le brusque retour de l'avilissement des prix, pour nos ouvriers la garantie d'un travail plus suivi et plus régulier. Ce qui touche tant d'existences et tant d'affaires ne saurait nous être indifférent.

II.

Pour se rendre compte du coup que porterait à notre marché du coton le rétablissement dans des conditions régulières de l'approvisionnement américain, il importe de jeter un coup d'œil en arrière et de voir où en étaient les choses lorsque cet approvisionnement a été supprimé. En réalité, il avait éteint presque toutes les concurrences, et à lui seul suffisait à l'activité de nos manufactures. Les produits dont il se composait avaient une supériorité avérée: ils arrivaient à jour fixe, et en quantités telles que la faculté du choix était toujours assurée. L'Europe en employait 3 millions 1/2 de balles. A ces motifs de préférence venait s'ajouter la modicité de plus en plus grande des prix. Dans les années d'abondance, la dépréciation avait été poussée si loin qu'un moment on avait pu obtenir des cotons de qualité courante à 40 centimes le demi-kilogramme. Ce n'était là qu'un cours d'exception et à peine rémunérateur; mais la valeur moyenne, dans une période décennale, avait oscillé entre 50 et 55 centimes le demi-kilo, qui semblaient suffire aux planteurs pour couvrir leurs frais et recueillir un légitime bénéfice. Les habitudes étaient prises dans ce sens, affermies de jour en jour par un avantage réciproque, et rien ne laissait prévoir d'autre altération dans le cours des choses que les variations presque insensibles qu'apportaient sur les marchés les vicissitudes des récoltes.

C'est au milieu de cette confiance qu'éclata la rupture des états à

esclaves, bientôt suivie de leur blocus. La mer se fermait à l'approvisionnement; un vide profond allait se faire, sans qu'il s'offrît aucun moyen de le combler. La hausse des prix répondit à cet événement, et il s'y mêla, il faut le dire, un élément un peu artificiel. Dans les périodes régulières, la spéculation commerciale s'exerce sur le coton comme sur les autres denrées, mais dans des proportions assez réduites. Cette spéculation ne consiste guère qu'en petits accaparemens conduits avec prudence et suivis d'une prompte liquidation. Les contrats sont sérieux, et presque toujours les livraisons s'opèrent. Comme les différences sont minimes, tout se passe de commissionnaires à manufacturiers dans l'intervalle qui s'écoule entre la mise en entrepôt et l'expédition aux fabriques. C'est un jeu modeste, qui donne du ton au marché sans l'échauffer à l'excès. Ce jeu, sous l'influence de la disette, allait prendre de tout autres proportions. A peine le premier mouvement de hausse se fut-il établi qu'une nuée de spéculateurs nouveaux, venus on ne sait d'où, entra en campagne pour avoir sa part du butin. C'était à qui achèterait ou vendrait suivant l'impression ou le moment. Dans la même bourse, le même traité passait en trente mains différentes. Moins il arrivait de coton réel, plus il s'échangeait de coton imaginaire. Tout se terminait par des primes, des reports et des règlemens. Naturellement les prix s'élevaient à vue d'œil au feu de ces enchères vertigineuses. Peu importait que ces prix d'aventure fussent ou non en rapport avec les besoins et la situation des fabriques; ils semblaient justifiés dès qu'ils trouvaient des preneurs. On eût dit que le coton sur lequel on jouait n'était pas de la même nature que celui qui devait passer sur les métiers. Quel moyen de défense restait-il aux manufactures? Leurs produits, restés à l'écart de cette fièvre, ne suivaient pas l'impulsion et les laissaient en perte. Sous peine de ruine, les manufactures étaient condamnées à suspendre ou à diminuer leur travail, de telle sorte que les fortunes échues dans les ports à quelques hommes favorisés par les chances du jeu se traduisaient dans les villes industrielles par la misère des ouvriers déclassés.

Cette façon de surmener le marché a eu pourtant, en compensation de ces préjudices, quelques effets heureux. Les prix arbitraires de la spéculation ont servi d'encouragement aux cultures dans les pays où elles étaient à créer ou à tirer de leur torpeur. Sous ce rapport, tout était à faire. Il s'agissait de suppléer l'Amérique, qui non-seulement fournissait les meilleurs cotons, mais les traitait, les conditionnait elle-même, sans donner aux destinataires d'autre souci que de les recevoir et de les payer à leur valeur. Dans les autres contrées, rien de pareil; le délaissement des produits y

avait frappé les exploitations d'impuissance. Les anciens procédés y étaient tombés en désuétude, les nouveaux n'y avaient pas été introduits. C'étaient autant d'éducations à faire, d'établissemens à fonder, de spéculations territoriales à entreprendre. Il fallait distribuer des semences, des machines perfectionnées, envoyer des moniteurs agricoles ou à leur défaut des documens en diverses langues pour mettre les natifs à même de diriger les cultures et les préparations subsidiaires du produit. Dans le cours de quatre années, cet effort a été fait et cette révolution s'est accomplie. Les Indes orientales, l'Égypte et la Turquie, réveillées de leur sommeil, ont succédé à l'Amérique dans le contingent principal de l'approvisionnement du coton; elles ont pris goût à leur tâche et se sont efforcées de la bien remplir. Pour les quantités, la question est, sinon résolue, du moins très avancée. Des calculs précis portent à près de 2 millions de balles les dernières récoltes de ces trois pays, et des terres ont été préparées pour accroître d'un tiers dans l'année qui s'ouvre le chiffre des ensemencemens. Les quantités en perspective seraient dès lors de 2,500,000 balles, dont 1,600,000 pour les Indes, 300,000 pour l'Égypte, 200,000 pour la Turquie; la Chine et le Japon fourniraient le complément de 400,000 balles, en y ajoutant comme appoints le Brésil, les Antilles et l'Afrique. Cette récapitulation est significative. Sous l'aiguillon de l'urgence, le fonds de l'approvisionnement se serait reconstitué en quatre ans, en dehors et à l'exclusion de la provenance américaine. Les 2,500,000 balles qui sont à prochaine échéance et ne sauraient être le dernier mot des cultures régénérées représentent en effet très amplement les 3,500,000 balles que le monopole des États-Unis avait atteintes avant de s'éclipser. D'un côté, par l'effet de la hausse des prix, la consommation des tissus de coton s'est considérablement ralentie: de l'autre, les tissus de laine et de lin ont de plus en plus envahi une place devenue vacante. Moins de demande du produit a dû nécessairement amener moins de besoin de la matière brute. Au fond et de toutes les manières, c'est cause gagnée. L'Europe, à la rude école de la nécessité, a vite appris à se passer de l'Amérique. Celle-ci aura fort à faire pour se remettre en ligne et rétablir ses avantages, si la paix se conclut.

Qu'arriverait-il dans ce cas? Le champ est ouvert aux conjectures; mais le sentiment qui domine est une inquiétude vague sur les conséquences de l'événement. A première vue et la période de transition étant mise à l'écart, le retour de la paix devrait être salué par une acclamation universelle. La paix, dans son influence définitive, est la rentrée des territoires les plus favorisés qu'il y ait au monde dans la fonction de l'approvisionnement, c'est la livraison

régulière et abondante des meilleurs cotons que la manufacture ait jamais employés, c'est du travail assuré pour les ouvriers, longtemps éprouvés par le régime de l'intermittence, c'est la force et la sécurité rendues à une industrie qui, dans la disette de bonnes matières et le renchérissement des plus mauvaises, marchait à sa décadence. Comment ne pas s'applaudir d'un acte qui amènerait à sa suite de tels bienfaits? On y applaudirait en effet, et par un élan unanime, s'il n'y avait là un incident à vider. Cet incident est la liquidation des prix de guerre et des folies que l'esprit de spéculation y est venu ajouter. Il faut maintenant dresser l'inventaire des dommages que ce vertige nous coûtera, et devant la balance des chiffres on s'explique comment un dénoûment survenu à l'improviste rencontrerait peu d'enthousiasme. Les prix de départ, comme on l'a vu, étaient de 50 à 55 centimes le demi-kilo pour les qualités courantes du coton américain. Successivement, et par les poussées du jeu plus encore que par la rareté, ces prix ont été portés à 2 fr., 3 fr. et 3 fr. 50 cent., à peu près le septuple. En même temps des cotons inférieurs, comme ceux de la Turquie et des Indes orientales, sont arrivés à 2 francs 20 cent., 2 francs, 1 franc 80 cent. On payait sur ce pied des matières qu'en d'autres temps on eût mises au rebut, chargées d'impuretés et de corps étrangers, d'un brin rude et court, qu'il fallait soumettre à un traitement particulier. Ces prix, à quelques fluctuations près, se sont maintenus et font encore loi sur le marché; le même jeu qui les a créés les anime et les soutient. C'est cet artifice savant que la paix menace et peut anéantir en un jour. Supposons-la signée, comme tôt ou tard elle le sera; supposons encore que les cours d'autrefois soient remis en vigueur. La dépréciation, calculée au plus bas, serait des quatre cinquièmes. Ce n'est pas outrer les choses que de la faire porter sur 1 milliard au moins, en y comprenant, comme il est exact de le faire, les existences en mer et dans les entrepôts, les dépôts dans les fabriques, les produits répartis dans le commerce intermédiaire et les magasins de détail. Dans ces termes, la perte à dégager n'est plus qu'un calcul élémentaire. Sur le milliard, ce serait 800 millions d'emportés, triste liquidation qui causerait bien des sinistres.

Il est vrai que dans ce calcul les choses sont mises au pire, et qu'il y a des motifs de croire que la dépréciation s'opérera par degrés et n'éclatera pas comme un coup de foudre. La marche pourra en être modifiée par deux circonstances qui, suivant le cours qu'elles prendront, agiront dans un sens ou dans l'autre sur l'état du marché et les mouvemens des mercuriales. La première est l'importance des dépôts qui, dans le cours de la guerre et depuis

que les ports du sud ont été fermés, se sont accumulés dans les mains des planteurs américains. La seconde est la différence qui se produira dans les prix de culture par la substitution du travail libre au travail servile, quand l'esclavage aura été aboli.

Sur l'importance des dépôts, les renseignemens sont confus et contradictoires; on n'a que des approximations. Le sud, depuis qu'il est en révolte, a cherché à s'entourer de fables et de mystères. Ainsi il n'est nullement à croire qu'il ait, par des incendies volontaires, travaillé à sa propre ruine. C'est au moyen de son coton, si peu qu'il en ait écoulé, qu'il a soutenu ses finances, armé ses soldats, équipé ses corsaires. Malgré tout, il doit lui en rester des quantités considérables. Dans l'année qui a précédé la rupture, il en avait récolté 4,700,000 balles, dont une partie a été retenue par la rigueur des blocus. La disette des denrées alimentaires l'a obligé, il est vrai, de modifier ses exploitations, et une partie de ses ressources a passé dans les charges de la défense. Tout cela doit entrer en ligne de compte, sans infirmer pourtant ce fait, qu'une forte réserve existe encore sur les lieux. Quelques circulaires commerciales estiment cette réserve à 1,500,000 balles; c'est un chiffre trop réduit. Fût-il exact, ce serait encore pour nos marchés d'Europe une rude épreuve, si ces 1,500,000 balles y étaient versées sans ménagement. Des deux parts il faudra y apporter de la prudence, mesurer les expéditions sur les besoins, se garder de tout ce qui pourrait amener des débâcles. Le sud y serait directement intéressé; il n'avilirait les prix qu'à son propre préjudice.

Une incertitude tout aussi grande plane sur les conséquences qu'aurait sur les cultures la substitution du travail libre au travail servile. Comme moyen d'appréciation, on n'a guère que les expériences accomplies ailleurs et qui n'ont pas toujours été heureuses, ni concluantes pour l'économie de la production. Il n'est pas sans intérêt de voir ce que deviendra une émancipation dans les mains des Américains du Nord. La conduite des esclaves dans un pays en armes et au milieu de l'agitation qui y règne témoigne que les maîtres ont là-bas des procédés particuliers pour s'emparer des volontés et maintenir l'obéissance. Nul doute qu'ils n'en trouvent d'aussi efficaces sous un régime d'affranchissement. Les deux races, dans cette région, se balancent par le nombre, et l'activité de l'une aura facilement raison de l'indolence de l'autre. C'est une combinaison à imaginer, et là-dessus le génie américain n'est jamais à court. Par les formes du salaire et l'appât du gain, on trouvera des garanties contre l'abandon des cultures. Là où les bras seraient insuffisans, les machines y suppléeraient; en aucun cas, le planteur ne laisserait se convertir en lande le domaine que ses soins ont rendu

fécond. Quant aux conditions de l'exploitation, rien n'établit qu'elles dussent être sensiblement aggravées par l'affranchissement. Le travail servile était devenu naguère de plus en plus onéreux par le renchérissement des agens humains. Un nègre payé à raison de 5,000 francs coûtait à son maître, en tant que propriété viagère, 8 pour 100 sur ce prix pour les intérêts et l'amortissement, plus 50 ou 55 centimes par jour pour la nourriture et l'entretien, en tout 600 francs ou 2 francs par jour pour trois cents jours ouvrables. C'est dans les pays civilisés la moyenne du salaire de l'homme libre. Les prétentions du noir affranchi resteraient probablement en-deçà; mais en même temps la tâche serait réduite et la main-d'œuvre plus précaire. On ne tirerait pas de l'engagement volontaire la somme d'efforts que fournissait le travail enrégimenté avec ses odieux moyens de discipline. Il faut également compter, parmi les empêchemens passagers, le trouble que la guerre civile aura jeté dans les fortunes privées et la détresse longtemps persistante des finances publiques. Le commerce a vu ses comptoirs se fermer, la marine marchande son matériel dépérir, l'agriculture ses rentrées ordinaires disparaître de sa comptabilité. Autant d'élémens à régénérer, et ce sera une œuvre de patience difficile à suivre, lente à aboutir : d'où l'on peut conclure qu'avant que la production soit remise sur l'ancien pied, bien des années s'écouleront, et que l'Amérique, dans son passage du travail libre au travail servile, ne reparaîtra sur nos marchés qu'avec des quantités moindres et des prix forcément accrus.

Cette période de transition facilitera beaucoup la liquidation de l'Europe. Elle adoucira les préjudices d'une dépréciation trop brusque, tempérera les paniques et permettra à l'industrie et au commerce d'écouler les bas produits dont ils sont encombrés. Ce sera en même temps le salut des cultures que l'abdication de l'Amérique a suscitées sur divers points du globe. Ces cultures n'avaient pu naître et se développer que sous le bénéfice des prix nouveaux; elles ne pourraient tenir devant le retour inopiné des anciens prix. Cette bonne fortune née de la circonstance s'évanouirait avec elle, ce service venu si à propos serait une occasion de ruine pour ceux qui l'auraient rendu. A la liquidation de l'Europe il faudrait ajouter des liquidations non moins onéreuses dans les Indes orientales, en Égypte, en Turquie, au Brésil, partout où, sur la foi du renchérissement, on s'est ingénié pour venir en aide à nos manufactures en multipliant les plantations et en se munissant de machines perfectionnées pour en tirer un meilleur parti. Tout n'était pas irréprochable dans ces services improvisés: ils se ressentaient de l'emploi de mains novices et de l'influence

de civilisations mal dégrossies : dans la pénurie, on n'en voulait voir que les bons côtés; si l'abondance revient, on ne verra que ce qu'ils ont de défectueux. Il n'y a pas à demander à l'industrie de se déterminer par d'autres calculs que sa convenance. Pour les Indes orientales, le discrédit viendrait de la charge des distances et de l'infériorité du produit, des mélanges et des fraudes que les natifs ont poussés à des proportions abusives. Pour l'Égypte, où le traitement est plus loyal, où la qualité est supérieure, la mévente naîtrait d'un débat plus rigoureux des prix qui excèdent ceux des sortes ordinaires. Pour la Turquie, on regarderait de plus près au lainage court et grossier qu'elle fournit, et qui n'est propre qu'à certains emplois. Tous ces auxiliaires auxquels en temps de disette on faisait si bon accueil seraient désormais discutés, traités en intrus, pour peu qu'il y eût avantage à le faire.

On devine quelle commotion profonde cette modification des rôles imprimerait aux pays qui sont récemment entrés dans la production du coton ou qui en ont développé la culture dans des proportions jusque-là inconnues : ce serait une révolution qui littéralement ferait le tour du globe et qui irait frapper au loin et dans toutes les directions des intérêts déconcertés. Les ruines privées s'y aggraveraient d'une ruine publique. Les Indes et l'Égypte n'avaient pu rétablir leurs finances qu'au moyen du hasard heureux qui leur livrait le plus beau marché du monde; s'il se ferme pour elles, la gêne recommence, et la déconfiture est au bout. Empêcher ces faits de s'accomplir n'est au pouvoir de personne; à peine sera-t-il donné à l'esprit de conduite de l'amortir. Le seul remède est dans la tenue relative des prix, et heureusement cette tenue des prix est dans la nature des choses; la volonté des hommes, si bien portée qu'elle fût, n'y suffirait pas et ne donnerait qu'une garantie précaire. Avec la tenue des prix, cette liquidation presque universelle peut devenir moins sensible et emprunter au temps les moyens de se mieux répartir. Le fardeau n'en retomberait plus sur un nombre réduit de détenteurs, il se distribuerait par couches successives, et passerait de mains en mains en s'allégeant par degrés. Le consommateur en prendrait sa part comme le producteur, comme l'intermédiaire. Cette combinaison n'aurait rien d'arbitraire, on a pu le voir; elle est prise dans le cœur de la situation, et se présente comme la solution la plus naturelle. Dans tous les cas, elle est la seule qui puisse maintenir les cultures récentes, non sur le pied où elles sont, mais sur un pied raisonnable. Elle donnerait aux nouveaux pays de production la faculté de s'affermir dans les exploitations où ils se sont lancés un peu à l'aventure. Les retours de fortune ne sont pas toujours sans profit pour ceux qui en sont atteints;

ils s'instruisent et se forment à cette rude école. L'approvisionnement du coton, tombé dans des mains inexpérimentées, laissait beaucoup à désirer; l'industrie payait chèrement des matières très imparfaites. Si on leur laisse le temps de se reconnaître, les Indes apprendront à mieux produire, l'Égypte à produire à meilleur marché. Elles prendront pour modèle ce redoutable concurrent que les événemens auront ramené dans l'arène. Elles profiteront de la période de sa convalescence pour se préparer à la lutte, et il n'est pas interdit d'espérer que, quand il aura repris ses forces, elles seront en mesure de lui résister.

Voilà, en traits rapides, la perspective sous laquelle se présente l'acte décisif qui est en voie d'accomplissement, et dont la grandeur morale ne doit pas faire oublier les intérêts positifs qui en seront affectés. Il est dans la nature de cet acte de donner de vastes proportions à tout ce qu'il touchera dans l'ordre économique comme dans l'ordre social. Tout récemment un témoignage considérable est venu en fixer devant la conscience publique la véritable signification. La chambre des représentans, réunie à Washington, a voté à la majorité des deux tiers de ses voix l'abolition de l'esclavage. Elle a déclaré et inscrit dans une loi comme amendement à la constitution que la servitude volontaire ou involontaire cessera d'exister aux États-Unis et dans les lieux soumis au gouvernement fédéral. La mesure sera mise en vigueur dès que les trois quarts des législatures des états particuliers l'auront confirmée. A cette nouvelle, la ville s'est spontanément illuminée, et une sérénade a été donnée au président Lincoln, qui a paru sur son balcon pour répondre à l'appel de la foule. Son langage a été des plus simples, mais que de grandeur dans cette simplicité! Après avoir invité les états particuliers à remplir leur devoir comme la chambre des représentans avait rempli le sien, il a ajouté que la patrie américaine venait de donner un beau spectacle au monde. Le président a raison : aucun spectacle en effet ne pourrait être plus beau; il porte plus loin et vise plus haut que les bruyantes inutilités dont se repaissent nos sociétés maladives, et qui se succèdent sans cause comme sans effet. Le doigt de la Providence y est empreint; les hommes n'y figurent que comme des instrumens. Aux yeux des générations à venir, ce sera le principal événement du siècle et un motif de rédemption pour les faiblesses multipliées qui en auront marqué le cours. On y verra ce qu'a pu faire sortir du sein de ses dissensions un peuple résolu et animé d'une pensée généreuse, malgré les piéges de ses amis et la résistance de ses adversaires, en dépit d'une malveillance de l'opinion savamment entretenue au dedans et au dehors.

Une dernière question se pose ici d'elle-même, c'est de savoir si, après avoir recouvré l'entière disposition de ses forces, ce peuple ne se sentira pas emporté vers le goût des représailles. De toutes les conjectures, c'est la plus difficile à tirer. Il est à présumer qu'après avoir vidé leur querelle, les belligérans seront tentés de sceller leur accord en agissant en commun et en portant leurs défis ailleurs : l'esprit militaire, une fois éveillé, n'abandonne point aisément la partie, et il est dans sa nature d'être toujours en quête d'alimens; mais ici, qu'on le remarque, on a affaire à un gouvernement sensé, qui, en ayant recours à la justice des armes, s'est arrangé de manière à demeurer l'arbitre de ses destinées et à ne pas se donner un maître. La paix conclue, il gardera ce qu'il a soigneusement maintenu, la liberté de ses déterminations. Tout lui conseille d'en user dans l'intérêt de son repos et du rétablissement de ses finances. De ses armées dissoutes peut-être sortira-t-il des corps de partisans qui s'engageront dans des aventures sur lesquelles le pouvoir fédéral, comme de coutume, fermera les yeux. Les représailles n'iront pas plus loin et ne prendront d'abord que cette forme. L'Union n'engagera de son plein mouvement ni sa politique ni son drapeau; elle pansera ses blessures, réparera ses ruines, rendra à sa marine et à son commerce l'activité que la guerre avait suspendue. L'influence morale attachée à sa reconstitution suffirait pour changer ses rapports de voisinage et y amener des retours imprévus. L'Union n'agira ouvertement que si on la provoque, et dans la plénitude de ses moyens d'action il serait imprudent et dangereux de la provoquer.

Ces probabilités sont du domaine de l'avenir, qui seul en vérifiera ou en infirmera la justesse. Le présent est moins incertain, et on peut en parler à coup sûr. Il est démontré que la paix ne peut désormais sortir que d'un nouveau choc des armes. L'Union n'est pas encore assez forte pour l'imposer, la confédération ne se sent pas assez faible pour la subir. La condescendance de M. Lincoln à se prêter à une entrevue aura eu du moins ce bon résultat de dissiper les équivoques. Aucune des subtilités des envoyés de Richmond n'a pu tenir devant la netteté et la fermeté de son langage. Ils demandaient une suspension d'hostilités : il a répondu, en Romain, que le différend devait se vider en quelques heures, et sans quitter le pont du paquebot. Ils lui proposaient une alliance morale pour rétablir contre les puissances conjurées l'autorité et l'influence du nom américain : il a répondu qu'il n'y avait pas d'alliance à discuter hors de la rentrée dans l'Union des états qui bravaient ses lois. Il a ajouté que, pour les conditions de cette rentrée, la république se montrerait aussi généreuse qu'elle s'était montrée résolue dans la reconstitution de son unité. A toutes les instances,

à toutes les considérations tirées de l'avantage d'un concert indépendant, il n'a opposé que sa formule invariable : « rentrez dans l'Union, tout s'arrangera. » Il y avait dans la démarche des envoyés deux embûches préparées avec art : l'une était de se faire accepter comme plénipotentiaires, ce qui aurait pris le caractère d'une reconnaissance implicite; l'autre était d'obtenir une trêve dans laquelle l'esprit d'intrigue se serait donné carrière, et qui, laissant les armées fédérales en l'air et en pays ennemi, aurait pu amener leur dissolution ou du moins leur énervement. Le président a déjoué ces manœuvres en renfermant le débat dans le cercle qu'il avait tracé. Caractère singulier où la droiture se combine avec une certaine habileté, et dans lequel se réfléchissent fidèlement les sentimens et les intérêts de la partie la plus saine de la communauté! C'est bien l'Américain de pure race, déterminé, persévérant, marchant à son but sans se laisser décourager par le revers ni enivrer par le succès, ne reculant pas dès qu'il s'est une fois engagé, et, quel que soit l'obstacle, le surmontant par une obstination poussée jusqu'au génie.

Le sort en est jeté; c'est l'épée qui tranchera les derniers problèmes : cette fois du moins ils seront bien posés; des deux parts on sait ce qu'on veut. Il est douloureux sans doute de penser que le compte des victimes et des ruines va se rouvrir; mais, quelle que soit la rançon, elle sera amplement compensée par les bénéfices de la délivrance. La conscience humaine, si la querelle est vidée à son profit, sera soulagée d'un grand poids, et cela d'autant plus à propos qu'elle commençait à s'engourdir. Les justifications les plus étranges de l'esclavage étaient livrées à la circulation sans y soulever ni scandale ni murmure. Ce pervertissement, ces complaisances de l'esprit public cesseront avec les causes qui les ont engendrés. Par l'effet de l'affranchissement des noirs disparaîtra dans l'Amérique du Nord la légion des professeurs d'une morale relâchée mise au service d'intérêts particuliers. Ces intérêts auront changé de nature; ils s'accommoderont mal d'une inégalité dans les conditions du travail, et il se peut qu'ils entraînent un jour les États-Unis à imposer ailleurs, à Cuba et au Brésil par exemple, la loi qu'ils subiront eux-mêmes, l'abandon définitif de la main-d'œuvre servile.

LOUIS REYBAUD.

UN

SCEPTIQUE SOUS LOUIS XIV

SAINT-ÉVREMOND ET SA VIE D'EXIL.

On sait avec quelle faveur le public accueillait à la fin du XVIIe siècle les moindres pages qui sortaient de la plume de Saint-Évremond. Les libraires se disputaient ses œuvres, et, quand ils n'obtenaient rien de lui, allaient s'adresser à des écrivains obscurs en leur demandant de « faire du Saint-Évremond. » Assez indifférent à sa renommée, plus désireux de vivre pour lui-même que pour les autres, le spirituel exilé regardait avec une insouciance singulière les hasards de sa fortune littéraire, refusait de revoir ses écrits et se plaignait à peine des imitations maladroites. « Une heure de repos, disait-il à Ninon, m'est plus considérable que l'intérêt d'une réputation médiocre. Qu'on se défait de l'amour-propre difficilement! Je le quitte comme auteur, je le reprends comme philosophe, sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin des autres. » Cette célébrité qui le poursuivait en quelque sorte s'éteignit depuis dans la bruyante animation du XVIIIe siècle. Voltaire fait peu de cas d'un écrivain dont la pensée n'a aucune action sur ses contemporains; La Harpe aussi le juge avec une sévérité dédaigneuse. C'est de notre époque, où la critique se plaît à revenir aux œuvres du passé, à ressusciter des réputations négligées, qu'on peut attendre un jugement plus impartial; Saint-Évremond n'a rien à perdre à cette nouvelle épreuve (1). Il ne peut plus espérer sans

(1) L'Académie française vient de proposer l'éloge de Saint-Évremond pour suje

doute l'accueil qu'il reçut de son vivant; ses plaisanteries que l'on répétait, ses ouvrages que l'on savait par cœur avant qu'ils ne fussent imprimés, nés au milieu du monde, de l'occasion, du moment, avaient pris de l'animation d'où ils étaient sortis un feu qui n'est plus et qu'on ne saurait ranimer. Toute cette grâce première appartient au passé. Cette part de réputation, la plus aimable quelquefois et la plus séduisante, que l'écrivain tire de ses amis, des salons où il vit, ne soutient pas l'air du dehors, et la juste indifférence de la foule et du temps. Elle passe avec ces salons qui l'ont vu naître : c'est cette collaboration vivante qui faisait le charme des vers de Saint-Évremond. Ninon ou la duchesse Mazarin, plus que la muse elle-même, était la magicienne. Elles seules rendraient aux vers qui les nomment la grâce et l'éclat qu'elles leur prêtèrent un moment. C'est à Pétrarque, c'est à Dante que Laure et Béatrix doivent de vivre encore parmi nous; mais c'est à Ninon et à Hortense que Saint-Évremond fut redevable un moment de sa réputation de poète. Bien des pages autrefois aimées, qu'ont recouvertes et comme glacées ces neiges d'antan dont parle Villon, sont pour toujours retombées dans l'oubli. Le poète est mort, mais le moraliste, mais le philosophe mérite encore d'être connu. Il peut, à une certaine distance des écrivains supérieurs, loin de la foule des écrivains médiocres, tenir un rang encore élevé. Cette place même aurait été meilleure et plus haute, s'il l'avait voulu, si la paresse, si le scepticisme, qui furent la règle de sa vie, ne l'avaient trop fortement attaché à l'heure présente, si lui-même n'avait point rétréci son horizon et retenu plutôt qu'excité de rares facultés.

On pourrait soutenir, en prenant Saint-Évremond pour exemple, que ce n'est point par le talent seulement, mais aussi par les qualités morales que l'on arrive à la gloire littéraire, qu'entre les écrivains distingués et les écrivains de génie il n'y a peut-être d'autres différences que celles qui tiennent à une sorte de moralité. Sans doute il ne faut plus donner à ce mot sa signification rigoureuse et précise, mais l'entendre dans un sens plus général et plus vague, comme indiquant surtout les mouvemens de l'âme, les dispositions de la sensibilité, une certaine vivacité de cœur, et cette ambition que l'on a quelquefois appelée le culte de la postérité. Si l'on cherchait, comme on l'a fait pour le temple du goût, quels sont les au-

de concours. C'est un signe de cette curiosité qui se reporte sur certains côtés du XVIIe siècle, et qu'attestent tant de travaux où l'histoire des mœurs sert à renouveler, en l'éclairant, l'histoire des lettres. Saint-Évremond est un de ceux qui se prêtent le mieux à ces retours de la critique. Par quelques côtés de son libre esprit, par le caractère particulier de son scepticisme, il soulève des questions qui gardent encore aujourd'hui leur à-propos, même après les diverses études publiées sur lui.

teurs qui peuvent être admis dans le temple de la gloire, on verrait que tous ont été animés par cet enthousiasme qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. C'est par lui que les pensées s'échauffent, se vivifient, prennent quelque chose de l'immortalité des dieux, et forment cette chaîne inspiratrice dont Platon nous parle dans son dialogue du *Poète*. Ceux qui se défieraient des poètes et de la Grèce peuvent trouver ces mêmes idées en prose, et au XVIIIe siècle. Voltaire veut qu'un auteur ait le diable au corps. Comme Platon, mais d'une autre manière, il ajoute quelque chose aux pensées de l'homme pour qu'elles durent et franchissent le long intervalle. L'autre race d'écrivains, celle qui s'est volontairement abstenue de l'inspiration et qui semble avoir pris pour devise cette pensée de Fontenelle, qu'on ne doit donner dans le sublime qu'à son corps défendant, parce qu'il est peu naturel, — race spirituelle quelquefois et merveilleusement douée de sagesse humaine, — peut approcher du temple, mais n'en franchit pas le seuil. Ses œuvres se trouvent dans les bibliothèques et dans le cabinet des lettrés; elles ne sont point dans les mains de tous, et manquent de popularité.

C'est le sort de Saint-Évremond : il appartient à cette seconde race; il est de ceux qui méritent d'être goûtés, et qui ne le sont que du petit nombre. Ses écrits sont en quelques parties égaux aux meilleurs, ils restent sans influence. Philosophe par goût, qui n'a point souhaité d'avoir d'autre disciple que lui-même, écrivain habile, qui semble n'avoir fixé sa pensée que pour s'en rendre compte, il n'inspire point un attrait passionné. Il semble avoir gardé, même après sa mort, l'horreur des disputes et du bruit; il semble qu'il s'éloigne de vous, et qu'il ne veuille point sortir de son repos pour le stérile plaisir de vous convaincre et de vous plaire. Cette sympathie que l'on regrette en lisant ses œuvres, on la regrette aussi quand on interroge sa vie. Il n'a point été donné à tout le monde d'être enfermé à la Bastille, ni d'être injustement exilé pendant quarante ans. De telles persécutions deviennent facilement de la gloire, et s'il est d'un ambitieux vulgaire et d'un charlatan de poursuivre une telle fortune et de chercher à l'obtenir de propos délibéré, il est d'un homme habile de ne s'en affliger qu'à demi et d'utiliser ces injustices. Cette habileté manqua à Saint-Évremond. Son infortune n'a point ces lointaines compensations. C'est un courtisan qui n'a point réussi dans son temps, un exilé que l'on ne saurait vanter aujourd'hui, et l'on est obligé de convenir, pour rester juste à son égard, que si l'esprit et le talent nous font désirer, partout où ils se rencontrent, des vertus plus élevées et plus libérales, d'eux-mêmes ils ont droit à notre intérêt, et ne sont point assez communs pour qu'on puisse les négliger sans appauvrir l'humanité.

Né en 1613, d'une des bonnes familles de Normandie, il fit ses études au collége de Clermont, puis au collége d'Harcourt, et eut pour professeur de rhétorique le père Canaye, auquel il prêta plus tard cette conversation si plaisante avec le maréchal d'Hocquincourt; mais ce n'est point là que s'acheva son éducation. Un esprit fait pour le monde ne devait prendre que dans le monde ses habitudes, son éclat et son tour particulier. Il était de ceux pour lesquels cette seconde éducation est la meilleure, et qui ont besoin de l'excitation du dehors. Le monde n'éteint pas leurs facultés, il les découvre; il ne triomphe en eux que de leur paresse, en leur fournissant des occasions de voir, de penser et de juger qu'ils n'auraient peut-être pas cherchées. Une supériorité naturelle, le goût de la louange et du succès, font le reste. Des conversations faciles et variées leur donnent cette science qui ne sent pas l'école, qui n'est pas la science véritable, mais sans laquelle la science risquerait de déplaire. Des amitiés puissantes et diverses leur assurent une position qui ne tient à rien et qui touche à tout. C'est de cette éducation que naît l'honnête homme du XVIIe siècle, un homme qui, sans diriger les affaires, a de l'influence, qui, sans parcourir une carrière, a fait son chemin, qui ne se croit ni un historien, ni un poète, ni un philosophe, pour avoir écrit des considérations sur le génie du peuple romain, composé quelques comédies et disserté sur la religion, qui est un peu tout cela cependant, avec légèreté souvent, avec un mérite sérieux quelquefois, mais toujours avec mesure. C'est vers cette éducation, dont les résultats sont d'abord insensibles, mais qui sait étendre et mûrir des esprits assez forts pour ne s'y perdre pas, que Saint-Évremond se vit aussitôt entraîné par le tour de son génie. Célèbre, pendant qu'il faisait ses premières études de droit, par son assiduité dans les salles d'escrime, il abandonna la jurisprudence pour le métier des armes, fit à seize ans ses premières campagnes, et ne se distingua pas moins au milieu des camps par le goût des choses de l'esprit qu'il ne l'avait fait à l'école par cette botte que ses camarades appelaient la *botte de Saint-Évremond*. C'est ainsi que, dans les milieux les plus divers, il gardait son originalité, et par une certaine partie de lui-même restait en dehors de l'heure et du métier. Son habileté aux armes l'avait sans doute fait admirer par ses camarades de l'école; son goût pour l'étude, les livres sérieux qu'il emportait au milieu des camps, le distinguèrent de même à l'armée. Les généraux les plus illustres, Turenne, d'Estrées, de Grammont, le comte de Miossens, qui fut depuis le maréchal d'Albret, se prirent d'amitié pour le jeune enseigne, qui joignait au courage commun à nos soldats un esprit plein de saillies et d'entrain. La guerre n'était point alors ce

qu'elle est devenue, une entreprise que l'on mène vite, qu'il s'agit de finir sans délassement, sans repos, un accident de la vie des peuples : c'était une partie même de la vie de la noblesse, où l'on gardait ses habitudes et ses goûts. Les princes et les grands seigneurs qui commandaient les armées ne devenaient soldats qu'au moment de la bataille, et conservaient dans l'intervalle le train de vie de la cour. Il faut, pour se faire une idée des camps d'autrefois, oublier les armées de la république et de l'empire, leur marche rapide, précipitée, au milieu des capitales de l'Europe, et relire les mémoires du chevalier de Grammont. La gaîté, l'esprit, la frivolité qui respirent dans ces pages charmantes nous remettent vite dans ce temps où le danger et la mort étaient à peine des choses sérieuses. Sur cette scène de nos anciennes gloires, ainsi dégagée de la poussière et de la fumée du combat, dans ces lentes campagnes où la noblesse occupait ses loisirs, Mme Favart peut paraître et dire aux officiers du maréchal de Saxe : « Il y a demain relâche pour la bataille, nous jouerons après la victoire. » Le salut que fit à l'ennemi une armée de gentilshommes avant d'en venir aux mains dans les champs de Fontenoy ne marque pas moins vivement ces habitudes militaires de l'ancien régime, et l'on comprend qu'alors l'esprit, comme le courage, pût contribuer aux succès. Saint-Évremond, qui se battait et qui soupait avec verve, lieutenant en 1632, reçut une compagnie en 1637, après le siége de Landrecy, et le prince que l'Académie française avait songé à se donner pour protecteur, le duc d'Enghien, se prit d'une amitié littéraire pour un lieutenant lettré; il lui confia tout à la fois le commandement de ses gardes et le choix de ses lectures. C'est le moment heureux de la vie de Saint-Évremond, celui où sa fortune et ses goûts furent en harmonie, où ses qualités, mises en lumière, semblent par leur diversité même se prêter un charme nouveau. Quels devaient être ces entretiens sur les problèmes les plus élevés de la philosophie et les plus gracieux sujets de la poésie, qu'interrompaient des blessures et d'héroïques fatigues? C'est dans le trouble des camps, dans l'attente et dans l'enivrement des victoires, que Saint-Évremond expliquait au jeune prince le génie d'Alexandre et celui des Romains. Il ne faudrait pas cependant, sous peine de forcer la vérité, faire de Saint-Évremond un philosophe, ne demandant à la littérature que ses plus nobles délassemens. Son biographe Desmaiseaux ne nous permet point d'ignorer que Rabelais était alors un de ses livres préférés, et que, n'ayant pu communiquer au duc d'Enghien le plaisir qu'il y trouvait, il se rabattit sur Pétrone. Les ouvrages de ces deux auteurs ne se corrigent guère l'un par l'autre, et voilà qui empêcherait de confondre, si l'on était tenté de le faire, Saint-Évremond et Vauvenargues.

L'intimité du prince et du lieutenant fut brusquement interrompue. Condé, Saint-Évremond, Miossens et leurs amis ne s'occupaient pas des anciens seulement, et cherchaient les plaisirs de la satire après ceux de l'admiration. Soutenu par la présence du prince, Saint-Évremond s'abandonnait à sa verve, faisait des remarques moqueuses, et, doué d'un rare talent pour saisir le côté ridicule des gens et le mettre en scène, il provoquait facilement une gaîté dont les absens faisaient tous les frais. Un jour, Condé n'étant plus là, il se permit de prendre à son égard les mêmes libertés. « On convint que cette passion qu'avait le prince de rechercher le ridicule des autres lui donnait un ridicule d'une espèce toute nouvelle. » Il est probable que les remarques furent plus piquantes que celle-là, et que Saint-Évremond ne fut pas moins bien inspiré qu'il ne l'était d'ordinaire. Cette conversation fut répétée, on l'exagéra sans doute autant que l'atténue l'auteur que nous citons, et ceux qui jusque-là s'étaient crus impunément sacrifiés trouvèrent un vengeur aussi puissant qu'inattendu. La colère du prince fut extrême. Il rompit avec Saint-Évremond, et eut le mauvais goût de lui retirer en même temps les deux charges qu'il lui avait confiées. « Il est certain, dit Saint-Évremond dans un discours qu'il adressa plus tard à la duchesse Mazarin, qu'on ne doit pas regarder un prince comme son ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujétion ne laisse point former cette union de volonté qui est nécessaire pour bien aimer. Le pouvoir du prince et le devoir du sujet ont quelque chose d'opposé aux tendresses que demandent les amitiés. » Il pensait sans doute à sa rupture avec Condé quand il écrivait de la sorte; mais il faut dire aussi qu'il était plus propre à parler de l'amitié avec subtilité qu'à la sentir vivement. En tête d'un autre discours où il disserte sur le même sujet, on voit ce titre assez singulier: *L'Amitié sans amitié*. Ce titre est de l'invention de la duchesse Mazarin, qui, après avoir lu ce traité, ne put résister au plaisir d'en faire la critique par cette épigramme.

Cette rupture ne fut pas aussi défavorable à Saint-Évremond qu'elle aurait pu l'être en d'autres temps. On était à la veille de la fronde. Condé allait commander les troupes de l'Espagne. De tous côtés, comme il arrive aux époques de minorité, les ambitions particulières se mettaient en mouvement, et chacun cherchait un rôle dans le désordre général. Les gouverneurs de province, dont Richelieu avait si singulièrement diminué l'importance en créant l'unité du pouvoir royal, espéraient, sous un ministre habile, mais que les menaces intimidaient, retrouver l'indépendance qu'ils avaient perdue, et affaiblir à leur profit ce royaume de France qui s'établissait si laborieusement. Pour un esprit aussi clairvoyant que celui de Saint-Évremond, la fronde ne pouvait être qu'un mouvement

sans intérêt et sans lendemain. Trop d'ambitions rivales et contradictoires s'y réunissaient pour s'accorder plus d'un moment dans une feinte amitié. C'était une de ces révoltes qui ne sont dangereuses que jusqu'à l'heure où elles s'organisent, parce qu'il se présente alors dix chefs au lieu d'un, qui ne sont point entrés dans le parti pour y servir, mais pour y commander, que les soldats sur lesquels on compte pour former une armée, n'y étant accourus que pour en être les généraux, se dispersent quand ils ont vu distribuer les premiers emplois. Saint-Évremond comprit que cette agitation se calmerait d'elle-même, et qu'elle venait de trop de causes pour en avoir une véritable. Il résista sans peine aux offres qui lui furent faites, il refusa le commandement de l'artillerie dans une armée qui n'existait qu'en imagination, « et, à dire vrai, dans l'inclination qu'il avait pour Saint-Germain, il eût bien souhaité de servir la cour en prenant une charge considérable où il n'entendait rien; mais comme il avait promis au comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur que pour ne pas ressembler aux Normands, qui avaient presque tous manqué de parole. » Il fit mieux, il prit le parti de la cour, et tourna contre les frondeurs l'arme du ridicule. Le récit burlesque de la retraite de M. le duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie est une des rares mazarinades qui partirent de Saint-Germain. Il est impossible de mieux découvrir la vanité des chefs de parti et la pauvreté des motifs qui peuvent amener dans les états de grands déchiremens. Chacun des frondeurs se présente dans cette relation de la manière la plus naturelle et la plus aisée, et fait lui-même sa critique et celle du parti. Quand Saint-Ibald demande « l'honneur de faire entrer les ennemis en France, » réclame un plein pouvoir de traiter avec les Polonais, les Moscovites, et l'entière disposition des affaires chimériques, il a prononcé sur cette révolte, odieuse puisqu'elle appelle l'étranger, ridicule puisqu'elle ne dispose que de moyens en l'air, la même condamnation que l'histoire. C'est ce double accent, où l'indignation et la plaisanterie sont si heureusement opposées, qui fait le charme animé et le mérite de cette satire; les bruits de la guerre, les discours des généraux, la présence de l'étranger, toutes ces choses graves ou terribles s'évanouissent pour le lecteur dans un continuel éclat de rire. On arrive ainsi naturellement, sans effort, à cette conclusion pleine de bon sens, où la pensée de Saint-Évremond s'élève, où la note sérieuse se dégage et domine cette brillante gaîté : « Je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots et pour les malheureux, dont les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent point mêler. Les dupes y viennent là tous les jours

en foule. Les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde. Jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur,... tant de desseins sans action, tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères : rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. »

La fidélité de Saint-Évremond ne demeura point sans récompense. Une pension de mille écus, le brevet de maréchal-de-camp des armées du roi, un emploi militaire en Guienne en furent le prix; mais cette fortune fut brusquement interrompue, et pour s'être permis de donner au duc de Candale, son ami, des conseils contraires à ceux du cardinal, le nouveau maréchal-de-camp se vit tout à coup enfermé à la Bastille. L'emprisonnement, du reste, ne dura pas longtemps. Ce ne fut qu'une sorte de halte dans le goût que Mazarin avait conçu pour lui depuis la fameuse relation des troubles de Normandie. On le retrouve quelques mois plus tard parmi les courtisans qui suivirent le cardinal dans le voyage qu'il fit pour conclure le traité des Pyrénées. Témoin d'une paix qui désolait les gens de guerre, et dont les stipulations semblaient moins avantageuses que ne pouvait le faire espérer le succès de nos armes, Saint-Évremond partagea l'étonnement et l'indignation que ressentirent ses amis. La conduite du ministre lui parut inexplicable. Il n'y vit que la timidité d'un vieillard qui voulait imposer à la France un repos dont il avait besoin, l'avarice d'un particulier qui rendait des provinces et se réservait des bénéfices. Plein de ces pensées, il leur donna dans une lettre confidentielle au marquis de Créquy cette forme d'une ironie soutenue et sérieuse dont il possédait le secret : « ..... Le plus grand mérite du chrétien est de pardonner à ses ennemis... Le châtiment de ceux qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre. M. le cardinal a pardonné aux Espagnols pour châtier les Français. En effet, les Espagnols, humiliés par tant de pertes, devaient attirer sa compassion et sa charité, et les Français, devenus insolens par les avantages de la guerre, méritaient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix... Son éminence peut se flatter de n'avoir pas fait des pas inutiles. L'Alsace, les biens d'Italie, l'abbaye de Saint-Waast peuvent le consoler de la peine qu'il a prise, au lieu que le chimérique don Louis, qui s'est amusé à l'intérêt général, a tiré toutes les dépenses qu'il a faites de son propre fonds. » Cette dernière accusation est sans doute spécieuse; mais ne pourrait-on trouver quelque vérité dans plusieurs des pensées que Saint-Évremond prête ironiquement au cardinal : « Les Français portent toujours leur vue au dehors sans regarder jamais au dedans; dissipés sur les affaires d'autrui, ils ne font point de réflexion sur les leurs? » Mazarin avait-il si grand tort de penser, au lendemain des troubles de la fronde, que les ennemis de la France

n'étaient pas tous au dehors, et que ceux du dedans ne pouvaient être vaincus que par la paix? « Il a jugé que la France se conservait mieux comme elle est, et ramassée pour ainsi dire en elle-même, que dans une vaste étendue, et ce fut une prudence dont peu de ministres sont capables, de songer à couvrir notre frontière quand la conquête des Pays-Bas était pleinement entre ses mains. »

Quelque opinion du reste que l'on se forme de ce traité et du ministre qui le signa, Saint-Évremond n'avait pas commis un grand crime en écrivant une lettre qui devait rester entre le marquis de Créquy et lui. Un malheureux concours de circonstances la rendit publique. Mme Duplessis Bellière, amie commune du marquis de Créquy et de Fouquet, en avait une copie renfermée, avec d'autres papiers, dans une cassette qui fut saisie lors des recherches qu'amena la disgrâce du surintendant. Mazarin venait de mourir. Sa mort ne sauva point le coupable. Le cardinal ne s'était jamais souvenu des injures, et n'aurait point sans doute exigé la longue réparation que ses successeurs firent rendre à son ombre. Saint-Évremond sentit qu'un orage le menaçait, et, bien qu'il fût loin d'en prévoir la violence, il se retira dans ses terres de Normandie. Il apprit là qu'on le poursuivait, et, plein des souvenirs de la Bastille, il résolut d'attendre à l'étranger le moment où son retour serait sans péril. Il quittait la France pour toujours. Ce ne fut que vingt-huit années après sa fuite qu'il reçut la permission d'y rentrer; mais l'Angleterre était devenue sa nouvelle patrie, et ses infirmités l'y retinrent comme ses habitudes. On a supposé quelquefois, pour justifier une si longue sévérité, qu'elle avait été provoquée par une faute restée inconnue. Voltaire prétend avoir entendu dire au marquis de Miramont que Saint-Évremond n'avait jamais voulu s'expliquer sur la cause véritable de sa disgrâce. Quel secret résiste au temps, aux tristesses de l'exil, et ne se trahit point dans un jour de confiance ou d'abandon? Ne peut-on trouver des raisons moins mystérieuses aux malheurs dont cette lettre fut l'occasion, si elle n'en fut pas la cause unique?

Le pouvoir absolu s'accommode mal des esprits railleurs, de ceux qui portent dans la discussion des affaires publiques une curiosité pénétrante. Colbert et Le Tellier, qui succédaient à Mazarin, et dont les sévérités à l'égard de l'infortuné Fouquet provoquaient de toutes parts des accusations et des plaintes, craignirent que ces murmures ne devinssent dans la bouche de Saint-Évremond une satire nouvelle, qu'il ne prît cette habitude de devenir le juge de la politique, le critique du pouvoir, et de prêter sa voix comme il l'avait déjà fait aux mécontentemens. « Ils montèrent le roi, toujours jaloux de faire respecter les actes de l'autorité, » contre l'écrivain hardi qui parlait irrévérencieusement de l'olympe et de ses minis-

tres. Nous savons trop aujourd'hui que cette persécution était inutile : une certaine faiblesse de caractère aurait détourné Saint-Évremond d'un rôle aussi dangereux. Son exil fit de lui un de ces martyrs involontaires qui passent la seconde moitié de leur vie à courir après les bons mots échappés à leur jeunesse, et ont tous les inconvéniens de leurs qualités sans en avoir ni les avantages ni la bonne grâce; mais Colbert et Le Tellier, qui punirent si longuement un homme facile à réduire, ne se trompaient pas tout à fait en sentant chez Saint-Évremond un fonds de révolte et d'indépendance naturelle. Il était déjà l'un de ces esprits si répandus à l'âge suivant, chez lesquels disparaissait le respect, et qui inspiraient au pouvoir cette vague répulsion que lui causent toujours les hommes nouveaux. C'est par ces raisons qu'il faut expliquer le sort de Saint-Évremond. Des plaisanteries, un pamphlet en furent le prétexte et l'occasion; l'indépendance involontaire de sa pensée, la tournure de son esprit en furent la cause véritable. Il était moins coupable encore qu'il n'était désagréable, et l'on poursuivait en lui des fautes que l'on ne devinait qu'à demi, et dont, pas plus que ses ennemis peut-être, il n'avait la pleine intelligence. Il ne s'est découvert tout à fait, ni à ses contemporains, ni à lui-même. Il faut achever chez lui des pensées qui ne sont qu'indiquées, donner la voix à des murmures, suivre des tendances plus loin qu'il ne le faisait lui-même, retenu par la crainte et les habitudes de son siècle. Il n'a pas encore l'audace et l'allure militante de l'âge suivant. C'est dans son cabinet, à voix basse, pour quelques amis, qu'il s'entretient de littérature, de morale, de religion; mais il est animé déjà par le souffle des jours qui approchent. Comme ces ombres de Virgile qui errent cent ans entre les vivans et les morts avant de franchir le fleuve, il semble hésiter sur les limites indécises de deux âges, et ne rentre tout à fait ni dans l'un ni dans l'autre. C'était le moment où, sous la régularité apparente d'une société bien ordonnée, s'agitaient des espérances jusqu'alors inconnues, où ceux qui ne pouvaient prendre leur part des affaires publiques s'affranchissaient dans leur pensée et construisaient des Salente qu'ils administraient suivant les lois d'une politique nouvelle. Ce monde entrevu vaguement, flottant en quelque sorte entre ciel et terre, inspirait à quelques-uns, comme Fénelon, comme l'abbé de Saint-Pierre, un ardent amour, et les enlevait de leur temps par la vivacité de l'imagination et du désir. Saint-Évremond ne partageait pas leurs chimériques espérances; mais, comme eux, la fatigue du passé l'avait pris, il s'en détachait par indifférence.

On est frappé, quand on considère le XVIIe siècle, de l'ordre qui règne alors dans les esprits et se traduit dans une littérature régulière où chaque genre, nettement séparé des autres, ne concourt à

l'ensemble que dans la mesure qui lui appartient. Il y a de la discipline jusque dans la république des lettres. Les uns font de la théologie, les autres du théâtre, ceux-ci des romans; mais chaque auteur reste à son rang, et nul n'empiète sur les terres du voisin. Au siècle suivant, tout s'ébranle et se mêle. On traite en même temps et du même air les questions graves et les futilités galantes. Le théâtre devient philosophique, et la philosophie théâtrale. Cette confusion piquante de tous les genres est un des caractères les plus frappans de cette époque féconde et troublée qui déjà s'accuse chez Saint-Évremond. Avec lui, ces questions que les théologiens et les docteurs abordaient seuls autrefois, dans un langage convenu, accessible aux seuls initiés, se sécularisent singulièrement. Ses idées sur la religion ne manquent pas de profondeur, mais la forme dont il les revêt est bien nouvelle pour son temps. « J'ai une opinion, dit-il, qui n'est pas commune, c'est que la religion réformée est aussi favorable aux maris que la catholique est favorable aux amans... L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu; l'autre, qui admet le mérite des bonnes œuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas. » Cette opinion sans doute n'est pas commune, une telle théologie n'a rien de rebutant pour les gens du monde, et l'on pourrait tirer des œuvres de Saint-Évremond un traité dans lequel toutes les questions théologiques seraient exposées du même ton. Le discours où il cherche à prouver que la dévotion est le dernier de nos amours en formerait la métaphysique, et la morale s'en trouverait dans quelques dissertations et dans la jolie lettre à Mlle de Kerhouent. « Quelle figure ferez-vous dans un couvent si vous n'avez pas le caractère d'une pénitente? La vraie pénitente est celle qui se mortifie au souvenir de ses fautes. De quoi fera pénitence une bonne fille qui n'aura rien fait? Vous paraîtrez ridicule aux autres sœurs, qui se repentent avec un juste sujet, de vous repentir par pure grimace. Triste vie, ma sœur, que d'être obligée à pleurer par coutume le péché que l'on n'a point fait dans le temps que vient l'envie de le faire! Voilà le misérable état des bonnes filles qui portent au couvent leur innocence. Elles y sont malheureuses pour n'avoir pas fait un bon fonds de repentir, tellement nécessaire aux maisons religieuses qu'il faudra vous envoyer aux eaux par pitié pour vous faire, s'il est possible, quelque petit sujet de pénitence. »

En littérature comme ailleurs, Saint-Évremond rencontrait l'autorité, la tradition, des dogmes si l'on peut ainsi parler, et devant cette adoration qu'inspirait l'antiquité, comme en toutes choses, il resta critique, et n'admira qu'après avoir jugé. Le siècle qui vit naître tant de chefs-d'œuvre, monumens éternels de savoir et de goût,

ne connut point cette critique intelligente et libre qui cherche moins dans le passé des modèles à copier que des secrets à découvrir. Il y a dans la littérature à cette époque un effort pour reconstruire et continuer l'antiquité, qu'il fallait se contenter de comprendre. Homère, Horace et Virgile ont observé la nature et le cœur de l'homme, ce furent leur modèle et leur inspiration; si l'on n'étudie que leurs ouvrages, ceux que l'on produira par la suite ne seront que des copies de plus en plus affaiblies. La fraîcheur, l'originalité, cette éternelle nouveauté du monde et des sentimens lorsqu'ils nous arrivent sans intermédiaire, ont un charme si puissant que l'on ne peut s'empêcher d'en vouloir aux élèves les plus habiles, lorsqu'ils répètent leurs maîtres au lieu de sentir par eux-mêmes. Aussi doit-on savoir gré à Saint-Évremond de la disposition d'esprit qui l'affranchit de cette idolâtrie. Il se rattache en littérature au groupe des Fontenelle, des Lamotte et des Perrault, à l'exagération près; ses défauts l'y rattachent également. Les fanatiques des anciens sont au XVIIe siècle les vrais poètes malgré la faiblesse des théories; les critiques indépendans, Saint-Évremond en particulier, écrivent des poésies détestables et compromettent leur système par leurs vers. Ainsi la comédie des *Académistes*, que Saint-Évremond publia en 1640, est un manifeste de la nouvelle école, où le charme de l'exécution fait défaut à une idée juste. L'auteur a voulu railler la réglementation excessive de l'hôtel de Rambouillet, cet esprit méticuleux qui, repoussant certains mots comme bas et malsonnans, en réclamait d'autres, et finissait par étouffer la pensée sous le puéril souci des syllabes et des sons.

C'est avec la même indépendance qu'il aborde l'histoire. Dans les essais de ce genre qu'il nous a laissés, il la débarrasse de ces curiosités inutiles où se complaisent ceux qu'il considère comme des grammairiens. « Je n'aime point ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils se font un mystère de savoir ce que l'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes ni les affaires, ils rapportent tout à la chronologie, et pour nous pouvoir dire en quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie. » Le livre sur *la Grandeur et la Décadence des Romains* a fait rentrer dans l'ombre les réflexions de Saint-Évremond sur les divers génies de ce peuple. Montesquieu a marché avec plus d'assurance dans la voie nouvelle. L'histoire est devenue avec lui de la philosophie. Les faits n'ont plus été recherchés que pour donner des lois et rejetés ensuite comme une écorce vide dans ce passé auquel ils appartiennent. L'histoire est devenue vivante, parce qu'elle s'est dégagée de cette enveloppe périssable, après

avoir mis en lumière des principes éternellement applicables. C'est ainsi que le XVIIIe siècle aimera l'histoire, s'y cherchant lui-même et ne l'interrogeant que pour se comprendre. Saint-Évremond ne prévoyait pas sans doute les successeurs qu'il pourrait avoir, et que la liberté qu'il prenait deviendrait plus tard un système et une méthode; mais en s'affranchissant des scrupules et des minuties où s'attardaient les historiens de son temps, il fit les premiers pas dans un chemin que l'on devait poursuivre plus loin. Les rois, les empereurs, les consuls, tous ces personnages plus apparens qu'ils ne sont en réalité importans, disparaissent et s'effacent de son récit. Ils ne sont plus les seuls du moins à occuper la scène, où on les rangeait autrefois avec une sorte d'étiquette convenue et comme par ordre de dignité. Dans cette histoire découronnée, une sorte de révolution se fait. On voit les peuples, les institutions, qui se forment, grandissent, prennent la première place; l'intérêt du drame ne se trouve plus dans la famille des Atrides, mais dans le développement de la civilisation.

Si l'on a essayé de se rendre compte du talent de Saint-Évremond avant de le suivre dans son exil et dans les derniers temps de sa vie, c'est que son talent était déjà formé quand il quitta la France, et que les quarante années passées en Angleterre n'y apportèrent aucune modification sensible. Il ne trouva pas dans un pays étranger ce renouvellement que Montesquieu et Voltaire iront y chercher. Comme beaucoup de gens distingués, il n'a point cette faculté de s'approprier insensiblement ce que pensent les autres. Ses idées viennent toutes de son propre fonds, et si elles sont peu nombreuses, elles sont étudiées, creusées, présentées sous toutes leurs faces. Veut-on chercher une cause morale à cette monotonie, qui semble d'abord un défaut littéraire, c'est à l'égoïsme de Saint-Évremond qu'il faut s'en prendre. Il sort peu de lui-même. Ce n'est qu'avec un certain effort qu'on se détache de ce que l'on aime. Il y a du désintéressement dans la curiosité d'esprit qui se porte aux choses éloignées. Il vivra donc avec des pensées familières et prochaines; mais comme cet égoïste a du goût, il se plaît à orner le petit monde qu'il habite. Il repasse, il polit chacune des pensées qu'il s'est faites sans se fatiguer à parcourir l'horizon long et poudreux.

C'est à l'âge de quarante-huit ans, à ce moment de la vie où l'homme s'établit déjà dans ses habitudes, qu'il lui fallut quitter un monde où sa place était marquée, des liaisons d'esprit et de plaisir, la société des ducs d'Épernon et de La Rochefoucauld et les soupers du commandeur de Souvré. N'oublions pas Ninon dans la liste de ses amis : ses lettres le suivirent dans son exil, et le consolèrent dans l'isolement des derniers jours. Saint-Évremond n'arrivait pas en Angleterre comme un exilé obscur ou comme les réfugiés

protestans qui devaient vingt ans après remplir Londres de leurs plaintes et du spectacle de leur misère. Il avait fait partie de l'ambassade extraordinaire envoyée par Louis XIV au roi d'Angleterre lors du rétablissement de la monarchie. Les représentans les plus brillans de la noblesse figuraient dans cette ambassade. L'esprit de Saint-Évremond, la réputation qui le précédait, l'avaient fait distinguer par les courtisans de la nouvelle cour, spirituels, légers, tournés au scepticisme et à l'incrédulité par la haine qu'ils portaient encore aux puritains du protectorat. Le comte d'Arlington, qui devint plus tard secrétaire d'état aux affaires étrangères, le duc de Buckingham, un des favoris du roi à White-Hall, l'ennemi le plus redouté des ministres qu'il poursuivait de ses épigrammes, d'Aubigny, depuis duc de Richmond, étaient restés en relations avec lui. C'était le moment où la grandeur de Louis XIV excitait l'admiration universelle, où tous les souverains édifiaient à l'envi de petits Versailles, quand ils n'imitaient pas le grand roi dans des goûts plus ruineux encore que celui des bâtimens et des jardins. L'Angleterre, malgré l'originalité qui lui est propre, n'échappait pas à cet exemple contagieux. Nos usages, nos modes, notre langue, s'imposaient à l'Europe soumise par nos armes et volontairement asservie à notre influence. Un des écrivains anglais dont le patriotisme supporte avec le plus d'irritation cet affaiblissement passager du caractère national le constate lui-même en des termes dont l'accent un peu moqueur n'affaiblit point l'autorité. « La puissance de la France était souveraine en matière de bon goût et de modes, depuis le duel jusqu'au menuet. Elle décidait de la coupe de l'habit d'un gentilhomme, de la longueur de sa perruque, de la hauteur de ses talons... Chez nous comme ailleurs, on rendait hommage à la suprématie de nos voisins. La langue française devenait rapidement la langue universelle, la langue de la société élégante et de la diplomatie. On ne citait plus ni italien ni latin, mais on lardait ses discours de phrases françaises... A ce commerce, notre langue perdit quelque chose de sa majesté primitive, mais elle acquit plus de facilité et de netteté pour se prêter aux besoins de la conversation et de la narration (1). »

Secondé par ces circonstances, Saint-Évremond devint vite un des hommes les plus recherchés de la nouvelle cour. Depuis la révolution, tout avait changé de face. La sauvagerie, le rigorisme, souvent l'hypocrisie des puritains du régime tombé, étaient remplacés par les maximes d'une philosophie relâchée et les habitudes d'une galanterie qui allait jusqu'à la licence. La modération de Saint-Évremond le tint, comme toujours, en dehors de l'entraînement : on voit en vingt endroits de sa correspondance qu'entre Buckingham

(1) Macaulay, *Histoire d'Angleterre*, chapitre III.

et d'Arlington c'est lui qui prend parti pour le côté le plus sérieux et le plus sévère des questions qu'ils agitent. Il ne faut pas sans doute y chercher un code de morale bien austère, mais s'arrêter n'importe à quel point sur la pente qui entraîne les contemporains, c'est déjà quelque chose.

Il retrouvait aussi à Londres un autre personnage qu'il avait rencontré dans ses voyages, et dont le caractère, malgré la différence des positions, offre avec le sien certaines ressemblances, le chevalier William Temple, si justement célèbre pour avoir le premier arrêté, par le traité de la triple alliance, les envahissemens de Louis XIV, mais à qui une modération d'esprit incompatible avec le grand jeu de l'ambition et du pouvoir ne permit d'accomplir que la moindre partie des destinées qui semblaient réservées à ses talens. « Du vieux bois pour se chauffer, de vieux amis pour causer, du vin vieux pour boire, » voilà, disait Temple, les trois choses qui passent avant tout, et comme il les trouvait dans sa studieuse retraite, il n'en sortait qu'à peine et y rentrait avec plaisir. N'ayant ni les qualités ni les défauts d'un chef de parti, il refusa plus d'une fois cette responsabilité éclatante qui s'attache, dans les gouvernemens libres, à la direction des pouvoirs publics. Il regardait la politique comme un délassement où il voulait bien risquer sa mise; mais comme un joueur prudent il n'y engageait ni sa fortune ni sa vie, pas même son bien-être. « Il est deux heures, disait-il à un ministre étranger qui lui exposait longuement une machine de son invention; à cette heure, je préfère mon tourne-broche et ses produits à toutes les machines du monde. » Et il le quitta brusquement.

Rien ne pouvait mieux convenir à Saint-Évremond que ses relations intimes avec ce personnage. La conformité des goûts et des opinions l'en rapprochait. Toutes les fois que sir William Temple revenait en Anglerre, et sa politique d'amateur l'y ramenait souvent, ils se rencontraient à White-Hall, où le roi recevait tous les jours, avec une grâce à laquelle les vieilles têtes rondes elles-mêmes étaient obligées de rendre hommage, tous les gentilshommes de son royaume et les étrangers de distinction. Le soir, ils se retrouvaient à ces soupers dont la mode était encore empruntée à la France, et dans lesquels une génération avide de plaisirs oubliait dans la galanterie, le jeu et la bonne chère les privations et les misères de l'exil. Ce n'était pas seulement dans ces cercles brillans que les deux amis aimaient à se réunir. Le jour, ils se donnaient rendez-vous dans un des cafés les plus célèbres de Londres, le café Will, près de Covent-Garden. C'était le lieu de réunion des écrivains et de tous les seigneurs et courtisans qui tenaient à honneur de cultiver les lettres ou même de s'y intéresser. Ces établissemens, d'une importation toute récente, s'étaient multipliés avec une pro-

digieuse rapidité. Ils étaient alors ce que sont aujourd'hui les clubs à Londres. Il y en avait pour toutes les classes et presque toutes les professions de la société. Dans les uns, on ne servait, outre le café, que des vins de France et d'Espagne, on n'y souffrait d'autre odeur que celle des tabatières remplies de tabac ambré; dans les autres, la bière et le gin mêlaient leur forte saveur à la fumée et à l'odeur des pipes des artisans et des matelots. Le café Will, café aristocratique et littéraire, était présidé par le poète Dryden, alors dans toute sa gloire. Il n'échappait pas plus que ses contemporains à l'invasion du goût et de la littérature française. Nos tragédies y étaient jugées sous sa présidence et d'après les règles de la *Poétique* de l'abbé Lebossu. C'est là enfin que la querelle des anciens et des modernes, qui divisait alors tout Paris, fut traitée, commentée et continuée avec une ardeur qui ne le cédait en rien à celle de nos beaux esprits. On y lisait à haute voix les pamphlets de Perrault et les réponses de Boileau. Saint-Évremond était curieusement consulté, interrogé sur des matières qui lui étaient familières et des auteurs qu'il connaissait personnellement. On sait quelle sage mesure il garda dans le débat. Son ami Temple se montrait là plus résolu et plus décidé que dans sa conduite politique. Il soutenait avec chaleur et même un certain emportement la supériorité des anciens. Plus tard, dans sa délicieuse retraite de Sheen, il composa un essai sur la *science des anciens et des modernes*. Tous les argumens de ce livre un moment célèbre, oublié aujourd'hui, n'étaient que la reproduction de doctrines déjà exposées et de thèses déjà soutenues au café Will; comme nos orateurs d'aujourd'hui, Temple faisait des livres avec ses discours.

Saint-Évremond trouvait dans cette vie l'excitation qu'il aimait, et son esprit y abordait des sujets divers qu'il traitait tour à tour avec animation et liberté. Il écrivit des comédies, les *Réflexions sur le peuple romain*, et des jugemens sur les écrivains de l'antiquité. La comédie du *Faux politique*, qu'il fit de concert avec d'Aubigny et le duc de Buckingham, composée, au dire des auteurs, dans le genre anglais, l'est plus sûrement encore dans le genre ennuyeux. Cette inhabileté à donner à des personnages la vie de la scène étonne chez Saint-Évremond. Il excellait à saisir le ridicule de ceux qui l'entouraient, à leur donner un langage plaisamment naturel. La fameuse conversation du père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt vaut à elle seule toutes ses comédies, et n'a pas moins de grâce et de force que les meilleures pièces de Molière. Ce qui lui manque, ce n'est point la pénétration et la verve, mais le développement et le souffle. Ses plaisanteries ne peuvent s'étendre. Elles concentrent dans une phrase, dans un mot, un grand nombre d'observations et d'idées. Il a, si l'on peut le dire, le don des réticences, un silence

éloquent, des qualités qui suffisent pour animer un récit où rien n'est inutile, où chaque mot porte coup, mais qui ne peuvent remplir la durée d'une action. Ses réflexions sur le peuple romain sont au nombre de ses meilleurs ouvrages. M. Sainte-Beuve a remarqué toutefois qu'« au milieu de son bon sens et de son jugement, Saint-Évremond manquait de cet amour de la louange et des grandes choses qui inspirait en tout le peuple-roi, et que, faute de ce ressort généreux, il n'a laissé qu'une ébauche supérieure là où Montesquieu a fait un ouvrage admirable, un monument. » Cette observation peut s'étendre aux jugemens littéraires de Saint-Évremond. Là aussi il n'a point ce goût supérieur, cette élévation naturelle, qui font préférer à l'esprit et à la finesse le touchant langage du cœur. Il observera par exemple que « Virgile manque de galanterie,... que Didon devait avoir l'âme bien pitoyable pour s'intéresser au récit d'Énée,... qu'Horace, à quelques odes près, ne sait point faire parler la tendresse. » Son parallèle entre Sénèque et Pétrone montre ce qui lui manquait pour arriver en littérature à cette grandeur et à cette simplicité qui sont comme la force et la santé des œuvres d'art. Il reproche spirituellement à Sénèque « des pointes, des imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique et d'Espagne que la lumière de Grèce et d'Italie, » puis, quand ce philosophe disserte sur la vertu, « des expressions excessives, comme si c'était pour lui une chose étrangère où il a besoin de se surmonter lui-même. » Sénèque était mieux qu'un rhéteur, il aimait la vertu, et la manière exagérée dont il en parle dès qu'il se trouve dans son cabinet marque les remords de la veille et ceux du lendemain. Il traite un peu la philosophie comme Manon Lescaut son chevalier, plus tendre quand elle se souvenait de ses infidélités ou qu'elle en préparait de nouvelles. Mais pourquoi la sévérité de Saint-Évremond devient-elle tout à coup de l'indulgence et de l'admiration quand il s'agit de Pétrone, de cet écrivain d'un style châtié et d'une pensée si corrompue? pourquoi cette comparaison établie entre les morts fameuses de l'antiquité et cette préférence accordée à la sienne? « Pour sa mort, dit-il, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle... Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la liberté à ses esclaves, à en faire châtier d'autres; il s'est laissé aller aux choses qui le flattaient, et son âme, au point d'une séparation si fâcheuse, était plus touchée de la douceur et de la facilité des vers que de tous les sentimens des philosophes;... nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant, c'est pour lui que mourir c'est cesser de vivre. » Ce miracle d'insensibilité n'est pourtant ni dans la nature ni dans la vertu, et Voltaire nous semble avoir mieux compris les sentimens

qui conviennent à l'homme en face de la mort quand la religion ne lui en inspire pas d'autres, et qu'il est abandonné à ses propres forces. « Que d'autres, dit-il, cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité, c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rendent semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort. »

Cependant la santé de Saint-Évremond s'était affaiblie. Les médecins lui conseillèrent de quitter l'Angleterre. Il partit pour la Hollande et s'établit à La Haye. Il se loue, dans une lettre au marquis de Créquy, d'échapper à la contrainte des cours, et d'achever sa vie dans la liberté d'une république où, « s'il n'y a rien à espérer, il n'y a du moins rien à craindre. » Ce sont là de fières paroles, elles ne se soutiennent pas longtemps. Il a plus besoin que personne de ces sortes de conversations qu'on ne trouvait alors que dans les cours. Partout ailleurs il lui manque quelque chose. Aussi n'a-t-il vécu qu'à demi pendant ces quatre années de séjour à La Haye. C'est en vain qu'il envoie au savant Vossius des observations sur Salluste et sur Tacite, c'est en vain qu'il compose un portrait idéal de *la femme qui ne se trouve point :* la tristesse le gagne, il a peur de s'appesantir, et la gravité des bourgmestres l'engourdit. C'est à peine si l'on se sent la force de blâmer ce découragement. Saint-Évremond était si bien fait pour aimer la société spirituelle et joyeuse où s'étaient écoulées les plus belles années de sa vie, qu'il éprouve une sorte de malaise au milieu d'un peuple froid et méthodique, dont toutes les vertus manquent de vivacité, et qui fit de grandes choses sans éclat. « Il faut, dit-il, se repaître de police, d'ordre et d'économie, et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandaises peu animées... Je crois que La Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sais comme j'ai ranimé mes sentimens; mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif, et quelque imagination de retourner en France m'avait fait rechercher Londres comme un milieu entre les courtisans français et les bourgmestres de Hollande. » Mais, avant de quitter un pays qui lui convenait si peu, il fit un effort pour revoir Paris, où le plaisir et les études sont si habilement ménagés que l'esprit y trouve à la fois l'activité et le repos, également nécessaires aux épicuriens de la littérature. Il écrivit donc à M. de Lionne une lettre qui devait être montrée à Louis XIV. On comprend quels sentimens la dictaient, et cependant les louanges adressées au roi paraîtront excessives. « Comme le blâme de ceux qui nous sont opposés fait la

louange la plus délicate qu'on nous donne, j'avais cru travailler ingénieusement à la gloire du génie qui règne en établissant la honte de celui qui a gouverné auparavant... Ne m'alléguez point que c'est un crime d'attaquer la réputation d'un mort, autrement celui qui la ruine serait le premier et plus grand criminel lui-même... Les belles et admirables qualités de sa majesté m'ont donné les petites idées que j'ai de son éminence, et dans la condition où je suis, j'ai à demander pardon d'une chose dont il m'est impossible de me repentir. » On le voit, si Saint-Évremond persévère dans le jugement qui lui a valu sa longue disgrâce, il est impossible de le faire avec moins de hardiesse. Cette prière resta sans effet. Il retourna en Angleterre, où il reçut de Charles II, grâce à l'entremise de Temple, une pension de trois cents livres sterling qui lui fut continuée par le roi Guillaume après la révolution.

Bien des intrigues s'agitaient alors à la cour d'Angleterre. Le voluptueux Charles II, qui fut toute sa vie gouverné par les femmes, n'avait échappé à la duchesse de Cleveland que pour tomber sous l'empire de la duchesse de Portsmouth, qui, maîtresse absolue de son royal amant, enchaînait à la France les destinées du peuple anglais. Telles sont trop souvent les causes secrètes des grands événemens, de la paix, de la guerre, dans ces royautés absolues où le monarque tout puissant n'a d'autres maîtres que ses passions. C'est sa faiblesse qui gouverne et se joue selon ses caprices des forces d'une grande nation. La politique n'est plus alors la science des intérêts généraux; elle n'exige plus de hautes et nobles études sur le génie des peuples, sur leurs mœurs, leurs richesses et leurs besoins. C'est la science des basses rivalités, des menées souterraines, où les intrigans triomphent obscurément. Ainsi, tandis que la politique de Louis XIV soutenait la duchesse de Portsmouth, le parti national lui cherchait une rivale, et de l'inconstance d'un homme on attendait le retour d'un peuple à sa politique séculaire.

De toutes les nièces du cardinal Mazarin, nulle n'eut une vie plus aventureuse qu'Hortense Mancini. La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre la virent tour à tour promener son existence vagabonde, où les amours, les captivités, les fuites sous des habits d'homme se suivent sans relâche, supportées, appelées avec une mobilité fougueuse. Elle avait si pleinement le besoin des aventures qu'elle ne voulut jamais d'une fortune brillante, mais régulière, quand elle se présentait d'elle-même. C'est ainsi qu'après avoir refusé d'épouser le duc de Savoie, elle eut à Chambéry une position équivoque, s'en fit chasser par la veuve du prince, et partit pour l'Angleterre, déterminée à remplacer auprès de Charles II, qui avait autrefois demandé sa main, non pas la reine, mais la duchesse de Portsmouth. Héritière de Mazarin, qui la préférait à ses

autres nièces et qui lui laissa son nom et ses immenses richesses, elle se trouvait souvent réduite aux expédiens, et l'on sait que M[me] de Grignan, envoyant quelques chemises à la belle duchesse ainsi qu'à sa sœur la connétable Colonne, écrivait : « Vous voyagez comme des héroïnes de roman, avec des pierreries et sans linge. » Malgré tout, Hortense savait plaire. « La source des charmes, disait Ninon, est dans le sang Mazarin. »

Cette personne que la nature avait créée dans un jour de belle humeur et pour le plaisir, folle de mouvement et d'éclat, se vit liée par la destinée à une folie contraire à la sienne. Elle fut mariée par le cardinal au fils du duc de La Meilleraye, Armand de La Porte, qui prit en l'épousant le nom de Mazarin. Une religion farouche et ridicule remplissait l'imagination du nouveau duc d'images sombres et d'apparitions. On sait ses incroyables extravagances; la plus grande de toutes fut son mariage. Cet homme que Saint-Simon nous représente barbouillant les portraits des grands maîtres et mutilant les statues en l'honneur de la morale avait épousé par amour plus que par ambition Hortense Mancini, aussi dangereuse par sa beauté que les statues les plus belles, plus dangereuse encore par son caractère.

Pour composer le portrait de cette brillante personne, il ne faut qu'ouvrir les dernières œuvres de Saint-Évremond, toutes remplies maintenant d'Hortense Mazarin. « C'était une de ces beautés romaines qui ne ressemblent pas aux poupées de France... Ses yeux ont un langage universel...; leur couleur n'a point de nom : ce n'est ni bleu, ni gris, ni tout à fait noir; il n'y en a point au monde d'aussi doux...; il n'y en a point d'aussi sérieux et de si sévères quand elle est dans quelque application. Ils sont grands, bien fendus, pleins de feu et d'esprit... Les mouvemens de sa bouche, les grimaces les plus étranges ont un charme inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. Le rire lui change entièrement l'air du visage, qu'elle a naturellement fier, et qui prend une teinte de douceur et de bonté; son nez, qui est de la plus juste grandeur, donne un air noble et élevé à toute sa physionomie. » Il semble en effet qu'Hortense avait une de ces beautés achevées, un peu cavalières, qui ne craignent ni le bruit ni les exercices violens. Le désordre de l'habillement, le grand ajustement comme le plus simple négligé, tout allait à cette femme. Qu'elle passât la journée en déshabillé dans sa chambre à jouer de la guitare, quand elle aurait dû solliciter pour ses procès, ou qu'elle s'amusât, comme nous la montre Saint-Évremond, à donner dans quelque brillante revue des ordres aux troupes, qui les recevaient plus volontiers que ceux des généraux, elle apportait dans tous ces contrastes, qui pour d'autres auraient été des rôles, un parfait naturel. Il n'y avait chez cette Italienne rien

d'affecté ni d'exagéré. Au milieu des camps, où nous la montre Saint-Évremond, répétant contre son mari le cri de guerre que la France avait autrefois poussé contre son oncle, « point de Mazarin! » elle ne joua jamais à l'héroïne et ne prit point le casque de Clorinde. Ses cheveux, audacieusement dénoués dans le mouvement de la marche, lui font une parure d'une simplicité moins théâtrale et plus séduisante. « A voir le beau tour qu'ils prennent naturellement, et comme ils se tiennent d'eux-mêmes, nous dit Saint-Évremond, qui devient poète en parlant d'Hortense, on dirait qu'ils se jouent à plaisir, tout enflés et glorieux de couvrir une tête si belle. »

Avec Mme Mazarin, Saint-Évremond trouve en Angleterre ce qu'il regrettait de la France, un salon où se réunissent des hommes considérables et des savans distingués. La divinité du lieu ne s'occupe point exclusivement de questions littéraires; la musique et le jeu, la critique et la philosophie, remplissent le pavillon de Saint-James de diversité et de bruit. Les grands seigneurs s'y rencontrent avec Vossius; les gens d'esprit se mêlent tant bien que mal à la ménagerie de chats, d'oiseaux et de petits chiens; Mme Mazarin vit dans cette confusion comme dans son milieu; elle se livre à ces goûts si contraires et qui la possèdent également; elle les laisse s'accommoder comme ils peuvent et se faire leur place suivant l'heure et le caprice. Le matin, on a causé d'art et de philosophie, il y a sur la table des livres de toute sorte; mais le soir arrive : le démon du jeu, sous les traits de Morin, croupier qui s'est enfui de Paris, fait de ce salon une sorte de tripot où l'on chante, où l'on boit, où l'on se fâche. *Miracle d'Amour* (la duchesse Mazarin souffre volontiers qu'on l'appelle ainsi) ne se possède plus dès la sixième taille, et le jeu commencé le soir ne se termine qu'au matin. Insolente quand elle gagne, furieuse quand elle perd, Hortense ne peut souffrir qu'on l'interrompe ni qu'on parle d'autre chose que de paroli :

Plutarque est suspendu, *Don Quichotte* interdit,
Montaigne auprès de vous a perdu son crédit,
Racine vous déplait, Patru vous importune,
Et le bon La Fontaine a la même fortune.

C'est l'heure de la déroute pour les philosophes, d'autant qu'un grand dogue, qui leur en veut particulièrement,

Chop, animal traître et malin,
Des savans tient l'âme inquiète,
Et fait faire aussitôt retraite
Au grand et docte van Beuning.

Saint-Évremond peint assez bien, dans son épître sur la *Bassette*, l'embarras des savans qui se sont trompés d'heure, et qui ne savent où fuir entre le dogue et le croupier. Moins philosophe qu'eux ou

peut-être plus amoureux, il ne peut se résoudre à la retraite et se décide à jouer. Cette résignation ne touche pas le cœur d'Hortense. Nous le voyons par les lettres qu'il lui écrit le lendemain de ces sortes de scènes : « Que puis-je faire? Si je perds, je suis une dupe; si je gagne, un trompeur; si je quitte, un brutal... Si je parle, je m'explique mal; si je me tais, j'ai une pensée malicieuse. Si je refuse de disputer, ignorance; si je dispute, opiniâtreté ou mauvaise foi. Que la raison règle mes sentimens, on dit que je n'aime rien, et qu'il n'y eut jamais indifférence pareille à la mienne. » Ces brusqueries de Mme Mazarin étaient aussitôt oubliées par elle, mais Saint-Évremond les avait senties avec plus de vivacité qu'il ne convient à un sage. Ses plaintes ont quelque chose de la douleur d'un amant. L'épicurien qui n'avait jusque-là cherché que les plaisirs, une galanterie où le cœur n'entrait pas, et qui n'était le plus souvent qu'une occupation animée de l'esprit, le philosophe qui fuyait le sérieux de l'affection, se prend pour cette illustre aventurière d'une tendresse véritable. C'est de l'amour qu'il ressent pour elle. Il s'en raille tout le premier, mais il ne peut ni ne veut s'en défaire. Quant aux sentimens d'Hortense, ils sont faciles à démêler. Elle a pour Saint-Évremond une amitié qui ne l'empêche ni de le brusquer, ni de lui demander des conseils, ni de s'irriter quand ils déplaisent, ni d'en être reconnaissante au fond. Comme toutes les personnes parfaitement franches, entières dans chacun de leurs mouvemens, Hortense n'éprouve aucun trouble à changer de sentimens. Elle ne cherche jamais à justifier sa conduite, elle l'oublie, et sans se perdre dans des explications qui sont dangereuses, parce qu'on les juge avec la raison, elle se contredit sans embarras, et se fait tout pardonner par sa grâce. Nous avons dit qu'elle a quelquefois le pouvoir de faire de Saint-Évremond un poète. Ce sceptique, auquel il n'a manqué que de sacrifier plus souvent à la folie sacrée, adore sous les traits d'Hortense la fantaisie et la déraison. Elle est la contradiction de toute sa vie. Amoureux du repos, il s'éprend de cette beauté vagabonde. Égoïste au point de mépriser la gloire, les affaires de la duchesse Mazarin sont les siennes. Il se désole de ses malheurs, il cherche à les prévenir. Quel charme valut à Hortense la conquête d'un sage, à qui elle ne tenait guère? Elle avait dans son esprit le même abandon que dans sa vie, quelque chose de soudain, d'involontaire, une abondance inculte, quelques-uns de ces dons que le midi, que l'Italie versent avec libéralité sur leurs insoucians enfans. Saint-Évremond, d'une nature plus distinguée, mais plus pauvre, a de la profondeur dans la pensée, mais aussi de la recherche, de la prétention, de l'effort. Les faciles richesses d'une organisation si différente le séduisirent. Il fut ébloui par cet éclat. La poésie, la pas-

sion, le naturel, tout ce qui manquait chez lui à l'écrivain et à l'homme lui apparut dans la personne d'Hortense et se fit aimer. « Si vous avez eu dessein de reconnaître combien vous êtes nécessaire au monde, écrit-il à Mme Mazarin, qui s'est pour quelques jours retirée à Chelsea, vous pouvez satisfaire votre curiosité dans votre petite absence. Il y a un *concetto* espagnol que je vous appliquerais, si je ne haïssais trop le style figuré. « Quand le soleil s'éclipse, dit l'auteur du *concetto*, c'est pour faire connaître au monde combien il est difficile de se passer de lui. » Votre éclipse fait sentir la difficulté qu'il y a de vivre sans votre lumière. »

Ce fut ainsi qu'il l'aima, et cette passion tardive, qui ne se traduit que par des déclarations littéraires, qui le rend même légèrement ridicule, donne cependant à sa figure cette expression attendrie qui lui manque d'ordinaire. Il devient le souffre-douleur de la fantasque duchesse, son poète, son secrétaire. C'est lui qui compose les lettres qu'elle ne veut point écrire par paresse, et qu'elle ne trouve jamais assez spirituelles quand un autre en prend la peine. C'est lui qui doit répondre au plaidoyer de M. Érard, avocat du Mazarin, ayant soin de n'épargner ni l'avocat, ni surtout le mari. C'est lui qui débrouille les inextricables affaires d'argent, négocie les emprunts, expose à la duchesse de Bouillon le misérable état où se trouve la duchesse Mazarin, sa sœur, et rend compte de ces commissions à sa prodigue et besogneuse cliente. « Vous m'avez commandé d'écrire, et j'ai écrit. Vous m'avez commandé d'écrire en Normand, et je m'en suis si bien acquitté que je défie M. de Saissac de connaître si vous vous louez de ses diligences, ou si vous vous plaignez qu'il se soit contenté de vous donner des soins inutiles quand vous pourriez attendre des effets de ses promesses. » Il ne serait malheureusement que trop aisé de multiplier des citations de ce genre, qui prouveraient que cette Italienne, à laquelle Saint-Évremond reprochait de s'abandonner à « la généreuse franchise » de sa nation, se laissait entraîner quand il s'agissait d'affaires à une habileté presque normande. Saint-Évremond devient un peu pour elle ce qu'était pour Chicaneau

Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin.

Pour en finir avec ces procès et ces affaires, qui tiennent une grande place dans la vie de Saint-Évremond du jour où il eut connu la duchesse Mazarin, citons seulement un dernier trait. Il avait jadis prêté de l'argent à Ninon, et comme Ninon se faisait un devoir de rendre les cassettes, elle le lui renvoya quand il le réclama. Il serait curieux que cet argent eût passé des mains de Ninon dans

celles d'Hortense. Mme Mazarin mourut en effet débitrice envers Saint-Évremond d'une somme que la pauvreté de l'exilé lui rendait considérable, qu'Hortense ne s'inquiéta pas de lui rendre, et qu'il n'eut garde de réclamer d'elle, comme il l'avait fait de Ninon.

Si l'on s'arrête ici à parler d'Hortense Mazarin, c'est qu'elle a réveillé dans le cœur de Saint-Évremond tout ce côté d'affection qui nous était inconnu, qu'elle fut le démenti vivant de cette philosophie où il se serait enfermé, toujours plus indifférent aux autres et plus occupé de lui; c'est qu'elle fut, si l'on peut le dire, une tardive apparition de la jeunesse qui pendant quelques années dut charmer le vieillard, et lui donner des joies et des tristesses qu'il devait plus tard regretter avec amertume. C'est en vain qu'il s'est détaché de l'ambition pendant les longueurs de son exil, et qu'il a réduit les devoirs du sage à l'économie des derniers plaisirs. Il se reprend à la vie; il se laisse entraîner à des occupations, à des fatigues qui, pour la première fois, viennent d'un autre que lui. Il se contraint et se transforme pour lui plaire. Il joue et perd au jeu. Il boit les vins qu'il n'aime pas, il renonce à la cuisine française; ses meilleurs momens auprès d'elle sont encore ceux où il peut se faire garde-malade. Les brusqueries de la duchesse Mazarin reviennent avec la santé; l'ardeur de vivre la reprend dès qu'elle échappe à la peur de mourir. La bassette, les longs repas, le train ordinaire, recommencent; les conseils que le philosophe hasardait ne sont plus écoutés, on l'interrompt par l'épithète de radoteur, ou par ce vers de la tragédie de *Pompée :*

Souviens-toi seulement que je suis Cornélie!

Saint-Évremond parle quelque part de M. de Barillon, alors ambassadeur de France en Angleterre, qui, mangeant plus que personne, avait un admirable secret contre les excès de table. « Il entretenait Mme Mazarin des religieux de la Trappe, et quand il avait parlé une demi-heure de leur abstinence, il croyait n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisait l'effet d'une diète. » Mme Mazarin avait un procédé tout semblable : elle formait de temps en temps des projets de retraite qui lui laissaient l'illusion de s'être convertie. « Vous savez, disait-elle alors, que je me ferai quelque jour carmélite. » Comme elle se trouvait dans ces dispositions, un des fils de la comtesse de Soissons, son neveu, tomba amoureux d'elle, et, dans un duel qu'il eut avec le baron Banier, son rival, vint donner à sa tante une occasion toute naturelle de mettre à exécution ses désirs de réforme. Il tua son adversaire. La douleur d'Hortense fut si vive qu'elle eut un moment la résolution

sincère d'entrer au couvent pour y pleurer sa légèreté et la mort de son amant. Saint-Évremond, chargé de faire les adieux d'Hortense à ce monde qu'elle avait tant aimé, écrivit les vers suivans, qui ne manquent pas d'une certaine grâce :

Je vous dégage, amans, des lois de mon empire.
Pour des objets nouveaux si votre cœur soupire,
Je ne me plaindrai pas d'une infidélité.
J'aimerais mieux pourtant..., que les femmes sont vaines!
J'aimerais mieux vous voir, au sortir de mes chaînes,
Jouir paisiblement de votre liberté.

Puis dans la dernière strophe, comme c'est Saint-Évremond qui parle par la bouche de cette belle pénitente, il se fait adresser au ciel ce rendez-vous qu'il n'a pu obtenir sur la terre. Hortense, devenue Béatrix, veut arracher son poète au monde où elle n'est plus. « Quittez la cour, lui dit-elle; la religion, la raison, tout vous en fait un devoir :

Le ciel est impuissant, et la raison timide
Sur vos durs sentimens trop faiblement préside;
Mais vous devez encor reconnaître ma loi.
Retirez-vous, vieillard, c'est moi qui vous l'ordonne.
Voici l'ordre dernier qu'en reine je vous donne :
Vieillard, quittez le monde en même temps que moi.

Ce ne fut point dans un couvent cependant, c'est à Chelsea qu'elle mourut à l'âge de cinquante-deux ans, et, s'il faut en croire ses contemporains, dans tout l'éclat de sa victorieuse beauté. Il est difficile de prononcer sur elle un jugement définitif. Dans le cours du procès qu'elle soutint contre son mari, elle ne s'étonna point de gagner sa cause devant la chambre des requêtes, où se trouvaient des jeunes gens, ni de la perdre devant la grand'chambre, où siégeaient seulement les vieux conseillers.

Quand la mort d'Hortense Mancini eut rendu éternelle pour Saint-Évremond cette éclipse dont il se plaignait pour peu qu'elle quittât Londres un seul jour, la tristesse, un instant secouée, s'abattit sur lui, plus épaisse et plus lourde. C'est un spectacle affligeant que celui de ces dernières années, remplies seulement par les regrets du passé, ou par les plaisirs matériels. « Il n'y a pas un mot de votre lettre qui ne m'ait fait plaisir, écrit-il à mylord Montagu, excepté ceux qui m'assurent que vous mangez des truffes tous les jours. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer quand j'ai pensé que j'en mangeais avec Mme Mazarin. Je me la suis représentée avec tous ses charmes. Je ne puis continuer ce discours sans douleur, il le faut finir. » C'est à table cependant, bien que ces images l'y pour-

suivent, qu'il cherchera trop souvent des distractions et l'oubli. « Je suis fort mal et j'ai raison de me préparer des plaisirs dans l'autre monde ; puisque le goût et l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci. » La Fontaine, avec qui Saint-Évremond avait autrefois entrepris un tournoi littéraire où l'un tenait pour la duchesse de Bouillon et l'autre pour la duchesse Mazarin, a donné aux épicuriens, quand la jeunesse les quitte, ce poétique congé :

Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.

La philosophie du plaisir n'a point d'autre conseil pour ceux que le plaisir abandonne. C'est par d'autres croyances qu'il faut renouveler une vie près de s'éteindre, et ceux qui s'attardent au banquet et ne savent point en sortir comme un convive rassasié ne plaisent pas plus aux philosophes qu'aux poètes.

Parmi les amis que Saint-Évremond avait laissés en France, et dont les rangs s'étaient éclaircis, Ninon survivait alors à sa jeunesse et à son éclat. Elle était entrée dans cet âge que le duc de La Rochefoucauld lui avait dit être « l'enfer des femmes. » Sa pensée se reporta vers son philosophe d'outre-mer. La correspondance des deux vieillards reprit avec une fidélité qu'explique la communauté des souvenirs. Ils pouvaient, au milieu d'une génération nouvelle, s'entretenir du passé. Les regrets les réunissaient, comme aussi cette difficulté d'espérer où ils semblent être tous les deux. Il faut prendre ses prédicateurs où l'on les trouve, et l'on pourrait tirer des lettres de Ninon, à cette époque du moins, une sorte de sermon et comme la condamnation d'une philosophie qui nous laisse si tristes au moment où la philosophie est le seul bien qui nous reste. Ces lettres sont singulièrement attachantes, ce ne sont point du tout celles d'une vieille bergère, mais d'un honnête homme à qui l'on voudrait voir d'autres croyances. « J'ai senti la mort de Mme de Mazarin, écrit-elle, comme si j'avais eu l'honneur de la connaître. Elle a songé à moi dans mes malheurs. J'ai été touchée de cette bonté, et ce qu'elle était pour vous m'avait attachée à elle. Il n'y a plus de remède, et il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à vous voir si sain et si sage, car je tiens pour sages ceux qui savent se rendre heureux... Adieu mille fois, monsieur. Si l'on pouvait penser comme Mme de Chevreuse, qui espérait en mourant qu'elle allait causer avec ses amis dans l'autre monde !... Il serait heureux de le penser. » Arrêtons-nous sur ce souhait des deux épicuriens, sur ce désir d'espérer; il vaut mieux

que leur doctrine, et prouve qu'après tout, au milieu des entraînemens de la vie et dans le néant des croyances, l'âme peut garder une noblesse native et des aspirations élevées.

Saint-Évremond mourut en 1703, au commencement d'un siècle que son esprit avait devancé, et où il aurait retrouvé victorieuses et déjà puissantes bien des idées qu'il avait le premier semées. Plus libre dans son essor, il se serait affranchi des liens qui le retiennent encore au passé et des voiles un peu lourds et froids qui enveloppent souvent la hardiesse de sa pensée. Sans se perdre en conjectures, il suffit sans doute à la gloire de son nom d'avoir, en face de l'autorité du « grand roi, » donné l'éveil à l'esprit d'examen et de critique. Qu'on ne se laisse pas prendre à des détails tout de mode et de surface, ce courtisan de deux monarchies, cet amateur de bonne chère, ce bel esprit toujours galant et amoureux est un des précurseurs de la société moderne. Il annonce et prépare sur plusieurs points Voltaire et Montesquieu, qu'il a précédés en Angleterre. Tous deux y viennent un demi-siècle après lui; mais il faut noter cette différence que Saint-Évremond donne plus qu'il ne reçoit, que, loin d'emprunter rien à sa nouvelle patrie, il reconstruit, il étend autour de lui son propre pays, les idées de la France, sa littérature, son influence en tous sens. Ses illustres successeurs au contraire vont emprunter à une société étrangère des lumières qui, selon eux, manquaient à la leur. Voltaire rapporte d'Angleterre une philosophie plus sérieuse, et révèle à ses compatriotes les noms de Shakspeare et de Milton. Montesquieu retrouve en Angleterre les titres de liberté du genre humain; il signale à l'admiration et à l'imitation de l'Europe cette constitution savamment pondérée qui paraissait jusqu'à nos jours répondre à tous les instincts de la société moderne. Quoi qu'il en soit, ces deux rôles ont assez de grandeur pour contenter toute ambition : l'un est plus utile peut-être, l'autre semble plus conforme aux prétentions de l'esprit français. Si l'on voulait dresser une de ces généalogies intellectuelles qui représentent assez bien la filiation des idées à travers les générations, on dirait que Saint-Évremond procède de Montaigne et de Charron, et qu'à leur tour Voltaire et Montesquieu descendent de lui. Tenir son rang et rester soi-même entre de tels aïeux et une telle postérité, c'est avoir droit non-seulement au tombeau que l'Angleterre a élevé à Saint-Évremond, mais à une page dans l'histoire des progrès de l'esprit humain.

VICTOR DE LANGSDORFF.

ÉTUDE

SUR

LA PHYSIOLOGIE DU CŒUR

Pour le physiologiste, le cœur est l'organe central de la circulation du sang, et à ce titre c'est un organe essentiel à la vie; mais par un privilége singulier, qui ne s'est vu pour aucun autre appareil organique, le mot cœur est passé, comme les idées que l'on s'est faites de ses fonctions, dans le langage du physiologiste, dans le langage du poète, du romancier et de l'homme du monde, avec des acceptions fort différentes. Le cœur ne serait pas seulement un moteur vital qui pousse le liquide sanguin dans toutes les parties de notre corps qu'il anime; le cœur serait aussi le siége et l'emblème des sentimens les plus nobles et les plus tendres de notre âme. L'étude du cœur humain ne serait pas uniquement le partage de l'anatomiste et du physiologiste; cette étude devrait aussi servir de base à toutes les conceptions du philosophe, à toutes les inspirations du poète et de l'artiste.

Il s'agira ici, bien entendu, du cœur anatomique, c'est-à-dire du cœur étudié au point de vue de la science physiologique purement expérimentale; mais cette étude rapide que nous allons faire des fonctions du cœur devra-t-elle renverser les idées généralement reçues? La physiologie devra-t-elle nous enlever des illusions, et nous montrer que le rôle sentimental que dans tous les temps on a attribué au cœur n'est qu'une fiction purement arbitraire? En un mot, aurons-nous à signaler une contradiction complète et péremptoire entre la science et l'art, entre le sentiment et la raison?... Je ne crois pas, quant à moi, à la possibilité de cette con-

tradiction. La vérité ne saurait différer d'elle-même, et la vérité du savant ne saurait contredire la vérité de l'artiste. Je crois au contraire que la science qui coule de source pure deviendra lumineuse pour tous, et que partout la science et l'art doivent se donner la main en s'interprétant et en s'expliquant l'un par l'autre. Je pense enfin que, dans leurs régions élevées, les connaissances humaines forment une atmosphère commune à toutes les intelligences cultivées, dans laquelle l'homme du monde, l'artiste et le savant doivent nécessairement se rencontrer et se comprendre.

Dans ce qui va suivre, je ne chercherai donc pas à nier systématiquement au nom de la science tout ce que l'on a pu dire au nom de l'art sur le cœur comme organe destiné à exprimer nos sentimens et nos affections. Je désirerais au contraire, si j'ose ainsi dire, pouvoir affirmer l'art par la science en essayant d'expliquer par la physiologie ce qui n'a été jusqu'à présent qu'une simple intuition de l'esprit. Je forme, je le sais, une entreprise très difficile, peut-être même téméraire, à cause de l'état actuel encore si peu avancé de la science des phénomènes de la vie. Cependant la beauté de la question et les lueurs que la physiologie me semble déjà pouvoir y jeter, tout cela me détermine et m'encourage. Il ne s'agira pas d'ailleurs de parler ici de la physiologie du cœur en entrant dans tous les détails d'une étude analytique expérimentale complète et impossible pour le moment : c'est une simple tentative, et il me suffira d'exprimer mes idées physiologiques en les appuyant par les faits les plus clairs et les plus précis de la science. J'envisagerai ainsi la physiologie du cœur d'une manière générale, mais en m'attachant plus particulièrement aux points qui me semblent propres à éclairer la physiologie du cœur de l'homme.

I.

Avant tout, le cœur est une machine motrice vivante, une véritable pompe foulante destinée à distribuer le fluide nourricier et excitateur des fonctions à tous les organes de notre corps. Ce rôle mécanique caractérise le cœur d'une manière absolue, et partout où le cœur existe, quel que soit le degré de simplicité ou de complication qu'il présente dans la série animale, il accomplit constamment et nécessairement cette fonction d'irrigateur organique.

Pour un anatomiste pur, le cœur de l'homme est un *viscère*, c'est-à-dire un des organes qui font partie des appareils de nutrition situés dans les cavités splanchniques. Tout le monde sait que le cœur est placé dans la poitrine, entre les deux poumons, qu'il a la forme d'un cône dont la base est fixée par de gros vaisseaux

qui charrient le liquide sanguin, et dont la pointe libre est inclinée en bas et à gauche, de façon à venir se placer entre la cinquième et la sixième côte au-dessous du sein gauche. Quant à la nature du tissu qui le compose, le cœur rentre dans le système musculaire : il est creusé à l'intérieur de cavités qui servent de réservoir au sang; c'est pourquoi les anatomistes ont encore appelé le cœur un muscle creux.

Dans le cœur de l'homme, on voit quatre compartimens ou cavités : deux cavités forment la partie supérieure ou base du cœur, appelées *oreillettes* et recevant le sang de toutes les parties du corps au moyen de gros tuyaux nommés *veines;* deux cavités forment la partie inférieure ou la pointe du cœur, appelées *ventricules* et destinées à chasser le liquide sanguin dans toutes les parties du corps au moyen de gros tuyaux nommés *artères*. Chaque oreillette du cœur communique avec le ventricule qui est au-dessous d'elle du même côté; mais une cloison longitudinale sépare latéralement les oreillettes et les ventricules, de telle sorte que le cœur de l'homme, qui est réellement double, se décompose en deux cœurs simples formés chacun d'une oreillette et d'un ventricule, et situés l'un à droite, l'autre à gauche de la cloison médiane. Chaque cavité ventriculaire du cœur est munie de deux soupapes appelées *valvules*. L'une, placée à l'orifice d'entrée du sang de l'oreillette dans le ventricule, est nommée valvule *auriculo-ventriculaire;* l'autre, située à l'orifice de sortie du sang du ventricule par l'artère, s'appelle valvule *sygmoïde*.

Le cœur de l'homme, ainsi que celui des mammifères et des oiseaux, est donc un cœur anatomiquement double et composé de deux cœurs simples, appelés l'un le cœur droit, l'autre le cœur gauche. Chacun de ces cœurs a un rôle bien différent. Le cœur gauche, nommé encore cœur à sang rouge, est destiné à recevoir dans son oreillette par les veines pulmonaires le sang pur et rutilant qui vient des poumons, pour le faire passer ensuite dans son ventricule, qui le lance dans toutes les parties du corps, où il devient impur et noir. Le cœur droit, appelé aussi cœur à sang noir, est destiné à recevoir dans son oreillette par les veines caves le sang impur qui revient de toutes les parties du corps et à le faire passer ensuite dans son ventricule pour le lancer dans le poumon, où il devient pur et rutilant. En un mot, le cœur gauche est le cœur qui préside à la distribution du liquide vital dans tous nos organes et dans tous nos tissus, et le cœur droit est le cœur qui préside à la revivification du sang dans les poumons, pour le restituer au cœur gauche, et ainsi de suite.

Ces prémisses étant établies, nous n'aurons plus ici à considérer

le cœur que comme un organe qui distribue la vie à toutes les parties de notre corps, parce qu'il leur envoie le liquide nourricier qui leur est indispensable pour vivre et manifester leurs fonctions. Quant au liquide nourricier, il est représenté par le sang lui-même, qui est sensiblement identique chez tous les animaux vertébrés, quelles que soient d'ailleurs la diversité de l'espèce animale et la variété de son alimentation. Dans les phénomènes extérieurs de la préhension des alimens, le zoologiste distingue le carnassier féroce qui se nourrit de chairs palpitantes, le ruminant paisible qui se repaît de l'herbe des prés, le frugivore et le granivore qui se nourrissent plus spécialement de fruits et de graines; mais, quand on descend dans le phénomène intime de la nutrition, la physiologie générale nous apprend que ce qui se nourrit, à proprement parler, dans les animaux, ce n'est pas le type spécifique et individuel, qui varie à l'infini, mais seulement les organes élémentaires et les tissus, qui partout se détruisent et vivent d'une manière identique. La nature, suivant l'expression de Goethe, est un grand artiste. Les animaux sont constitués par des matériaux organiques semblables; c'est l'arrangement et la disposition relative des matériaux qui déterminent la variété de ces véritables monumens organisés, c'est-à-dire les formes et les propriétés animales spécifiques. De même, dans les monumens de l'homme, les matériaux se ressemblent par leurs propriétés physiques, et cependant l'arrangement différent peut réaliser des idées diverses et donner naissance à un palais ou à une chaumière. En un mot, le type spécifique existe, mais seulement à l'état d'une idée réalisée. Pour la physiologie, ce n'est pas le type animal qui vit et meurt, ce sont les matériaux organiques ou les tissus qui le composent; de même, dans un édifice qui se dégrade, ce n'est pas le type idéal du monument qui se détériore, mais seulement les pierres qui le forment.

En physiologie générale, on ne saurait donc déduire de la grande variété d'alimentation des animaux aucune différence de nutrition organique essentielle. Chez l'homme et chez tous les animaux, les organes élémentaires et les tissus vivans sont sanguinaires, c'est-à-dire qu'ils se repaissent du sang dans lequel ils sont plongés. Ils y vivent comme les animaux aquatiques dans l'eau, et de même qu'il faut renouveler l'eau qui s'altère et perd ses élémens nutritifs, de même il faut renouveler, au moyen de la circulation, le sang qui perd son oxygène et se charge d'acide carbonique. Or c'est précisément là le rôle qui incombe au cœur. Le système du cœur gauche apporte aux organes le sang qui les anime; le système du cœur droit emporte le sang qui les a fait vivre un instant.

Quand en physiologie on veut comprendre les fonctions d'un or-

gane, il faut toujours remonter aux propriétés vitales de la substance qui le compose; c'est par conséquent dans les propriétés du tissu du cœur que nous pourrons trouver l'explication de ses fonctions. Cela ne nous offrira d'ailleurs aucune difficulté, car, ainsi que nous l'avons déjà dit, le cœur est un muscle, et il en possède toutes les propriétés physiologiques. Or il me suffira de rappeler que ce tissu charnu ou musculaire est constitué par des fibres qui ont la propriété de se raccourcir, c'est-à-dire de se contracter. Quand les fibres musculaires sont disposées de manière à former un muscle allongé dont les deux extrémités viennent s'insérer sur deux os articulés ensemble, l'effet nécessaire de la contraction ou du raccourcissement du muscle est de faire mouvoir les deux os l'un sur l'autre en les rapprochant; mais quand les fibres musculaires sont disposées de manière à former les parois d'une poche musculaire, comme cela a lieu dans le cœur, l'effet nécessaire de la contraction du tissu musculaire est de rétrécir et de faire disparaître plus ou moins complétement la cavité en expulsant le contenu. Cela nous fera comprendre comment, à chaque contraction des cavités du cœur, le sang qu'elles contiennent se trouve expulsé suivant une direction déterminée par la disposition des valvules ou soupapes cardiaques. Quand l'oreillette se contracte, le sang est poussé dans le ventricule parce que la valvule auriculo-ventriculaire s'abaisse; quand le ventricule se contracte, le sang est chassé dans les artères parce que la valvule sygmoïde ou artérielle s'abaisse pour laisser passer le liquide sanguin en même temps que la valvule auriculo-ventriculaire se relève pour empêcher le sang de refluer dans l'oreillette. La contraction des cavités du cœur, qui les vide de sang, est suivie d'un relâchement pendant lequel de nouveau elles se remplissent de liquide sanguin, puis d'une nouvelle contraction qui les vide encore, et ainsi de suite. Il en résulte que le mouvement du cœur est constitué par une succession de mouvemens alternatifs de contraction et de relâchement de ses cavités. On appelle *systole* le mouvement de contraction et *diastole* le mouvement de relâchement. Les quatre cavités du cœur se contractent et se relâchent successivement deux à deux : d'abord les deux oreillettes, puis les deux ventricules. Un intervalle de repos très court sépare la contraction des oreillettes de la contraction des ventricules, puis un intervalle un peu plus long succède à la contraction du ventricule. Il serait complétement hors de notre objet de décrire ici en détail le mécanisme de la circulation dans les différentes cavités du cœur. Dans nos explications ultérieures, nous aurons seulement à tenir compte du jeu du ventricule gauche, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, est le ventricule nourricier qui alimente et anime tous les

organes du corps. Il nous suffira donc de dire qu'au moment de la contraction de ce ventricule le cœur se projette en avant, et vient frapper comme le battant d'une cloche entre la cinquième et la sixième côte au-dessous du sein gauche; c'est ce qu'on appelle le *battement du cœur*. A ce même instant de la contraction du ventricule gauche, le sang est lancé dans l'aorte et dans les artères du corps avec une pression capable de soulever une colonne mercurielle d'environ 150 millimètres de hauteur. C'est ce qui produit le soulèvement observé dans toutes les artères, et qu'on appelle le *pouls*.

Toute la mécanique des mouvemens du cœur a été l'objet de travaux extrêmement approfondis, et la science moderne a étudié les phénomènes de la circulation à l'aide de procédés graphiques qui donnent aux recherches une très grande exactitude. Le seul point que nous tenions à rappeler, c'est que le cœur est une véritable machine vivante, qui fonctionne comme une pompe foulante dans laquelle le piston est remplacé par la contraction musculaire. La question que nous désirons plus particulièrement examiner dans cette étude est celle de savoir comment le cœur, ce simple moteur de la circulation du sang, peut, en réagissant sous l'influence du système nerveux, coopérer au mécanisme si délicat des sentimens qui se passent en nous.

II.

Le cœur nous apparaît immédiatement comme un organe étrange par son activité exceptionnelle. Dans le développement du corps animal, chaque appareil vital n'entre en général en fonction qu'après avoir achevé son évolution et acquis sa texture définitive. Il y a même des organes, particulièrement ceux destinés à la propagation de l'espèce, qui ne se montrent sur la scène organique que longtemps après la naissance pour en disparaître ensuite et rentrer de nouveau dans la torpeur pendant la dernière période de la vie de l'individu. Le cœur au contraire manifeste son activité dès l'origine de la vie, bien longtemps avant de posséder sa forme achevée et sa structure caractéristique. Ce fait n'est pas seulement remarquable comme caractère de la précocité des fonctions du cœur, mais il est de nature à faire réfléchir profondément le physiologiste sur le rapport réel qui doit exister entre les formes anatomiques et les propriétés vitales des tissus. Rien n'est beau comme d'assister à la naissance du cœur. Chez le poulet, dès la vingt-sixième ou trentième heure de l'incubation, on voit apparaître sur le champ germinal un très petit point, *punctum saliens*, dans lequel on finit

par constater des mouvemens rares et à peine perceptibles. Peu à peu ces mouvemens se prononcent davantage et deviennent plus fréquens; le cœur se dessine mieux, des artères et des veines se forment, le liquide sanguin se manifeste plus distinctement, et tout un système vasculaire provisoire (*area vasculosa*) s'est étalé en rayonnant autour du cœur, désormais constitué physiologiquement comme organe de circulation embryonnaire. A ce moment, les linéamens fondamentaux du corps de l'animal ont déjà paru; le cœur, alors en pleine activité, représente un moteur sanguin isolé, antérieur à l'organisation, et destiné à transporter sur le chantier de la vie les matériaux nécessaires à la formation du corps animal. Chez l'oiseau, le cœur va chercher les matériaux dans les élémens de l'œuf; chez le mammifère, il les puise dans les élémens du sang maternel. Pendant que cet organe sert ainsi à la construction et au développement du corps tout entier, il s'accroît et se développe lui-même. A son origine, ce n'est qu'une simple vésicule obscurément contractile, comme la vésicule circulatoire d'un infusoire; mais cette vésicule s'allonge bientôt et bat avec rapidité; la partie inférieure reçoit le liquide sanguin et représente une oreillette, tandis que la partie supérieure constitue un véritable ventricule qui lance le sang dans un bulbe aortique se divisant en arcs branchiaux: c'est alors un vrai cœur de poisson. Plus tard, ce cœur subit un mouvement combiné de torsion et de bascule qui ramène en haut sa partie auriculaire et en bas sa partie ventriculaire; avant que le mouvement de bascule soit complet, l'organe représente un cœur à trois cavités, cœur de reptile, et dès que le mouvement est achevé, il possède les quatre cavités du cœur d'oiseau ou de mammifère. Les diverses phases de développement du cœur nous montrent donc que cet organe n'arrive à son état d'organisation le plus élevé chez les oiseaux, les mammifères et l'homme, qu'en passant transitoirement par des formes qui sont restées définitives pour des classes animales inférieures. C'est l'observation de ces faits et de beaucoup d'autres du même genre qui a donné naissance à l'idée philosophiquement vraie que chaque animal reflète dans son évolution embryonnaire les organismes qui lui sont inférieurs.

Le cœur diffère ainsi de tous les muscles du corps en ce qu'il agit dès qu'il apparaît, et avant d'être complétement développé. Une fois achevé dans son organisation, il continue encore de former une exception dans le système musculaire : en effet, tous les appareils musculaires nous présentent dans leurs fonctions des alternatives d'activité et de repos; le cœur au contraire ne se repose jamais. De tous les organes du corps il est celui qui agit le plus longtemps; il préexiste à l'organisme, il lui survit, et dans la mort

successive et naturelle des organes il est le dernier à manifester ses fonctions. En un mot, suivant l'expression du grand Haller, le cœur vit le premier (*primum vivens*) et meurt le dernier (*ultimum moriens*). Dans cette extinction de la vie de l'organisme, le cœur agit encore quand déjà les autres organes font silence autour de lui. Il veille le dernier, comme s'il attendait la fin de la lutte entre la vie et la mort, car tant qu'il se meut, la vie peut se rétablir; lorsque le cœur a cessé de battre, elle est irrévocablement perdue, et de même que son premier mouvement a été le signe certain de la vie, son dernier battement est le signe certain de la mort.

Les notions qui précèdent étaient nécessaires à donner, car elles nous aideront à mieux faire comprendre l'action du système nerveux sur le cœur. Nous devons déjà pressentir que cet organe musculaire possède la propriété de se contracter sans l'intervention de l'influence nerveuse; il entre en fonction bien avant que le système nerveux ait donné signe de vie. Il y a même plus, les nerfs peuvent être très développés et constitués anatomiquement sans agir encore sur aucun des organes musculaires qui sont eux-mêmes déjà développés. En effet, j'ai constaté par des expériences directes que les extrémités nerveuses ne se soudent physiologiquement aux systèmes musculaires que dans les derniers temps de la vie embryonnaire. Lorsque, après la naissance, le système nerveux a pris son empire sur tous les organes musculaires du corps, le cœur se passe néanmoins de son influence pour accomplir ses fonctions de moteur circulatoire central. On paralyse les muscles des membres en coupant les nerfs qui les animent, on ne paralyse jamais les mouvemens du cœur en divisant les nerfs qui se rendent dans son tissu; au contraire, ses mouvemens n'en deviennent que plus rapides. Les poisons qui détruisent les propriétés des nerfs moteurs abolissent les mouvemens dans tous les organes musculaires du corps, tandis qu'ils sont sans action sur les battemens du cœur. J'ai décrit dans la *Revue* (1) les effets du curare, le poison paralyseur par excellence des systèmes nerveux moteurs; on se souvient que le cœur continue de battre et de faire circuler le sang dans le corps d'un animal absolument privé de toute influence nerveuse motrice.

De tout cela devons-nous conclure que le cœur ne possède pas de nerfs? Cette opinion, à laquelle s'étaient arrêtés d'anciens physiologistes, est aujourd'hui contredite par l'anatomie, qui nous montre que le cœur reçoit dans son tissu un grand nombre de rameaux nerveux. Ce n'est donc pas à l'absence de nerfs qu'il faut attribuer toutes les anomalies que le cœur nous a offertes jusqu'à

(1) Voyez la livraison du 1er septembre 1864.

présent, c'est à l'existence d'un mécanisme nerveux tout particulier, qu'il nous reste à examiner.

III.

La réaction bien connue des nerfs moteurs sur les muscles en général se résume en cette proposition fondamentale : tant que le nerf n'est point excité, le muscle reste à l'état de relâchement et de repos; dès que le nerf vient à être excité naturellement ou artificiellement, le muscle entre en activité et en contraction. L'observation de l'influence de notre volonté sur les mouvemens de nos membres suffirait pour nous prouver ce que je viens d'avancer; mais rien n'est en outre plus facile à démontrer par des expériences directes faites sur des animaux vivans ou récemment morts. Si par vivisection on prépare une grenouille de manière à isoler un nerf qui se rend dans les muscles d'un membre, on voit que, tant qu'on ne touche pas à ce nerf, les muscles du membre restent relâchés et en repos, et qu'aussitôt qu'on vient à exciter ce nerf par le pincement ou mieux par un courant électrique, les muscles entrent en une contraction énergique et rapide. C'est là un fait général qui peut se constater expérimentalement chez l'homme et chez tous les animaux vertébrés, soit pendant la vie, soit immédiatement après la mort, tant que les systèmes musculaires et nerveux conservent leurs propriétés vitales respectives. Si maintenant nous agissons par des procédés analogues sur les nerfs du cœur, nous verrons que cet organe musculaire paradoxal nous présente encore à ce point de vue une exception, et je dirai même, pour être plus exact, qu'il nous offre une complète opposition avec les muscles des membres. Pour être dans la vérité, il suffira de renverser les termes de la proposition et de dire : Tant que les nerfs du cœur ne sont pas excités, le cœur bat et reste à l'état de fonction; dès que les nerfs du cœur viennent à être excités naturellement ou artificiellement, le cœur entre en relâchement et à l'état de repos. Si on prépare par vivisection une grenouille ou un autre animal vivant ou récemment mort de manière à observer le cœur et à isoler les nerfs pneumo-gastriques qui vont dans son tissu, on constate que, tant qu'on n'agit pas sur ces nerfs, le cœur continue à battre comme à l'ordinaire, et qu'aussitôt qu'on vient à les exciter par un courant électrique puissant, le cœur s'arrête en diastole, c'est-à-dire en relâchement. Ce résultat est également général; il existe chez tous les vertébrés depuis la grenouille jusqu'à l'homme. Il faudra toujours avoir présent à l'esprit le fait de cette influence singulière et paradoxale des nerfs sur le cœur, parce que c'est ce résultat qui nous servira de point de

départ pour expliquer ultérieurement comment l'organe central de la circulation peut réagir sur nos sentimens; mais, avant d'en arriver là, il est nécessaire d'examiner de plus près les diverses formes que peut nous présenter l'arrêt du cœur sous l'influence de l'excitation galvanique des nerfs. L'excitation des nerfs pneumo-gastriques ou nerfs du cœur par un courant électrique très actif arrête aussitôt les battemens de cet organe. Toutefois il y a dans le phénomène quelques variétés qui dépendent de la sensibilité de l'animal. Si l'on agit sur des mammifères très sensibles, le cœur s'arrête instantanément, tandis que chez des animaux à sang froid et surtout pendant l'hiver le cœur ne ressent pas immédiatement l'influence nerveuse; plusieurs battemens peuvent encore avoir lieu avant qu'il s'arrête. Après la cessation de l'excitation galvanique violente des nerfs, les battemens reparaissent assez vite, plus ou moins facilement toutefois, suivant l'état de vigueur ou de sensibilité de l'animal. Il peut même arriver que chez des animaux très sensibles ou affaiblis les battemens ne reparaissent plus; alors l'arrêt du cœur est définitif, et la mort s'ensuit immédiatement.

L'excitation galvanique des nerfs pneumo-gastriques a pour effet d'arrêter le cœur d'autant plus énergiquement que l'application en est plus soudaine et qu'elle a été moins répétée. Quand on reproduit plusieurs fois de suite ou qu'on prolonge trop l'excitation, la sensibilité du cœur et de ses nerfs s'émousse au point que l'électricité ne peut plus arrêter ses battemens; il en est de même quand on irrite graduellement les nerfs : on peut arriver successivement à employer des courans très violens sans arrêter le cœur. Lorsqu'on applique des excitations faibles sur les nerfs du cœur, les résultats sont toujours les mêmes au fond, seulement la différence d'intensité leur donne une apparence tout autre. En effet, l'excitation galvanique faible et instantanée des pneumo-gastriques amène bien chez un animal très sensible un arrêt subit du cœur, mais de si courte durée qu'il serait souvent imperceptible pour un observateur non prévenu. En outre, à la suite de ces actions légères ou modérées, les battemens cardiaques reparaissent aussitôt avec plus d'énergie et de rapidité. On voit ainsi que l'excitation énergique des nerfs du cœur amène un arrêt prolongé de l'organe, avec un retour lent et plus ou moins difficile de ses battemens, tandis que les actions modérées ne provoquent qu'un arrêt extrêmement fugace du cœur, suivi immédiatement d'une accélération dans ses battemens avec augmentation de l'énergie des contractions ventriculaires.

Tous les résultats que nous avons mentionnés jusqu'ici, soit relativement à l'excitation des nerfs des muscles des membres, soit re-

lativement à l'excitation des nerfs du cœur, ont été fournis par des expériences de vivisection dans lesquelles on avait appliqué l'excitant sur les nerfs moteurs eux-mêmes; mais dans l'état naturel les choses ne sauraient se passer ainsi : ce sont des excitans physiologiques qui viennent irriter les nerfs moteurs, afin de déterminer leur réaction sur les muscles. Ces excitans physiologiques sont au nombre de deux : la *volonté* et la *sensibilité*. La volonté ne peut exercer son influence sur tous les nerfs moteurs du corps; les nerfs du cœur par exemple sont en dehors d'elle. La sensibilité au contraire exerce une influence qui est générale, et tous les nerfs moteurs, qu'ils soient volontaires ou involontaires, subissent son action réflexe. On a appelé *réflexes* toutes les actions sensitives qui réagissent sur les nerfs moteurs en donnant lieu à des mouvemens involontaires, parce qu'on suppose que l'impression sensitive venue de la périphérie est réfléchie dans le centre nerveux sur le nerf moteur. Il serait inutile de nous étendre davantage sur le mécanisme des actions nerveuses réflexes, qui forment aujourd'hui une des bases importantes de la physiologie du système nerveux. Il nous suffira de savoir que tous les mouvemens involontaires sont le résultat de la simple action de la sensibilité ou du nerf sensitif sur le nerf moteur, qui réagit ensuite sur le muscle. Tous les mouvemens involontaires du cœur que nous aurons à observer n'ont pas d'autre source que la réaction de la sensibilité sur les nerfs pneumo-gastriques moteurs de cet organe, et quand nous dirons par exemple qu'une impression douloureuse arrête les mouvemens du cœur, cela signifiera simplement qu'un nerf sensitif primitivement excité a transmis son impression au cœur en excitant le pneumo-gastrique, qui, à son tour, a fait ressentir son influence motrice au cœur absolument comme quand nous agissons dans nos expériences avec le courant galvanique. Quand le physiologiste excite un nerf moteur à réagir sur les muscles au moyen d'un courant galvanique ou à l'aide du pincement, il substitue un excitant artificiel à l'excitant naturel, qui est la volonté ou la sensibilité; mais les résultats de l'action nerveuse motrice sont toujours les mêmes. On verra bientôt en effet toutes les formes d'arrêt du cœur que nous avons observées en agissant directement avec un courant galvanique sur les nerfs pneumo-gastriques se reproduire par les influences sensitives diverses. Comme nous savons maintenant que les influences sensitives ne peuvent agir sur le cœur qu'en excitant ses nerfs moteurs, nous sous-entendrons désormais cet intermédiaire dans le langage, et quand nous dirons : la sensibilité ou les sentimens réagissent sur le cœur, nous saurons ce que cela signifie physiologiquement.

Nos expériences directes sur l'excitation des nerfs pneumo-gastriques nous ont montré que le cœur est d'autant plus prompt à recevoir l'impression nerveuse et à s'arrêter que l'animal est plus sensible; il en est de même pour les réactions des nerfs de la sensibilité sur le cœur. Chez la grenouille, on n'arrête pas le cœur en pinçant la peau : il faut des actions beaucoup plus énergiques; mais chez des animaux élevés, chez certaines races de chiens par exemple, les moindres excitations des nerfs sensitifs retentissent sur le cœur. Si l'on place un hémomètre sur l'artère de l'un de ces animaux afin d'avoir sous les yeux par l'oscillation de la colonne mercurielle l'expression des battemens du cœur, on constate qu'au moment où l'on excite rapidement un nerf sensitif il y a arrêt du cœur en diastole, ce qui détermine une suspension de l'oscillation avec abaissement léger de la colonne mercurielle. Aussitôt après, les battemens reparaissent, considérablement accélérés et plus énergiques, car le mercure s'élève quelquefois de plusieurs centimètres pour redescendre à son point primitif lorsque le cœur calmé a repris son rhythme normal. Le cœur est quelquefois si sensible chez certains animaux que des excitations très légères des nerfs sensitifs peuvent amener des réactions, lors même que l'animal ne manifeste aucun signe de douleur. Ce sont là des expériences que nous avons faites, mon maître Magendie et moi, il y a bien longtemps, et qui depuis ont été souvent répétées et vérifiées par des procédés divers.

A mesure que l'organisation animale s'élève, le cœur devient donc un réactif de plus en plus délicat pour trahir les impressions sensitives qui se passent dans le corps, et il est naturel de penser que l'homme doit être au premier rang sous ce rapport. Chez lui, le cœur n'est plus seulement l'organe central de la circulation du sang, mais il est devenu en outre un centre où viennent retentir toutes les actions nerveuses sensitives. Les influences nerveuses qui réagissent sur le cœur arrivent soit de la périphérie par le système cérébro-spinal, soit des organes intérieurs par le grand sympathique, soit du centre cérébral lui-même, car au point de vue physiologique il faut considérer le cerveau comme la surface nerveuse la plus délicate de toutes : d'où il résulte que les actions sensitives qui proviennent de cette source sont celles qui exerceront sur le cœur les influences les plus énergiques.

IV.

Comment est-il possible de concevoir le mécanisme physiologique à l'aide duquel le cœur se lie aux manifestations de nos sentimens? Nous savons que cet organe peut recevoir le contre-coup

de toutes les vibrations sensitives qui se passent en nous, et qu'il peut en résulter tantôt un arrêt violent avec suspension momentanée et ralentissement de la circulation, si l'impression a été très forte, tantôt un arrêt léger avec réaction et augmentation du nombre et de l'énergie des battemens cardiaques, si l'impression a été légère ou modérée; mais comment cet état peut-il ensuite traduire nos sentimens? C'est ce qu'il s'agit d'expliquer. Rappelons-nous que le cœur ne cesse jamais d'être une pompe foulante, c'est-à-dire un moteur qui distribue le liquide vital à tous les organes de notre corps. S'il s'arrête, il y a nécessairement suspension ou diminution dans l'arrivée du liquide vital aux organes, et par suite suspension ou diminution de leurs fonctions; si au contraire l'arrêt léger du cœur est suivi d'une intensité plus grande dans son action, il y a distribution d'une plus grande quantité du liquide vital dans les organes, et par suite surexcitation de leurs fonctions. Cependant tous les organes du corps et tous les tissus organiques ne sont pas également sensibles à ces variations de la circulation artérielle, qui peuvent diminuer ou augmenter brusquement la quantité du liquide nourricier qu'ils reçoivent. Les organes nerveux et surtout le cerveau, qui constituent l'appareil dont la texture est la plus délicate et la plus élevée dans l'ordre physiologique, reçoivent les premiers les atteintes de ces troubles circulatoires. C'est une loi générale pour tous les animaux : depuis la grenouille jusqu'à l'homme, la suspension de la circulation du sang amène en premier lieu la perte des fonctions cérébrales et nerveuses, de même que l'exagération de la circulation exalte d'abord les manifestations cérébrales et nerveuses. Toutefois ces réactions de la modification circulatoire sur les organes nerveux demandent pour s'opérer un temps très différent selon les espèces. Chez les animaux à sang froid, ce temps est très long, surtout pendant l'hiver; une grenouille reste plusieurs heures avant d'éprouver les conséquences de l'arrêt de la circulation; on peut lui enlever le cœur, et pendant quatre ou cinq heures elle saute et nage sans que sa volonté ni ses mouvemens paraissent le moins du monde troublés. Chez les animaux à sang chaud, c'est tout différent : la cessation d'action du cœur amène très rapidement la disparition des phénomènes cérébraux, et d'autant plus facilement que l'animal est plus élevé, c'est-à-dire possède des organes nerveux plus délicats.

Le raisonnement et l'expérience nous montrent qu'il faut encore placer, sous ce rapport, l'homme au premier rang. Chez lui, le cerveau est si délicat qu'il éprouvera en quelques secondes, et pour ainsi dire instantanément, le retentissement des influences nerveuses exercées sur l'organe central de la circulation, influences

qui se traduisent, comme nous allons le voir bientôt, tantôt par une émotion, tantôt par une syncope. Les phénomènes physiologiques suivent partout une loi identique, mais la nature plus ou moins délicate de l'organisme vivant peut leur donner une expression toute différente. Ainsi la loi de réaction du cœur sur le cerveau est la même chez la grenouille et chez l'homme; cependant jamais la grenouille ne pourra éprouver une émotion ni une syncope, parce que le temps qu'il faut à son cœur pour ressentir l'influence nerveuse, et à son cerveau pour éprouver l'influence circulatoire, est si long que la relation physiologique entre les deux organes disparaît.

Chez l'homme, l'influence du cœur sur le cerveau se traduit par deux états principaux entre lesquels on peut supposer beaucoup d'intermédiaires : la syncope et l'émotion. La syncope est due à la cessation momentanée des fonctions cérébrales par cessation de l'arrivée du sang artériel dans le cerveau. On pourrait produire la syncope en liant ou en comprimant directement toutes les artères qui vont au cerveau; mais ici nous ne nous occupons que de la syncope qui survient par une influence sensitive portée sur le cœur, et assez énergique pour arrêter ses mouvemens. L'arrêt du cœur qui produit la perte de connaissance en privant le cerveau du sang amène aussi la pâleur des traits et une foule d'autres effets accessoires dont il ne peut être question ici. Toutes les impressions sensitives énergiques et subites sont dans le cas d'amener la syncope, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature. Des impressions physiques sur les nerfs sensitifs ou des impressions morales, des sensations douloureuses ou des sensations de volupté, conduisent au même résultat et amènent l'arrêt du cœur. La durée de la syncope est naturellement liée à la durée de l'arrêt du cœur. Plus l'arrêt a été intense, plus en général la syncope se prolonge, et plus difficilement se rétablissent les battemens cardiaques, qui d'abord reviennent irrégulièrement pour ne reprendre que lentement leur rhythme normal. Quelquefois l'arrêt du cœur est définitif et la syncope mortelle; chez les individus faibles et en même temps très sensibles, cela peut arriver. On a constaté expérimentalement que, sur des colombes épuisées par l'inanition, il suffit parfois de produire une douleur vive, en pinçant un nerf de sentiment, pour amener un arrêt du cœur définitif et une syncope mortelle.

L'émotion dérive du même mécanisme physiologique que la syncope, mais elle a une manifestation bien différente. La syncope, qui enlève le sang au cerveau, donne une expression négative, en prouvant seulement qu'une impression nerveuse violente est allée se réfléchir sur le cœur pour revenir frapper le cerveau. L'émotion au contraire, qui envoie au cerveau une circulation plus active, donne une expression positive, en ce sens que l'organe cérébral reçoit une

surexcitation fonctionnelle en harmonie avec la nature de l'influence nerveuse qui l'a déterminée. Dans l'émotion, il y a toujours une impression initiale qui surprend en quelque sorte et arrête très légèrement le cœur, et par suite une faible secousse cérébrale qui amène une pâleur fugace; aussitôt le cœur, comme un animal piqué par un aiguillon, réagit, accélère ses mouvemens et envoie le sang à plein calibre par l'aorte et par toutes les artères. Le cerveau, le plus sensible de tous les organes, éprouve immédiatement et avant tous les autres les effets de cette modification circulatoire. Le cerveau a été sans doute le point de départ de l'impression nerveuse sensitive; mais par l'action réflexe sur les nerfs moteurs du cœur l'influence sensitive a provoqué dans le cerveau les conditions qui viennent se lier à la manifestation du sentiment.

En résumé, chez l'homme, le cœur est le plus sensible des organes de la vie végétative; il reçoit le premier de tous l'influence nerveuse cérébrale. Le cerveau est le plus sensible des organes de la vie animale; il reçoit le premier de tous l'influence de la circulation du sang. De là résulte que ces deux organes culminans de la machine vivante sont dans des rapports incessans d'action et de réaction. Le cœur et le cerveau se trouvent dès lors dans une solidarité d'actions réciproques des plus intimes, qui se multiplient et se resserrent d'autant plus que l'organisme devient plus développé et plus délicat. Ces rapports peuvent être constans ou passagers, varier avec le sexe et avec l'âge. C'est ainsi qu'à l'époque de la puberté, lorsque des organes, jusqu'alors restés inertes ou engourdis, s'éveillent et se développent, des sentimens nouveaux prennent naissance dans le cerveau et apportent au cœur des impressions nouvelles. Les sentimens que nous éprouvons sont toujours accompagnés par des actions réflexes du cœur; c'est du cœur que viennent les conditions de manifestation des sentimens, quoique le cerveau en soit le siége exclusif. Dans les organismes élevés, la vie n'est qu'un échange continuel entre le système sanguin et le système nerveux. L'expression de nos sentimens se fait par un échange entre le cœur et le cerveau, les deux rouages les plus parfaits de la machine vivante. Cet échange se réalise par des relations anatomiques très connues, par les nerfs pneumo-gastriques qui portent les influences nerveuses au cœur, et par les artères carotides et vertébrales qui apportent le sang au cerveau. Tout ce mécanisme merveilleux ne tient donc qu'à un fil, et si les nerfs qui unissent le cœur au cerveau venaient à être détruits, cette réciprocité d'action serait interrompue, et la manifestation de nos sentimens profondément troublée. Toutes ces explications, me dira-t-on, sont bien empreintes de matérialisme. A cela je répondrai que ce n'est pas ici la question. Si ce n'était m'écarter du but de ces recherches, je pourrais montrer facilement qu'en

physiologie le matérialisme ne conduit à rien et n'explique rien; mais un concert en est-il moins ravissant parce que le physicien en calcule mathématiquement toutes les vibrations? Un phénomène physiologique en est-il moins admirable parce que le physiologiste en analyse toutes les conditions matérielles? Il faut bien que cette analyse, que ces calculs se fassent, car sans cela il n'y aurait pas de science. Or la science physiologique nous apprend que, d'une part, le cœur reçoit réellement l'impression de tous nos sentimens, et que, d'autre part, le cœur réagit pour renvoyer au cerveau les conditions nécessaires de la manifestation de ces sentimens, d'où il résulte que le poète et le romancier qui, pour nous émouvoir, s'adressent à notre cœur, que l'homme du monde qui à tout instant exprime ses sentimens en invoquant son cœur, font des métaphores qui correspondent à des réalités physiologiques. Quelquefois un mot, un souvenir, la vue d'un événement, éveillent en nous une douleur profonde. Ce mot, ce souvenir ne sauraient être douloureux par eux-mêmes, mais seulement par les phénomènes qu'ils provoquent en nous. Quand on dit que le cœur est brisé par la douleur, il y a des phénomènes réels dans le cœur. Le cœur a été arrêté, si l'impression douloureuse a été trop soudaine; le sang n'arrivant plus au cerveau, la syncope, des crises nerveuses en sont la conséquence. On a donc bien raison, quand il s'agit d'apprendre à quelqu'un une de ces nouvelles terribles qui bouleversent notre âme, de ne la lui faire connaître qu'avec ménagement. Nous savons par nos expériences sur les nerfs du cœur que les excitations graduées émoussent ou épuisent la sensibilité cardiaque en évitant l'arrêt des battemens. Quand on dit qu'on a le cœur gros, après avoir longtemps été dans l'angoisse et avoir éprouvé des émotions pénibles, cela répond encore à des conditions physiologiques particulières du cœur. Les impressions douloureuses prolongées, devenues incapables d'arrêter le cœur, le fatiguent et le lassent, retardent ses battemens, prolongent la diastole, et font éprouver dans la région précordiale un sentiment de plénitude ou de resserrement. Les impressions agréables répondent aussi à des états déterminés du cœur. Quand une femme est surprise par une douce émotion, les paroles qui ont pu la faire naître ont traversé l'esprit comme un éclair, sans s'y arrêter; le cœur a été atteint immédiatement et avant tout raisonnement et toute réflexion. Le sentiment commence à se manifester après un léger arrêt du cœur, imperceptible pour tout le monde, excepté pour le physiologiste; le cœur, aiguillonné par l'impression nerveuse, réagit par des palpitations qui le font bondir et battre plus fortement dans la poitrine, en même temps qu'il envoie plus de sang au cerveau, d'où résultent la rougeur du visage et une expression particulière des traits correspondanta

sentiment de bien-être éprouvé. Ainsi dire que l'amour fait palpiter le cœur n'est pas seulement une forme poétique; c'est aussi une réalité physiologique. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime de tout son cœur, cela signifie physiologiquement que sa présence ou son souvenir éveille en nous une impression nerveuse qui, transmise au cœur par les nerfs pneumo-gastriques, fait réagir notre cœur de la manière la plus convenable pour provoquer dans notre cerveau un sentiment ou une émotion affective. Je suppose ici, bien entendu, que l'aveu est sincère; sans cela, le cœur n'éprouverait rien, et le sentiment ne serait que sur les lèvres. Chez l'homme, le cerveau doit, pour exprimer ses sentimens, avoir le cœur à son service. Deux cœurs unis sont des cœurs qui battent à l'unisson sous l'influence des mêmes impressions nerveuses, d'où résulte l'expression harmonique de sentimens semblables.

Les philosophes disent qu'on peut maîtriser son cœur et faire taire ses passions. Ce sont encore des expressions que la physiologie peut interpréter. On sait que par sa volonté l'homme peut arriver à dominer beaucoup d'actions réflexes dues à des sensations produites par des causes physiques. La raison parvient sans doute à exercer le même empire sur les sentimens moraux. L'homme peut arriver par la raison à empêcher les actions réflexes sur son cœur; mais plus la raison pure tendrait à triompher, plus le sentiment tendrait à s'éteindre.

La puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes est en général moindre chez la femme que chez l'homme : c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale, c'est ce qui a fait dire qu'elle a le cœur plus tendre que l'homme; mais je m'arrête dans ces considérations, qui nous entraîneraient trop loin, et je terminerai par une conclusion générale.

La science ne contredit point les observations et les données de l'art, et je ne saurais admettre l'opinion de ceux qui croient que le positivisme scientifique doit tuer l'inspiration. Suivant moi, c'est le contraire qui arrivera nécessairement. L'artiste trouvera dans la science des bases plus stables, et le savant puisera dans l'art une intuition plus assurée. Il peut sans doute exister des époques de crise dans lesquelles la science, à la fois trop avancée et encore trop imparfaite, inquiète et trouble l'artiste plutôt qu'elle ne l'aide. C'est ce qui peut arriver aujourd'hui pour la physiologie à l'égard du poète et du philosophe; mais ce n'est là qu'un état transitoire, et j'ai la conviction que quand la physiologie sera assez avancée, le poète, le philosophe et le physiologiste s'entendront tous.

CLAUDE BERNARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1865.

Ayant à parler du discours prononcé par l'empereur à l'ouverture de la session, et de la préface de la *Vie de César,* dont les journaux viennent d'avoir la primeur, nous n'hésitons point : nous laissons là le discours et nous allons droit à la préface. Un mouvement primesautier de courtoisie professionnelle nous oblige à donner le pas à l'empereur homme de lettres sur l'empereur chef de l'état. L'acte que Napoléon III accomplit en ce moment n'est point l'un des moins extraordinaires entre ceux dont il aura étonné ses contemporains. Voilà un souverain dont la politique a été de soumettre la presse à un régime sévère. S'il était permis d'adapter à la circonstance les paroles de Montesquieu sur Sylla déposant la dictature, on pourrait dire que l'empereur paraît aujourd'hui devant nous, écrivain parmi les écrivains. Il entre avec son livre dans cette société des lettres qui, en dépit des révolutions et des coups d'état, sera toujours une république. Il prend place parmi ceux qu'il fait ses égaux, se soumet à leur libre examen, et leur demande l'expression ouverte d'une approbation ou d'une contradiction sincère.

Le spectacle est nouveau. La singularité de la démarche, la situation de l'auteur, le choix du sujet, se réunissent pour élever l'intérêt d'une épreuve si rare. Une vie de Jules César! L'entreprise eût effrayé des lettrés ordinaires. On dirait que Cicéron a pris soin, par le délicieux éloge du style des *Commentaires* qu'il a esquissé dans son *Brutus,* d'empêcher que César eût jamais un historien. Ce Cicéron ne joignait-il point, après tout, la malice rusée d'un académicien aux rancunes d'un homme des anciens partis, comme dirait M. de Persigny? Mais l'orateur romain n'envisageait probablement la chose qu'au point de vue des délicatesses du style. Les questions historiques ont dans notre siècle un autre aspect, et nous y cherchons d'autres profits que l'agrément d'un exercice littéraire. Nous traitons

l'histoire en hommes d'état et en savans. Nous lui demandons les grands enseignemens politiques; pour reconstruire le passé, nous obéissons aux exigences de l'érudition la plus exacte, nous suivons les conseils de la critique la plus rigoureuse, et nous nous livrons avec une curiosité passionnée aux investigations les plus patientes. Une vie de César peut donc être à notre époque un monument scientifique, et devenir l'objet d'une étude politique vaste et belle.

Si l'auteur d'une vie de César est le chef d'un des grands états du monde, on conviendra que son œuvre doit facilement réunir le double intérêt et le double mérite qui dérivent de l'érudition et de la politique. Que de ressources font défaut au savant ordinaire! Combien il est difficile à l'érudit isolé, même après qu'il s'est rendu compte des lacunes de son sujet et qu'il a pressenti où il trouvera la solution de ses doutes, de se procurer et de rassembler les documens qui peuvent épuiser une controverse, éclaircir un point obscur et replacer dans son vrai jour un événement ou une figure historique! Il est évident qu'en s'intéressant à l'histoire de César, en cultivant son goût dans la mesure de sa puissance, l'empereur s'est trouvé en position de rendre à l'érudition et à la critique historique les services les plus divers et les plus délicats. Un souverain épris d'une question archéologique vaut à lui seul pour cette question toute une académie des inscriptions et belles-lettres. L'empereur a pu s'entretenir avec les hommes spéciaux de tous les points curieux et difficiles de son sujet; il a pu interroger Mommsen; il n'est pas de texte qui ait pu échapper à son contrôle, pas de monument dont il n'ait pu étudier le sens, pas d'inscription qu'il n'ait pu faire relever, pas de médaille à laquelle il n'ait pu atteindre. Le nouvel historien de César nous donnera donc, nous y comptons, une œuvre nourrie, variée, complète au point de vue de l'érudition, une œuvre qui devra satisfaire les amateurs et les connaisseurs en matière d'antiquités romaines.

Il sera plus curieux encore de voir juger l'auteur d'une des plus grandes révolutions politiques dont le monde ait été témoin par un chef d'empire qui a lui-même dirigé une barque césarienne à travers des tourmentes révolutionnaires. Le sceptique et grossier sir Robert Walpole méprisait les historiens et l'histoire. « Quand je vois, disait-il, moi qui ai si longtemps gouverné, combien les secrets ressorts des affaires d'état et des événemens demeurent inconnus aux contemporains, quelle foi pourrais-je donner aux récits de pauvres diables d'écrivains qui ont toujours vécu si éloignés des conseils de la politique? » Walpole eût eu sans doute moins de dédain pour l'histoire d'un empereur écrite par un empereur. Ici l'historien est du métier : il a vu, il a agi. Sa propre expérience a pu lui donner des intuitions lumineuses sur les faits qu'il raconte. Lui aussi, il a manié les hommes, il a fait les événemens, il a eu des initiatives hardies, il a su à ses heures pratiquer la patience et l'audace, il a fait la guerre, et à la tête de grandes

armées il a pu apprendre comment se gagnent les grandes batailles. L'intérêt du sujet primitif est redoublé dans ce cas par l'impression qu'en ressent un historien de cette nature. L'histoire sous une telle main prend le caractère d'une révélation, d'un témoignage, d'une sorte de confidence. Rien donc de plus naturel que la vive et curieuse impatience avec laquelle était attendue l'histoire de Jules César par Napoléon III.

Nous sommes à la veille du jour où la curiosité générale va être enfin satisfaite, et quant à nous, nous ne connaissons encore que la préface de l'œuvre impériale. Déjà ces premières pages nous peuvent donner une idée des graves controverses que cette œuvre est de nature à soulever. Quand l'empereur parle de la consciencieuse exactitude que l'on doit apporter dans la composition de l'histoire, quand il rappelle que la logique est le meilleur guide qui nous puisse conduire à la vérité, lorsque, faisant appel aux parties élevées de l'intelligence humaine, il demande que les grands événemens ne soient point expliqués par les petites causes, que l'on n'aille point chercher dans les sentimens médiocres les mobiles de la conduite des grands hommes, tout le monde, à notre époque, sera de son avis. Suétone, ni même le charmant Plutarque, ne sont plus les modèles des historiens de notre temps; c'est bien plutôt par les défauts contraires que nous péchons, et nous ne sommes que trop enclins à subordonner dans nos conceptions historiques l'élément accidentel et individuel à l'influence des mouvemens généraux et à ce que Montesquieu appelait l'allure principale. Les dissentimens, et des dissentimens appuyés sur d'énergiques convictions morales et justifiés par la conception vraiment scientifique et esthétique de l'histoire, s'élèveront à propos de la suprématie surhumaine et presque religieuse que l'empereur invoque pour les grands hommes. Cette sorte de religiosité politique, ce culte des héros, ce *hero-worship*, comme dirait Carlyle, est le trait saillant de la préface, et nous indique de quel côté se porteront les polémiques dont l'œuvre impériale donnera le signal.

Nous ferons hardiment notre confession : cette religiosité politique et l'adoration des grands hommes rencontrent en nous des protestans résolus, des incrédules déterminés. En aucun temps, en aucun pays, nous ne consentirons à faire après coup des vrais grands hommes de l'histoire des demi-dieux imposés à l'obéissance superstitieuse des peuples. Nous ne sommes pas du parti des Mahomets. En élevant l'histoire à la hauteur d'une religion et d'une religion autoritaire, qui aurait dans les grands hommes des organes infaillibles, l'empereur n'a-t-il pas craint de commettre un anachronisme? N'est-ce pas dans une direction opposée que vont les tendances de notre siècle? On veut bannir le surnaturel de l'ordre religieux, est-il possible de l'introduire ainsi dans l'ordre politique? On applique avec excès, suivant nous, à l'étude des religions les sévères méthodes de la critique historique, est-ce le moment d'apporter les illusions

du sentiment religieux dans l'étude de l'histoire et dans la polémique politique? Nous sommes en présence d'un nouvel arianisme qui dispute à Jésus-Christ sa divinité, et nous irions diviniser César! On ne nous accusera point de forcer ici la pensée de l'empereur. L'éminent écrivain nous donne bien les grands hommes comme des sortes de prophètes. Il les représente comme suscités par la Providence pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre; les peuples sont liés à eux par d'impérieux devoirs. Ils sont heureux ou maudits suivant qu'ils sont fidèles ou infidèles à ces devoirs. Les peuples réfractaires aux grands hommes sont assimilés aux Juifs crucifiant le Messie. Ces peuples sont aveugles, et ils sont coupables.

Cette apothéose des grands hommes et ces jugemens portés sur les peuples ne nous paraissent conformes ni à la philosophie, ni à la justice historique. Parlons d'abord des grands hommes : il n'en est point dont l'intelligence humaine ne puisse prendre l'exacte mesure. Il n'est peut-être point nécessaire, pour qu'ils nous paraissent supérieurs, qu'ils dépassent de beaucoup la taille commune. Leurs facultés intellectuelles, si élevées qu'elles soient, demeurent à notre portée; leur caractère et le côté esthétique de leur nature se font aisément comprendre à nos sympathies; quant à la moralité de leurs actes, elle demeure soumise à cette loi de la justice qui trouve des organes souverains jusque dans les plus humbles des consciences humaines. Sans doute, armés des forces dont s'empare leur génie, ils font de grands événemens et marquent ainsi de leur nom les périodes de l'histoire; mais c'est ici qu'il importe de ne point s'abuser sur leur puissance de création et sur l'étendue de leur influence. Ils sont avant tout le produit d'événemens antérieurs et des situations dont ils sont dominés tous les premiers. Dans la grande chaîne des causes et des effets qui forme l'histoire, ils ne sont qu'un anneau, eux-mêmes tour à tour effets et causes. Ils sont des accidens qui viennent se ranger sous ces lois générales qui gouvernent l'histoire avec la même nécessité que d'autres lois régissent la nature. Arrivant à des époques où les lois de la nature historique se manifestent par des révolutions, ils sont moins indispensables que le vulgaire ne le suppose. Montesquieu a dit avec son élévation ordinaire : « Si César avait pensé comme Caton, d'autres auraient pensé comme César, et la république, destinée à périr, aurait été entraînée au précipice par une autre main. » Ce qu'il y a de plus attachant chez les grands hommes, c'est moins ce qu'ils font que ce qu'ils sont, c'est moins leur intelligence et leur puissance d'action que leur caractère et leur personnalité esthétique. A ce point de vue, le héros de l'empereur, César, est incomparable : homme de grande race et agitateur populaire, devenant le type du dictateur après avoir été le plus ardent et le plus habile meneur des séditions publiques, lettré consommé avant d'être un général sans rival, enveloppé pour ainsi dire dans sa personne, dans ses actes, dans ses paroles, d'une sorte d'éclat généreux, *formâ magnificâ et generosâ quodam modo*. Mais toute cette

grandeur que les hommes supérieurs tirent d'eux-mêmes et empruntent aux situations qu'ils sont appelés à dominer n'est point une sanction suffisante de leur carrière et de leur œuvre. Avant d'imposer aux peuples la religion de l'obéissance à ces glorieux instrumens de la nécessité historique, il faut interroger la moralité de leurs actes; c'est alors que la conscience humaine, éclairée par la justice, reprend ses droits imprescriptibles contre ces tout-puissans éphémères. Devant ce tribunal, l'on n'a plus le droit de dénoncer comme coupables les peuples qui ont résisté au grand homme; il ne faut point parler des nations qui crucifient leurs messies, à moins que l'on ne prouve que le grand homme n'a réussi que par les moyens honnêtes, que le grand homme a été en même temps le juste. Agir autrement serait introduire dans la politique et dans la morale le fatalisme de l'histoire.

Nous regrettons de trouver dans la préface de l'empereur, à côté de tant d'indulgence pour les grands hommes, tant de sévérité pour les peuples. Peut-on se faire une idée de ce que c'est qu'un peuple coupable? N'est-ce point là une de ces expressions mystiques que l'on ferait bien de laisser dans la Bible et de ne point introduire dans la langue exacte de la politique et de l'histoire? Comment, dans les époques agitées par les révolutions et les grandes guerres, tous les individus qui composent un peuple auraient-ils assez d'intelligence pour démêler la vérité de l'erreur, pour prévoir les vicissitudes futures, et par quelle électricité secrète veut-on qu'ils soient unis pour choisir d'un même mouvement la cause à laquelle est réservée la légitimité du succès? Les Romains qui résistèrent à César étaient-ils coupables de demeurer fidèles aux meilleures traditions de leur patrie et d'ignorer les secrets de l'avenir? Quand Vercingétorix et ses Gaulois combattaient le conquérant étranger avec cette persévérance chevaleresque qui nous émeut encore, étaient-ils coupables de ne point avoir pénétré l'arrêt du destin contre leur race? Celui qui écrit ces lignes ne peut oublier que, cherchant à consoler dans l'exil un vieux prince qu'une révolution venait de renverser du premier trône du monde, et prévoyant tous les échecs que cette révolution réservait à la liberté, il se prit à répéter étourdiment le triste lieu commun de l'époque : « La France a été bien coupable! » Le vieux roi le reprit avec bonhomie : « Mon ami, lui dit-il, les peuples ne sont jamais coupables. » Ce mot humain d'un pasteur de peuples nous a guéri pour jamais de la manie doctrinaire d'accuser sentencieusement les nations en masse dans les momens obscurs de leur histoire. Nous voudrions également détourner la comparaison entre le meurtre de César et la captivité de Sainte-Hélène. La France de 1789 ne ressemble en rien à la Rome de César. La république, à Rome, n'était qu'une constitution discordante et ruinée qui n'avait plus qu'une existence nominale lorsque commença le pouvoir de César, produit de la corruption des lois et des mœurs. La France, depuis 1789, est au contraire un peuple vraiment jeune,

qui s'élève par d'incessans progrès, qui cherche les institutions libres qui doivent mettre sa marche future à l'abri des accidens du pouvoir. Ce n'est point en développant la vie politique intérieure de la France, c'est en poursuivant au dehors des combinaisons sur lesquelles la France n'avait point été consultée que Napoléon a succombé victime des accidens militaires. Il eût eu un sort bien différent, s'il avait pratiqué sur le trône le libéralisme qu'il professa à Sainte-Hélène. Enfin nous ne saurions admettre que la faute de Brutus, en tuant César, a été de rendre possibles les règnes de Caligula et de Néron. La grande leçon et la peine morale de l'action de Brutus ont été l'inutilité de son crime patriotique; mais l'horreur et la honte des règnes de Caligula et de Néron sont aussi la leçon et le châtiment moral du grand homme qui fonda la tyrannie, mit dans les mains d'un seul tous les pouvoirs de l'empire, et prêta la force de son nom pendant des siècles aux caprices arbitraires de ses indignes successeurs. Le poignard de Brutus a ennobli du moins la mort de César; il donne une fin pathétique à cette grande vie, il est le dénouement d'un drame grandiose de la conscience humaine. Galba égorgé par terre au coin d'une rue par des soldats ivres, Héliogabale étouffé par des affranchis dans une retraite honteuse, pouvaient envier à César le poignard de Brutus; mais la tyrannie avait achevé son œuvre de dégradation, et les meurtriers valaient les victimes.

La préface de l'*Histoire de César* nous promet donc que cette œuvre, qui, venant d'un souverain, est en soi un acte très libéral, éveillera d'intéressantes controverses non-seulement sur les questions d'érudition, mais sur les questions politiques qui préoccupent le présent. La préface se termine par une curieuse peinture « des grandes questions résolues, des passions apaisées, des satisfactions légitimes données aux peuples par le premier empire. » Nous ne savons trop à quel moment du premier empire cette peinture est applicable; il nous semble qu'en plusieurs traits elle exprimerait plus exactement la situation présente suivant l'idée qu'en donne le discours d'ouverture de la session. Tout le monde a remarqué par quel heureux contraste le discours de cette année se distingue de celui de l'année dernière. Il y a un an, on nous faisait un tableau fort inquiétant de l'Europe; un congrès seul était capable de conjurer tous les maux qui paraissaient près de se déchaîner sur le continent. Il n'y a pas eu de congrès; quelques méfaits ont été accomplis en Europe, trop loin de nous pour que nous les pussions prévenir ou réprimer, et le calme est revenu. L'aspect des choses est décidément pacifique. En matière de politique étrangère, la portion la plus importante du discours impérial est celle qui est relative à la convention du 15 septembre. Nous trouvons dans les explications données par l'empereur sur le caractère et la portée de cet acte diplomatique la confirmation des appréciations que la convention nous a inspirées dès le premier jour. Nous ne dissimulerons point que la posi-

tion prise aujourd'hui par le gouvernement français dans les questions italienne et romaine nous paraît être à la fois modérée et forte. Cette position, nous le croyons, ne peut manquer d'être éclaircie et fortifiée encore par les discussions du corps législatif. La tâche la plus difficile dans ce débat sera celle des hommes politiques qui voudront, sans s'écarter du bon sens, critiquer la convention au nom des intérêts du saint-siége. L'opposition démocratique n'aura point à s'étendre beaucoup sur la question italienne. Elle trouve dans la convention du 15 septembre un fait qui a de quoi lui plaire : c'est l'évacuation de Rome par nos troupes d'ici à deux ans. Cette promesse d'évacuation rend nécessairement l'opposition démocratique accommodante sur les questions qui peuvent s'élever à propos de l'avenir de Rome. Il est peu important pour elle aujourd'hui de pousser le gouvernement à faire des déclarations qui engageraient l'avenir, qui n'auraient pas d'opportunité présente, que le gouvernement serait parfaitement fondé à refuser et qu'il refusera en effet, on n'en saurait douter. Quant aux adversaires de la convention qui veulent rester des hommes politiques pratiques, nous sommes fort curieux de voir comment ils s'y prendront pour mettre leurs critiques d'accord avec le bon sens. Ces hommes-là savent qu'on perd pied en politique lorsqu'on s'éloigne du possible. Nous espérons qu'ils ne nous ramèneront point dans le passé pour nous montrer les diverses conduites qui ont été possibles en divers momens et qui n'ont point été tenues. Ces récriminations et ces romans rétrospectifs ne feraient point faire un pas à la question. On ne peut pas revenir en arrière, il faut partir du présent. Partant du présent, nous défions qu'on nous prouve qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que la convention du 15 septembre c'est-à-dire un essai de conciliation entre l'Italie et le pape, fondée sur le *statu quo* territorial actuel. Pourquoi repousserait-on cette expérience avec le caractère conciliant qu'on veut y attacher? On ne pourrait alléguer qu'un doute, le doute que l'Italie veuille renoncer à faire de Rome sa capitale. Qu'en coûte-t-il de tenter l'épreuve? Au pis aller, si l'Italie faisait mine de vouloir sortir de la lettre du traité, la France reprendrait sa liberté d'action, et les choses reviendraient à l'état où elles sont aujourd'hui; mais on compromet au contraire l'intérêt pontifical, que l'on semble vouloir défendre, en poussant la cour de Rome à laisser échouer par sa faute la conciliation proposée. Si la résistance de la cour de Rome était la cause de l'insuccès d'une semblable combinaison, le pouvoir temporel, se montrant lui-même incompatible avec toute solution modérée et pratique des difficultés italiennes, perdrait ses derniers appuis. Les véritables amis de la cour de Rome, au lieu d'irriter ses défiances, d'exciter ses rancunes, d'entretenir ses illusions par le bruit des discussions parlementaires, devraient lui conseiller vivement et discrètement d'accepter la condition où la convention du 15 septembre lui promet la sécurité. Qui serait déçu par une pareille conduite? Nous peut-être, et tous ceux qui ont un goût médiocre pour la puissance temporelle des papes.

Le discours impérial a rappelé la stricte neutralité gardée par la France dans l'affaire des duchés. Certes le discours ne pouvait point nous informer de la fin de cette malheureuse question. M. de Bismark a évidemment résolu de faire durer la phase prussienne de l'affaire des duchés aussi longtemps qu'a duré la phase danoise. On peut s'en fier à lui : la conclusion de ce débat n'est pas proche, et en attendant la Prusse garde en sa possession les territoires contestés. La controverse est engagée aujourd'hui entre la Prusse et l'Autriche. On a cru un instant que l'Autriche essaierait d'obtenir de la Prusse, par des concessions du côté de l'Elbe, la garantie de ses provinces italiennes. C'était bien mal connaître le tempérament des deux grandes puissances allemandes. L'Autriche ne veut rien demander, car elle n'obtiendrait la garantie de la Prusse en Italie qu'à la condition, dit-elle, de devenir la vassale de la Prusse en Allemagne. Quant à la Prusse, rien ne la presse, et elle sait bien que par une démarche du côté de l'Italie elle compromettrait ses provinces rhénanes. Elle peut donc continuer à l'aise la discussion sur le régime qu'il convient de donner au Slesvig-Holstein. On lui demande de laisser s'établir dans les duchés le prince que ses droits y appellent et de négocier avec ce prince les arrangemens qu'elle poursuit à son avantage. Elle n'en fera rien; elle veut que les arrangemens soient convenus avec l'Autriche avant que l'affaire de l'institution princière soit décidée. Surtout que les états moyens et la diète de Francfort ne montrent point la velléité de participer au dialogue des deux grandes puissances allemandes; au moindre geste d'intervention de ces intrus, M. de Bismark n'irait à rien moins qu'à briser la confédération germanique! Le ministre prussien n'en est encore qu'à l'étape des arrangemens préliminaires, et l'on voit qu'il n'est point près de l'achever. Il a en perspective une seconde étape, celle de la fixation des droits de succession, et pour ce litige, qu'on fera durer tant qu'on voudra, M. de Bismark tient en réserve la consultation des officiers légaux de la couronne! On voit que l'Allemagne, Prusse, Autriche, états moyens, a pour longtemps un bel os à ronger. Ce sera une consolation pour la France, puisqu'elle n'a point su prévenir la spoliation du Danemark, de voir ces dépouilles mal acquises devenir pour les puissances germaniques un inépuisable sujet de division. La confusion où sont tombées dans cette affaire la Saxe et la Bavière est déjà une juste rétribution de l'injuste et imprudente ardeur avec laquelle ces petits états s'étaient élancés contre le malheureux Danemark.

Un des mots que nous avons lus avec le plus de plaisir dans le discours impérial est celui qui nous annonce que l'armée du Mexique rentre déjà en France. Parmi les aventures que pourrait courir notre politique, il n'y en aurait pas de plus sotte et de plus déplorable que celle à laquelle risquerait de nous entrainer, dans nos rapports avec les États-Unis, une occupation trop prolongée du Mexique par des troupes françaises. Nous aurions moins d'inquiétude, si nous avions suivi nettement et fermement vis-à-vis de

l'Amériqne du Nord, pendant la guerre civile, la politique qui nous était indiquée par nos traditions, par les principes de la révolution française et par nos intérêts. Inconséquence étrange! la politique du gouvernement ayant deux partis en face, le parti de l'union et le parti de la séparation, le nord et le sud, a laissé voir une préférence morale pour la cause des confédérés, celle qui est naturellement hostile à l'entreprise mexicaine. Nous avons toujours cru que les états du nord ne nous inquiéteront point dans le Mexique. Le Mexique est trop loin d'eux; les états du nord n'ont pas l'humeur conquérante, et s'ils avaient envie de s'agrandir par la guerre, ce qui nous paraît fort douteux malgré les déclamations de la presse américaine contre l'Angleterre, c'est au Canada qu'ils penseraient, et nullement au Mexique. Il n'en est point ainsi des états du sud. Les populations du sud ont toujours été portées aux aventures extérieures; c'est de leur sein et avec leurs subsides que partaient ces expéditions de flibustiers qui pendant plusieurs années se sont élancées contre Cuba et le Nicaragua. La guerre que les États-Unis firent au Mexique avait été excitée par le sud. Le président qui gouvernait alors était M. Polk, un homme du sud. La guerre finie, il voulut annexer le Mexique aux États-Unis, et il fallut pour l'en empêcher toute la résistance de ses deux plus importans ministres, M. Buchanan et M. Marcy. Le danger que nous pourrions courir aujourd'hui, et que nous aurions infailliblement prévenu par une politique moralement sympathique à la cause de l'Union, ce serait qu'afin de hâter la réconciliation des deux sections de la république, le gouvernement américain se laissât aller, pour flatter les aspirations naturelles et l'amour-propre militaire des populations du sud, à leur accorder la diversion et le fruit d'une guerre extérieure qui serait dans le courant de leur expansion et de leur ambition naturelles. Nous espérons que le gouvernement américain saura résister à une tentative semblable; mais il n'est plus permis de regarder comme une hypothèse absolument chimérique les desseins que les états du sud peuvent nourrir contre l'entreprise mexicaine.

On connaît en effet aujourd'hui quelles étaient les espérances du gouvernement des états confédérés dans la tentative de négociation officieuse et préparatoire qu'ils ont faite auprès de M. Lincoln. Évidemment les états confédérés ont besoin de la paix, et au fond ils la veulent. Les commissaires envoyés par M. Jefferson Davis étaient les personnages les moins compromis dans la politique sécessioniste; M. Stephens, le vice-président, s'était avant la guerre prononcé contre la séparation dans la convention de la Georgie; M. Hunter avait, jusqu'au dernier moment, proposé des transactions. Les confédérés, croyons-nous, veulent la paix; une lettre du général Grant à M. Lincoln atteste la sincérité des dispositions pacifiques des commissaires du sud. Seulement, tout en désirant une prompte réconciliation qui, dans leur pensée, devait, avec le temps, amener le rétablissement de l'Union, les chefs confédérés, dans ces premiers tâtonnemens et

dans ces premiers pourparlers, espéraient obtenir la paix au moyen d'une transaction qui eût ménagé leur amour-propre. Les hommes du sud ne voulaient point rentrer dans l'Union comme des vaincus. On aurait donc cessé la guerre comme s'il n'y eût eu ni vainqueurs ni vaincus. On aurait immédiatement conclu une alliance militaire, et cette alliance, on l'eût occupée activement tout de suite contre le Mexique ou le Canada, ou même contre les deux. Après quelques mois de campagne contre l'étranger, réunis par des intérêts communs, retrempés par une vaillante fraternité d'armes, le nord et le sud auraient refait spontanément l'Union sans que l'amour-propre de personne eût rien à souffrir. Il ne faut pas une grande sagacité pour démêler dans la dépêche de M. Seward à M. Adams, où la négociation est racontée à demi-mots, le caractère et le sens des insinuations sudistes. On reconnaît bien là l'esprit emporté et romanesque des hommes du sud, ce défaut de sens politique et de sang-froid qui a rendu inutiles tant de qualités chevaleresques et charmantes. Qu'on le remarque, depuis la séparation, les hommes du sud n'ont cessé de commettre des fautes politiques. La séparation, dans leur pensée primitive, n'était qu'une feinte qui devait dissoudre les groupes des états du nord et de l'ouest, et par ce résultat leur fournir l'occasion de reconstruire l'Union au profit de leurs intérêts et sous leur suprématie. Trompés par leur fausse manœuvre, s'étant exclus de l'Union, ils ont espéré maintenir leur séparation au moyen de la reconnaissance et du secours de l'étranger. Le coton leur semblait être un moyen d'ascendant irrésistible sur l'Europe. Ils s'imaginaient que les nations industrielles de l'Europe, contraintes par la famine du coton, viendraient leur donner l'indépendance. Leur erreur a été profonde. Ils ont été soutenus ensuite par une autre illusion. Tout dépendrait de l'élection présidentielle; avec le succès d'un candidat démocrate, ils pourraient ou obtenir l'indépendance ou rentrer de plain-pied dans l'Union en conservant l'esclavage. L'issue de l'élection présidentielle a été une nouvelle déception. Ils n'ont point cédé non plus alors à l'heureuse inspiration de prendre eux-mêmes l'initiative de l'émancipation des noirs et de raviver par là les sympathies morales qu'ils possédaient encore en Europe. Leur sénat repoussait le projet de l'enrôlement des noirs au moment même où le congrès américain effaçait à jamais l'esclavage de la constitution des États-Unis. Toujours attardés et repoussés d'une faute politique à l'autre, ils viennent proposer au gouvernement qu'ils ont voulu détruire une guerre contre l'Angleterre ou la France. Une telle conclusion est la digne fin d'une cause si mal engagée. Du côté de M. Lincoln au contraire, on a vu cette rectitude appuyée sur la légalité et la loi qui préserve des fautes et des excentricités. M. Seward et M. Lincoln n'ont point eu à discuter le roman qu'on venait faire briller à leurs yeux; M. Seward a écarté en passant l'idée d'une guerre extérieure au sud, c'est-à-dire au Mexique. Le président et son ministre s'étaient prescrit de ne faire la paix que sur les bases légales. La

première de ces bases était la rentrée pure et simple des états sécessionistes dans l'Union et leur soumission à la nouvelle disposition constitutionnelle qui abolit l'esclavage. Cette rectitude légale les a préservés de la tentation de prendre en considération les propositions hostiles à l'Europe que les hommes du sud venaient leur présenter. La négociation a échoué; M. Jefferson Davis, par un mâle et bouillant discours, a essayé de ranimer l'ardeur des sentimens séparatistes, et a dit à ses compatriotes que le nord ne voulait les traiter qu'en vaincus. Le brave général Lee, qui, lui aussi, a blâmé à l'origine la séparation et ne s'y est rallié que par un scrupule de conscience qui lui a fait croire qu'il se devait à son état natal, la Virginie, avant d'appartenir à l'Union, et que la petite patrie devait passer avant la grande, — le général Lee a pris le commandement en chef des armées confédérées; mais le cercle des forces fédérales se rapproche du grand foyer de la sécession. La cause rebelle perd toutes ses issues sur la mer. Encore quelques mois, et après un héroïque et suprême effort les hommes du sud seront bien contraints de reconnaître leur funeste erreur et de rentrer dans cette Union où ils seront reçus avec une générosité cordiale, comme on pouvait le pressentir aux applaudissemens qui accueillaient naguère les commissaires confédérés passant à travers les lignes fédérales.

Le discours d'ouverture de la session n'a pas seulement présenté un tableau rassurant de la situation extérieure, il a tracé un intéressant programme de questions intérieures qui pourront utilement défrayer le travail législatif de cette année. Parmi les projets annoncés par l'empereur, tous n'ont point une égale importance. On s'occupera de généraliser l'instruction primaire sans prononcer le mot d'instruction obligatoire. On étudie une loi qui va porter dans l'industrie des transports maritimes les principes de la liberté commerciale. On supprimera les obstacles que pouvaient rencontrer dans notre législation ces intéressantes sociétés de coopération qui ont pris un si rapide développement en Allemagne et en Angleterre, et auxquelles déjà nos classes ouvrières s'initient avec un juste empressement. Des mesures protectrices de la liberté individuelle sont préparées : la contrainte par corps sera abolie; une autre loi autorisera la mise en liberté provisoire avec ou sans caution même en matière criminelle. Le projet de loi qui avait été annoncé sur l'accroissement des attributions des conseils municipaux et départementaux a été présenté. Nous avions espéré que la nouvelle loi nous mettrait sur la voie d'une véritable émancipation municipale, et aurait ainsi le caractère d'une importante loi politique. Le projet ne remplit point cette espérance et ne dépasse pas la portée de réformes administratives d'un intérêt médiocre.

Parmi les projets de lois de l'ordre économique, il en est un dont on parle avec grand éloge, et qui est, dit-on, de nature à satisfaire les partisans éclairés de la liberté : c'est une nouvelle loi sur les sociétés commerciales.

En France aussi bien qu'en Angleterre, on a longtemps vécu, en matière de législation des sociétés, sous le régime le plus restrictif. En Angleterre, on sortit de cette voie étroite vers 1856 en faisant entrer dans le régime du droit commun, sous le nom de société à responsabilité limitée, la forme de société qu'en France nous appelons anonyme. Cette société, qui est la forme la plus commode et la plus attrayante de l'association commerciale, n'est responsable vis-à-vis des tiers que dans la limite de son capital statutaire. Elle est gouvernée par des administrateurs qui ne sont que les mandataires des actionnaires. C'est la forme républicaine appliquée à l'association commerciale. Tandis que l'Angleterre inaugurait ce système libéral, nous étions pris en France de la manie qui nous est si ordinaire, sous prétexte de prévenir les abus et de couper le mal à la racine, d'imposer des entraves maladroites à l'initiative individuelle et à la libre action de chacun. On vota en 1856 une loi sur la commandite par actions qui fit de cette forme de société un épouvantail et la frappa de stérilité. Nous parûmes, il y a deux ans, vouloir nous raviser, et nous empruntâmes à l'Angleterre sa société limitée; mais nos législateurs semblèrent avoir peur de leur plagiat, et ils prirent toute sorte de précautions pour empêcher que la société limitée ne fît du mal, et par conséquent fît aucun bien. On voulut que les entreprises dont le capital dépasserait 20 millions ne pussent point avoir le bénéfice de la société limitée. S'il peut se fonder des sociétés de plus de 20 millions, semblait-on se dire, ces sociétés seront de grandes compagnies anonymes, et n'est-ce point dépouiller le conseil d'état d'une de ses prérogatives essentielles que de permettre à ces compagnies d'exister sans son contrôle et son autorisation? On se crut obligé de prendre contre les administrateurs des sociétés à responsabilité limitée toute sorte de garanties préventives. Leurs faits délictueux étaient si attentivement prévus et si sévèrement punis qu'il semblait que des malfaiteurs seuls pussent avoir l'idée de devenir administrateurs de ces sociétés, et que la loi avait l'air d'une section du code pénal plutôt que d'une annexe du code de commerce. La loi sur les sociétés limitées, dénaturée ainsi par un esprit de restriction qui est incompatible avec les libres allures de l'esprit commercial, ne fut d'aucun secours pour l'esprit d'association.

L'expérience a enfin fait entendre ses leçons. On s'est aperçu que le régime qui restreignait la création libre des associations commerciales et qui soumettait les statuts des sociétés anonymes aux délibérations du conseil d'état était désavantageux au public et au gouvernement. L'investiture de l'anonymat donnée par le conseil d'état à une certaine catégorie de sociétés était pour ces sociétés un véritable privilége. Les statuts des sociétés anonymes, avant d'être examinés par le conseil d'état, devaient avoir été discutés, contrôlés, approuvés par le ministère du commerce. Les sociétés anonymes semblaient donc recevoir quelque chose du prestige gouvernemental, et plus l'administration agissait sur la rédaction de leurs

statuts, plus, aux yeux du public, elle devenait solidaire des entreprises revêtues de la forme privilégiée de l'anonymat. Le bon sens disait depuis longtemps qu'il fallait du même coup rendre à l'esprit d'entreprise sa responsabilité et sa liberté, dégager aussi l'administration de solidarités qui peuvent parfois devenir fâcheuses. C'est, nous dit-on, le parti qu'on aurait pris dans le nouveau projet de loi. La société anonyme serait rendue au droit commun, et les conseillers d'état seraient délivrés de la tâche ingrate d'avoir à délibérer sur des combinaisons commerciales étrangères à leurs études et à leurs travaux réguliers. E. FORCADE.

THÉATRES.

La Belle au Bois dormant, drame en cinq actes et sept tableaux, par M. OCTAVE FEUILLET.

La critique a bien des mauvaises fortunes, mais il n'en est pas de plus désagréable ni qui mette celui qui l'exerce à une plus rude épreuve que la nécessité d'exprimer à un moment donné un jugement ou défavorable ou sévère sur un écrivain dont on aime le talent, dont on a parlé jusqu'alors dans les termes mérités de l'éloge, ou qu'on a défendu contre les attaques injustes dont il était l'objet. Le sentiment qu'on éprouve alors est presque celui de l'amour-propre blessé, et l'on en veut à l'auteur de n'avoir pas fait un chef-d'œuvre comme d'un mauvais procédé. C'est un peu ce qui nous arrive aujourd'hui avec M. Octave Feuillet. Après le succès de son drame si hardi de *Montjoye*, nous pensions que désormais nous n'aurions plus qu'à hausser progressivement avec chaque œuvre nouvelle le ton de nos éloges; *la Belle au Bois dormant* nous force au contraire à le baisser. Voilà une mauvaise action, et dont nous garderions presque rancune, si nous n'étions sûr que le premier roman ou le premier drame de l'auteur nous donnera amplement satisfaction.

Ce que le drame de M. Feuillet a de plus grave, c'est l'embarras dans lequel il jette la critique. Après l'avoir entendu, l'esprit reste muet et un peu incertain. Il n'ose approuver complétement, il n'ose pas davantage blâmer. Le sentiment qu'il éprouve est celui de l'*insatisfaction;* je demande pardon du mot, mais je suis obligé de le créer pour rendre mon impression. L'action est violente et dramatique, et cependant on en suit avec fatigue les développemens; les caractères sont assez forts, et cependant ils n'appellent pas la sympathie et ne sollicitent pas la controverse. On accepte d'eux ce qu'on en comprend, et, ce qu'on n'en comprend pas,

on n'éprouve aucune envie de le pénétrer et de le connaître. L'écueil véritable de la pièce, le secret de l'accueil un peu froid qu'elle a reçu le soir de la première représentation est dans le peu de sympathie qu'inspirent ses personnages. Ils ont le plus grand défaut que puissent avoir des personnages de drame, celui de ne pas soulever la discussion autour des mobiles de leurs actions.

A ce propos, nous ferons une remarque que nous recommandons à l'attention de M. Feuillet : c'est que, s'il n'y prend garde, il finira par tomber dans les défauts opposés à ceux qu'on lui avait reprochés jusqu'à présent. On lui a tant dit sur tous les tons qu'il péchait par excès de délicatesse et de subtilité, que cette accusation semble avoir déterminé chez lui une réaction des plus énergiques. Le poète des belles dames sentimentales et des amoureux élégiaques n'a plus de goût maintenant que pour les caractères durs et résolus à outrance. Il continue dans *la Belle au Bois dormant* la veine qu'il avait ouverte dans *Montjoye*. Tous les personnages de sa nouvelle pièce se valent par la dureté, et c'est assez justement que l'auteur en a placé la scène dans cette Bretagne, le pays par excellence des caractères obstinés. L'auteur nous a montré une fois de plus la lutte de la bourgeoisie industrielle et de la noblesse, si souvent mise au théâtre depuis quelques années; mais vraiment ce contraste entre les deux races n'est marqué que par l'inégalité des conditions : elles n'ont rien à s'envier en fait de raideur et d'obstination. Je suppose, quoique l'auteur ne l'ait pas dit, que M. Morel le manufacturier et sa digne sœur sont de race bretonne comme les Guy-Châtel et les Penmarch, car sauf les titres je ne vois rien qui les distingue bien nettement de leurs nobles voisins. Ils sont tout à fait dignes de se comprendre, et lorsqu'à la conclusion de la pièce on voit la jeune fille noble mettre sa main dans celle du jeune manufacturier, ce dénoûment ne cause aucune surprise, tant les cœurs sont de même trempe et les âmes de même calibre. La parfaite similitude des caractères fait paraître toute naturelle la fusion sacramentelle obligée que l'auteur recommande après ses prédécesseurs, et établit plus nettement encore qu'il ne l'a voulu peut-être l'égalité de ces classes rivales. Il n'y a d'autre différence entre elles que dans le principe de leur dureté : ce principe chez les Morel, c'est l'ambition; chez les Guy-Châtel et les Penmarch, c'est l'orgueil; mais si les mobiles sont différens, les natures sont les mêmes, et dans la lutte qu'ils engagent, la valeur, sinon les armes, étant égale, le spectateur ne saurait dire de quel côté sont les plus fermes obstinations et les âmes les plus âpres.

La donnée de la pièce, a-t-on dit, n'a rien de bien neuf aujourd'hui. C'est cette donnée que nous avons vue au théâtre depuis dix ans sous tant de formes, et qui semblait la propriété exclusive de M. Jules Sandeau. Neuve ou non, la donnée est toujours actuelle, car la lutte que M. Feuillet a mise en scène constitue le principal intérêt social de ce temps-ci et four-

nira encore le sujet de bien des drames avant qu'elle ait pris fin. La pièce de M. Feuillet, sans rien changer à cette donnée, l'a cependant renouvelée en élargissant cette fois le théâtre de la lutte. Dans *la Belle au Bois dormant*, on n'a plus seulement en présence des individus de condition différente comme dans *Mademoiselle de la Seiglière* par exemple, mais des centres différens de civilisation. L'usine se dresse en face du château, et autour de ces deux centres apparaissent groupées les populations qui appartiennent à ces deux sociétés profondément diverses d'esprit, d'instinct et de tendance. Autour du manufacturier se pressent les ouvriers modernes, énergiques comme leur maître, actifs comme lui, partageant la même croyance en la toute-puissance du travail et récitant sous une forme obscure le même *credo* qu'il professe : l'homme est son propre et légitime maître, et la mesure de sa valeur est dans le degré de son énergie. Autour du châtelain se groupent les paysans fidèles et fiers, enclins comme leur maître à la somnolence et à une certaine noble incurie, tenant, comme lui, pour suspect tout ce qui est nouveau, et disant comme lui : le temps est le véritable souverain des hommes et le véritable fondement des sociétés; c'est lui qui légitime les droits, et toucher à ce qui est ancien est vraiment se rendre coupable de sacrilége, c'est agir au mépris de la justice. Pour que le contraste fût plus frappant, M. Feuillet a placé la scène de son drame en Bretagne, dans cette dernière citadelle des vieilles mœurs et des vieilles croyances. Il y a de la hardiesse et de la grandeur dans ce contraste. Si la donnée de la pièce n'est pas absolument neuve, elle a été au moins singulièrement rajeunie par cette opposition ingénieuse des deux sociétés. M. Feuillet n'a pas tiré de son idée tout le développement dramatique et tout l'intérêt moral qu'elle contenait, mais c'est beaucoup déjà que d'avoir conçu ce rajeunissement d'une donnée déjà vieille, et c'est un plaisir pour nous de lui rendre cette justice, puisque personne encore n'a voulu reconnaître où était la nouveauté de son drame.

On a beaucoup accusé M. Feuillet de nous avoir montré moins des vieilles mœurs que des mœurs abolies. Ces types de vieux nobles bretons et de paysans aveuglément attachés aux anciennes coutumes sont des types surannés, et qui n'existent plus, a-t-on dit, depuis trente ans au moins. Ceux qui formulent cette accusation sont-ils bien sûrs de ce qu'ils avancent? C'est là une accusation de critique parisien qui, j'en ai peur, recevrait plus d'un démenti de la réalité. Je crois que sans chercher beaucoup on trouverait aisément en Bretagne et même ailleurs plus d'un type de gentilhomme passant sa vie à chasser comme le marquis de Guy-Châtel, ou à pêcher à la ligne comme les Penmarch père et fils, sans se soucier en aucune façon des miracles d'activité industrielle de la société moderne, des doctrines morales en faveur, des journaux et des feuilletons où on déclare qu'il n'existe plus. On trouverait aussi peut-être plus d'un paysan encore récalcitrant aux idées de progrès qui l'arrachent aux douceurs de

ses habitudes, ou, si vous voulez, à la routine de sa vie, et quoique les embuscades aux coins des haies deviennent rares, je ne conseillerais pas à un industriel ou à un agronome trop partisan de la moderne économie politique de se fier à la docilité de ces populations. Le *coq rouge* de l'incendie, lancé par des mains inconnues, saurait les faire repentir de leur témérité en dévorant une manufacture gênante ou des gerbes récoltées selon des modes de culture qui leur déplaisent. Ne dites donc pas d'une manière aussi absolue que ces types sont surannés; dites plutôt qu'ils commencent à passer de mode auprès du public parisien, sur nos théâtres et dans nos romans, et vous serez plus près de la vérité.

Les deux premiers actes sont les meilleurs de la pièce à notre avis. Le contraste que nous venons d'indiquer y est nettement posé : d'une part les Morel, de l'autre les Guy-Châtel et les Penmarch engagent une lutte d'amour qui prend la forme d'une lutte sociale et d'un épisode de guerre civile. Les adversaires en effet se combattent non pas précisément avec les armes de l'amour, mais avec les armes de leur profession et de leur condition : les Morel avec les lettres de change et les billets à ordre soigneusement collectionnés du marquis de Guy-Châtel, les Guy-Châtel et les Penmarch avec les figures héraldiques de leurs blasons et les armes plus redoutables des anciens chevaliers et des modernes maîtres d'escrime. C'est Mlle Louise Morel qui ouvre la lutte, et elle l'engage hardiment, je vous assure. Il faut voir avec quelle fermeté d'homme d'affaires elle démontre au marquis de Guy-Châtel qu'il n'a d'autre moyen de faire face à ses engagemens envers eux que l'abandon de ses propriétés, avec quelle arrogance elle relève la tête devant le comte de Penmarch, qui vient lui proposer au nom de sa cousine Blanche de Guy-Châtel de transporter ailleurs le siége de la manufacture moyennant indemnité, et de quel ton elle demande : « Est-ce que c'est sérieux cette proposition, monsieur le comte? » C'est une vraie bourgeoise, une vraie fille de Molière, que cette Mlle Louise Morel, solide, sensée, cassante, légèrement mal apprise, que je vous recommande comme le meilleur caractère de la pièce. Ce personnage est rendu par Mlle Jane Essler avec cette énergie qui caractérise son talent.

La lutte ne serait pas longue, si les Morel n'avaient pas devant eux d'autres adversaires que les Guy-Châtel. En effet, dès le début de la pièce, les Guy-Châtel sont vaincus de deux et même de trois façons, par la pauvreté, par l'amour, par la générosité de leurs rivaux : vaincus par la pauvreté, car la vente de leur propriété est leur seul moyen de s'acquitter de leurs dettes; vaincus par l'amour, car Mlle Blanche de Guy-Châtel aime secrètement M. George Morel le manufacturier, et il n'est pas bien sûr que le marquis n'ait pas un commencement d'affection pour Mlle Louise, dont le caractère résolu lui plaît; vaincus par la générosité, car le manufacturier, en supposant que les propriétés du marquis contiennent des mines encore inconnues, leur donne une plus-value de deux cent mille francs. Les

Guy-Châtel lèvent donc le siége et quittent l'habitation héréditaire de leur famille. Ils vont chercher un asile chez leurs cousins les Penmarch, qui pour le moment sont occupés, le père et le fils, à pêcher à la ligne, et la vieille douairière à admirer dans la personne d'un de ses anciens vassaux, transformé par la discipline militaire en un jeune soldat propre, gai et vaillant, l'art avec lequel les gouvernemens modernes savent abrutir les populations. Tout se passerait en conséquence le plus tranquillement du monde, si les deux peuples de mœurs différentes qui entourent les deux centres de l'usine et du château ne compliquaient la situation. C'est moins en effet dans les personnages en lutte que dans les populations qui les entourent que M. Feuillet a placé les passions de son drame. L'antagonisme des personnages, comme celui des classes supérieures de notre société, se prolonge non par leur obstination réciproque, mais par l'aveuglement, l'ignorance et les préjugés de ceux qui leur sont respectivement soumis. C'est encore là un des côtés originaux de l'œuvre de M. Feuillet, dont on n'a pas assez remarqué l'importance et auquel on n'a pas assez rendu justice.

Un vieux paysan breton attaché aux Guy-Châtel, se persuadant, dans son ignorance, que George Morel est le spoliateur de ses maîtres, l'attire dans un piége, et va le tuer sans miséricorde, lorsque Mlle de Guy-Châtel se précipite sur la bruyère et se jette devant le fusil de son trop zélé vengeur. Ici se place une scène éloquente et un peu hors de saison. Les deux amans, — donnons-leur ce titre, quoiqu'ils le repoussent et qu'ils résistent jusqu'au dernier moment à s'avouer leur amour, — à peine remis de la terrible alerte qu'ils viennent d'éprouver, engagent, sans perdre de temps, une controverse historique et politique, Mlle Blanche attaquant le présent, M. George Morel maudissant le passé, et invoquant, en témoignage de sa barbarie, les donjons féodaux qui se dressent au loin et les pierres druidiques contre lesquelles ils sont appuyés à ce moment même. Cette scène éloquente et assez belle est interrompue par l'arrivée du marquis de Guy-Châtel, qui, prenant fort mal à propos pour de la violence l'emportement de la verve politique de George Morel, lui reproche d'outrager sa sœur. Sans s'informer de la situation, sans chercher pourquoi sa sœur est venue sur cette bruyère, sans demander à quelles paroles répondent les paroles de George Morel, il lui adresse un cartel des plus malencontreux, et la toile tombe sur ce défi, qui laisse le spectateur en proie à un mécontentement que j'ose trouver assez légitime.

A partir de ce malencontreux défi qui crée une situation des plus équivoques, la pièce marche à son heureux dénoûment à travers toute sorte de malentendus qui se prolongent trop longtemps. Mlle Louise Morel ameute contre le marquis les ouvriers de la manufacture et vient faire le siége de l'humble demeure où le gentilhomme s'est retiré. Le marquis résiste à l'énergie et aux menaces de la jeune lionne; mais comme il est, paraît-il, dans sa destinée d'être vaincu, et qu'il mérite vraiment d'expier la conduite

violente et indiscrète qu'il vient de tenir, il met bas les armes devant la révélation que lui fait Mlle Louise de la plus-value donnée à ses propriétés par George Morel. On ne se bat pas contre un homme dont on est l'obligé : le marquis retire donc son cartel. Cependant cette explication ne résout rien encore. Mlle Blanche de Guy-Châtel, ne pouvant résister plus longtemps à un amour auquel elle ne veut céder à aucun prix, s'est retirée dans un couvent et se dispose à prendre le voile. Plutôt le cloître que l'union avec un roturier! George Morel, désespérant de vaincre ce préjugé, qui est plus fort que leur mutuel amour, médite des projets de suicide qu'il ne peut cacher aux yeux de sa sœur, éclairée par sa tendresse. Alors, fidèle au caractère qu'elle a montré pendant toute la pièce, Louise Morel fait une tentative désespérée, et va chercher Mlle de Guy-Châtel dans son couvent, d'où elle saura l'arracher à force d'âme, de douleur, et aussi, s'il le faut, à force de violence. C'est une scène bien inventée que celle de la lutte entre ces deux femmes, l'une opposant toute la résistance d'un orgueil du plus fort calibre, l'autre attaquant cet orgueil par l'énergie du désespoir, de la tendresse, et enfin par l'humiliation de la prière. La scène est, dis-je, bien conçue, et cependant elle ne produit pas tout l'effet qu'on pourrait en attendre. Pourquoi? C'est que le public n'entre que difficilement et même n'entre pas du tout dans le sentiment qui fait agir Mlle Blanche de Guy-Châtel, et qu'il ne trouve rien en lui qui lui fasse partager le préjugé d'où naît sa résistance. Si M. Feuillet essaie de se rendre compte de la froideur qui accueille cette scène, il comprendra la raison de la tiédeur avec laquelle a été reçue la pièce entière. L'erreur de M. Feuillet, celle qui a engendré tous les défauts qu'on peut reprocher à son œuvre, a été de la faire reposer sur le sentiment le plus anti-dramatique et le plus rebelle à l'émotion qui se puisse concevoir. Le fond de tous les caractères qu'il a mis en scène dans cette pièce, c'est l'orgueil : or l'orgueil peut bien forcer l'admiration, mais il force rarement la sympathie et n'arrache jamais l'émotion, parce que qui dit orgueil dit force d'âme, dureté, fermeté froide, volonté implacable, toutes vertus ou qualités qui ne s'accommodent pas de la pitié, de la tendresse, et des autres doux sentimens que le spectateur est habitué à chercher au théâtre. Si, parmi les personnages que nous montre M. Feuillet, il y en avait un au moins qui fût plus faible, plus désarmé que les autres, l'intérêt s'attacherait à celui-là; mais non, ils sont tous également forts, également hautains, également intraitables; ils ont tous le même cruel empire sur leur cœur et la même dignité susceptible, toujours prête à regarder une preuve d'affection comme une indiscrétion ou une offense. Le public, qui les voit si bien armés les uns et les autres, ne prend intérêt à aucun d'eux, parce qu'il ne sait auquel accorder une sympathie dont il n'a pas besoin. Telle est la raison toute morale de l'infériorité de la pièce de M. Feuillet relativement à ses productions antérieures : un trop grand abus de l'énergie et de la force. En ne mettant en scène que

des caractères orgueilleux et tout d'une pièce, il a pour ainsi dire comprimé son drame : il en a forcé les ressorts et entravé le développement. Un peu moins de force, deux ou trois orgueilleux de moins, quelques faibles et quelques humbles de plus, et la pièce était sûre du triomphe.

Tel qu'il est, le nouveau drame de M. Feuillet est encore plein de beaux détails et d'ingénieux épisodes; mais l'action marche par saccades, avec une violence intermittente qui finit par lasser, et aucune des scènes capitales ne produit l'effet qu'elle devrait produire. L'émotion est à chaque fois refoulée pour ainsi dire dans le cœur des spectateurs, et les larmes prêtes à couler ne viennent jamais qu'à moitié chemin des yeux. C'est que les caractères choisis par M. Feuillet se sont imposés tyranniquement à son imagination, et que pour les peindre il a ressenti quelque chose de cette même contrainte qu'ils imposent dans la vie à leurs sentimens les plus doux et les meilleurs. C'est dans le mauvais choix de ses caractères et non dans une autre cause que M. Feuillet trouvera la raison de la tiédeur du public et de la sévérité de la critique en face de sa nouvelle œuvre.

ÉMILE MONTÉGUT.

Il y a deux ans, M. Ch. Texier lisait en séance publique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un mémoire sur les monumens primitifs du christianisme en Orient. Quelques notions de ce travail, parvenues à Londres par les échos de la presse périodique, y éveillèrent l'attention des personnes vouées à l'étude de l'histoire des beaux-arts. Peu de temps après, M. Popplewell Pullan, architecte et antiquaire anglais, arrivait à Paris, avec les matériaux qu'il avait recueillis pendant son séjour en Asie-Mineure, pour proposer à M. Ch. Texier de les publier en commun. De cette collaboration et du concours prêté par MM. Day, éditeurs de la reine Victoria, est né un curieux et important ouvrage, qui a paru tout récemment, exécuté avec le plus grand soin et un luxe inusité (1). La plupart des souverains l'ont accueilli par des encouragemens flatteurs et par des souscriptions pour leurs bibliothèques particulières ou publiques, et maintenant l'*Architecture byzantine* a pris place dans les principaux établissemens littéraires de l'Europe. La nouveauté du sujet, l'intérêt qu'il présente par lui-même et qu'il a pris sous la plume ou le crayon habile des auteurs, justifient cet empressement.

Dans l'introduction consacrée à l'histoire et à l'appréciation de l'architecture byzantine, M. Ch. Texier nous montre les révolutions successives

(1) *L'Architecture byzantine*, ou Recueil de Monumens des premiers temps du christianisme en Orient, précédé de recherches historiques et archéologiques, par M. Ch. Texier, membre de l'Institut, et R. Popplewell Pullan, architecte de l'expédition d'Halicarnasse, 1 vol. in-folio.

qu'a parcourues l'art romain dans son application aux constructions chrétiennes. Sous le règne de Constantin le Grand, les principes de cet art apparaissent encore inaltérés dans les premiers édifices que ce prince fit élever; mais à partir de Justinien Ier une grande transformation s'opère dans l'architecture byzantine : la forme des églises dites *basiliques* est abandonnée; la coupole en devient l'élément prédominant et caractéristique, et ce type s'est maintenu fidèlement jusqu'à nos jours en Orient.

Un chapitre traite des temples du polythéisme convertis en églises; M. Ch. Texier donne les plans d'un grand nombre de ces sanctuaires encore debout, appropriés aux exigences du nouveau culte que leurs murs ont abrité. De ces recherches il résulte qu'à très peu d'exceptions près, la conservation des temples de l'antiquité païenne est due, en y comprenant le Parthénon, aux disciples de l'Évangile, par exemple à Thessalonique, où M. Ch. Texier a vu des modèles remarquables et nombreux de tous les styles de l'art byzantin, depuis la splendide basilique de saint Démétrius jusqu'aux églises des IXe et Xe siècles surmontées de coupoles. Celle de Saint-George, qui est de forme circulaire et sans contredit la plus ancienne du monde chrétien, considérée jusqu'ici comme un ancien temple des Cabires, trahit une origine chrétienne par ses briques, où l'on aperçoit des signes qui attestent évidemment cette primitive origine. La coupole est ornée d'une magnifique mosaïque représentant des temples, des palais, qui rappellent les peintures de Pompéi, tandis que des figures colossales de saints, avec des inscriptions grecques, sont placées devant les tabernacles. D'autres tableaux en mosaïque se retrouvent dans les églises converties en mosquées : ce sont les plus beaux spécimens que nous possédions aujourd'hui de l'art byzantin. La fondation de l'église de Saint-George, qui paraît remonter à Constantin le Grand, est sans doute due à la pensée qu'il avait alors d'établir sa nouvelle capitale à Thessalonique. Trébizonde renferme des monumens non moins dignes d'attention, restés jusqu'à présent inédits; on les retrouvera avec plaisir reproduits dans le livre de MM. Ch. Texier et Pullan. Ceux des autres villes d'Asie, comme Édesse, Myra, Dana, etc., ont fourni un riche contingent que le premier de ces deux auteurs a savamment décrit. Nous en dirons autant des églises taillées dans le roc en Phrygie et en Cappadoce par les premiers chrétiens avec leurs mosaïques et leurs peintures aux couleurs resplendissantes. L'exécution typographique répond à l'œuvre du crayon et du burin, et cet ensemble offre aux archéologues et aux artistes une ample moisson de documens neufs et du plus haut intérêt, bien dignes d'être consultés ou étudiés. ED. DULAURIER.

V. DE MARS.